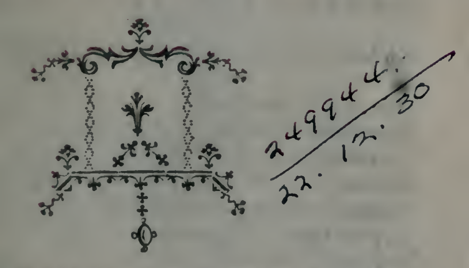


LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME CINQUIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.



LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU *HISTOIRE* DE *Mr. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.

SUITE DU LIVRE SEPTIÉME.

CEPENDANT, Madame Lallin & ma Belle-Sœur, auſquelles il n'échapoit point une ſeule de mes démarches, & qui avoient trop d'eſprit pour ſe payer d'aparences, ne s'en raportérent pas tout-à-fait à la contenance tranquille que j'avois ſçu prendre en leur preſence. Sans pénétrer dans le fond du miſtére, elles jugérent,

avec raison, qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire ; & voulans prévenir tout ce que leur amitié leur faisoit craindre, elles prirent ensemble des mesures fort adroites pour me procurer malgré moi des divertissemens qu'elles m'avoient proposés jusqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de personnes de mérite & de gens de Lettres. Elles s'adressérent aux plus célébres, & leur ayant fait entendre le besoin que j'avois d'être consolé, elles les engagérent à me rendre de frequentes visites. Mais comme elles craignoient que je ne fusse point disposé à recevoir ce reméde, si je venois à sçavoir que c'étoit à leur sollicitation qu'il m'étoit offert ; elles convinrent avec les personnes qui devoient me visiter, de la maniére dont ils s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs visites.

Le premier qui me fit cet honneur, fut un des principaux Ministres des Eglises Protestantes de France. Mon Valet, qui avoit reçu les instructions des deux Dames, vint me l'annoncer comme une personne de la plus haute distinction, qui demandoit avec empressement à me parler, pour des affaires de la derniére importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de son importunité. Cependant, je ne crus pas pouvoir me dispenser de le recevoir. Il fut introduit ; son air étoit grave : il m'expliqua le dessein qui l'amenoit. Ayant apris me dit-il, le séjour que je faisois depuis quelque-tems à Saumur, & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adresser à moi avec confiance, pour m'interesser au soutien de la Religion réformée, qui avoit besoin plus que jamais de protections puissantes. Elle est menacée en France, continua-t'il, d'un coup si terrible, qu'elle y est à la veille

de sa ruïne. L'animosité du Clergé contre nous éclate en mille maniéres. Nous sommes informés de bonne part, qu'on ne se propose rien moins que l'abolition de tous nos priviléges ; & connoissans le zèle de nos ennemis, nous nous attendons tous les jours d'être réduits aux derniéres extrémités. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire ; mais il est incertain même si l'on nous laisseroit la liberté de fuïr. Cependant, comme nous serons forcés tôt ou tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penser de bonne heure à nous ménager un asyle. Il nous en faudroit un, sur-tout pour cette Académie, qui est régardée parmi nous comme le centre des Sciences & le Sanctuaire de la Religion.

Alors le Ministre m'expliqua plus particuliérement quelles étoient ses vûës du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné, pour être né sur le champ ; & n'ayant pû prévoir, vingt-quatre heures auparavant, l'occasion qu'il auroit de m'entretenir, il est indubitable que son projet avoit précédé la priére des deux Dames & l'envie de me consoler. Son principal desir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ses Etats pour l'Académie de Saumur. Winchester ou Southampton eussent été les deux Villes qu'il eût choisies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir, me dit-il, la Religion & les Sciences. Le passage de tant de François, qui ne manqueroient point de quitter leur Patrie pour nous suivre, seroit un accroissement de force & de richesses pour l'Angleterre, sans compter la bénédiction du Ciel, qui se répandroit sans doute sur un établissement que le seul zèle de la piété & de la Religion auroit fait naître.

Après l'avoir écouté assez long-tems pour être instruit de tout son dessein, je lui répondis avec sincérité, que quoique je n'eusse jamais fait profession d'être attaché particuliérement à la Religion Protestante, & que je me fusse borné jusqu'alors à celle de la Nature, qui enseigne à honorer Dieu comme le seul Maître, & à aimer les Créatures, parce qu'elles sont son ouvrage; ces deux principes suffisoient pour me porter à rendre service de bon cœur à tout le monde : Que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui persécutoient sa Religion, étant persuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur cœur, & qu'il y a de l'injustice à contraindre tyranniquement les consciences. J'ajoûtai, que c'étoit cette derniére raison qui m'avoit fait choisir en France Saumur pour mon séjour, parce que, sans connoître particuliérement tous les principes de la Religion Protestante, j'avois apris que c'en étoit un, de ne contraindre personne, & de regarder comme le meilleur culte celui qui est le plus sincére. Mais le service que vous demandez de moi, ajoûtai-je, surpasse mes forces, & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponse donna deux avantages sur moi au Ministre, pour le dessein qu'il avoit de contribuer à ma consolation par ses visites & par ses discours. Il en profita sur le champ avec tant d'esprit & de civilité, que je n'en eus pas la moindre défiance. Pour ce qui regarde vos forces, reprit-il, je sçai, Monsieur, ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas être ici tout-à-fait inconnu. Nous sçavons dans quel degré de faveur vous étiez auprès du Roi à Roüen & à Bayonne : les services que vous avez tâché de

lui rendre en Amérique ne la diminuëront point. Si vous me permettiez de douter de quelque chose, ce seroit plutôt de votre bonne volonté ; car après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois point par quel intérêt ou par quel motif vous seriez porté à la favoriser. Il me pria là-dessus de trouver bon qu'il me vît quelquefois, pour m'expliquer en quoi consistoit la Religion Protestante, & m'interresser ainsi à sa défense par d'autres motifs que les raisons générales d'équité naturelle & d'aversion pour la violence.

Cette proposition m'embarrassa. On a déja vû dans cette Histoire, de quelle maniére j'étois disposé en matiére de religion, ma mere aïant pris à tâche de ne m'inspirer aucuns préjugés dans mon enfance, je m'étois trouvé, comme j'ai déja dit, toute la liberté qu'il falloit pour faire un choix desinterressé lorsque j'avois eu le parfait usage de ma raison. Mais c'étoit cette liberté même de choisir, qui m'avoit alors empêché d'en embrasser une. J'avois été frapé de cette diversité de sentimens qui forme les Sectes différentes ; & les considérant avec le sang froid qu'on a lorsqu'on est exempt de préjugés, je n'avois rien découvert, à la premiére vûë, qui m'eût paru assez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raisonné. Suposons, avois-je dit, que le nombre de toutes les Sectes se réduise à cinquante. Il n'y en a point une seule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne se croye seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres qui s'attribuent le même avantage la condamnent aussi. Si je les interroge séparément ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui sont contraires à chacune, & une

ſeule voix qui lui eſt favorable;encore n'eſt-ce que ſa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs, contre un, pour les rejetter toutes, & les croire fauſſes ſans exception. Je veux néanmoins ſupoſer encore, qu'il n'y ait que quarante-neuf Sectes dans l'erreur ; ce qui eſt abſolument néceſſaires, s'il eſt vrai qu'il y en ait une qui n'y ſoit point : Suis-je plus avancé après cette ſupoſition ? Où trouverai-je aſſez de lumiéres pour démêler celle qui poſſéde le précieux treſor de la vérité ? Et ſi je parviens par mes efforts à me figurer que j'aperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fond ſur mon propre jugement, qui ſera mon ſeul guide, que ſur quarante-neuf témoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me ſuis trompé ? Il ne ſert à rien de répondre, que dans une matiére auſſi importante que la Religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes doit nous être ſuſpect ; & par conſéquent, qu'un degré de certitude propre & intérieur eſt équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponſe, dis-je, eſt ſans force : car l'importance de la Religion eſt la même à l'égard de tous les hommes, dans toutes les Sectes, & je ne ſçaurois penſer raiſonnablement que je ſois le ſeul qui ait à cœur l'intérêt de ſon ame & l'amour de la vérité.

Ce raiſonnement m'avoit tenu en garde contre toutes les Sectes particuliéres ſoit en France, pendant le ſéjour que j'y avois fait en ſortant d'Angleterre ; ſoit en Amérique, dans le raport que j'avois eu avec les Eſpagnols, & même avec mes compatriotes. Je n'étois nullement diſpoſé à croire ſur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu, non plus, le tems ni les commodités néceſſaires pour m'inſtruire par ma propre étude ; de ſorte

que j'avois toujours remis à prendre un parti là-dessus, lorſque j'en trouverois des occaſions & des moyens qui ne s'étoient point encore preſentés. Je dois ajoûter, que j'avois tiré aſſez de lumiéres de la Philoſophie, pour me compoſer une Religion dont ma raiſon étoit ſatisfaite. C'eſt ce que j'ai déja fait remarquer dans le recit de mon Gouvernement d'Amérique, & dans le plan des cérémonies religieuſes que j'y traçai à mes Sauvages. Enfin, un reſpect infini pour la Puiſſance & la Majeſté du Souverain Etre; un grand fond de reconnoiſſance pour ſes faveurs & de ſoumiſſion à ſes volontés; beaucoup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'eſſence de ma Religion juſqu'au tems de mon arrivée à Saumur.

La propoſition du Miniſtre me cauſa donc d'abord quelque embarras. Je demeurai un moment en ſilence, avant que de lui répondre. Qu'ai-je à faire, dis-je en moi-même, d'acquérir de nouvelles connoiſſances, qui ne me rendront ni plus ſage, ni plus tranquile? J'adore ſincérement mon Créateur. Que manque-t'il à l'amour & au reſpect que je lui porte, & pourquoi m'embarraſſer dans des queſtions qui ne me regardent point? Cependant une courte réflexion que je fis ſur l'impuiſſance de la Philoſophie, dont je m'étois plains avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit ſouhaiter d'entendre raiſonner le Miniſtre ſur ſa Religion. Je le trouvois homme d'eſprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me ſerviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voye qui m'étoit inconnuë. Je repris la parole, dans le tems qu'il commençoit à s'étonner de mon ſilence, & je lui fis connoître honnêtement, que

je ſerois toujours diſpoſé à l'écouter avec plaiſir.

Je ne ſçai ſi ce fut zèle pour ma converſion, ou ſimple compaſſion pour ma triſteſſe, qui lui inſpira toute l'ardeur avec laquelle il parut ſe porter à mon inſtruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la premiére, il me fit un plan genéral de ſa Religion, pour me faire apercevoir d'un coup d'œil, me dit-il, l'enchaînement de toutes ſes parties. Je n'ai pas deſſein de répéter ici les diſcours, qui ne ſeroient pas ſans doute auſſi nouveaux pour mes Lecteurs, qu'ils le furent alors pour moi, mais je confeſſe que je trouvai de la ſatisfaction à l'entendre, & que ſon ſyſtême me parut aſſez raiſonnable pour me faire ſouhaiter qu'il pût l'apuyer dans la ſuite par des preuves ſolides. Il eut beaucoup de joye de me laiſſer dans cette diſpoſition, & il m'aſſura qu'elle augmenteroit à chaque viſite.

Je ne cachai point le ſoir à ma Belle-ſœur & à Madame Lallin que j'étois content de mon entretien avec le Miniſtre, & que j'avois goûté ſes idées de Religion. Ma Belle-ſœur, qui ne pouvoit manquer d'être zèlée Proteſtante, ayant été élevée dans la Colonie de Sainte-Héléne, marqua une ſatisfaction extrême de ce qu'elle aprenoit. Madame Lallin étoit attachée à la Religion Romaine : elle m'écouta avec plus de froideur. Mais ſi elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même pour ne pas marquer autrement que par ſon ſilence ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, elle s'occupoit pendant que j'entretenois ma belle-Sœur des moyens d'arrêter l'effet du zèle du Miniſtre. Elle avoit ignoré juſqu'alors que je fuſſe encore à prendre un parti ſur la Religion ; & lorſqu'elle s'étoit accordée avec ma Belle ſœur pour m'attirer les viſites du Miniſtre, elle n'a-

voit eu en vûë que de procurer un reméde à ma tristesse. Mais s'apercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occasion de prendre de l'estime pour la Religion Protestante, & craignant qu'il ne me prît envie de l'embrasser, elle s'en fit un reproche, & elle résolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très-criminelle. A peine attendit-elle jusqu'au lendemain matin, pour me chercher des préservatifs contre le poison qu'elle s'imaginoit que j'avois avalé. Elle alla chez les PP. de l'Oratoire, elle demanda à parler au Supérieur, qui s'apeloit le Pere *le Bane*; & lui ayant exposé son embarras & ses scrupules, elle lui demanda conseil sur sa conduite. Ce Pere s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, sentit lui-même enflâmer son zèle. Il ne crut point devoir encore desespérer de m'amener à la Religion Romaine, lorsqu'il eût apris que je n'avois eu que des entretiens avec le Ministre. Il en fit concevoir aussi l'espérance à Madame Lallin, & lui promit de me rendre visite incessamment, sous quelque prétexte qu'il sçauroit faire naître.

En effet on me l'annonça, quelques heures avant le tems du dîner. Je le reçus honnêtement. Il avoit l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une maniére de se presenter qui m'enchanta. Le prétexte qu'il emploïa pour justifier sa visite, fut assez froid & assez éloigné; mais n'ayant nul soupçon de son dessein, je crus son premier compliment sincére, & je lui témoignai que j'étois bien aise de devoir sa connoissance aux raisons qu'il m'aportoit. Jamais on ne s'insinua avec plus d'adresse & de subtilité, que le Pere le Bane. En un moment il fit tourner notre entretien sur le sujet de la Religion; &

ſans marquer la moindre affectation, ni s'informer à quel parti j'étois attaché, il me fit un tableau racourci des principaux dogmes de la Religion Catholique, en ſuivant à peu près la même méthode que le Miniſtre. Je fus ſi ſurpris de la reſſemblance que je trouvai entre les deux Doctrines, qu'étant encore mal inſtruit du fond des choſes, je crus le Pere de l'Oratoire Proteſtant. Je lui dis que j'avois entendu la veille, de M. C., la plupart des principes qu'il venoit d'expoſer, & qu'étant fort ſatisfait de ces deux expoſitions qui me ſembloient s'accorder, je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu ! s'écria le Pere le Bane, vous me faites le tort, Monſieur, de croire que je puiſſe jamais m'accorder avec M. C. ! J'abandonnerois donc la vérité, pour prendre le parti de l'erreur ? Que le juſte Ciel m'en préſerve ! Il m'a donné pour cela trop de lumiéres & de droiture. Cette vive exclamation me frapa étrangement. Figurez-vous, continua le Pere le Bane ſans me laiſſer le tems de répondre, qu'un Roi légitime, & juſtement reſpecté, porte des Loix qui doivent faire le bonheur de ſes états ; qu'elles ſoient reçûes & pratiquées pendant long-tems par ſes Parlemens & par ſes Peuples, à l'avantage & au bonheur réel de toute la Nation. Il s'éleve néanmoins, après un certain tems, quelques perſonnes obſcures, de la foule du Peuple, qui, pouſſées par des reſſentimens, particuliers, ou par l'amour de la nouveauté, entreprennent de ruïner la paix de l'état en renverſant ces Loix juſtes & ſalutaires. Mais voulans garder des meſures, parce qu'ils ont beſoin d'artifice pour ſe faire des compagnons de fureur & de malignité, ils n'entreprennent point de les renverſer toutes à la fois ; ils attaquent celles qui paroiſ-

ſent les plus génantes, dans l'eſpérance de ſe faire des partiſans de tous ceux qui ſont ennemis du joug & de la dépendance. Ils réüſſiſſent effectivement à s'en faire un aſſez grand nombre. Enfin, pour colorer mieux leur inſolence & leur révolte, ils affectent d'être extrêmement attachés à quelques-unes de ces Loix, & de les reſpecter autant que les ſujets qui y demeurent les plus fidèles. Croyez-vous, reprit le Pere, après m'avoir regardé un moment, qu'on pût penſer que tout ce Peuple s'accorde ? Non, lui dis-je, aſſurement. Lequel des deux partis diviſés, reprit-il encore, apelleriez-vous le bon parti, le parti des bons & des fidèles ſujets ? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté, répondis-je ; c'eſt celui qui s'en tient à toutes ces Loix que vous ſupoſez juſtes & utiles. Et comment croyez vous, ajouta-t'il, qu'on en dût uſer à l'égard de l'autre ? Mais repartis-je, il me ſemble que la juſtice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fuſſent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'aplication, me dit alors le Pere le Bane. Le bon, l'ancien parti, eſt l'Egliſe Romaine. Toutes les Sectes particuliéres ſont venuës après elle : les Proteſtans ſont les derniers. Ce ſont autant de partis rebelles, qui ont attaqué diverſement nos Loix les plus ſaintes, & qui n'en ont conſervé quelques-unes, que pour détruire plus ſûrement les autres. Nous ne voulons point d'accord avec eux, même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les retranchons de notre corps, & nous les dévoüons à la Juſtice divine, qui les punira encore plus ſévérement au jour marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal inſtruit de ces matiéres, pour

faire au Pere des objections bien embarrassantes.
Je me contentai de lui dire, que si sa comparaison étoit juste, les adversaires de l'Eglise Romaine devoient être accusés de folie, autant que de malignité & de fureur. Aussi ne trouve-t'on, me répondit-il, ni solidité, ni bon-sens dans leurs ouvrages.

Dans le fond, son discours, & l'air de confiance avec lequel il l'avoit prononcé, firent quelque impression sur moi. Cependant, comme je n'étois pas disposé à croire sans preuves, je lui fis connoître qu'il falloit quelque chose de moins général pour me persuader. Il se retira fort content de mes dispositions, en m'assurant qu'il ne m'entretiendroit point deux fois sans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque-tems seul après son départ, plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conséquences que le P. le Bane m'avoit fait tirer de sa comparaison, me paroissoient sans replique. Si ses supositions sont vraïes, disois-je, il est clair que l'Eglise Romaine est la seule qui enseigne la vérité. Il m'assure que toutes les autres Sectes sont sorties de son sein, & n'ont rien de bon qu'elles n'ayent tiré d'elle. C'est l'amour de la nouveauté, ou quelque ressentiment particulier, qui les a porté à cette séparation. En la quittant, elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop sévére & de trop onéreux dans ses dogmes, pour s'en former de moins génans, par le même esprit qui leur a fait haïr ceux qu'elles ont rejettés. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caractéres d'une révolte injuste & criminelle ? Ces réflexions ne me prévinrent point favorablement pour le Ministre, que je m'attendois de revoir l'après-midi.

Il vint en effet. Dès les premiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'apercevoir que je n'étois pas aussi bien disposé qu'il m'avoit cru la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai à lui raporter presque mot pour mot la comparaison du P. le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras; mais il ne tarda point à reprendre un visage riant; & lorsque je lui demandai dans les mêmes termes que le P. le Bane, quelle opinion il avoit de ces sujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette question la même réponse que j'y avois faite moi-même. J'avouë que je fus frapé à l'excès, de cette conclusion, à laquelle je ne m'attendois pas. Mais, Monsieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahissez donc vos intérêts, ou du moins, vous avez eu dessein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoissiez la fausseté ?

Permettez, Monsieur, me répondit-il, que je prenne à mon tour de me servir d'une comparaison. Je veux même employer une partie de la votre. Suposez donc un Roi tel que vous l'avez representé, & des Loix aussi sages & aussi nécessaires que vous convenez qu'il doit avoir établies. Elles subsistent quelque-tems après sa mort, & elles font le bonheur du Peuple qui les observe. Un usurpateur s'éléve sur le trône, par des voyes injustes. Il aperçoit que sa conduite est condamnée par les Loix qu'il trouve en usage; que fait-il ? Il prétend d'abord les expliquer; mais c'est pour en pervertir le sens & le tourner à ses intérêts. Peu-à-peu, il y en substituë d'autres. Comme son unique vuë est de se soutenir dans son usurpation, il laisse à part le bien public, pour former tous les jours de nouveaux établissemens qui flâtent son orguëil & son ambition. Avec

quelque adreſſe qu'il ait déguiſé les anciennes Loix, il ſent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent ſur toute ſa conduite un jour qui lui fait honte : il prend le parti d'en interdire la lecture, pour en ôter tout-à-fait la connoiſſance.

Cependant, la face de l'Etat ſe trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le deſſus. Le goût du bien & celui du vrai bonheur, s'éteignent par degrez. Tout tombe à la fin dans le deſordre & dans la confuſion. En vain ſe trouve-t'il quelqu'un qui s'aperçoit du malheur de la Patrie, & qui oſe élever la voix pour ſe plaindre : l'uſurpateur employe le fer & le feu pour le forcer au ſilence.

Qui ne s'imagineroit que le mal eſt ſans reméde ? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de ſujets, infiniment ſenſibles aux miſéres publiques, entreprennent de deſſiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voye qu'ils prennent eſt courte & aiſée. Ils ne font que tirer les anciennes Loix de l'oubli, & les expoſer au public dans leur pureté primitive. En effet le ſentiment du bonheur paſſé ſe réveille auſſi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on eſt tombé, & l'on ne peut le voir ſans ſoupirer après l'heureuſe condition qu'on a perduë. L'uſurpateur s'allarme. Il tonne, il foudroye. Mais s'il réüſſit par la violence, autant que par l'artifice, à retenir une infinité d'eſclaves ſous le joug, il ne ſçauroit empêcher que ceux qui ont ſenti ſa tyrannie, ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux en ſuivans ces Loix ſages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que penſez-vous à preſent, continuë le Miniſtre, de cette partie du Peuple qui a eu le courage de ſe ſouſtraire à la tyrannie ? Qu'ils ont ſatisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'aplica-

ſion, reprit-il, n'eſt pas difficile à faire ; & il la fit auſſi-tôt dans le ſens de l'Egliſe Proteſtante.

J'avouë que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant, après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponſe. Il eſt clair, lui dis-je, que dans les ſupoſitions que vous venez de faire, la juſtice & la vérité ſont du côté de votre Egliſe. Mais vous conviendrez que la conſéquence opoſée ne ſuit pas moins clairement des principes de votre adverſaire. Si vous prouvez l'uſurpation prétenduë du Chef de l'Egliſe Romaine & ſes altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puiſſe balancer un moment à prendre parti pour vous ; mais je croirai devoir la même juſtice aux Catholiques, s'ils me font voir que c'eſt vous ; qu'il faut accuſer d'innovation. La difficulté eſt donc de répandre aſſez de lumiére dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos aſſertions. Or je ne me ſens ni la tranquilité, ni la liberté d'eſprit dont j'aurois beſoin pour vous entendre. Ma réponſe ne le rebuta point. Il m'aſſura que rien n'étant plus clair & plus déciſif que les preuves qu'il avoit à m'aporter, je ne pouvois, ſans marquer une indifférence criminelle pour le ſalut, lui refuſer une attention ſi aiſée. Il n'eſt queſtion, me dit-il, à proprement parler, que de vous ſervir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez ; je n'employerai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ſes inſtances, & nous réglâmes le tems que nous employerions enſemble à cette lecture.

Le P. le Bane ne manqua point de revenir le jour d'après. Je lui déclarai, que n'ayant encore ni préjugés ni motifs ſolides qui puſſent me faire pancher de ſon côté, plus que de celui de ſon

adverſaire, j'étois réſolu d'écouter d'abord le Miniſtre, par cette ſeule raiſon, qu'il étoit le premier qui m'eût parlé de Religion. Ainſi mon Pere, ajoutai-je, je vous prie de me laiſſer la liberté de l'entendre, ſans me troubler par vos objections : elles diminuëront l'attention dont j'ai beſoin pour ſentir la force de ſes preuves. Mais auſſi-tôt qu'il m'aura communiqué toutes ſes lumiéres, j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fut point ſatisfait de cette réſolution. Prenez-y garde, me dit-il; le poiſon de l'erreur eſt ſubtil : vous ſerez ſéduit. Je lui témoignai que ce ſoupçon m'offenſoit, & qu'il me feroit plaiſir de modérer ſon zèle, dont il m'avoit déja donné quelques marques importunes. Il ſortit mécontent. Ce fut ſans doute à cette occaſion, qu'il trama le deſſein qui fut exécuté quatre jours après, & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs, ſi quelque choſe l'eût été de produire ce changement.

Je vis le Miniſtre réguliérement pendant quelques jours. Le quatriéme, à ſix heures du ſoir, on m'avertit qu'un Officier de l'Intendant de la Province demandoit avec empreſſement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduiſe. Il me preſente une *Lettre de Cacket*, qui contenoit une ordre du Roi de m'enlever avec ma famille pour me conduire à Angers. Moi ? lui dis-je avec étonnement. Eh ! quel intérêt le Roi prend-il à ce qui me regarde ? Comment peut-il être informé ſeulement que je ſuis dans ſes Etats ? En France, Monſieur, me répondit-il, le Roi n'ignore rien ; & je vous avertis qu'on ne doit point balancer à lui obéïr. Il me déclara enſuite qu'il falloit me diſpoſer à partir le ſoir même, & qu'il avoit amené deux Caroſſes qui me ſerviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut point

ſans

ſans murmurer, que je me préparai au départ. Je demandai s'il y avoit aparence qu'on me laiſſât bien-tôt la liberté de revenir. On me répondit que cela étoit incertain, & que le mieux étoit de prendre mes meſures comme ſi je ne comptois nullement ſur mon retour. J'entendis le ſens de ces avis. Je mis ordre à mes affaires, autant qu'un ſi court eſpace me le permettoit; & laiſſant Drink pour finir ce qui demandoit la preſence de quelqu'un de mes gens, je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames, nos Enfans, & tous nos Domeſtiques.

Ce myſtérieux voyage ne laiſſoit de me cauſer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai envain pour trouver une cauſe raiſonnable à laquelle je puſſe l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi, ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France, & la maniére dont j'avois vécu à Saumur, n'avoit rien qui dût me rendre ſuſpect. Cependant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie & les uſages de ſa Patrie, s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur ſombre qui m'avoient fait obſerver. Soyez aſſuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec perſonne, on vous a pris pour un Eſpion. On nous fit avancer fort vîte, de ſorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieuës de Saumur, nous y fumes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que pour finir cette ſcène à peu près comme elle avoit commencé, nous ſerions reſſerrés, en arrivant, dans quelque étroite priſon. On nous fit deſcendre néanmoins à la porte d'une fort belle maiſon. Quelques Laquais, qui ſe preſentérent avec des flambeaux, nous conduiſirent dans un apartement bien meublé. On nous y ſervit quelques rafraîchiſſemens, & comme notre triſteſſe ne

nous permit pas de demeurer long-tems à table; on nous avertit en levant les couverts, que nous allions voir paroître *Monseigneur*.

Quoique je ne comprisse point qui l'on désignoit par ce nom, je n'eus pas la curiosité de le demander. Dans l'instant nous vîmes une porte s'ouvrir. Des hommes vétus de blanc, s'avancérent vers nous, une bougie à la main. Ils servoient à éclairer une troisiéme personne, qui marchoit après eux d'un pas grave. Il étoit de haute taille, vétu d'une robe de drap violet qui couvroit jusqu'à ses pieds, & dont la queuë traînoit fort loin par derriére. Une Croix d'or, longue comme le doigt, pendoit de son col sur sa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir, dont le bas étoit quarré, quoique le sommet fût triangulaire. Enfin, tout son ajustement fut fort nouveau & fort surprenant pour moi. Madame Lallin s'aprocha pour me dire à l'oreille, qu'elle se figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes à son entrée. Il nous fit une salutation fort honnête, mais sans rompre le silence: & se mettant à genoux, il nous invita d'un signe de main à faire la même chose. Il fit une courte priére en Latin; après laquelle il se leva pour s'asséoir dans un fauteüil, en nous priant encore par un signe honnête de reprendre les places où nous avions été assis.

J'attendois avec impatience à quoi tout cela devoit aboutir. Il ouvrit enfin la bouche, & s'adressant à moi, il me dit qu'une entreprise aussi importante que la sienne, avoit dû commencer avec raison par la priére; & qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon instruction & à celle de ma famille, il se portoit du fond du cœur à seconder les intentions de ce pieux Monarque: qu'il me félicitoit du dessein que j'avois

formé de m'apliquer sérieusement aux choses de la Religion, & de penser aux intérêts de mon ame; mais que je devois me féliciter moi-même, de ce que le zèle de Sa Majesté me sauvoit du peril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur: qu'en me livrant au Ministre C..., le plus dangereux Hérétique du Royaume, je m'étois exposé à une séduction presque inévitable, qu'on n'épargneroit rien pour me faire connoître paisiblement la vérité à Angers; qu'on y prendroit les mêmes soins pour l'instruction de mes Enfans; enfin, que je n'y recevrois que des marques d'attention & de charité qui me donneroient lieu de me loüer éternellement d'avoir choisi la France pour mon séjour.

Cette explication étoit trop claire, pour me laisser quelque obscurité. J'avois d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France sollicitoit la ruïne des Protestans, & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des Profélytes. Du caractére dont j'étois, la violence étoit une mauvaise voye pour me conduire à la vérité. Je ne tardai point un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge, Monsieur, lui dis-je que vous êtes l'Evêque de cette Ville, & que j'ai l'honneur d'être dans votre maison. Je ne sçai si votre dessein est de m'y retenir; mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je suis né libre. Quoique j'aye choisi la France pour mon séjour pendant quelques années, je n'y ai point pris d'engagemens qui doivent me faire regarder comme un sujet du Roi. Ainsi, j'attens de sa justice qu'il m'y laissera vivre en liberté, aussi long-tems du moins que je ne commettrai rien qui puisse l'offenser. S'il me refuse cette faveur, je suis prêt à quit-

ter ce Royaume pour retourner dans ma Patrie. Je fis cette réponse d'un ton civil, mais si ferme, que le Prélat parut embarrassé. Il continua néanmoins à me representer honnêtement, qu'on n'avoit pas dessein d'user de contrainte ; que je ne trouverois que de la douceur & de la civilité dans ses maniéres, & que j'en devois juger par la réception qu'on me faisoit à mon arrivée, & par la peine qu'il avoit prise lui même de passer toute la nuit à m'attendre ; que le reste de sa conduite répondroit à ce prélude, qu'il sçavoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette considération ; qu'il alloit me faire conduire dans un apartement où je pouvois me regarder comme le maître absolu ; que j'avois besoin sans doute d'un peu de repos, après la fatigue de mon voyage ; qu'on prendroit d'un autre côté le soin de mes Enfans ; & que je pouvois compter entiérement sur ses bons offices, & sur le zèle de toute sa maison à me respecter & à m'obéïr.

Je consentis à me retirer, pour prendre quelques heures de sommeil. Il me quitta, en se promettant le lendemain, me dit-il, beaucoup de satisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire servir par mes propres domestiques. J'étois fort résolu en me mettant au lit, de ne pas faire un long sejour dans cette maison ; car j'avois lieu de croire du moins, qu'on ne m'y retiendroit point malgré moi. Mon Valet de chambre étant venu m'éveiller à l'heure que je lui avois marqué, je lui donnai ordre aussi tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes Enfans avoient passé la nuit. Il tarda peu à revenir, & son raport fut pour moi une source de trouble & d'embarras. Il me dit que s'étant fait montrer l'apartement où l'on avoit mis les Da-

mes, il n'avoit osé interrompre leur sommeil, lorsqu'il s'étoit aperçu qu'elles étoient encore endormies ; qu'il avoit prié ensuite un domestique de l'Evêque de le conduire auprès de mes Enfans, & qu'il avoit reçu pour toute réponse, qu'ils n'étoient plus dans la maison. Je l'ai pressé de m'aprendre où ils sont, ajoûta mon Valet ; il m'a assuré qu'il l'ignore ; mais que quelque part qu'ils soient, ils ne sçauroient être mal.

J'avouë que je ne pus entendre ce recit sans émotion. Je me fis habiller promptement, & je fis demander aussi-tôt un moment d'entretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon apartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient justes. Il est vrai, me dit il, que suivant l'ordre du Roi, on a transporté vos Enfans dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux Fils sont dans un Collége, & votre Niéce dans un Convent de Religieuses. Mais vous êtes trop raisonnable, pour vous allarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi ! répondis-je, on m'enléve mes Enfans sans ma participation & sans mon consentement, & c'est par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence ? Il voulut entrer dans une longue justification de la conduite de la Cour. Je l'interrompis avec chaleur, pour lui demander si je devois me regarder aussi comme prisonnier dans sa maison. Non, me dit-il, on n'a nul droit sur votre liberté. Ce n'est que par l'honnêteté & la raison que j'espére vous y retenir. Vous avez marqué le desir d'être instruit de la Religion, & nous croyons vous rendre un service pour lequel vous nous devez quelque reconnoissance. En vérité, Monsieur, repris-je, voilà une conduite si extraordinaire, qu'elle confond toutes mes idées. J'admire votre zèle ; mais

je n'admire pas moins la maniére dont il s'exerce! Si vous m'aviez du moins consulté ! Mais, non, ajoutai-je, il n'y a rien que je déteste tant que la violence. Rendez-moi, s'il vous plaît, mes Enfans ; après quoi je vous déclare que je quitte non-seulement votre maison, mais même le Royaume, où je n'ai nulle raison qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave, pour me faire entendre qu'il ne dépendoit point de lui de me les rendre, & que la volonté du Roi étoit qu'ils fussent élevés dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement, que je résolus de sortir de la maison Episcopale à l'heure même. Adieu, Monsieur, dis-je à l'Evêque ; je me retire, puisque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle Religion mes Enfans soient élevés : leur choix dépendra d'eux lorsqu'ils auront atteint l'âge d'user de leur raison. Mais ce qui m'importe, c'est qu'eux & moi ne soyons point traités en Esclaves dans un Païs où l'on n'a sur nous nulle autorité. Je le quittai malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une Hôtellerie, & j'envoyai avertir ma Belle-sœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre. Mr l'Evêque fit quelque difficulté de les laisser sortir, mais elles s'obstinérent à le vouloir. Il me les fit amener par son Gentilhomme, qui me pressa de sa part de retourner du moins chez lui pour y dîner. J'étois trop occupé de la résolution que j'avois à prendre dans une conjoncture si importante, pour me rendre à son invitation. Je tins conseil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des usages du Royaume, me fit écouter le sentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je prisse la poste pour Versailles, & que je m'adressasse à la personne même du Roi pour lui demander justice. Ce parti me sembla

effectivement le plus sûr. Comme le bruit de mon avanture s'étoit déja répandu dans toute la Ville, il s'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval lorsqu'ils se presentérent pour me saluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'aprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orleans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse & de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrace du Roi Charles, après l'avoir servi fidèlement pendant plusieurs années dans le premier emploi de la Cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour se retirer en France, & avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce Royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me fit de son esprit & de sa vertu, me fit naître l'envie de former quelque liaison avec lui, sans compter que n'étant connu de personne à la Cour de France, j'espérai qu'il auroit la générosité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongeois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai sans peine en deux jours. Quoique la triste situation de mon ame ne me permit guéres de penser au faste & à l'éclat, j'en crus Madame Lallin qui me conseilla de paroître à la Cour avec quelque distinction. J'avois pris quatre Domestiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée.

J'étois descendu à la même Hôtellerie où le Comte de Clarendon étoit logé. Je lui fis demander aussi-tôt la liberté de le saluer. Il me re-

çut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre assez bien dans son esprit, pour m'attirer d'abord de lui des offres de service & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Mylord Axminster. Je lui racontai une partie de son Histoire & de la mienne. Ce recit acheva de me le concilier tout-à-fait. Il parut s'interresser très-sensiblement à mes infortunes, & je puis regarder cette premiére conversation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a jamais cessé de m'honorer. Si nous ne parvînmes point dès le premier jour au dernier degré de la confiance, ce fut moins par un défaut d'estime & de mutuelle inclination, que par un juste effet de prudence, qui ne permet pas de se livrer tout-d'un-coup sans réserve.

Il ne laissa point de me donner deux conseils, qui marquoient déja combien sa générosité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un touchant l'affaire qui me conduisoit à Versailles. Avant que de me presenter au Roi, il me conseilla de m'adresser à Madame la Duchesse d'Orléans, qui étoit la Sœur du Roi Charles. Cette Princesse, me dit-il, est la bonté même. Elle vous aidera de tout son pouvoir ; & vous n'avez pas besoin auprès d'elle d'une autre recommandation que le nom Anglois. Il ajouta qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle assez particuliérement, pour se flâter qu'elle ne recevroit pas mal une Lettre qu'il lui écriroit en ma faveur ; mais qu'étant disgracié du Roi tout récemment, il ne croyoit point que la bienséance lui permit de prendre si-tôt cette liberté. La mémoire de votre Pere, me dit-il, est devenuë l'exécration de tous les gens de bien. Il ne sçauroit être avantageux pour vous, en France non plus qu'en Angleterre, de passer pour son Fils,

Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le Gendre de Mylord Axminſter ſuffit pour vous attirer par-tout une juſte conſidération. Il m'aprit pour confirmer ſon diſcours, à quelles extrêmités on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conſeils, & je lui promis de les ſuivre. Ainſi dans vingt-quatre heures que je paſſai à Orleans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des ſiécles entiers, un ami vertueux & fidèle. Il me dit en nous quittant, qu'après avoir voyagé quelques mois en France, ſon deſſein étoit de ſe retirer à Roüen pour y paſſer le reſte de ſa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ſes nouvelles.

Je repris la poſte ; & lorſque je me trouvai ſeul, mon triſte cœur ſe ſoulagea par un profond ſoupir. O Dieu ! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible qu'il y eut encore pour moi quelque retour de plaiſir & de tranquilité à eſpérer ? Après avoir tout perdu par l'infidélité & par la mort, votre bonté me réſerveroit-elle une conſolation auſſi douce que celle de l'amitié ? Je paſſai ainſi une partie du voyage à examiner ſi mon cœur étoit encore capable de quelque autre ſentiment que celui de la douleur, & je trouvai qu'il m'étoit également impoſſible de ceſſer d'être tendre, & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'attendoient. Je ne perdis point un moment pour me rendre à S. Cloud, où j'apris que Madame la Ducheſſe d'Orléans faiſoit ſa réſidence ordinaire. Cette bonne Princeſſe étoit d'un accès ſi facile, que je n'eus point de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui expoſai le ſujet de mon voyage, &

le besoin que j'avois de sa protection. Elle me la promit sans balancer. Le soir du même jour, elle devoit aller à Versailles. Je lui demandai la permission de la suivre, & ses ordres sur la conduite que je devois tenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'apartement que j'ai à la Cour, & nous prendrons ensemble les mesures qui conviendront aux circonstances. Je me mis en chemin pour Versailles, avec beaucoup d'espérance.

La Cour de France étoit alors si nombreuse & si brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Versailles. Le Roi venoit de faire avec les Espagnols une Paix extrêmement glorieuse par le Traité d'Aix-la-Chapelle ; & vivant en bonne intelligence avec ses autres voisins, une tranquilité si générale avoit amené en France quantité d'Etrangers, qui venoient s'assurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La cérémonie du Baptême de M. le Dauphin, qui devoit bien-tôt se célébrer à S. Germain-en-Laye, & pour laquelle on faisoit déja de magnifiques préparatifs, attiroit aussi toute la Noblesse du Royaume, qui ne manque point dans ces occasions de contribuer de tout son pouvoir à relever l'éclat de sa Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magnificence dans les habits, que faste dans les équipages ; & à juger par les aparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut dégré de gloire où l'ambition puisse s'élever. J'eus peine le lendemain de mon arrivée à percer la foule des Courtisans qui inondoient tous les apartemens du Château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ses Officiers, qui m'avoit vû la veille à S. Cloud;

Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda presque aussi-tôt la liberté d'entrer dans son Cabinet. Les choses, me dit-elle, tournent heureusement pour vous. Le Roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrois ce matin sa visite. Recommencez à m'instruire de votre affaire, afin que je l'aye presente lorsqu'il me fera l'honneur de venir. Je pris alors toute mon histoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déja racontée. Comme il étoit impossible que je fisse ce recit sans lui laisser connoître quelque chose de mes tristes dépositions, elle eut la curiosité d'aprendre la cause de mes peines. Je lui donnai cette satisfaction, en lui racontant une partie des avantures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de mon Epouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorsque j'eus cessé de parler, je fus étrangement surpris de sa réponse. Je crois connoître votre Epouse, me dit-elle. Oüi, ajouta-t'elle après un moment de réflexion, je suis fort trompée si je ne la connois.

Mon Epouse! Ah! Madame, lui dis-je, il est impossible; cette perfide créature n'aura jamais eu la hardiesse de se presenter devant vous. Elle n'est pas effrontée. Plût au Ciel qu'elle ne fût pas plus lâche & plus inconstante! Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur, pour oser paroître à vos yeux avec le fardeau de ses crimes. Vous avez raison de croire, interrompit la Princesse, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence; mais je me persuade plus que jamais que c'est elle-même que j'ai vûë. Il y a six semaines, continua-t'elle, qu'elle se fit annoncer à moi sous le simple titre d'une Dame Angloise qui

avoit besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pressa de ne la pas presser de m'aprendre son nom. Mais après m'avoir dit avec beaucoup de larmes qu'elle venoit d'Amérique, & qu'elle avoit souffert beaucoup d'infortunes qui méritoient toute ma compassion, elle me conjura de lui procurer un asyle où elle pût passer le reste de ses jours. Je me sentis tant d'inclination pour elle, que si elle eût voulu s'expliquer davantage sur ses affaires, je l'eusse arrêtée infailliblement auprès de moi : mais elle s'obstina à me les cacher, & à continuer seulement de me demander un asyle. Je lui conseillai de se retirer au Couvent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbesse. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d'éclaircissemens que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne soit votre Epouse. N'êtes-vous pas curieux de la voir ?.

La voir ? répondis-je avec un profond soupir. Hélas ! je dois la fuir, au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laisse pas, Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoissance infinie. Elle est, par votre bonté, dans un lieu où je n'ai point à craindre du moins qu'elle continuë de me deshonorer. L'infidèle ! voilà donc le fruit de son crime ! Elle destine le reste de sa vie, sans doute, à pleurer son Amant ! Je vous plains, & elle aussi, reprit la Princesse : car dans le fond, je ne sçaurois vous exhorter à la revoir ; & je sens néanmoins que la pitié m'interresse pour elle presque autant que pour vous. Au moment qu'elle finissoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'apartement.

Elle me dit de me retirer & d'attendre ses ordres. Je me promenai quelque-tems dans une antichambre, occupé de mes tourmens ordinaires, que cette conversation venoit de renouveler. Je ne pouvois douter, non plus que Madame, que ce fut mon Epouse qui étoit à Chaillot. Quoique ce fut une douleur de moins pour moi, que de la sçavoir dans un lieu qui me répondoit de sa conduite, je me trouvai presque aussi ému que je l'avois été à la premiére nouvelle de son infidélité. Ce qui me tourmentoit le plus étoit de ne pouvoir distinguer comment j'étois disposé pour elle, & si l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faisois sincérement l'examen, car je ne cherchois point à faire illusion; & j'étois assez fort pour me rendre ce témoignage, que quels que pussent être mes sentimens, il n'y en avoit point qui fussent capables de me faire souhaiter de la voir. Moi! disois-je, je verrois une infâme qui m'a couvert de honte, une perfide qui a trahi tous ses sermens, une cruelle qui m'a percé le cœur? je verrois une lâche & une hypocrite, qui m'en a imposé pendant plusieurs années par les aparences de l'honneur & de la vertu, & qui rioit sans doute intérieurement de ma tendresse & de ma crédulité? Ah! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi son souvenir me cause-t'il tant d'émotion? D'où viennent ces larmes que je suis prêt à répandre, & ce desespoir qui vit toujours & qui me ronge sans cesse le cœur? N'ai-je pas voulu mourir, pour abreger des peines que je n'avois plus la force de suporter? A present même que je crois ma raison tout-à-fait revenuë, ne m'arracherois-je pas les cheveux, & ne pousserois-je pas les cris les plus douloureux, si je suivois le transport qui posséde encore tous mes sens?

Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus & involontaires, & j'en revenois à gémir & à m'affliger, sans faire de réflexion distincte sur la cause de mes peines. Un Page de Madame me fit sortir de cette rêverie, en m'aportant l'ordre de rentrer dans le Cabinet. La tristesse étoit peinte si visiblement sur mon visage, que Madame en prit occasion de le faire remarquer au Roi: Vous le voyez, Sire, lui dit-elle; il me fait compassion: je ne crois pas qu'on ait jamais vû d'exemple d'une vie si malheureuse. Ce grand Prince m'adressa quelques paroles, qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité & de bon naturel; & puis se tournant vers Madame: Pour ce qui regarde son histoire d'Angers, continua-t'il, je vous ai déja dit que je n'en ai nulle connoissance. Je laisse toutes les affaires de Religion à mon Conseil de Conscience, & je suis persuadé qu'il abuse quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétens point que les Etrangers soient chagrinés dans mes Etats, & je me ferai rendre compte de cette injustice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame, qui n'ignoroit point que ces promesses générales s'oublient facilement, & qui vouloit en assurer l'exécution, répondit agréablement, que je dispensois volontiers la justice de S. M. de punir ceux qui m'avoient offensé; mais que je mourois d'envie de revoir mes Enfans, & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le Roi comprit le sens de ce badinage; il fit apeler un Exempt de ses Gardes, qu'il envoya sur le champ chez M. de Louvois, lui porter des ordres aussi favorables que je pouvois les desirer. Je sortis avec l'Exempt: Nous nous reverrons, me dit Madame avec beaucoup de bonté: ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'Antichambre, jusqu'au départ du Roi. J'y entendis raisonner diversement sur l'assiduité avec laquelle il rendoit ses visites à la princesse, soit qu'elle fut à Versailles ou à Saint-Cloud. Sans me mêler parmi les Courtisans, dont je n'étois point connu, je recueïllis, en me promenant seul au milieu d'eux, le sens d'une grande partie de leurs discours. Les uns croïoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eût que de la politique dans leurs entrevûës, & prédisoient déja fort juste le Traité qui fut conclu peu après entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis personne qui parût avoir le moindre soupçon de la véritable cause des visites du Roi, telle qu'on la vit bien-tôt éclater. Je parle de son inclination secrette pour une des Filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas néanmoins une seule fois dans l'apartement, sans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiselle. Je la vis avec quelques-unes de ses compagnes ; & quoiqu'elle n'eut rien d'extraordinaire, & que j'ignorasse avec tout le monde la passion du Roi, je crus remarquer à quelques regards que ce grand Monarque jetta sur elle en sortant du cabinet de Madame, qu'il ne la voyoit point avec indifférence. Il falloit que le langage de ses yeux s'exprimât beaucoup, pour me faire faire cette attention, à moi qui ne l'avoit jamais vû que ce jour-là.

Madame m'ayant fait apeler aussi-tôt qu'elle fut libre, je retournai dans le cabinet. Vous devez être content, me dit-elle, de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés, vos affairet ne tarderont point à se terminer. Mais je suis curieuse de sçavoir comment vous en userez à l'égard de votre Epouse. Je lui répondis, que je

ne croyois point qu'il y eut deux partis à prendre pour moi, & que mon dessein étoit de la laisser dans la retraite qu'elle avoit choisie sous la protection de S. A. R. Pourquoi, reprit cette Princesse ? Elle est aimable, vous êtes jeune; on ne se passe pas aisément d'une femme à votre âge : je vous conseillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne-t'on rien à une personne qu'on a aimée passionnément, sur-tout lorsqu'elle marque un repentir qui paroît sincére : Je comprens d'ailleurs par le recit que vous m'avez fait, que sa mauvaise conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez point craindre que je manque au secret. Ainsi, votre honneur ne court aucun risque, & vous pouvez recommencer à vivre avec elle aussi tranquilement que jamais.

Ce discours, dans lequel il entroit plus de bonté que de justice & de raison, ne laissa pas de faire une forte impression sur moi. Je demeurai quelque-tems à réfléchir, incertain de la maniére dont j'y devois répondre. La Princesse me pressa de parler. Je confesse, Madame, lui dis-je enfin, que votre proposition m'éclaircit un doute, dont je ne croyois pas qu'il me fût possible de sortir aisément. Je ne pouvois démêler s'il me restoit encore de la tendresse pour mon Infidèle, & je ne sens que trop à ce moment, par l'avidité avec laquelle mon cœur se prête à votre conseil, que je me flâterois en vain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en suis pas plus disposé à oublier le crime de mon Epouse. Quand je me suis livré au penchant que j'avois pour elle, je ne me suis pas plus proposé de satisfaire mon cœur que ma raison; je voulois me rendre heureux des deux maniéres, dont je me croyois capable de l'être, par l'Amour & par la Sagesse.

Je me suis long-tems aveuglé jusqu'à me persuader que j'y avois réüssi, ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelque circonstances de fortune, que j'avois lieu d'espérer qui n'y manqueroient pas toujours. Cependant, j'étois trahi par une perfide qui ne m'a sans doute jamais aimé sincérement, puisqu'elle a été capable de m'abandonner, & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par ses deux fondemens. Mon discours, continuai-je, vous paroît peut-être obscur; il faut, Madame, que j'aye l'honneur de vous expliquer le fond de mes sentimens pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une relation exacte de la maniére dont j'avois été élevé, & des principes par lesquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon nom, ni ma naissance; je me contentai de lui aprendre en même-tems le conseil que m'avoit donné Mylord Clarendon, & la résolution où j'étois de le suivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin, après m'être montré à elle à découvert, tel que j'étois avant l'infidélité de mon Epouse, & les malheurs qui l'avoient suivie, je me representai avec la même ouverture, tel que j'étois devenu à Sainte-Héléne, à la Corongne & à Saumur. Voilà, Madame, ajoutai-je, l'abîme où m'a jetté mon Epouse. Non-seulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle par l'amour; mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois si bien établi du côté de la sagesse. Soit vérité, soit illusion, j'avois regardé jusqu'alors ma Philosophie comme une source de lumiére & de force; je l'ai trouvée impuissante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Suposez qu'elle ne fut qu'un fantôme, elle suffisoit du moins

pour me rendre tranquille, & elle m'avoit consolé de mille maux qui ne passoient point son pouvoir. Mais elle est trop foible pour me faire suporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi, mon cœur & mon esprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ses joyes & ses plaisirs ; l'autre toute sa force & tout son apui. J'en ai ressenti le dernier desespoir, j'ai voulu mourir ; & vous me conseillez, Madame, de revoir celle qui m'a rendu si malheureux, & de me réconcilier même avec elle ?

La Princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé, Madame, repris-je aussi-tôt, si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes sentimens & dans le tour de mes expressions, & si ce n'est pas-là ce qui cause la surprise que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler sincérement, me répondit-elle, vous me paroissez un homme fort extraordinaire, & je vous avouë que ce que je viens d'entendre est tout-à-fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'estime pour vous, de voir que vous vous conduisez par d'autres principes que tous les autres hommes. Plus j'avance en âge & en expérience du monde, plus je reconnois qu'ils ne sont tous que des méchans & des trompeurs. Je veux me familiariser avec votre Morale, & je vous assure que je serai aise de voir quelquefois auprès de moi une espéce de monstre comme vous. Au reste, ajouta-t'elle, il me semble que vous ne raisonnez pas juste. De ce que votre Epouse vous a fait perdre les douceurs de l'Amour, & qu'elle vous a rendu la Philosophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la revoir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande

que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vîte les plaisirs de l'Amour & de la Philosophie. Ah! Madame, repartis-je, que me dites-vous? quel plaisir ai-je à attendre de l'Amour, après la maniére cruelle dont il m'a traité? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon Epouse, étoit ce que je puis y trouver encore, c'est-à-dire, les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agrémens dans la taille & le visage. J'étois ravi sans doute d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître; mais comptez qu'ils ne m'eussent point fait passer les bornes de l'admiration, si je n'eusse cru remarquer avec eux quelque chose de bien plus propre à inspirer l'amour. La droiture & la bonté d'ame, la modestie, la douceur, enfin cent qualités que je m'imaginois avoir aperçuës dans son ame n'y sont plus, ou n'y ont peut-être jamais été. Mettons l'honneur à part: que ferois-je à present auprès-d'elle? J'y gémirois de son inconstance & de sa lâcheté. Tous mes regards seroient des plaintes ou des reproches. Mon silence même seroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence jusqu'au point de reprendre un visage tranquile, en seroit-elle moins coupable, & moi plus heureux? Mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, intérrompit la Princesse. L'amour ferme toutes les playes, & sçait faire tout oublier. Il est vrai, repris-je, je sens que je l'aime encore; mais je ne sens pas moins que c'est une foiblesse. Vous ne la surmonterez pas, me dit-elle en riant, puisqu'il est presque impossible que vous n'y succombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes instances pour prétexte: vous sauveriez par-là l'honneur & la Philosophie.

Cette conversation qui dura beaucoup plus

long-tems, eut des ſuites extrêmement avantageuſes pour moi. Elle inſpira à la Princeſſe tant de bonté pour ma famille, & d'affection pour mes intérêts, qu'elle tint lieu de Mere à mes Enfans pendant le reſte de ſa vie, & à moi de Protectrice dans une Cour où je n'étois connu de perſonne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de loüer une maiſon dans le voiſinage de S. Cloud, pour y être à portée de la voir ſouvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode, avant que de retourner en Anjou, & je laiſſai une partie de mes gens pour prendre ſoin de la meubler pendant mon voyage. Ayant repris le chemin d'Angers, je paſſai par Orleans; mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & de ma Belle-ſœur. Les ordres du Roi étoient non-ſeulement arrivés, mais déja mis en exécution. Je trouvai mes Enfans & la petite Bridge avec les deux Dames, qui ſe loüérent beaucoup d'ailleurs des civilités qu'elles avoient reçuës de l'Evêque. J'en marquai ma reconnoiſſance au Prélat. Je ne ſçai par quelle voye il étoit déja informé de la puiſſante protection que j'avois trouvée à la Cour; mais, avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans ſa maiſon, je remarquai dans ſes maniéres & dans ſes offres de ſervices quelque choſe de plus civil encore que j'attribuai aux lumiéres qu'il avoit reçuës de Verſailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire ſentir agréablement que le Roi n'aprouvoit pas toujours qu'on fit ſervir ſon nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire; & pour ſe juſtifier, il me raporta l'origine de mon avanture. Le P. le Bane, me dit-il, Supérieur de l'Oratoire, écrivit à M. l'Intendant, qu'il connoiſſoit à Saumur un

Etranger nouvellement établi, qui paroissoit disposé à s'éclaircir sur les matiéres de Religion; mais qui étoit tombé malheureusement entre les mains du Ministre C. & qui, suivant les aparences, avaleroit le poison de l'hérésie avec toute sa famille. M. l'Intendant m'envoya aussi-tôt cette Lettre. Je vous avouë, continua l'Evêque, que je lui conseillai par le seul zèle de votre Salut, de vous faire amener dans cette Ville; & qu'ayant apris que vous étiez une personne de distinction, j'offris de vous recevoir dans ma propre maison & de m'employer moi-même à vous instruire. Peut-être l'Intendant s'y est-il pris un peu trop brusquement; mais c'est l'usage de ces Messieurs-là, de se faire obéïr avec une autorité presqu'absoluë dans les Provinces. Ils ont des Lettres de Cachet de réserve, qu'ils remplissent à leur gré suivant les occasions; de sorte que tout ce qu'ils entreprennent, paroît toujours se faire sous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette justification, qui faisoit retomber sur l'Intendant toute l'injustice de la conduite qu'on avoit tenuë à mon égard.

Je ne songeai qu'à me rendre promptement à S. Cloud avec ma famille & tout ce qui m'apartenoit. Dois-je le dire? malgré le mépris dont je me croyois justement animé pour mon Epouse, je sentois quelque douceur à penser que j'allois me trouver près d'elle, car Chaillot n'est guéres qu'à une lieuë de Saint Cloud; & c'étoit en vain que pour rejetter cette idée, je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foiblesse: j'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient si visibles, que mes deux Compagnes marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le tems eût si peu de pouvoir sur ma tristesse. Nous arrivâmes à ma mai-

ſon, que nous trouvâmes entiérement preparée. Les Dames en furent très-ſatisfaites. Il y avoit un Jardin ſpacieux, un bois & toutes les commodités qui peuvent former une ſolitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit point que je lui demandaſſe la liberté de lui preſenter mes Enfans. Vous me les aménerez ce ſoir, me dit-elle; je veux qu'ils ſçachent promptement le chemin de ma maiſon. Après l'avoir remercié vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma Belle-ſœur, qui pouvoit paſſer pour une Angloiſe, puiſque ſon Epoux l'étoit, & qu'elle ſçavoit parfaitement la Langue du Païs. Cette excellente Princeſſe m'ordonna de la lui amener auſſi. J'aurois apréhendé de cauſer quelque peine à Madame Lallin, ſi j'euſſe troublé la ſolitude où elle m'avoit témoigné pluſieurs fois qu'elle vouloit paſſer toute ſa vie. Ses avantures ſembloient demander effectivement qu'elle vécut dans la retraite; & j'avois loüé moi-même ſa ſageſſe, qui lui faiſoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raiſon qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En ſortant du Château, j'aperçus un caroſſe qui entroit dans les Cours, avec les marques d'un équipage de diſtinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mylord Terwil. Quoique je ne connuſſe point perſonnellement ce Seigneur, je ne pouvois avoir oublié que c'étoit un ancien Ami de Mylord Axminſter, & celui qu'il avoit fait le depoſitaire d'une partie de ſes biens. Mon premier mouvement me portoit à le ſaluer; mais une réflexion amére que je fis ſur mon ſort, & ſur celui de la malheureuſe Fille de ſon Ami, m'obligea de me retirer ſans me

faire connoître. Il me vint même à l'esprit, qu'il n'étoit point à propos qu'il fût si-tôt instruit de mes affaires, & la crainte qu'il n'en échapat quelque chose à Madame dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer aussi-tôt dans son apartement, pour la suplier de lui laisser ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon trouble, que j'étois tout-à-fait hors de moi-même en retournant à ma maison. Ciel! quel oprobre disois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminster, comment me presenter à ses Amis, sans leur parler de sa Fille, & sans leur révéler par conséquent sa honte, celle de son Pere, & la mienne? Quelle espérance de leur cacher ce qu'ils liroient sur mon visage & dans mes yeux, quand je pourrois réüssir à le déguiser par mes discours? Hélas! Mylord Terwil fut témoin autrefois du malheur de la Mere: il faut donc qu'il aprenne à present l'infamie de la Fille! Il l'aprendra, lui, tous ses Amis, & toute l'Angleterre! ainsi le sort implacable persécutera l'infortuné Vicomte jusqu'après le trépas. Il n'eut point un moment de bonheur & de repos pendant sa vie, & il sera deshonoré à present dans le tombeau. En effet je ne voyois point de quelle maniére je pouvois éviter de découvrir l'avanture de mon Epouse à Mylord Terwil, si je me faisois connoître à lui pour le Gendre du Vicomte d'Axminster; & je ne pouvois me dispenser néanmoins de lui donner cette connoissance pour l'intérêt de mes Enfans, ausquels je ne pouvois faire perdre sans injustice le bien qui devoit leur revenir de leur Grand pere. Pour confesser la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'espérance que ma malheureuse affaire pourroit s'y ensévelir tout-à-

fait avant que je priſſe le chemin de l'Angleterre. C'étoit auſſi la même raiſon qui m'avoit fait congédier mes Matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la diſcrétion ne m'étoit point aſſurée; ne voulant être ſuivi de perſonne qui pût découvrir, lorſque je retournerois à Londres, ce que j'avois deſſein d'y cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait réflexion que Mylord Terwil devant être avancé en âge, j'expoſois mes Enfans au riſque de perdre leur héritage, ſi je différois trop long-tems à les lui faire connoître. Je n'avois pas penſé non plus que j'aurois peut-être quelque embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naiſſance, & par la derniére diſpoſition du Vicomte. Il eſt vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Penſacola, m'avoit reconnu par un billet de ſa main pour ſon Gendre & pour ſon Héritier : mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit point revêtu des formes légales, pouvoit être éludé; & quoique je n'euſſe aucune raiſon de me défier de la bonne foi de Mylord Terwil, je ne doutois point qu'il ne deſirât quelque autre preuve qu'un ſimple Ecrit, & la parole d'un inconnu. La preſence de mon Epouſe ſuffiſoit pour lever tout d'un coup les difficultés; par quel prétexte pouvois-je déguiſer la véritable cauſe de ſon abſence.

Ces réflexions ne ſervans qu'à redoubler ma triſteſſe & mon embarras, je réſolus de les communiquer le ſoir à Madame, & d'interreſſer ainſi ſa bonté à prendre quelque connoiſſance de mes affaires domeſtiques. Je retournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée. J'eus l'honneur de lui preſenter ma Belle-Sœur & nos Enfans. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de

la Cour de France. Ma Niéce étoit extrêmement aimable. Elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princesse lui fit mille carresses, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorsqu'elle auroit atteint sa quinziéme année. L'entretien ayant été général pendant quelque-tems, je le fis tomber sur la rencontre que j'avois faite de Mylord Terwil en sortant du Château avant midi. Ensuite je racontai naturellement à Madame l'embarras que sa vûë m'avoit causé, & celui que j'apréhendois encore dans l'éclaircissement que je serois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes Enfans. Elle n'eut pas besoin de m'entendre tout-à-fait pour concevoir ce qui faisoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empressement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laisser ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque chose à démêler avec lui. Mais je le connois honnête-homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminster a euë dans son amitié. Il est en France pour fort peu de tems. Il y est pour mes affaires. Quoique je n'aye point d'autorité sur lui, je vous répons qu'il se hâtera, à ma priére, de vous restituer tout ce qui apartient à vos Enfans. Il n'est pas besoin même que vous le voyez pour cela. Je suis sûr qu'il le fera sur ma seule parole. N'est-ce pas-là, ajouta-t'elle, ce que vous souhaitez, & ce que vous n'osez peut-être me demander ? Je répondis que c'étoit beaucoup plus que je ne desirois, & que je n'eusse dû espérer de toute autre Princesse qui eût été aussi grande qu'elle, sans être aussi bonne ; mais qu'il y auroit peut-être chose d'étrange à presser Mylord Terwil de rendre ce qu'il avoit entre les mains, sans sçavoir à qui : que je ne me ferois pas une peine de le voir ; que je me croyois

même obligé de lui marquer mon eſtime & ma reconnoiſſance : que toutes mes difficultés conſiſtoient donc à lui cacher la mauvaiſe conduite de mon Epouſe, ce qui me paroiſſoit impoſſible, s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit point avec moi après avoir apris ſon retour en Europe. J'entens, me dit-elle. La difficulté n'eſt pas ſi grande, qu'elle ne puiſſe être ſurmontée. Votre Epouſe a pris ſagement le parti de la retraite, & il y a peu d'aparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empêche de dire à Mylord Terwil que vous l'avez perduë par la mort ? Ne craignez pas qu'elle ſe croye jamais interreſſée à démentir ce bruit quand il parviendroit juſqu'à elle. Ce conſeil me parut ſage. Je ſuis perſuadé, répondis-je, que c'eſt la ſeule voye que j'aye à prendre ; & je ne doute nullement, Madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwil, ne faſſe le même effet que celui de mon Epouſe. Mais fut-il jamais rien de ſi déplorable que mon ſort ! Pardonnez, Madame, ajoutai-je avec un profond ſoupir ; pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devroit faire ma gloire, & qui ne ſera plus déformais que mon infamie. O Dieu ! je n'oſe donc dire que j'aye encore une Epouſe ! Elle eſt morte pour moi, plus encore que pour le reſte du monde qui va la croire dans le tombeau !

Le ſentiment de cœur qui accompagna ces paroles, fut ſi vif & ſi amer, que je ſentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, & je les eſſuyai promptement. Madame en fut touchée, car les expreſſions naturelles d'une violente douleur ne s'entendent guéres ſans émotion : je vis

même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupieres. Cependant, elle prit un visage riant, pour me reprocher ma foiblesse, & railler ma Philosophie. Je lui répondis : Ah ! Madame, votre bonté me manque, où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécessaire. Je vous abandonne la Philosophie : c'est une Maîtresse ingrate, que j'ai servie inutilement, & qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler ; je sens que c'est votre compassion, & je vous conjure de ne pas m'en refuser les marques. Laissez-moi faire, reprit-elle ; je vous destine un reméde qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison. J'aurai soin de l'envoyer chez vous. Nous la quittâmes, après qu'elle eut ordonné à ma Belle-sœur de venir souvent la voir avec sa Fille & mes Enfans.

En prenant une maison proche de S. Cloud, j'avois eu soin, comme j'ai dit, de la choisir solitaire, & propre au dessein que j'avois toujours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & assez grand pour porter le nom de Parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, composé seulement de deux Chambres & d'un Cabinet, qui ne servoient que pour se délasser quand on étoit fatigué de la promenade. Je choisis ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je le fis meubler proprement ; & quoique je n'eusse plus de fond à faire sur le secours que je pouvois tirer de l'Etude, j'y amassai assez de Livres pour me composer une petite Bibliotéque. Ce fut-là que je me proposai de passer la plus grande partie de mon tems, c'est-à-dire, tout celui que je n'employerois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en sortir qu'aux heures du repas ; encore m'arrivoit-il souvent de m'y faire aporter ma nourriture, & de la prendre

ſeul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur ; réfléchir preſque inceſſamment ſur les triſtes avantures de ma vie;demander au Ciel la paix du cœur, que je ne pouvois plus attendre du ſecours des hommes ; prendre quelquefois un Livre & le feüilleter, mais avec mille diſtractions cruelles, qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures ; m'aſſoupir, à force de trouble & d'agitations ; & me jetter ſur un lit, où je trouvois moins de repos dans le ſommeil, qu'une nouvelle ſource d'inquiétude & de douleur, par les ſonges funeſtes & effrayans dont mon imagination étoit auſſi-tôt aſſiégée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Egliſe demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces momens de peſanteur, où ma triſteſſe ſembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un J..... Je ne connoiſſois cet Ordre que de nom. Prévenu, comme je l'étois déja, contre les Eccléſiaſtiques de France, depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur, je ne me déterminai à recevoir cette viſite que par le reſpect que je crus devoir au nom de Madame. Il me vint même à l'eſprit que ce Pere m'aportoit peut-être ce que cette Princeſſe m'avoit promis ſous le nom de reméde, & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Miniſtre de Saumur & du Pere le Bane, c'eſt-à-dire, propre à me cauſer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre où j'étois au milieu de mes Livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ſes maniéres toute la politeſſe du P. le Bane, avec quelque choſe de plus naturel & de moins affecté. De pluſieurs commiſſions, me dit-il, dont il étoit chargé par Madame, il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante, quoiqu'el-

le ne laissât point de l'être aussi infiniment ; mais il en parloit de cette maniére, ajoûta-t'il, parce qu'il sçavoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer, n'étoient pas ceux pour lesquels j'avois le plus d'estime. Il me presenta ensuite un Ecrit, qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois : j'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Mylord Terwil, par lequel il reconnoissoit que Mylord Axminster avoit laissé entre ses mains, en quittant l'Angleterre, certains Biens dont il faisoit le dénombrement, & qu'il confessoit que lui & les siens étoient obligés de remettre aux Héritiers de ce Seigneur aussi-tôt qu'ils se presenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit, que ne connoissant point les Héritiers du Vicomte, il s'étoit cru engagé par l'honneur & la conscience à faire cette déclaration, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient naître après sa mort ; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans, pour être employée comme il sembloit bon à cette Princesse, dont il connoissoit également la bonté & la justice.

J'admirai particuliérement dans cette grande Princesse, la premiére de ces deux vertus, qui lui avoit fait prendre, avec tant de soin & d'adresse, la voye la plus conforme aux desirs que j'avois pris la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit tel, qu'il falloit, non-seulement pour assurer à mes Enfans leur Héritage, mais pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois apréhendées. Il n'étoit plus même nécessaire d'employer l'artifice, pour tromper Mylord Terwil par la fausse suposition de la mort de mon Epouse. Nous pouvions, elle & moi, nous dispenser de paroître, lorsque Madame prenoit ainsi

ſur elle-même le témoignage de nos droits, & en quelque ſorte toute la conduite de cette affaire. Pour la ſatisfaction que j'avois ſouhaité, de voir Mylord Terwil, rien ne m'obligeoit à me la procurer ſi-tôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aiſément l'occaſion. La faveur que je recevois de Madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, ſoit que j'en conſidéraſſe les circonſtances, ou les fruits.

Je priai le Pere s'il retournoit à S. Cloud, d'y témoigner d'avance une partie de ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance. J'étois réſolu de ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquiter de ce devoir. Mais lorſque je lui marquai ce deſſein, il m'arrêta au moment que je me diſpoſois à me lever : Ma plus importante commiſſion n'eſt pas remplie, me dit-il : il faut, Monſieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, ſi nous le pouvons, à votre repos ; & je ſuis trompé par le recit de Madame, ajoûta-t'il, ſi ce n'eſt pas ce que vous avez le plus à cœur. J'apréhendai beaucoup, en l'entendant parler de cette matiére, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le ſujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai ſans répondre. Mais la ſuite de ſon diſcours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement où j'étois réduit par la fortune & par l'amour. Je ſçai, reprit-il, que vous avez eſſuyé des malheurs ſans nombre & ſans exemple ; que vous y cherchez depuis long-tems du reméde ; que vous n'en avez trouvé ni dans la Philoſophie, ni dans la conſolation du Miniſtre de Saumur, du Pere de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monſieur, à qui vous adreſſiez-vous ? A la Philoſophie ? Une vieille décrépite, qui dans ſes jeunes ans même, n'eut jamais rien d'ai-

mable que son nom; qui fut peut-être capable de faire alors des Foux ; mais qui ne le fut jamais de faire des Heureux; & qui n'est bonne aujourd'hui qu'à amuser des Enfans dans la poussiére des Ecoles. A qui vous adressiez-vous ? A un Protestant, & à deux Jansenistes! Bon Dieu! dans quelles mains vous étiez-vous livré ; & comment pouviez-vous espérer du reméde, où vous deviez craindre les plus grands de tous vos maux ? Benissez Dieu, ajouta-t'il d'un air de triomphe, benissez le de vous avoir fait éviter le poison de ces Charlatans, & de vous avoir conservé pour recevoir les secours qu'il va vous offrir par mes mains. Il se leva en finissant ces paroles; & jettant les yeux sur mes Livres, où il n'aperçut que des Philosophes anciens & modernes: Que vois-je? continua-t'il du même ton; des Foux? des Frenétiques? des Furieux? O! Monsieur, Monsieur, comment n'êtes-vous pas désabusé des sophismes & des illusions de ces Imposteurs? Comment retournez-vous à une source, dont vous avez senti la vanité & la corruption? Vous les mettrez au feu, si vous m'en croyez; & lorsque vous commencerez à vouloir écouter mes conseils, vous me laisserez le soin de vous composer une Bibliotéque.

Je réüssirois mal à representer le feu, la facilité, l'air de politesse & d'enjouëment, avec lequel ce discours fut prononcé. Quoique je fusse d'abord un peu surpris de ses maniéres, je lui confessai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philosophie, & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma consolation. J'ajoutai, que les fausses démarches qu'on m'avoit fait faire, avoient produit un effet qui la rendoit encore plus difficile ; c'étoit de me disposer fort mal pour toutes les nouvelles

voyes qu'on pouvoit me proposer. J'ai perdu l'espérance, lui dis-je, depuis que j'ai reconnu l'impuissance de la Philosophie, & que je n'ai pas trouvé plus de secours dans la Religion. Il me répondit, que je l'avois perdu trop-tôt, & qu'il ne tarderoit guéres à la faire renaître : qu'il voyoit avec plaisir, que je n'étois pas disposé à me laisser conduire en aveugle ; qu'il aimoit qu'on fit usage de sa raison, que n'ayant rien que de raisonnable & de solide à me proposer, il ne craignoit point de me faire entrevoir quelle sorte de reméde il avoit à m'offrir ; & qu'il étoit assuré que je les goûterois à la premiére vûë. Permettez, me dit-il, que je vous les explique en deux mots. Nous commencerons par rejetter entiérement la Philosophie, à moins qu'il ne vous plaise encore de donner le même nom au nouveau Systême que je vais vous proposer. Pour la Religion, elle nous sera d'un grand usage ; mais ce ne sera point pour vous engager dans des questions obscures & épineuses, comme il vous est peut-être arrivé à Angers & à Saumur : c'est en prenant d'elle ce qu'elle a tout à la fois de plus consolant & de plus nécessaire.

Il faut d'abord établir, continua-t'il, que dans la triste situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison : l'une est de vous faire perdre le sentiment de vos peines : l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaisir. Quoique ces deux objets paroissent d'abord se ressembler, vous les trouverez fort différens, si vous y faites attention. Je n'entre point tout-d'un-coup dans le détail des moyens que j'ai dessein d'employer. Il suffit de vous dire aujourd'hui, que la Religion nous servira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas ! ajoûta-t'il en levant les yeux vers le Ciel, il seroit bien à souhaiter qu'el-

le pût aussi nous conduire seul au second ! Mais nous sommes composés de chair & de sang ; c'est-à-dire, que les plaisirs spirituels ne sont pas ceux qui nous flâtent le plus. Cependant, ce cœur triste & abattu demande quelque chose qui le flâte. Je l'entens qui soupire. Je sçai ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquile lorsqu'il l'aura obtenu. Ainsi je vais vous conduire par des voyes, dont le terme sera votre bonheur. Par l'une, vous serez délivré de cette tristesse importune qui vous dévore, & vous parviendrez au repos de l'esprit. Mais comme il faut quelque chose de plus qu'une simple exemption de peines pour être heureux, sur-tout après les longues & douloureuses souffrances que vous avez essuyées, je veux que votre cœur revienne à sentir les douces émotions du plaisir, & je le ménerai à ce point sans qu'il s'en aperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monsieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laisser faire.

Des promesses si vagues ne pouvoient m'inspirer aisément la confiance que le Pere me demandoit. Cependant, mon respect pour la Princesse qui me procuroit ce nouveau consolateur, m'óbligea de lui répondre avec quelque marque d'estime & d'aprobation. Il en devint plus pressant ; & prenant même les civilités que je continuai de lui faire pour un consentement absolu, il me dit en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit servir à son entreprise, & qu'il reviendroit le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage.

J'eus l'honneur de voir Madame avant la nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois reçuës d'elle ce jour-là. Je lui racontai ; dans toutes ses circonstances, l'entretien que j'avois

eu avec le P. & malgré le peu de disposition que je me sentois à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez-vous? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion considérable que vous ferez à vos chagrins. J'y consentis. Si ce ne fut point tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que Madame voulut me le conseiller, ce ne fut pas non plus avec l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recueillis de ma complaisance que de la honte & du trouble, dans une avanture où j'eus à rougir mille fois de ma foiblesse.

Le P. fut exact à me tenir le lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de Livres, qu'il avoit ramassez avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du dîner. Comme je lui avois marqué, qu'il me feroit plaisir de venir à cette heure, j'avois donné ordre que ma table fut bien servie. Il fit honneur à la bonne chére, en mangeant de tous les mets avec un extrême apétit. Cependant, lorsque nous eumes fini de dîner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table qu'il commença son traité de morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il; mais à quoi bon cette abondance, ou plutôt cette profusion de mets? Je lui répondis naturellement, que ce n'étoit que par considération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne chére. Non, reprit-il; vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétends point condamner un goût modéré pour les plaisirs de la table; & je crois même que cette sorte de plaisir doit

entrer pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse : mais je voudrois qu'un homme d'esprit le fit moins consister dans la multitude des viandes, que dans la propreté & la délicatesse. Par exemple, vous ne sçauriez avoir un trop bon Cuisinier. Vous ne sçauriez prendre non plus trop de soins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats & les liqueurs ? Croyez-moi, le goût en souffre tôt ou tard ; il ne sçait plus s'en tenir à l'excellent ; & vous ne sçauriez croire quelle perte c'est pour le bonheur. Hélas ! lui répondis-je, je ne m'occupe guéres à faire la distinction des mets qui me sont presentés : la tristesse me rend tout amer, & change pour moi la meilleure nourriture en poison. Laissez-moi faire, repliqua-t'il, je sçai le moyen de vous rapeler le goût. Commençons par l'esprit & le cœur, & vous verrez comment tout le reste suivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'apartement du Jardin, où j'avois fait transporter la caisse des Livres. Il l'ouvrit en ma presence, & tirant lui-même les Livres, il me presentoit chaque volume à mesure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchisme en François, composé par un Jésuite nommé *Canisius*. Voilà, me dit-il, un petit Livre d'or. C'est l'essence & l'élixir de la Religion. Avec ce Livret qui n'est pas si gros que le petit doigt, vous en sçaurez, en moins d'une heure, autant que les Docteurs ensemble. Bornez-vous-là, n'y changez rien, & vous pourrez vous vanter d'être aussi ferme sur la Religion qu'un Concile. Il me presenta ensuite un Ouvrage dont le Titre étoit, *La Pratique aisée de la Dévotion.* Voici pour les mœurs, reprit-il ; l'autre étoit pour la Doctri-

ne. Le premier contient la Loi, & celui-ci la maniére de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui est nécessaire à un honnête-homme pour le Salut. C'est un Livre, après lequel vous pouvez vous passer de tous les autres. Nous le parcourrerons ensemble. C'est-là que je vous ferai trouver de quoi éteindre le sentiment de vos peines; ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelques Livres de Dévotion du même goût, dons il me fit successivement l'éloge. Mettez cela, me dit-il, à la place de votre Platon & de votre Senéque, & faites-en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Comme il restoit dans la caisse un bien plus grand nombre de volumes, j'attendois avec impatience qu'il me les fit connoître par leurs noms. Il n'en vint-là, qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'usage. Il me dit, que n'étant pas possible à l'esprit de s'entretenir toujours dans le même goût pour les choses sérieuses, il falloit s'accommoder à cette foiblesse de la Nature; mais qu'il y avoit des amusemens utiles, dont une ame bien disposée sçavoit tirer parti: que j'étois plus que personne, dans le cas de faire cette expérience par besoin; que je trouverois dans les Livres qu'il alloit m'offrir, de quoi m'amuser tout à la fois l'esprit & le cœur; & que rien n'étoit plus propre par conséquent à contribuer au succès du dessein qu'il m'avoit expliqué. Là-dessus il me lut le Titre de quantité de Poësies, & d'autres Livres d'amusement, qu'il me donna pour les Ouvrages des plus célébres Auteurs du tems; & il me recommanda avec beaucoup de soin de me tenir occupé de cette lecture aussi continuellement qu'il me seroit possible, pour éviter la rêverie & la méditation, qui étoient, dit-il, une occupation mortelle pour

moi & pour toutes les perſonnes affligées. Non-ſeulement j'ignorois le nom de tous ces Ouvrages d'amuſement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les reçus de la main du P., & quoique j'eſpéraſſe ſur ſa parole d'en tirer quelque avantage, je remis à juger de leur mérite après l'examen.

Ce que je vous donne ici, reprit-il, n'eſt que pour éviter l'oiſiveté de la ſolitude. Je compte d'être ici ſouvent pour vous aider plus ſolidement par mes entretiens. Je vous exhorte auſſi à vous répandre un peu plus au-dehors. Madame vous verra toujours de bon œil à Saint-Cloud. Et comme ce n'eſt pas toujours à la Cour & ſous les toits dorés d'un Palais, qu'on trouve les amuſemens les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoiſſance, qui de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous. C'eſt dans le voiſinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déja fait l'éloge de votre mérite, & vous-y êtes attendu avec impatience. Vous allez extrêmement vîte, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous eſpérez de me délivrer de ma triſteſſe. Il eſt certain qu'une vie auſſi diſſipée que vous me la propoſez, produiroit à la fin cet effet, ſi j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'eſt la difficulté, ou plûtôt, c'eſt ce qui m'eſt abſolument impoſſible. Vous ne ſçavez pas, que dans la ſituation même la plus tranquile, rien n'eſt plus opoſé à mon caractére que ce continuel oubli de ſoi même, & qu'il n'y a rien à quoi je renonçaſſe plus volontiers, qu'au recueïllement & à la méditation. Le reméde que vous m'offrez me ſeroit donc preſque auſſi difficile à ſouffrir, que mes maux mêmes. Il me répondit, que mon intérêt m'obligeoit du moins à le ten-

ter ; que je ne prenois point d'engagement que je ne pusse rompre ; & qu'il me seroit toujours libre de revenir à ma solitude, si je ne trouvois rien qui me satisfît au-dehors. Je consentis enfin à l'accompagner, sur-tout après le portrait qu'il me fit des personnes avec lesquelles il vouloit me mettre en liaison. C'est, me dit-il, un Gentilhomme Protestant, dont je travaille à faire un Catholique. J'ai entrepris sa conversion par l'ordre du Roi. Vous serez charmé de son esprit & de sa sagesse. Il est, comme vous, dans une campagne, sans autre compagnie que son Epouse & sa Fille. Vous avez le goût trop bon, ajouta-t'il, pour ne pas souhaiter de les revoir, lorsque vous aurez commencé à les connoître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon carosse. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les premiers complimens me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la Physionomie & dans la conversation du Gentilhomme, tout ce que mon Guide m'avoit promis ; de l'esprit, de la politesse, du goût pour les sciences, avec les plus nobles sentimens de l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque-tems, sans que les Dames eussent encore paru. Le P. comme impatient de me les faire voir, pria M. de R. (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette satisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la Mere une Dame de quarante ans, dont la figure & le premier abord annonçoient une personne de condition ; mais tous mes regards lui furent dérobés aussi-tôt par sa Fille, que je pris moins pour une créature mortelle, que pour une Divinité. Jamais la Nature ne communiqua ses presens avec plus de profusion. Je m'attachai d'a-

bord à l'admirer, comme la plus belle chose qui se fût jamais offerte à mes yeux. L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité ébloüissante de ses yeux, mille charmes répandus sur son visage & dans toute sa personne, me composérent pendant quelques momens un spectacle dont je ne pouvois me rassassier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ses paroles & dans le son de sa voix; & pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modestie, qui sembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un si beau corps. A quelque excès que fut montée tout-d'un-coup mon admiration, j'avois assez d'empire sur moi-même, pour n'en laisser paroître que des marques modérées. Le reste de cette visite se passa en civilités mutuelles, & nous nous quittâmes assez satisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec soin ce commencement de connoissance.

Le P. m'avoit observé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour, & il me demanda, ce que je pensois du Gentilhomme & de sa Famille. Je lui répondis, que je n'y avois rien aperçu qui ne méritât mon estime, & mes éloges. Et la Demoiselle, ajouta-t'il; ne l'avez-vous pas trouvée fort aimable? infiniment, lui dis-je, & je doute qu'il y ait au monde quelque chose qui lui ressemble. Il prit un air plus sérieux. J'avois prévu, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, & je vous avouë que ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit dans cette maison. Vous cherchez des remédes contre la tristesse: en trouverez-vous jamais un plus charmant? Je le regardai avec surprise. Ah! m'é-

criai-je, vous me connoiſſez mal, j'entens quel reméde vous me propoſez ; mais vous ne ſçavez pas que c'eſt l'amour qui a cauſé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'aſſurer qu'il le ſçavoit, & que c'étoit cette raiſon même qui le portoit à me donner ce conſeil. J'ignore continua-t'il, le détail de vos avantures ; mais je juge ici de vous ſur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractére. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre reméde que l'amour même. Croïez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajouta, que deſormais je devois comprendre facilement le Syſtême qu'il avoit formé pour ma guériſon : qu'il le réduiſoit à quatre Points principaux ; à la Religion, dont les motifs & les conſidérations ſublimes commenceroient à affoiblir le ſentiment de mes peines ; aux lectures agréables, qui en écarteroient le ſouvenir ; à la diſſipation extérieure des Compagnies, qui me le feroit perdre tout-à-fait ; enfin aux douceurs de l'amour, qui s'inſinuëroient dans mon cœur comme un baume ſalutaire, & qui feroient renaître toute ma ſenſibilité pour le plaiſir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & ſans doute de plus impoſſible, que cet aſſortiment de plaiſirs & de Religion, ce ne fut point de ce côté-là que j'enviſageai ſon ſyſtême pour m'en dégoûter. Je ne le conſidérai que dans ſes derniéres parties, & me croyant auſſi peu capable de me livrer à la diſſipation qu'à l'Amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ſes conſeils. Il ne ſe rebuta point. Comme j'étois réſolu de ne lui rien découvrir qui eût raport à mon Epouſe, & qu'il me prenoit ſans doute

pour un homme veuf, qui étoit devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé, il s'obstina à soutenir que j'éprouverois bien-tôt l'efficacité de sa méthode. Je ne doute pas qu'en me proposant un engagement de tendresse avec Mademoiselle de R. il n'eût en vûë un Mariage honnête & légitime. Mais si mon projet ne pouvoit réüssir, il ne parvint que trop à me faire confesser que j'avois mal connu mon propre cœur, lorsque je l'avois cru à couvert des surprises de l'amour.

Il me quitta en arrivant à ma maison. Je n'avois rien de si important à faire que de jetter promptement les yeux sur les livres qu'il m'avoit donnez. J'ouvris d'abord le Catéchisme, dans lequel il m'avoit assuré que toute la science de la Religion étoit contenuë. N'ayant encore qu'une legére idée des vérités du Christianisme, on concevra sans peine que je fus très-peu satisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choses obscures. Et quand je les eusse trouvé plus claires, une Doctrine exposée sans preuves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon esprit. Ce fut la première réflexion que je fis, après l'avoir lû attentivement. Quelle raison cet homme a-t'il de prendre que je me soumette en aveugle à son autorité, ou à celle de son Livre? Il n'y a point sans doute dans l'Univers qui n'ait ses principes, & qui ne puisse me les offrir ainsi dirigés. Il n'y en a point par conséquent qui n'ait le même droit, ou plutôt qui n'en ait aussi peu, d'exiger ma foi sans preuves & sans examen. Je conclus qu'il falloit attendre les explications du P., avant que de penser à recueïllir les fruits qu'il m'avoit fait espérer de son Catéchisme, & de ses autres Livres de Religion. Je pris ensuite quelques-uns de ces Ouvrages d'amusement qu'il avoit mis au second

rang parmi ſes remédes. J'en parcourus quelque choſe. De pluſieurs Piéces qui tombérent ſous mes yeux, à peine en trouvai-je deux ou trois dont ma raiſon fut ſatisfaite. Quelques penſées ingénieuſes, un tour heureux dans l'expreſſion, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes qu'il m'offroit pour écarter le ſouvenir toujours preſent de mes peines. Je ne pus ſoutenir cette lecture un quart d'heure. Je jettai les Livres avec indignation. O Dieu! m'écriai-je, ſe jouë-t'on de mes douleurs? Eſt-ce pour m'inſulter, qu'on me croit capable d'être conſolé par des amuſemens ſi frivoles?

Je revins ainſi plus que jamais des legéres eſpérances que les promeſſes du P. m'avoient fait concevoir. Son troiſiéme moyen de guériſon me paroiſſoit moins vrai-ſemblable encore que les deux premiers; & le quatriéme étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je réſolus de me défaire abſolument de ce Médecin importun, & de faire mes excuſes à Madame, de ce que je ne pouvois goûter les conſolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain: je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le deſſein que j'avois pris de me priver de ſon ſecours. Cependant, je trouvai pendant le reſte du jour beaucoup de douceur à rapeler les momens que j'avois paſſés chez Mr de R. Je me ſentois une vive eſtime pour cette aimable Famille, & je comptois d'entretenir une étroite liaiſon avec elle. Le caractére du Pere venoit beaucoup au mien: je ne doutois point que je ne puſſe parvenir à m'en faire un véritable Ami. Les charmes de la Fille ſe repreſentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y penſois point, ſans reſſentir quelque choſe de moins amer que mes agitations ordinaires. Je

m'aperçus même que cette penſée ſe renouveloit trop ſouvent, & je fus obligé plus d'une fois de recueïllir mon attention pour l'écarter. Je retombois auſſi-tôt ſur le perpétuel ſujet de mes peines ; mais dans mes malheurs mêmes il ſe trouvoit toujours quelque circonſtance qui me ramenoit comme naturellement l'image de Mademoiſelle de R. Si je gémiſſois un moment de l'infidélité de mon Epouſe, c'étoit pour faire enſuite la comparaiſon de ſes charmes avec ceux que je venois d'admirer. Telle étoit, diſois-je, l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins me paroiſſoit-elle à mes yeux, lorſqu'elle faiſoit tout le bonheur de ma vie.

Je paſſai le ſoir & une partie de la nuit, dans cette eſpéce d'inquiétude. Cependant le Ciel m'eſt témoin, que loin de me défier de ce qui naiſſoit inſenſiblement dans mon cœur, il ne me vint pas même à l'eſprit que j'euſſe la moindre trahiſon à craindre du côté de mes paſſions. On ſçait de quelle maniére je les avois réglées juſqu'alors. Je n'avois eu proprement, que la douleur à combattre. L'amour ne m'avoit jamais rien inſpiré que d'innocent. Je dois le confeſſer ; j'étois ſans crainte & ſans précaution, parce que j'ignorois ce que c'étoit que le péril. Auſſi m'arriva-t'il d'y ſuccomber preſque ſans défenſe ; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ma raiſon fut ſéduite auſſi-tôt que mes ſens. Je déroberois ſans doute à mes Lecteurs cette honteuſe partie de mon Hiſtoire, ſi j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'eſt point mon éloge que j'ai promis ; c'eſt le recit ſincére de mes malheurs & de mes foibleſſes.

En m'éveillant, je me trouvai l'imagination ſi remplie de Mademoiſelle de R., que je ne fus plus capable de m'occuper d'autre choſe. L'amour, car c'étoit lui-même, me fit ſentir les plus

charmantes émotions ; & ſoit par un effet des ſonges qui m'avoient fait illuſion pendant le ſommeil, ſoit par la nature même de cette paſſion, je me levai avec un mouvement de joye que je n'avois connu que dans les plus heureux momens de ma vie. Je ne laiſſai pas de faire quelques réflexions ſur ce changement. Comme je ne cherchois point à me tromper, il me fut aiſé d'en découvrir la cauſe. J'aime, cela eſt ſûr. Mais, ajoûtai-je auſſi-tôt pour prévenir le reproche que j'apréhendois de ma raiſon, eſt-ce un crime que d'aimer ? J'ai reconnu mille fois, que l'amour eſt une paſſion innocente. Je l'ai cru non-ſeulement légitime, mais néceſſaire à mon bonheur, dans le tems où je faiſois mon étude de la vertu & de la ſageſſe. Comment ceſſeroit-elle de l'être lorſqu'elle peut ſervir à rendre la joye & la paix à mon ame ? Non, le reméde de mes douleurs eſt trouvé. Le voilà. C'eſt l'amour. J'en reſſens déja l'effet. Le P. penſoit plus juſte que je ne me l'étois imaginé. Il connoiſſoit mieux que moi mon propre cœur.

Ce raiſonnement me paroiſſoit ſi ſolide & ſi clair, qu'il ne ſe préſentoit rien que j'y puſſe opoſer. J'oubliai même pendant quelque tems que je fuſſe engagé par des liens qui ne me permettoient point d'en former d'autres ; & lorſque cette penſée vint s'offrir à mon eſprit, je la regardai comme une foible & legére objection. Je la détruiſis ſi facilement, qu'il ſembloit que mon cœur eût déja préparé ſa réponſe. Oüi, diſois-je, je ſuis lié par les ſermens du Mariage ; mais il n'eſt queſtion ici que de l'amour. Mon Epouſe m'a trahi. Il eſt certain que je ne lui dois plus rien. L'ingrate ! Ne l'adorois-je pas ? Ne l'aurois-je pas aimé conſtamment ? Hélas ! je la préférerois encore à l'empire du Monde, s'il étoit poſſible qu'elle re-

trouvât son innocence. Mais ma honte & sa perfidie sont incertaines. Condamnera-t'on les efforts que je veux faire pour l'oublier ?

Voyons, continuai-je ; c'est une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagemens que j'ai avec mon Epouse, & je n'en ai pas même le dessein. C'est une chaîne fatale, qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriser ; c'est une foiblesse honteuse, d'avoir douté long-tems si je l'aimois encore. Cependant, il faut que mon cœur aime quelque chose ; il ne m'avertit pas inutilement, que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc suivre le penchant qui m'entraîne vers Mademoiselle de R. Il est vrai que je n'ai rien à me proposer, au-delà du simple plaisir que je puis trouver à le suivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour ? Est-ce le plaisir des sens ? Il abaisse l'homme au rang des Bêtes. Non, c'est la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs sentimens ; c'est le goût du mérite, c'est le charme inexprimable de la tendresse, c'est tout ce qu'il ne m'est plus permis d'attendre de mon infidèle Epouse, & que je puis chercher dans un autre, sans me rendre coupable d'infidélité comme elle ; car cette espéce de lien se peut rompre ; ce n'est point sur cette délicate partie de l'amour que tombent les sermens du Mariage. Le cœur devient libre, quand on lui manque de foi. Le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche. Or si je n'ai plus d'autre chaîne, je consens volontiers à ne la briser jamais.

Je m'agitai beaucoup le matin, par quantité d'autres réflexions. Mais il paroîtra surprenant, qu'elles tendissent toutes à justifier ma nouvelle passion. Je n'en fis pas une seule pour la combattre : c'étoit un torrent qui m'entraînoit, &

qui forçoit toutes mes idées à ſuivre ſon cours. Après midi, l'on vint m'annoncer la viſite de Mr de R. J'allai le recevoir avec empreſſement. On ne m'avoit pas dit qu'il fut accompagné de ſon Epouſe & de ſa Fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joye, lorſque je vis paroître celle qui s'en étoit renduë la Maîtreſſe. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n'avions fait la premiére fois. Mr de R. me demanda mon amitié, avec autant d'ardeur que je deſirois la ſienne. Je la lui promis; & pour la ſerrer davantage, j'engageai ma Belle-ſœur & ma Niéce à former auſſi quelque liaiſon avec ſon Epouſe & ſa Fille. Nous parlâmes beaucoup du P. & du zèle avec lequel il s'employoit à la converſion des Hérétiques. Mr de R. qui commençoit à me connoître aſſez pour s'aſſurer qu'il ne riſquoit rien à me faire une confidence, me confeſſa naturellement, qu'il étoit fort importuné de ſes viſites & de ſes inſtructions. Je ne ſçai, me dit-il, à quoi toute cette ſcène aboutira. La prudence m'oblige à le ſouffrir chez moi, parce que j'en ai reçu l'ordre du Roi, qui veut abſolument que je l'écoute. Je lui prête mon attention à regret, car je ſuis attaché ſincérement à ma Religion; mais il ſe rend ſi incommode & ſi preſſant, que j'ignore juſqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté, j'ai mille ménagemens à garder. Mes emplois & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroît moins bien intentionné que jamais pour les Proteſtans. On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être ſuprimée à Roüen; & l'on ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos Priviléges. Pour

combler nos maux, ajouta-t'il, on assure que M. de Turenne pense à se faire Catholique. Il ne faut point douter que le zèle du Roi ne s'anime par un si grand exemple, & qu'il ne s'en autorise à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Mon embarras est extrême. J'aurai peine à ménager ensemble les intérêts de ma fortune, & ceux de ma conscience. Je lui répondis que je concevois tout le péril de sa situation ; & pour lui confirmer que ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines, je lui fis l'histoire de mon avanture d'Angers. Si l'on garde si peu de mesures avec un Etranger, il y a aparence, lui dis-je, qu'on ménagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'aurois pas tardé long-tems à quitter le Royaume après une scène si desagréable, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Madame, & par des assurances de protection de la bouche même de Sa Majesté. Mais vous, qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence, en passant dans quelque Etat voisin ? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un asile ? Cela est moins aisé, repartit-il, que vous ne vous l'imaginez. Le chemin n'est pas libre. D'ailleurs, puis-je quitter le Royaume sans un sol, & m'aller exposer avec ma famille à toutes les extrêmités de la misére. Je suis ici trop observé, pour vendre mon bien secrettement. J'ai autant d'espions de ma conduite que j'ai d'Amis & de Domestiques. Nous entrâmes ainsi dans mille détails de confiance & d'amitié : ce qui n'empêcha point que je n'eusse un œil toujours ouvert, pour observer jusqu'aux moindres mouvemens de sa Fille, & pour achever de me perdre par cette dangereuse vuë.

On sçait quelle différence un peu de familiarité met dans les maniéres, & dans le tour d'une

conversation. Nous arrivâmes à ce degré, presque tout-d'un-coup. Les quatre Dames, paroissans se régler sur l'air ouvert qu'elles voyoient sur le visage de Mr de R. & sur le mien, ne tardérent point à prendre entr'elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce fut là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cecile : tel étoit le nom que je lui entendis donner par sa Mere. Quoique sa douceur & sa modestie ne l'abandonnassent point, je reconnus sans peine que le fond de son humeur étoit la gayeté & l'enjouëment : & par un effet qui n'est propre qu'à l'Amour, je ne trouvai plus rien de si charmant que ce caractére, moi qui n'avois eu de goût jusqu'alors que pour les maniéres graves & sérieuses. Un sourire, un mot badin qui partoit d'elle, m'excitoit moi-même à la joye. Il me sembloit en la voyant que mon sang circulât avec plus de liberté, que ma respiration fut plus facile, & qu'il y eut dans toutes les parties de mon corps une légéreté que je n'avois pas même sentie dans ma premiére jeunesse.

Avec cela, je ne sentis nul desir de lui exprimer ce que je pensois d'elle, autrement que par des civilités générales. Je ne sçai si elle avoit assez d'expérience pour entrer dans le sens de mes regards & de mon admiration. Pour moi, je n'en avois pas assez, dans ce qu'on apelle galanterie, pour former méthodiquement le dessein de lui plaire. J'aimois, je le sentois avec complaisance; tel étoit peut-être le seul fruit que j'eusse pensé à retirer de ma passion. J'eusse cherché sans doute le plaisir de la voir & de l'entretenir souvent; mais il n'est pas certain que j'eusse jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche pour prononcer devant elle le nom d'Amour. Ce que je dis est si sincére, que malgré l'espéce d'aprobation que j'avois

vois déja donnée à mes ſentimens, je ne laiſſai point d'en faire un nouvel examen après ſon départ. Je calculai en quelque ſorte ce que j'étois réſolu d'accorder à mon cœur. J'irai, dis-je, de deux jours l'un, chez Mr de R. J'y paſſerai une partie de l'après midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cecile, d'y être auprès d'elle, & de l'entendre. Je recueïllirai de ſa vuë & de ſon entretien dequoi m'occuper agréablement les jours que je paſſerai ſans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vuës. En un mot, je ne me livrois ſi volontairement à l'Amour, que pour le nourrir au fond de mon cœur, & lui faire prendre la place de ma triſteſſe. Mais comme il y étoit entre ſans mon aveu, & que je n'avois commencé à raiſonner ſi favorablement pour lui que depuis qu'il s'en étoit rendu le Maître; j'aurois dû reconnoître au changement de mes idées, que j'étois déja ſa dupe, & que dans la ſuite il ne manqueroit point de me cauſer encore plus d'une illuſion.

Le P. revint le ſoir dans le deſſein de paſſer la nuit chez moi. J'étois ſi content des événemens du jour, & mon humeur ſe trouvoit ſi changée, que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement, & je le vis entrer avec plaiſir. Vous me trouvez, lui dis-je, tout différent de ce que j'étois hier. La joye qu'il en eut, fit qu'il m'interrompit auſſi-tôt. Je le vois à votre viſage, me répondit-il, & j'en benis le Ciel. Je me flâte que mes Livres & mes conſeils y ont contribué de quelque choſe. Vos Livres? repris-je naturellement; point du tout: ils m'ont ſi peu ſatisfait, que j'en ai abandonné la lecture. Mais ſi l'inclination que j'ai pour Cecile de R. eſt un effet de vos conſeils, j'avouë que je vous ai obligation, & que j'en ai déja tiré beau-

coup de fruit. Je m'étendis alors sur les belles qualités de cette jeune personne, avec le plaisir qu'on sent à parler de ce qu'on aime; & je lui laissai voir à découvert tout ce qui se passoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit sa satisfaction, il me dit qu'il croyoit desormais ma guérison certaine; qu'il n'avoit jamais douté du succès de la méthode qu'il m'avoit proposée; qu'il eût été à desirer que je l'eusse exécutée dans toutes ses parties, que les fruits en eussent été plus parfaits; que la Religion sur-tout m'eût été d'un usage qui eût passé mes espérances & mon imagination.... Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, si je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert sous le nom de Religion; que j'en avois lu quelque chose, & que je n'y avois rien trouvé dont mon esprit eût été satisfait. il me fit là-dessus la réponse suivante. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit Ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaisez à raisonner. Il vous faut des démonstrations. Mais sçavez-vous que c'est prendre une mauvaise voye pour attirer à quelque chose de certain en matiére de Religion? Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs Chrétiens. La Foi demande de la simplicité & de la soumission. Ecoutez, ajouta-t'il; je veux vous communiquer une réflexion que j'ai faite mille fois. Loin qu'un homme d'esprit doive se plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, il dévroit regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l'embarras de l'examen, elle lui laisse tout son loisir & toute sa liberté pour s'apliquer à des objets moins sérieux. Si la connoissance de la Religion ne pouvoit s'acquérir qu'à force de raisonner, l'impor-

tance de la matiére demanderoit qu'on fut occupé de ce ſoin pendant toute la vie ; & quelle triſte occupation ne ſeroit-ce pas que de pâlir continuellement ſur la Bible & ſur quantité de Livres obſcurs, pour en démêler le véritable ſens ? Voyez ; tout ce qui eſt néceſſaire pour le Salut, eſt renfermé dans ce Livret que je vous ai donné. Une lecture de quelques heures vous introduit dans tous les droits de la Religion ; vous en avez les grandes eſpérances, les motifs, les conſolations ; & vous avez enſuite aſſez de loiſir pour vous livrer à d'autres occupations, & pour joüir honnêtement des plaiſirs de la vie. Que penſez-vous de ma réflexion ? Je me contentai de lui dire qu'il ſeroit trop long de l'examiner ; mais que de la maniére dont j'étois fait, il ne dépendoit point de moi de croire ou de ne pas croire, & qu'il falloit que le conſentement de ma raiſon fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n'eſt pas ce qui nous manque ; je vous en promets qui vous ſatisferont. Mais cela ne preſſe point. Le principal étoit de guérir votre triſteſſe, & je ſuis ravi du moins que vous vous trouviez bien d'un des quatre moyens que je vous avois propoſés. Il me demanda enſuite, ſi je ne lui permettois pas d'aprendre à Madame le ſuccès de ſes ſoins. Je n'eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit autant de vanité, que de zèle dans l'entrepriſe qu'il avoit formée de me guérir, & que ſon but étoit de s'en faire un mérite auprès de Madame. Je conſens, lui dis-je, que vous apreniez à la Princeſſe que je me trouve beaucoup plus tranquile, & que je vous ſuis redevable de ce changement. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point abſolument qu'elle ſçache que l'amour y entre pour quelque choſe. Il me promit une parfaite diſcrétion. Et comme je ne lui apor-

tai point d'autre raiſon pour l'engager au ſilence, que l'incertitude où j'étois encore ſi le changement que j'éprouvois ſeroit de longue durée, il me donna agréablement ſa parole qu'il le feroit, & qu'il ſçauroit perfectionner ſon Ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur ; & ce qu'il ſe propoſoit comme la perfection de ſon ouvrage, devint bien funeſte à l'aimable Cecile & à moi-même. Dans la ſatisfaction qu'il eut de voir les commencemens répondre ſi bien à ſes eſpérances, il ne ſe donna point la patience de demeurer la nuit chez moi, ſelon le deſſein qu'il avoit en arrivant. Il me quitta pour l'aller paſſer chez Mr. de R.; & ſans s'expliquer ſur les raiſons de ſon départ, il m'aſſura ſeulement qu'il continuëroit de travailler plus efficacement que je ne penſois à me rendre ſervice. Je le preſſai en vain de m'en aprendre davantage. Comptez, me dit-il en me quittant, ſur mon zèle & ſur ma diſcrétion. Il alla effectivement chez Mr. de R. Son projet, comme je le ſçus peu après, étoit de diſpoſer le cœur de Cecile à m'aimer. On ſçait avec quelle facilité une Fille de ſeize ans ſe laiſſe ſéduire lorſqu'on lui fait enviſager les douceurs de l'amour ; ſur-tout ſi c'eſt une perſonne qu'elle reſpecte, & dont les conſeils lui font faire la moitié du chemin : la Nature ne tarde guéres à faire le reſte. Je fus ſurpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cecile des diſpoſitions que mes ſoins n'avoient pas fait naître. Je ne manquai point d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenuës de ſa maiſon, où elle ſe promenoit ſeule avec le P. Il eſt vrai que c'étoit vis-à-vis les fenêtres du logis ; mais je ne laiſſai pas d'admirer l'empire qu'il avoit pris ſur Mr & Madame de R. car je ne pouvois douter qu'ils ne

viſſent à regret leur Fille entre ſes mains, & que ce ne fût la crainte qui les forçât à cette complaiſance politique.

Auſſi-tôt que j'eus aperçu Mlle Cecile, je deſcendis de mon Caroſſe pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le ſens des derniéres promeſſes du P. j'étois fort éloigné d'avoir le moindre ſoupçon du ſujet de leur entretien. Cependant, la rougeur dont je remarquai que le viſage de cette belle perſonne ſe couvrit à mon aproche, & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baiſſés, me firent juger qu'elle étoit occupée du moins de quelque choſe d'interreſſant. J'allois lui faire des excuſes de la liberté que je prenois d'interrompre ſa converſation par ma preſence. Le P. me prévint. C'eſt de vous, Monſieur, me dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiſelle Cecile. J'ai cru lui rendre ſervice en lui faiſant connoître votre mérite, & une partie des ſentimens que vous avez pour elle. Quoique je n'euſſe point entendu ce compliment ſans trouble, je me hâtai de répondre, que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiſelle les plus parfaits ſentimens de l'eſtime & de l'admiration, & que je me croirois trop heureux de pouvoir lui en marquer la ſincérité par mes ſervices. Je ſuis allé plus loin que vous, reprit le P.; j'ai trahi votre ſecret, & je lui ai promis de votre part quelque choſe de plus que de l'eſtime. Une déclaration ſi nette augmenta la rougeur de Cecile; & me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponſes furent néanmoins auſſi tendres que reſpectueuſes. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire; & n'ayant pû prévoir l'occaſion que j'en avois, mon eſprit & ma raiſon eurent moins de part que mon cœur à ce court entre-

tien. L'arrivée de Mr. de R., qui étoit sorti pour me joindre aussi-tôt qu'il avoit vû paroître mon carosse, ne laissa point à sa Fille le tems de s'expliquer. Elle se remit de sa rougeur en voyant son Pere, & nous entrâmes ensemble dans la Maison.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne sçai si j'eusse pensé à le chercher, dans l'émotion où je continuai d'être pendant tout l'après-midi. A peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre Mr. de R. & pour lui répondre. Pour Cecile, je jugeois par son silence & sa timidité, que son embarras étoit à peu près égal au mien. Elle paroissoit rêveuse. Je remarquai qu'elle portoit souvent la main au front, comme pour cacher ses yeux; mais ses doigts s'entrouvroient, & laissoient passer ses regards. Elle les fixoit sur moi. Avec langueur; & lorsqu'elle apercevoit que les miens se tournoient sur elle, je voyois ses doigts se fermer aussi-tôt pour me dérober un spectacle si charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois simple & naturel dans tous mes mouvemens, plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même; & plus je devois par conséquent y être sensible.

Cependant, le plaisir que j'avois goûté ce jour-là chez Mr. de R. n'empêcha point que la démarche du P. ne me parût fort extraordinaire. Je le priai, en sortant, de venir passer la nuit chez moi, & je lui demandai quelque explication sur sa conduite. Il ne m'en donna point d'autre, que le desir qu'il avoit de me rendre tranquile & heureux. Il ajouta, que me connoissant plein d'honneur & de raison, il n'apréhendoit point que j'usasse mal de la victoi-

re que j'avois obtenu sur le cœur de Mademoiselle Cecile : Car elle vous aime déja, me dit-il ; je lui ai fait de vous un portrait si aimable, & je vous ai representé si tendre & si passionné pour elle, que j'ai crû apercevoir les dispositions favorables de son cœur pour vous. Je me contentai de lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d'obligation de son zèle. Quelque vive que fut ma passion, elle ne m'avoit point encore fait oublier mon devoir ; & quoique je n'osasse découvrir au P. les raisons que j'avois de me contenir dans certaines bornes, je me sentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques-unes que je ne voulois point passer. Peut-être fus-je le joüet de mon cœur, & ne m'expliquai-je point assez fortement ; mais il est certain que ses officieuses inclinations n'en furent pas plus refroidies ; & persuadé qu'il n'y avoit point d'obstacle à la conclusion d'un mariage prochain, il continua à s'employer auprès de Mademoiselle de R. pour la perfection de son entreprise.

Je vécus pendant quelques mois dans cette douce yvresse qu'inspire l'amour. J'étois d'autant plus satisfait de moi-même, qu'en faisant un examen presque continuel de toutes mes dispositions, je n'en découvrois pas une qui me parût blesser le devoir. Soit illusion, soit incertitude, cette pensée même servoit presque autant que l'amour à me rendre tranquile. Il se passoit peu de jours sans que j'eusse la satisfaction de voir Cecile. Tout ce qu'il y a d'empressé dans les services, de tendre dans les manières, de délicats dans les soins & dans les petites préférences, je l'employois sans cesse, autant pour suivre le penchant de mon cœur, que pour nourrir dans le sien les sentimens favora-

ble que je lui connoiſſois pour moi. Mais ce qu'on aura peine à croire, & ce qui me ſemble ſurprenant à moi-même, il ne m'échapa point dans un ſi long eſpace une ſeule parole qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes ſentimens. Je laiſſois tout faire à mes yeux & à mes ſoins extérieurs. C'étoit ſans doute un effet de ces principes inviolables de vertu qui avoient jetté dès mon enfance des racines ſi profondes dans mon ame, qu'ils y agiſſoient comme naturellement, & ſans avoir beſoin même du ſecours de mes réflexions. Il ne m'en coutoit rien pour demeurer dans cette réſerve. Peut-être fus-je alors l'unique exemple d'un amour infiniment tendre, ſans être accompagné de deſirs ni d'eſpérance. Je ne doute point que Cecile ne fût étonnée de me voir garder un ſilence ſi reſpectueux, après l'explication que le P. m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne m'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenuë d'une violente inclination pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarraſſante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ſes yeux languiſſamment attachés ſur moi; comme ſi elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à ſentir.

Je continuois auſſi de faire aſſiduëment ma cour à Madame. Elle ne tarda point à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais ſi je lui confeſſai que je me trouvois l'eſprit plus libre & plus tranquille, je lui en cachai la cauſe avec beaucoup de ſoin. J'abandonnai volontiers au P. la gloire d'avoir produit ce changement. Cette Princeſſe n'étoit

point tellement maîtresse de son visage, qu'on ne pût voir aisément qu'elle avoit besoin elle-même de consolation. Elle maigrissoit à vûë d'œil, & l'on remarquoit depuis quelque-tems qu'elle avoit perdu une partie de ses charmes & de son enjouëment. On se disoit à l'oreille, que c'étoit le dépit & la jalousie qui causoit cette altération. Il est certain qu'elle s'étoit cruë aimée du Roi; & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en persuader. Il l'avoit vû pendant long-tems avec l'assiduité la plus constante. Leurs entretiens se faisoient toujours tête à tête. La médisance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevûës secrettes. Peut-être que la Princesse eût compté le bruit pour rien, si l'effet eût répondu à l'opinion du public; mais la vérité s'étoit éclaircie tout-d'un-coup par l'événement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait servir d'ombre pour cacher un autre amour. Il étoit passionné pour une de ses Filles d'Honneur, qui se nommoit *la Valiere*. Cette passion s'étoit nourrie long-tems dans le secret. Mais, soit par la foiblesse de l'Amant, soit par la vanité & l'ambition de la Maîtresse, elle avoit percé à la fin les voiles du mystére; & l'on avoit été surpris de voir une petite Fille, qui étoit à peine née Demoiselle, placée en un moment à deux doigts du Trône. Une scène si éclatante, & dont le ridicule sembloit tomber en partie sur Madame, avoit piqué son ressentiment jusqu'à déranger son humeur & sa santé. D'autres prétendoient néanmoins que sa profonde tristesse venoit des sujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monsieur. Ce Prince vivoit très-mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement plusieurs Maîtresses, & il étoit jaloux en même-tems de

la fidélité de son Epouse. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle ; & souvent il venoit à des reproches si amers & si outrageans, qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces sortes de démêlés n'éclatoient guéres au dehors, parce que le respect & l'affection infinie que la Princesse s'attiroit de tous ses Domestiques, les engageoit à la discrétion ; mais je ne pouvois les ignorer, moi qui étois presque tous les jours à Saint Cloud, & qui y étois moins regardé comme un Etranger, que comme un Officier de la maison. Je me souviens d'une avanture des plus extraordinaires en ce genre, & des plus chagrinantes pour cette malheureuse Princesse. Il arrivoit souvent à Monsieur de marcher à pied dans les ruës de Paris pour aller au logis de quelqu'une de ses Maîtresses en sortant de celui d'une autre. Il se déguisoit dans ces occasions sous un habit simple. A peine se faisoit-il suivre quelquefois d'un seul Valet-de-pied. Un jour qu'il passoit sur le Pont-neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq Bourgeois qui étoient à demi yvres, & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaisant. En buvans ensemble, ils étoient venus à parler de maniéres extérieures & de phisionomie ; & l'un d'eux s'étoit fait fort de connoître à la premiére vûë, & sur les seules aparences du visage & de la démarche, de quelle profession seroit le premier passant qui s'offriroit dans la ruë. Cette proposition avoit paru si singuliére aux autres, qu'ils avoient résolu d'en faire l'épreuve ; & pour en tirer plus de plaisir en mêlant l'intérêt, ils étoient convenus entr'eux d'une gageure de quelques pistoles. Au lieu de s'arrêter dans la ruë voisine, ils choisirent le Pont-neuf, comme le théâtre le plus brillant. Malheureusement pour Madame, ils y arrivérent au mê-

me moment que Monſieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de meſures. Ils l'arrêtérent ſans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant conſidéré un inſtant, & trouvant ſans doute que les traits du viſage que Monſieur avoit aſſez délicats, ne convenoient à aucune profeſſion méchanique, s'écria, pour ſortir d'embarras, que ce n'étoit point un homme de métier, mais que c'étoit ſûrement un Cocu. Les autres trouvérent cette idée divertiſſante, & comme la déciſion dépendoit du Paſſant, ils le preſſérent avec mille railleries d'avoüer nettement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût Cocu. Monſieur eut beaucoup de peine à ſe tirer de leurs mains. S'étant enfin ſauvé, il fit ſur cette avanture des réflexions plus ſérieuſes qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; & ſe perſuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une maniére d'avis qu'on lui avoit donné ſur la conduite de Madame, il prit auſſitôt le chemin de S. Cloud. J'étois au Château lorſqu'il arriva; je ne faiſois même que ſortir du cabinet de la Princeſſe, que j'avois eu l'honneur d'entretenir fort long-tems. L'air furieux avec lequel il entra dans les apartemens, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans une mortelle colére. On ſe retira par reſpect; mais on ne laiſſa point d'entendre une partie de ſes emportemens & de ſes injures. Les Femmes de la Princeſſe la trouvérent toute en larmes après cette converſation violente qui avoit duré plus d'une heure. Toute la maiſon aprit du Valet même le détail de ce qui s'étoit paſſé au Pont-neuf; mais l'on promit unanimement de l'enſévelir dans le ſilence. J'en obmets quelques circonſtances comiques, qui ne conviennent point à ma triſte hiſtoire.

Quelle que fût la cauſe du chagrin qui dé-

voroit ſecrettement Madame, il n'eut point le pouvoir de diminuer ſa douceur & ſa bonté. Il lui inſpira ſeulement plus d'amour pour ſa ſolitude de S. Cloud, & plus d'indifférence pour les plaiſirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Verſailles, à moins que le devoir ou la bienſéance ne l'y obligeaſſent indiſpenſablement. Elle n'y demeuroit pas plus long-tems que ne le demandoit le motif qui l'y avoit conduit. Sa tendreſſe ſembloit s'être augmentée pour ſes Domeſtiques, & pour toutes les perſonnes qu'elle honoroit de ſon affection. J'en reçus alors mille témoignages, dont le ſouvenir fait revivre tous les jours ma reconnoiſſance. Le ſenſible intérêt que je prenois à ſa ſanté & à ſon honneur, m'inſpira pluſieurs fois la hardieſſe de lui faire connoître que je m'apercevois de ſa triſteſſe. Elle ne me répondoit que par quelques ſoupirs, qui marquoient un cœur malade & des playes profondes. Mon reſpect arrêta toujours le deſir que je ſentois de la preſſer davantage. Mais ne pouvant me rendre auſſi utile que je l'euſſe ſouhaité à la conſolation d'une ſi grande Princeſſe, je tâchois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces & de ma condition. J'étois auprès d'elle auſſi long-tems que je croyois le pouvoir ſans me rendre importun. J'allois preſque tous les jours deux fois au Château, & j'y euſſe paſſé les jours tous entiers, ſi je n'euſſe été apelé par un intérêt encore plus preſſant à la Terre de M. de R. pour me ſoutenir moi-même par la vuë de la charmante Cecile.

Un jour que j'étois à S. Cloud, un Domeſtique de M. de R. m'aporta un billet de ſon Maître, par lequel cet honnête Gentilhomme me preſſoit de la maniére la plus vive, & au nom de l'amitié, de me rendre inceſſamment chez lui.

Surpris de ce ſtile extraordinaire qui ſembloit marquer un péril preſſant, je ne perdis pas un moment pour le ſatisfaire. Je le trouvai dans ſon cabinet, le viſage conſterné, & une lettre à la main qui paroiſſoit contenir la cauſe de ſa douleur. Ah! Monſieur, me dit-il en m'apercevant, tout eſt perdu ſans reſſource. Voyez ce qu'on m'écrit, & aidez-moi, s'il ſe peut, à ſortir d'embarras. Je lus ſa lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Proteſtant de ſes Amis, qui lui faiſoit la relation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans ſa Province contre les Réformés. Il ſe plaignoit en particulier dans les termes les plus touchans, de ce qu'on lui avoit enlevé ſon Fils & deux de ſes Filles pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoutoit, que les malheurs qu'on éprouvoit dans les Provinces ſe feroient bien-tôt ſentir aux environs mêmes de la Cour & de Paris; & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit que l'Abjuration de Mr. de Turenne, pour employer ſans diſtinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuſeroient de ſuivre ſon exemple; que cette cérémonie ſe devoit faire dans quelques ſemaines; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choiſir pour ceux qui vouloient demeurer fidèles à leur Religion, que d'abandonner promptement le Royaume, qu'il lui conſeilloit de prendre des meſures, comme il faiſoit lui-même, pour tirer ſecrettement tout ce qu'il pourroit de ſon bien; & qu'il l'exhortoit ſur-tout à mettre de bonne heure ſa Fille en ſureté, s'il ne vouloit être expoſé comme lui de la voir arracher d'entre ſes bras.

Lorſque j'eus fini cette lecture, Mr. de R. me dit; ce n'eſt pas tout. Voici une lettre de Mr de Turenne, qui m'eſt venuë par le même or-

dinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai consulté naturellement sur ma situation, sans craindre que cette grande ame prenne droit de son changement pour user mal de ma confiance. Lisez la réponse qu'il me fait. Je la lus. Mr de Turenne lui marquoit avec beaucoup de franchise & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit sa conversion. Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'intérêt de son salut; encore plus que pour celui de sa fortune. Mais s'il s'obstinoit à demeurer ferme dans sa Religion, il lui conseilloit de passer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ses biens; parce qu'il prévoyoit le tems, disoit-il, où quantité de gens le voudroient sans le pouvoir. Je suis dans un trouble incroyable, reprit M. de R. Je ne connois personne dans les Païs voisins, à qui je puisse m'adresser pour obtenir un asyle. Je ne sçai de quelle façon m'y prendre pour me défaire secrettement de mon bien. Je crains à tous momens qu'on ne m'enléve ma Fille. Le péril est pressant, & je ne vois point de reméde qui puisse être assez prompt; à moins que votre amitié, ajouta-t'il, ne m'ouvre quelque voye qui m'est encore inconnuë.

Je méditai un moment sur-tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être aussi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'est le principal service que vous attendez de moi. Tout Anglois que je suis, je n'ai pas plus d'habitudes que vous dans ma Patrie. Mais ce que je ne puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le secours de mes Amis. Il ne faut rien espérer du côté de S. Cloud, pour une entreprise où la Religion est mêlée: les Courtisans sont de la Religion du Prince.

Mais j'ai un Ami qui pourra vous ſervir, s'il le veut; & je compte qu'il le voudra. C'eſt Mylord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes graces du Roi, il a ſes parens & ſes liaiſons en Angleterre. D'ailleurs étant à Roüen, comme je le ſçai de lui-même par une Lettre que j'en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de paſſer la Mer ſur le premier Vaiſſeau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier Ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit M. de R. Mais pendant que vous lui écrirez, & que vous attendrez ſa réponſe, on m'enlévera ma Fille. Eh bien, repris-je, ſi vous craignez quelque choſe pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Roüen. Mylord Clarendon la recévra volontiers, j'en ſuis ſûr; elle y ſera agréablement avec ſon Epouſe, juſqu'à ce que vous puiſſiez la rejoindre après avoir mis ordre à vos affaires.

Cette ouverture plut extrêmement à Mr. de R. Il en examina de nouveau toutes les circonſtances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Obſervé comme je ſuis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Rouen à ma Fille, ſans qu'on s'aperçoive de ſon départ, & qu'on m'accuſe par conſéquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à ſa fuite une tour propre à me juſtifier & à écarter tous les ſoupçons. Vous pourriez, continua-t'il, la venir prendre la nuit dans votre caroſſe, & la conduire droit à Roüen. Vous profiteriez de l'obſcurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour, de ſorte qu'on ignoreroit abſolument quelle route elle auroit pris. Je ferai ſemblant le lendemain d'aprendre ſon évaſion avec ſurpriſe & avec douleur, & je paroîtrai même perſuadé qu'elle s'eſt laiſſé enlever

par quelque Amant. Si mes ſurveillans ſe défient de la vérité ; ils n'en auront du moins nulle preuve, & ils auront encore moins de lumiéres ſur la retraite que vous voulez bien lui procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet, ajouta-t'il ; c'eſt pour vous-même, qui vous expoſerez peut-être à quelque choſe de fâcheux en me rendant ſervice avec tant de zèle. Je l'aſſurai que cette crainte ne m'arrêteroit pas. Mon deſſein, lui dis-je, n'eſt pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'apellent néceſſairement en Angleterre, & je ne me propoſe point de demeurer ici long-tems après vous. Ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux, ſi l'on venoit à découvrir la part que j'aurai à l'évaſion de votre famille, ſeroit d'être obligé de précipiter auſſi mon départ.

Tout étoit ſincére dans le diſcours que je tenois à Mr. de R., & j'étois ſi occupé de l'envie de finir ſon embarras, que je ne fis pas même attention d'abord à la peine que j'allois me préparer en contribuant à l'éloignement de Mlle Cecile. Cette réflexion me vint enſuite à l'eſprit ; mais je trouvai de quoi la ſuporter patiemment, dans la penſée que je ne tarderois pas moi-même à paſſer en Angleterre. Mylord Terwil étoit retourné à Londres. J'étois réſolu depuis quelque-tems de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la ſucceſſion de mes Enfans. Je conçus en général, dans le moment même que je parlois à Mr. de R., qu'il pourroit bien m'arriver de prendre cette occaſion pour quitter entiérement la France, & que je n'en aurois par conſéquent que plus de ſatisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois, lorſque nous ſerions tous enſemble dans ma Patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d'ardeur & de

ſincérité d'être chez lui avec mon caroſſe & un petit nombre de gens de confiance, vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m'aprocher de ſa maiſon ſans être entendu.

Je le quittai, pour lui laiſſer le tems de prendre les meſures néceſſaires avec ſon Epouſe & ſa Fille, & pour aller prendre auſſi les miennes. Madame Lallin, & ma Belle ſœur même, ne furent point informées de mon deſſein. Elles étoient accoûtumées à me voir partir ſouvent ſans les avertir, pour aller ſoit à S. Cloud, ſoit à Paris, où il m'étoit arrivé quelquefois de paſſer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drink qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires, mon Cocher & deux Laquais. J'ordonnai ſecrettement à Drink de partir à cheval avant la nuit; ſous le prétexte qu'il lui plairoit d'inventer, & de ſe trouver vers minuit auprès de la maiſon de Mr. de R. Pour moi j'attendis que l'obſcurité fut venuë, pour prendre le chemin de Paris. Je ne ſuivis cette route qu'autant qu'il falloit pour donner le change aux Habitans de quelques Cabanes voiſines; & lorſque je crus n'être aperçu de perſonne, je donnai ordre à mon Cocher de s'arrêter dans quelque endroit écarté, juſqu'au tems dont j'étois convenu avec Mr. de R.

Je ſens trembler ma main, en commençant le recit d'une des plus funeſtes avantures de ma vie. Funeſte, je ne dis point par ſes circonſtances tragiques, puiſque la violence n'y eut point de part, que le triſte accident qui vint à ſa ſuite, ne peut être raporté qu'au cours de la Nature, ou à des cauſes qu'il n'eſt point au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher, mais par le naufrage preſque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel,

qui pût me ſauver ſi près du précipice. Envain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma Raiſon ; un Lecteur éclairé ſentira bien que je méritois de périr ; & que ſans un ſecours ſurnaturel, la foibleſſe qui m'avoit conduit au danger, ne ſeroit point changée en force, pour empêcher du moins la conſommation de ma ruïne.

L'heure de m'aprocher de la Maiſon de Mr. de R. étant arrivée, je gagnai auſſi-tôt ſon Avenuë, & je trouvai DRINK qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas long-tems, ſans voir paroître trois perſonnes qui ſortoient ſans bruit de la Maiſon, à la lumiére d'une petite lanterne, & qui furent à nous en un inſtant, C'étoit Mr. & Madame de R. avec leur Fille. Ils me la mirent entre les mains, après l'avoir embraſſée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous ſerions à Roüen, ce qui ne pouvoit guéres tarder plus long-tems que deux jours, ſuivant le deſſein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être aperçus par quelque Domeſtique, rendit nos adieux très-courts. Je ne fis que renouveler à Mr. de R. les aſſurances de la bonté & de la généroſité de Mylord Clarendon ; & pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui proteſtai que ma vie même ne ſeroit point épargnée pour la ſureté de ſon aimable Fille ; & que de tout côté par conſéquent il devoit être ſans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin auſſi-tôt : j'avois eu ſoin de prendre une bougie allumée dans le caroſſe. Cecile gardoit le ſilence, & paroiſſoit rêveuſe auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches ; mais malgré tous les tendres ſentimens qui s'élevoient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que des choſes com-

munes & indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J'affectois de ne pas la regarder fixement ; ce qui n'empêchoit point que je n'obſervaſſe quelquefois la douceur de ſes beaux yeux , & que je ne ſentiſſe une émotion extraordinaire lorſqu'il m'arrivoit de rencontrer ſes regards. Je baiſſois la vûë auſſitôt , & je faiſois un effort pour me remettre ; mais j'étois trop proche d'elle , pour réſiſter long-tems au ſubtil poiſon qu'elle lançoit par mille endroits à la fois dans mon ame. Le ſon ſeul de ſa voix m'attendriſſoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher , comme je faiſois dans le mouvement continuel du caroſſe , de reſpirer le même air dans le petit eſpace où nous étions ; hélas ! de ne voir & de ne ſentir qu'elle ? Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au lieu de ſang. L'agitation qu'ils me cauſoient , me rendit capable encore quelque-tems de ſoutenir la converſation ; mais ſe conſumans , ſi j'oſe parler ainſi , par leur propre ardeur , ils ſe changérent peu à peu dans une langueur peſante & mélancolique , qui fut ſuivie d'une profonde rêverie. Je commençai à conſidérer tout autrement que je n'avois fait juſqu'alors , que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir , je la conduiſois à Roüen , pour l'y laiſſer , & peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines , & pour me faire paſſer les plus doux momens de ma vie ! Toutes mes douleurs vont renaître , car c'eſt elle qui les a fait finir. S'il m'eſt permis de l'aimer , dois-je conſentir à la perdre ? O Dieu ! comment vivrai-je ſans elle ? En faiſant ces réflexions , dans leſquelles j'étois comme entiérement abſorbé , il m'échapoit des ſoupirs dont je ne m'apercevois pas. Cecile les enten-

doit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fût elle qui causât le desordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma tristesse. Mais enfin son inclination l'emporta. Je ne sçai, Monsieur, me dit-elle, ce qui vous a rendu tout-d'un-coup si mélancolique. Aurois-je le malheur d'en être cause ? Cette question, & le ton de sa voix, me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ses yeux, où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude, qu'elles achevérent de me perdre. Je pris une de ses mains, sans faire attention que je la prenois; & la serrant entre les miennes, Ah ! Cecile, lui dis-je, quel reproche me faites-vous ? Votre presence ne me causera jamais que du bonheur & de la joye. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence ! Je ne la suporterai pas long-tems sans mourir.

Elle étoit jeune, & sans expérience. L'amour dans le même moment lui faisoit sentir, comme à moi, tout ce qu'il a de plus doux & de plus séduisant. D'où eût-elle pu tirer des armes pour se défendre, tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur, ni dans ma raison, & que je ne pensois pas même à les y chercher ? Elle fut charmée de m'entendre parler pour la premiére fois sur un ton qui flâtoit tous ses desirs, & soit par un mouvement libre, soit par un transport involontaire, elle me fit une réponse qui ne marquoit pas moins de passion que de simplicité & d'innocence. Si vous regardez, me dit-elle, mon absence comme un si grand mal, pourquoi voulez-vous me quitter? Quand on aime quelque chose, il me semble qu'il y a tant de plaisir à être auprès de ce que l'on aime ! Mais je ne suis pas

ſure que vous m'aimiez, ajouta-t'elle en me regardant timidement; car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je faſſe l'aveu de ma foibleſſe; cette courte réponſe me fit éprouver ce que je n'avois point encore ſenti; un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaiſirs que j'avois reçus de l'amour dans l'eſpace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce ſouvenir me fait honte, je cherche envain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me cauſer tant d'émotion. Etoit-ce leur ingénuité, qui ne pouvoit marquer qu'une tendreſſe extrême dans une jeune perſonne que je connoiſſois d'ailleurs pleine d'eſprit &de vivacité? Etoit-ce le ſon d'une voix charmante, dont l'impreſſion ſe joignoit à celle qui étoit déja répanduë dans tous mes ſens? Ou plutôt n'étoit-ce pas uniquement la diſpoſition de mon cœur, qui ſe trouvoit flâté au dernier point par l'aſſurance d'être aimé, & qui triomphoit en quelque ſorte de ſe voir offrir un bonheur qu'il n'eût peut-être oſé deſirer?

Quoiqu'il en ſoit, je ne conſultai plus que lui, pour adreſſer à Cecile mille expreſſions tendres & paſſionnées. Elle paroiſſoit charmée de les entendre. Bien-tôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être auſſi ſenſible que moi aux peines de l'abſence. Je lui dis que mon deſſein n'étoit pas qu'elles fuſſent éternelles, ni même auſſi longues qu'elle ſembloit le craindre; en un mot, que j'étois réſolu de quitter la France avec ſon Pere, & que nous paſſerions tous enſemble en Angleterre. Elle fut fort ſatisfaite de cette réſolution. Cependant, en examinant le tems à peu près où je pourrois la rejoindre, il ne paroiſſoit pas vraiſemblable que Mr de R. pût terminer ſes affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de Siécles pour la belle Cecile, & pour moi-même. Ce fut

elle qui m'ouvrit, la premiére, une voye qu'elle crut propre à les abreger. Il me ſemble, me dit-elle, que vous euſſiez pû me faire éviter le voyage de Roüen, ſi vous euſſiez propoſé à mon Pere de me prendre chez vous, pour y être avec vos Dames juſqu'à ſe que ces affaires fuſſent terminées. Je pouvois y vivre avec autant de ſecret & de ſureté qu'à Roüen, & nous ſerions partis tous en même-tems pour l'Angleterre. Quoique cette penſée ne me fut pas nouvelle, & que je l'euſſe même rejettée lorſqu'elle m'étoit venuë à l'eſprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cecile pût être mieux cachée chez moi que chez ſon Pere ; je la trouvai néanmoins toute différente lorſqu'elle me fut ainſi propoſée par elle-même. J'y fis réflexion de nouveau, & ſi je ne me perſuadai pas plus auparavant que ma Maiſon fut pour elle un aſyle aſſuré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le Bâtiment qui étoit au milieu de mon Parc, & dans lequel il me ſeroit facile de la tenir auſſi cachée que je le ſouhaiterois. Je n'oſe dire que ce fut la ſageſſe qui m'inſpira cette idée. L'Amour, le deſir d'être ſans ceſſe auprès de Cecile, furent ſans doute les ſeuls Guides de qui je pris conſeil. Après avoir eu le pouvoir de ſe faire écouter, ils eurent bien-tôt celui de ſe faire ſuivre. Je fis part à Cecile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n'ayez point eu cette penſée plutôt ! Mais il eſt trop tard, reprit-elle ? Qui nous empêche de retourner ? Mon Pere ſera charmé de m'avoir ſi proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne ſerai connuë que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le ſecret. Elle ajouta pluſieurs choſes que je n'écoutai point, tant j'étois occupé moi-même de cette nouvelle ouver-

ture. J'y trouvois quelque chose de si doux & de si flatteur pour mes inclinations, que j'étois surpris effectivement d'y avoir pensé si tard. Tous les mouvemens de mon cœur me portoient à prendre ce parti, sans délibérer davantage. Cependant lorsqu'il étoit question de me déterminer, je me sentois comme arrêté dans une espéce de crainte dont je ne découvrois pas la cause, & c'étoit ce qui produisoit ma rêverie. Notre carosse avançoit toujours avec diligence. Cecile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire qu'il étoit inutile d'aller plus loin, si ce que je lui avois proposé pouvoit s'exécuter. Je fus embarrassé à lui répondre, & sans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres desirs. Elle les combattit; & réfléchissant sur le desagrément qu'elle alloit avoir de se trouver seule à Roüen parmi des Etrangers, elle se plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendresse pour elle, qui devoit me faire souhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaisance, que de balancer à lui accorder ce qu'elle desiroit.

Je cédai à ses instances, ou plutôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au Cocher de retourner sur ses pas, & de nous conduire à la petite porte de mon Parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au Bâtiment solitaire, sans être aperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cecile, de la maniére la plus tendre. Elle y répondit de même : cependant j'étois troublé en même-tems par un sentiment secret, qui sembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me persuadai, pour me rendre tranquille, qu'il ne venoit que du péril où Cecile seroit peut-être encore exposée, quelques précautions

que je puſſe prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour ſuivre cette penſée, que je réſolus de ne faire connoître le lieu de ſa retraite qu'à ſon Pere, & de le laiſſer même ignorer à ma Belle-ſœur & à ma Niéce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être aprendre que j'étois ſorti de ma maiſon la nuit même que Mademoiſelle de R. paſſeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la réſolution d'envoyer mon équipage à Paris auſſi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du Parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au ſoir. De cette maniére, dis-je à Cecile, quand on me ſoupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maiſon. Elle aprouva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne ſçai ſi parmi mes Lecteurs, il s'en trouvera quelqu'un d'aſſez clair-voyant pour pénétrer ici dans les motifs ſecrets qui me faiſoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moi même, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale paſſion m'ôtoit la volonté d'apercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confuſion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me ſens porté à le confeſſer ici par une eſpéce de juſtice, qui me fait regarder cette confeſſion comme un châtiment. Sageſſe, Etude, Vertu, hélas! dequoi ſervez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même & qui perd le ſoin de régler ſes deſirs? Ma vuë ſecrette dans toutes les précautions myſtérieuſes que je prenois pour cacher Cecile; cette vuë criminelle que l'Amour me déguiſoit, n'étoit que de m'aſſurer le plaiſir d'être ſeul avec elle, & peut-être de profiter de ſa foibleſſe pour lui ravir l'innocence. J'étois bien éloigné de le re-

connoître,

connoître ; l'on trouvera même, si l'on y fait attention, que la prudence eût dû m'inspirer bien d'autres mesures, si j'en eusse voulu de dessein formé à l'innocence de Cecile : car quelle aparence de pouvoir dérober long-tems un tel desordre, je ne dis pas seulement à ma famille, mais à Mr de R. lui-même & à son Epouse ? Je venois me placer sous leurs yeux. Mais c'est ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des passions. Mon cœur tendoit sourdement à satisfaire tous ses desirs : arrêté néanmoins, & comme effrayé par un reste de vertu & d'honneur, il eût désavoué cette coupable intention, si je lui eusse demandé compte de ses sentimens ; & dans une disposition si obscure & si équivoque, il arrivoit que je n'étois capable de prendre, ni de justes mesures pour me conduire avec sagesse, ni des mesures claires & assurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Aussi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon Parc, je fis partir sur le champ l'équipage pour Paris ; & comme j'avois dessein de rentrer chez moi, dans mon carosse, par la porte ordinaire, je donnai ordre au cocher de m'attendre, à son retour de Paris, dans un endroit écarté où je me proposois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink, pour me servir. Je le fis marcher avant moi vers le Bâtiment du Parc, pour y préparer de la lumiére. Il est certain que s'il ne se fût rien glissé de criminel dans mes desirs, mon premier soin auroit dû être de faire avertir M. de R. de notre retour, & du changement de nos résolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'esprit, en arrivant au Parc. L'obscurité étoit encore fort épaisse. Mes gens étant partis avec le carosse, & Drink en chemin vers le bâtiment, je me trouvai seul à

marcher doucement avec la Maîtresse de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux sa tendresse pour moi, & la certitude qu'elle avoit de la mienne, que la tranquilité & la satisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s'apuyant sur mon bras. L'Amour n'a point d'expressions passionnées, que je ne lui adressasse, & qu'elle ne parut écouter avec plaisir. Nous gagnâmes ainsi le bâtiment. Drink avoit déja préparé ce qui étoit nécessaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y eut point de grosses provisions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout tems de quoi servir une legére collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis-je à la belle Cecile, l'asile que vous vous êtes choisi. L'Empire du monde, si j'en étois le maître seroit bientôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit apartement; & vous sçavez bien, ajoutai-je en lui montrant mon cœur, où vous régnez encore plus souverainement. En effet, j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche, & les avantures de la nuit lui donnoient un air si fin & si brillant, que je me rassasiois aussi peu d'admiration que d'amour. Elle s'apercevoit avec plaisir de cet effet de ses charmes, & ses yeux me disoient qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui aprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drink, afin qu'il ne fut aperçu de personne lorsqu'il sortiroit du Parc à cheval. Etant parti seul de la maison, il pouvoit y reparoître sans moi. Je lui recommandai de faire semblant d'ignorer si j'étois à Paris ou à S. Cloud; & je lui donnai ordre d'aporter le matin, au lieu où nous étions, les commodités qui pouvoient être nécessaires à Cecile. Il se retira. Je demeurai seul avec cette aimable Fille.

Je le répéte ; ce n'étoit point par un dessein clair & réfléchi de me trouver seul avec elle, que je m'étois défait ainsi successivement de tous mes Domestiques. On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait sans raison, & que jusques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant, il n'est que trop vrai que mon cœur se promettoit quelque chose, à mesure que les témoins de mes actions s'écartoient. DRINK n'eut pas plutôt tourné le dos pour sortir de l'apartement, que je me sentis extraordinairement ému. Les regards de Cecile que je rencontrai, & qui s'attachérent un moment sur les miens, achevérent de mettre tout mon sang en mouvement. Je baissai les yeux, & je demeurai quelque-tems sans parler, comme si je me fusse occupé à admirer ses mains. Mais au fond je me sentois si troublé, qu'étant dans une espéce de contrainte, & ne pouvant retrouver assez de force pour lever la vuë, je n'eus point d'autre parti à prendre pour me remettre, que de quitter la table où nous étions encore assis, & de faire quelques tours dans la salle. Cecile gardoit le silence, & sembloit attendre comment j'ouvrirois la conversation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux sur moi, & qu'elle les baissoit aussi-tôt. Mon embarras ne faisoit qu'augmenter. Mon cœur sembloit se détacher pour aller à elle. J'aurois souhaité d'être à ses genoux ; cependant je n'osois m'y mettre. A peine osois-je m'aprocher du côté où elle étoit assise.

A la fin, craignant qu'elle ne fût inquiéte de me voir dans cet état, je fis un effort pour m'asséoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi ; & souriant d'un air un peu forcé, elle me demanda doucement si j'avois quelque sujet de

chagrin. Je ne pus me défendre de saisir une de ses mains. Du chagrin ! lui dis-je : Ah Dieu ! du chagrin, lorsque je vous vois, que je vous adore, que j'ai la douceur de vous le dire, & de croire que vous voulez bien l'entendre. J'oublierois donc auprès de qui j'ai le bonheur d'être, & de qui est cette belle main que je tiens; j'oublierois tout ce que j'ai desiré & tout ce que j'ai obtenu ! Votre cœur, chére Cecile, n'est-il pas à moi ? Ne me l'avez vous pas donné ? Si je le possède, puis-je être chagrin ou malheureux, tant que vous ne me le ravirez pas ? Je continuai de lui adresser mille choses, avec la même ardeur & le même air de passion. L'amour avoit pris le dessus sur ma raison & sur tous mes sens.

Elle m'écoutoit. Je lisois sur son visage, qu'elle étoit pénétrée de tendresse & de joye Je jouïssois en quelque sorte de ses plaisirs & des miens. Dans un moment si tendre, que pouvoit elle me refuser ? Nos desirs étoient les mêmes : le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus assez fort pour se faire entendre. J'imprimois mille baisers ardens sur sa main, & je ne sentois pas qu'ils fussent repoussés. Qui pourra se le persuader ? Ce fut dans cet instant même où son innocence & la mienne étoient comme expirantes, que j'aperçus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber ; & j'ignore encore si ce fut en faveur de Cecile, ou de moi, qu'il plut au Ciel de me secourir par le plus inespéré de tous les miracles.

Cecile étoit assez passionnée, pour aller bien loin au-delà de son devoir ; mais comme elle avoit reçu une éducation des plus sages, & qu'il étoit impossible, même à l'Amour, d'en effacer tout-d'un-coup les traces, elle eut sans doute besoin, comme moi, de se faire un peu d'il-

lusion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ses plaisirs. Elle comprit qu'étant seule avec moi, il n'y avoit plus de bornes où notre tendresse pût s'arrêter. Elle-même peut-être ne s'en proposoit plus. Cependant, un reste de modestie, qui demandoit à se couvrir d'un prétexte, fit qu'elle retira tout-d'un-coup ses mains d'entre les miennes. Ciel! que fais-je, me dit-elle? & comment suis-je foible jusqu'à ce point! Me promettez-vous du moins de m'épouser? Cette question, quoique prononcée d'un air tendre & languissant, me fit fremir avant même que d'avoir pensé à ma réponse. Je demeurai en silence. Elle s'aperçut de mon embarras. O Dieu! s'écria-t'elle en soupirant, vous balancez! mon trouble augmentoit tellement, que ne pouvant ni la regarder ni lui répondre, je repris une de ses mains que je tâchai de retenir & de serrer malgré elle. Elle la retira, & voyant que je continuois de me taire, quoiqu'elle eût renouvelé sa demande, elle cessa ainsi de parler.

Nous demeurâmes ainsi l'un & l'autre dans la situation la plus étrange qui fût jamais. Mille pensées se presentérent à mon esprit en un moment, mais avec tant de confusion, que je n'en pouvois démêler une. Je n'osois même lever les yeux pour les porter sur ceux de Cecile, & pour régler ce que j'avois à lui dire sur ce qu'elle m'y laisseroit apercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçuë des mains de son Pere, sembloit se rompre. Sans sentir la moindre diminution d'amour, je sentis mourir tous mes desirs. L'honneur & le respect reprirent tout leur empire sur ma passion; & ce changement m'ayant rendu l'esprit beaucoup plus libre, je fus saisi d'un véritable effroi en me re-

prefentant tout ce qui venoit d'arriver. Ce fut alors que fongeant bien moins aux raifons que j'avois de compter fur la tendreffe de Cecile, qu'à la crainte que je conçus tout-d'un-coup de perdre fon eftime, je me hazardai à tourner la vuë fur elle pour découvrir quelque chofe de fes fentimens. Elle me parut d'une trifteffe extrême; & quoiqu'elle eût les yeux fermés, & qu'elle tint la tête panchée fur le dos de fa chaife, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de fes jouës. Je ne réfiftai point à ce fpectacle. Mon premier mouvement fut de me jetter à fes genoux. J'ignore quel tour l'Amour eut fait prendre à mes expreffions : mais la trifte Cecile me prévint. Ah ! laiffez-moi, s'écria-t'elle en tournant la tête pour éviter mes regards; je ne dois plus vous voir ni vous entendre; vous m'avez trompée. Hélas ! il ne vous en coutoit guéres, ajouta-t'elle en redoublant fes pleurs : je fuis une malheureufe, qui dévrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra jufqu'au fond du cœur. Je lui jurai avec les fermens les plus faints, que rien n'étoit fi tendre & fi fincére que mon amour, & je priai le Ciel de me punir fi j'avois jamais eu deffein de la tromper. Ces affurances parurent la rendre plus tranquile. Elle me demanda avec beaucoup de douceur, pourquoi je refufois donc de l'époufer, & fi j'avois eu quelqu'autre vuë lorfque je lui avois fait entendre que je l'aimois. Elle me dit que fon Pere même, qui s'étoit aperçu depuis long-tems que j'avois de l'inclination pour elle, étoit perfuadé que je la lui demanderois pour Epoufe; qu'il s'y attendoit; que le P. l'en avoit affuré plus d'une fois; que c'étoit cette raifon, autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & ma probité, qui l'avoit porté à la remet-

tre avec tant de confiance entre mes mains ; qu'il lui avoit recommandé avant ſon départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour ſon Epoux ; & de ſe conduire avec moi d'une maniére qui pût lui attirer de plus en plus mon eſtime ; qu'elle reconnoiſſoit à la vérité , qu'elle avoit mal ſuivi ce conſeil ; que s'étant laiſſée perſuader trop malheureuſement de ma tendreſſe , elle n'avoit point eu la force de me cacher la ſienne , & qu'elle avoit manqué à ſon devoir en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle ſentoit pour moi : mais qu'après avoir entendu parler ſi avantageuſement de mon caractére par ſon Pere , & après m'avoir étudié elle-même aſſez long-tems pour ſe croire aſſurée de la bonté , & de la droiture de mon cœur , elle n'auroit jamais cru que je puiſſe lui faire un crime de m'aimer trop , & de me laiſſer voir peut-être avec trop de franchiſe & de ſimplicité. Elle ajouta , en verſant encore quelques larmes , que toute jeune qu'elle étoit , elle ne pouvoit s'y tromper , & qu'il auroit fallu que je fuſſe le plus méchant de tous les hommes , ſi quelqu'autre raiſon avoit pu m'arrêter , après avoir commencé d'agir comme j'avois fait avec elle.

Ce diſcours qu'elle prononça avec une grace admirable , & ce qui me touchoit encore plus , avec un air d'ingénuité qui me faiſoit aſſez connoître que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux venoit du fond naturel de ſon eſprit , beaucoup plus que de ſon expérience & de ſon adreſſe , fit ſur moi une impreſſion qu'il me feroit impoſſible de repreſenter. Soit deſeſpoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la poſſeſſion d'une perſonne ſi charmante ; ſoit honte de l'avoir trompée en effet , par la fauſſe

idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions ; ſoit raiſon , ſoit tranſport, je ne pus m'empêcher de lui faire le ſeul aveu par lequel je crus pouvoir me juſtifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cecile : lui dis-je en embraſſant ſes genoux , le Ciel eſt témoin qu'il n'y eut jamais de paſſion ſi ſincére & ſi parfaite que la mienne. Mon cœur eſt tout pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh ! que ne peut-il s'ouvrir devant vous ? O charmante Cecile, que vous y verriez d'amour ! Non , non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il ſent que le bonheur d'être à vous eſt le bien ſuprême. Il me feroit préférer la qualité de votre Epoux à toutes les fortunes du Monde .... Elle m'interrompit , & prenant ces derniéres paroles dans le ſens favorable à ſes deſirs , elle me dit en me tendant la main avec un ſouris tendre & un air déja conſolé : Que vous êtes cruel de m'avoir fait payer cette explication ſi chere ! Sa réponſe ne fit qu'augmenter mon tranſport. Je refuſai ſa main , & je l'interrompis à mon tour. Haïſſez-moi , lui dis-je ; ne me regardez plus qu'avec horreur. . . Ou plutôt plaignez mon malheureux ſort. Hélas ! chére Cecile , je ne puis être à vous. Je ſuis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta , peut mieux s'imaginer que ſe décrire. Je la crus prête à tomber évanoüie entre mes bras. Elle fut quelque-tems à me regarder , avec des yeux ſi égarés qu'ils ne ſignifioient rien ; & quelque attention que j'aportaſſe à l'obſerver , je ne pus rien conclure de ſes mouvemens ni de ſes regards. Enfin elle ſortit de cette funeſte rêverie ; mais ce fut pour verſer deux ruiſſeaux de larmes, & pour proférer les plaintes les plus tou-

chantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toujours à genoux auprès d'elle ; & sa douleur se tournant sur elle-même, elle se reprocha amérement l'imprudence de sa conduite. Je suis perduë, s'écria-t'elle mille fois ; je suis deshonorée sans retour. Ses pleurs & ses soupirs l'empêchoient pour un moment de parler ; & puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence, qu'elle étoit une misérable, & qu'elle alloit être la honte de sa famille, & le joüet de toutes les personnes de sa connoissance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage, presque sans réflexion, & que j'étois moi-même daus un trouble extraordïnaire, je ne sçavois de quelle maniére je devois me conduire pour calmer cette premiére furie. Je ne me serois point attendu d'ailleurs au cours que je voïois prendre à son ressentiment ; & si j'eusse cru devoir apréhender quelque éclat après la confession que je venois de lui faire, je me serois imaginé que ç'eut été sur moi que ses premiers transports fussent tombés. Je la regardois d'un air si consterné, qu'elle y eût lû ma justification, si elle eût été capable de faire attention à quelque chose. Mais de quelque motif que vint l'affectation avec laquelle elle évitoit de me voir, elle persistoit constamment à ne pas tourner les yeux sur moi. Je pris néanmoins la hardiesse d'ouvrir la bouche, pour lui representer que ses plaintes étoient sans fondement, & qu'il ne lui étoit rien arrivé dont elle eût quelque reproche ou quelque deshonneur à craindre. Elle ne me laissa point le tems d'achever. Elle se leva avec plus de promptitude que je n'en eus pour l'arrêter, & elle s'éloigna de moi avec une espéce d'horreur, en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement si vif me faisant comprendre qu'elle étoit furieusement irritée, je craignis qu'elle ne sortît malgré moi de l'apartement, & qu'elle ne s'égarât dans le Parc, où elle pourroit être aperçuë de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'eusse été au desespoir qu'une scène si fâcheuse eût été connuë de quelqu'un. J'avois à ménager tout à la fois son honneur & le mien. Cette pensée servit à me faire un effort pour rapeler toute la liberté de ma raison. Je courus à la porte du bâtiment, avant qu'elle eût pensé à sortir. Je la fermai avec soin. Je retournai ensuite vers elle, & quoique je la visse affecter de se cacher entiérement le visage lorsque j'aprochai, je pris une chaise sur laquelle je m'assis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler; mais elle gardoit un si profond silence, que jen étois allarmé, après l'avoir vû dans une si violente agitation. Cependant, lorsque je l'eus conjurée dans les termes les plus respectueux de se donner un moment la peine de m'entendre, elle consentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la rassurer sur son honneur, auquel elle m'avoit paru si sensible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma Maison. Aussi-tôt que Drink sera de retour, nous pourrons, lui dis-je, faire avertir Mr. votre Pere que vous êtes ici; & votre réputation sera à couvert, dès que vous y serez avec sa connoissance & son aveu. Bien plus, continuai-je, je ne veux point qu'il sçache lui-même que j'ai passé une partie de la nuit seul avec vous. Mon dessein n'étoit pas de mettre ma Belle-sœur & ma Niéce dans notre confidence; mais je change de sentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de se rendre ici, avant même que Mr. de R. soit averti. S'il vient ce matin pour

vous voir, il vous trouvera avec elles ; & ni lui, ni personne n'aura jamais le moindre soupçon de ce qui s'est passé ici entre nous. Vous devez donc être tranquile, ajoûtai-je avec un profond soupire. Hélas ! Mademoiselle, vous devez l'être : votre honneur & votre repos sont ici en sûreté. Comptez même que vous y aurez un troisiéme avantage, & pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empressement ; c'est d'être délivrée de ma presence, qui vous est devenuë tout-d'un-coup odieuse, que vous m'avez cru digne des noms de Scélérat & de Perfide. Le Ciel, qui connoît mon cœur, sçait bien que je ne les méritai jamais. Ce que je mérite effectivement, c'est le nom du plus malheureux de tous les hommes. Mais il ne vous a pas plû de faire la moindre distinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus, après avoir prononcé ces derniéres paroles du ton le plus triste & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire passage à quelques soupirs. Je vis seulement ses yeux s'attacher deux ou trois fois sur moi, & se fermer presque aussi-tôt. Ce silence m'étoit mille fois plus pernicieux, que ne l'eussent pû être ses injures & ses outrages. Je la considérois avec une attention qui renouveloit toutes les playes de mon cœur, & qui détruisoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raison. Loin d'altérer ses charmes, il sembloit que la douleur & les larmes n'eussent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me consumois en la regardant ; & ma passion, qui s'étoit accruë à l'excès par tous les incidens de cette nuit, ne me paroissot plus capable ni de bornes ni de mesures. Je ne fus plus le maître d'un mou-

vement qui me fit écrier : O Dieu ! faut-il que je sois haï de Cecile ! Méritois-je sa haine, par la plus forte preuve que j'aye pû lui donner de mon estime & de mon amour ? Cette courte exclamation parut faire plus d'impression sur elle, que n'avoit fait un plus long discours. Elle se tourna tout-d'un-coup vers moi ; & soit qu'elle eût médité en silence ce qu'elle alloit me dire, soit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échapés, elle me tint ce discours, qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualités de son cœur & de son esprit. Voilà une exclamation bien obscure, me dit-elle, & qui ne laisse pas de piquer beaucoup ma curiosité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard au moment que vous l'avez faite. Je rapelois, Monsieur, tout ce que j'ai vû de vous depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon Pere ; je le raprochois de ce qui est arrivé cette nuit. Il me semble que j'aperçois dans votre personne & dans votre conduite les plus étranges contrariétés ; vous me feriez plaisir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherai pas continua-t'elle avec une aparence de tranquilité dont je la croyois fort éloignée ; j'ai pris mon parti par raport à vous. S'il est vrai que vous ayez eu dessein de tromper mon Pere par les aparences de l'honneur & de la probité, & moi par celle de la sincérité & de la tendresse, je vois en vous non-seulement un perfide & un scélérat, mais un monstre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorsque vous me confessez vous-même, que vous êtes marié, & que je vous ai vu néanmoins employer les sermens & les protestations les plus saintes pour me persuader de

votre amour, c'est-à-dire, pour séduire mon innocence & me faire oublier mon devoir? Hélas! je l'avouë à ma honte, je me livrois au penchant de mon cœur, & je m'aplaudissois d'avoir un Amant tel que vous. Est-il possible que vous soyez un perfide? Vous paroissiez si aimable & si tendre, ajoûta-t'elle en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïsse, après vous avoir aimé si long-tems? Dites-moi donc ce qu'il faut que je pense de vous; car il est impossible que je vive, si vous m'avez voulu tromper? J'ouvrois la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit, pour me dire que je ne devois point espérer de lui en imposer par des fables; que si elle avoit été assez simple pour se flâter d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu jusqu'alors nulle raison d'en douter, elle me défioit desormais de lui en faire accroire, & que mes artifices ne serviroient qu'à redoubler son mépris & sa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de conversation assez sérieuse, pour connoître tout le fond de son esprit; de sorte que le fruit de cette malheureuse avanture ne pouvoit être que d'augmenter mon desespoir, en me faisant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'espérance d'en recueïllir même le plaisir innocent de les admirer, qui étoit le seul que je m'étois d'abord proposé. Je ne voyois que trop, que de quelque maniére que je pusse répondre à des interrogations si précises, il ne m'étoit pas possible de me justifier assez pour la satisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours précieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma justification, qu'elle eût pu lire dans mon cœur. Elle y

eût vu que s'il m'étoit échapé quelque foiblesse; le fond du moins en étoit droit; & tel sans doute qu'elle sembloit le desirer pour me rendre son estime. Peut-être l'eût-elle compris sans cela, si elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui eusse point fait cet aveu, si j'eusse été aussi méchant qu'elle paroissoit le croire. J'allois la prier de faire cette réflexion, ne voyant rien plus solide à lui aporter pour ma défense. Mais comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit, & que j'avois médité pendant quelques momens ma réponse, elle prit mon silence pour l'embarras d'un homme qui se sent coupable, & qui est confondu par les justes reproches qu'il mérite. Elle se leva dans cette pensée. Je la priai envain d'arrêter. Son indignation paroissoit dans tous ses mouvemens. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni asyle dans ma maison, & qu'elle alloit aprendre à son Pere mes noirceurs & mes infamies.

Je ne m'arrête à ce détail que pour montrer par son exemple, à quel excès de trouble les passions peuvent nous conduire. Je fus si ému de son action, que la voyant déja proche de la porte, & moi trop éloigné pour l'empêcher de sortir, je tirai mon épée avec un transport que toutes mes expressions ne representeroient jamais; & déchiré encore plus par la crainte de la perdre, que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit, je m'écriai que j'allois me percer le cœur si elle sortoit sans m'entendre. Le ton funeste dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut si effrayée de ma posture, qu'elle demeura comme immobile à me re-

garder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois, & tendant les bras vers elle : O Cecile ! lui dis-je, écoutez-moi. Je vous conjure de m'écouter. Aprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je suis coupable ; je ne prétens point me justifier, mais je veux exciter votre compassion. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, & je meurs si vous me le refusez. Elle étoit trop sensible pour n'être pas touchée du tour naturel de mes priéres. Après avoir balancé quelque-tems, elle repoussa doucement la porte, & elle s'assit sur la chaise la plus voisine. Vous voulez m'effrayer, me dit-elle, & je devrois ne l'être guéres après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de si important à m'aprendre. Je me raprochai d'elle ; & l'amour qui venoit de me rendre comme furieux & insensé, me rendit alors indiscret, en me faisant révéler ce que j'avois résolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas ! lui dis-je, daignez donc m'écouter, & voyez si c'est votre haine que je mérite.

Je commençai par lui aprendre qui j'étois, avec une partie des tristes circonstances de ma première jeunesse. Je lui racontai ensuite ce qu'on a vû de plus attendrissant jusqu'ici dans mon histoire, pour la conduire au malheureux dénouëment de l'infidélité de mon Epouse. Quand le sujet eut été moins triste, la disposition où j'étois n'eût pû manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curiosité que d'émotion ; mais à mesure que les événemens se dévelopoient, je remarquai qu'elle paroissoit s'interresser & s'attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent elle se remuoit sur sa chaise, comme si elle eût cherché une posture nouvelle où elle pût trouver en-

core plus de ſatisfaction à m'entendre. Je voyois par le mouvement de ſon ſein, que ſa reſpiration étoit agitée, & qu'elle ſe changeoit quelquefois en ſoupirs. Ce n'étoit rien néanmoins en comparaiſon de ce qu'elle paroiſſoit ſentir lorſque je lui repreſentois mes agitations intérieures & mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors ſur moi ; tous les mouvemens de ſon ame ſe peignoient ſur ſon viſage ; il ſembloit qu'elle éprouvât tout ce que je lui racontois. Enfin j'arrivai à cette malheureuſe partie de mes avantures, à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguiſé les excélentes qualités de mon Epouſe, ni la tendreſſe infinie que j'avois euë pour elle. Ainſi je lui confeſſai que j'avois reſſenti en la perdant, tout ce que la douleur & le deſeſpoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture ſi vive de l'excès de mes peines, que je vis ſes yeux ſe couvrir de larmes ; & quoiqu'elle tâchat de me les cacher en les eſſuyant avec ſoin, il en retomboit preſque auſſitôt malgré elle. Je finis mon recit. Voilà, lui dis-je, quel a toujours été ce cœur que vous accuſez d'artifice & de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour, & en proye pour jamais à la triſteſſe. Mais de même qu'il n'a pû ceſſer d'être droit & ſincére, il ne ſçauroit ceſſer non plus d'être tendre. Je vous ai vû belle Cecile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais ſenti. Le charme de votre preſence a diſſipé toutes mes douleurs. Délicieuſe paſſion ! Hélas ! elle eût ſuffi pour rendre le reſte de ma vie heureux & tranquile. Mes deſirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vuë l'obſtacle invincible qui doit les arrêter. Vous ſçavez dans quelle retenuë je les ai toujours conſervés. Mais eſt-il étonnant que j'aye marqué un

peu moins de modération lorſque j'ai pu joindre au plaiſir de vous adorer celui d'être aimé de vous, de l'aprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres aſſurances? Ah! trouverez-vous des hommes qui ſoient capables de la perfection de la Sageſſe, dans l'excès du bonheur? D'ailleurs, ſouvenez-vous-en; ai-je abuſé de vos bontés juſqu'à mériter les noms de Scélérat & de Perfide? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous? Vous ai-je laiſſé dans une erreur qui puiſſe m'être reproché. Non, non, j'ai ſuivi les rigoureuſes loix de l'Honneur & de la Vertu. Je me ſuis fait une violence, qui mérite bien moins votre haine, que votre eſtime & votre compaſſion.

Ma narration avoit duré preſque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avois ſentie dans un diſcours ſi long & ſi paſſionné, me jettérent dans le dernier épuiſement. Cecile s'en aperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude; ce fut la premiére marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions. Je ſuivis auſſi-tôt le conſeil qu'elle me donna, de prendre quelque choſe pour me remettre. Je revins auprès d'elle, mais le cœur ſi triſte & l'air ſi conſterné, que je n'avois peut-être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je ſentiſſe le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoigné, je n'oſois encore lever les yeux ſur les ſiens. J'étois timide & tremblant aux pieds d'une Fille de ſeize ans, comme ſi j'euſſe attendu d'elle l'Arrêt qui devoit décider de ma deſtinée. Elle avoit trop de pénétration, pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Rien ne ſe démêle ſi facilement que les allûres de

la ſincérité, même ſans le ſecours de l'expérience. Ma paix étoit déja faite avec elle ; & s'il lui reſtoit quelque autre ſentiment que celui de la joye, je n'en étois pas plus l'objet qu'elle-même; c'eſt-à-dire, qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impoſſibité qu'il y avoit pour tous deux d'être jamais l'un à l'autre. Cependant, elle ne me fit point connoître ce qu'elle penſoit là-deſſus. Elle ſe contenta de prendre un viſage plus ſerein, & de recommencer à m'entretenir avec ſa douceur ordinaire. Elle me fit diverſes queſtions ſur les qualités de mon Epouſe, ſur la cauſe de ſon inconſtance, ſur le lieu de ſa retraite, & ſur les ſentimens que je conſervois pour elle. Toutes mes réponſes furènt ſincéres. Notre converſation ne roula point ſur autre choſe, juſqu'à l'heure que j'avois marquée à Drink pour revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en ſecret ma Belle-ſœur & ma Niéce qu'elle étoit au Parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le ſilence à l'égard de toutes les autres perſonnes de ma Maiſon. Vous reviendrez auſſi-tôt, ajouta-t'elle ; j'ai quelque choſe de plus à vous ordonner. Drink ſe tourna vers moi pour me demander auſſi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il ſortit auſſi-tôt pour exécuter ceux de Cecile. Il dût être ſurpris de mon ſilence, car je ne prononçai point un ſeul mot devant lui. Il ſembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelque autorité ſur moi à Cecile, & qu'elle en prit l'air, auſſi naturellement que je prenois celui de la ſoumiſſion & de l'obéïſſance. J'étois debout. Elle me dit de m'aſſeoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre : elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma Sœur ne pût ſe défier de rien. Il eſt vrai

qu'il n'y avoit ni fierté, ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faisoit exécuter ses volontés. C'étoit le ton d'une personne qui est sûre d'être aimée, qui aime encore, & qui n'ose le dire; mais qui souhaite qu'on le pense, & qui n'est pas fâchée qu'on l'aperçoive. Pour moi, jobéïssois par honte, si j'ose parler ainsi autant que par ardeur & par simplicité d'amour. Ma condition d'homme marié me paroissoit si humiliante, que je croyois Cecile endroit de me faire acheter à toutes sortes de prix le bonheur d'être souffert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me parusse trop pesantes. Tel étoit l'excès de ma foiblesse. J'étois le joüet de l'Amour & de mon propre cœur.

Ma Belle-sœur & ma Niéce étans arrivées, elles furent fort surprises d'aprendre de Cecile les raisons qui l'obligeoient à se venir cacher pour quelque-tems dans mon Parc. Elles lui promirent de lui tenir compagnie sans cesse, & de ne rien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous réglâmes, que pour tromper mes Domestiques, ma Belle-sœur & sa Fille feindroient d'avoir besoin pendant quelque-tems de l'air du Parc, & qu'elles feroient transporter un lit dans le Bâtiment, ce qui suffiroit avec celui qui y étoit déja. Il leur étoit facile de s'y faire aporter leur nourriture, sans donner lieu aux soupçons. DRINK, & les deux Laquais qui étoient à Paris avec mon Equipage, pouvoient être employés seuls à cet office; & j'étois si accoutumé moi-même à me faire servir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit point paroître extraordinaire. Toutes les autres commodités pouvoient leur êtres fournies avec la même facilité. Le seul embarras étoit de déguiser long-tems ce mistére à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte

qui pût dispenser ma Belle-sœur de la recevoir lorsqu'elle viendroit la visiter. Nous conclûmes qu'il falloit absolument lui communiquer notre secret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le scrupule qu'elle pourroit se faire de contribuer à receler un Hérétique. Mais je lui crus assez de raison, pour prendre la chose dans le meilleur sens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fut nécessaire de lui aprendre le véritable motif qui faisoit cacher Cecile. Nous résolumes de lui dire seulement que Mr. de R. m'avoit prié de la tenir en secret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée ; & de lui faire entendre que la cause de cette crainte n'étoit qu'une intrigue d'amour. On se perd quelquefois, à force de précaution. Un aveu sincére nous eût mieux réüssi avec une femme du caractére de Madame Lallin que le détour & l'artifice ; il l'eût engagé à la discrétion par honneur : au lieu que n'étant point sur ses gardes, parce qu'on ne lui avoit rien confié sous le secret, elle fit imprudemment à Cecile plus de mal que nous n'en eussions pu craindre en la mettant tout-à-fait dans notre confidence.

Nous la fimes venir sur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque mystére. Elle n'aprit de nous, que ce que nous étions convenus de lui dire. Cecile fit ensuite partir Drink, pour aller informer son Pere qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne s'imaginoit. Nous attendîmes son retour, avant que de prendre un peu de sommeil. J'en avois besoin plus que personne, dans le desordre où étoient encore tous mes sens. Drink revint. Il nous raporta que M. de R. suivant la résolution que nous avions prise ensemble, publioit qu'on lui avoit enlevé sa Fille ; & qu'il affectoit même de la faire

chercher de tous côtés. Il ajouta, qu'il avoit fort aprouvé le changement de notre projet; & qu'il viendroit me remercier auſſi-tôt qu'il le pourroit, de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cecile. Cette aimable Fille rougit à ce diſcours, & je fus encore plus déconcerté qu'elle. Heureuſement, je m'étois retiré à part avec elle, pour entendre le raport de DRINK. Mais prévoyant que dans la ſuite j'aurois rarement le bonheur de l'entretenir en particulier, je me ſentis animé par ſa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardieſſe que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour, je la conjurai de ſe ſouvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit moins horrible pour moi que ſa haine. Le ton de ma voix étoit auſſi triſte que mon viſage. Elle me regarda quelques momens ſans répondre, comme ſi elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant, je vis tout-d'un-coup ſes yeux s'attendrir; & je fus ſurpris que baiſſant la tête vers moi, elle me dit: Pauvre infortuné, que je vous plains! Elle s'arrêta enſuite un moment: Mais je veux vous le dire, reprit-elle, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous pouvez encore être heureux, Elle me quitta auſſi-tôt, pour rejoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai point aſſez tranquille pour la ſuivre. Mon trouble eût éclaté trop viſiblement aux yeux des autres; je voulois du moins le tenir caché. Je ſortis du Bâtiment, comme ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui laiſſer la liberté de ſe repoſer; & ne me ſouciant point d'être aperçu de mes Domeſtiques depuis que ma Belle-Sœur & Madame Lallin ſçavoient mon retour, je m'enfonçai dans le Parc pour m'y livrer à mes rêveries. Mais premiéres réflexions

ne tombérent point comme autrefois, ſur les maladies de mon cœur, ni ſur le deſordre de ma raiſon. Quoique je ne puſſe me dérober la vûë & le ſentiment du triſte état où j'étois réduit, j'affectois d'en éloigner mon attention. Je me défendois même de cette penſée avec une eſpéce de crainte. Il ſembloit que les remords & la honte tournaſſent autour de moi, pour chercher l'entrée de mon Ame, & que je fiſſe des efforts continuels pour les repouſſer. Que dirai-je? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement, où l'on craint moins le poiſon que le reméde.

Ce qui m'occupa donc uniquement, fut l'obſcurité des derniéres paroles de Cecile, & le ſens de cette tendre marque de compaſſion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en vain d'y démêler quelque choſe. Qu'elle eut encore de l'inclination pour moi, je ne pouvois en douter. J'en étois ſûr. L'Amour ne ſe trompe jamais. Mais après ce qui s'étoit paſſé la nuit, je ne trouvai pas la moindre vraiſemblance dans cet eſpoir de bonheur qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Si je l'aimois, je pouvois encore être heureux. Ah! c'eſt peu que de l'aimer, diſois-je; elle ſçait bien que je l'adore. Mais ſi nous avons reconnu qu'il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu & de l'honneur, qu'elle voye m'ouvrira-t'elle pour le devenir? Il n'y en a point. C'eſt un eſpoir impoſſible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle, ce ne peut être que celui de la voir & de l'aimer. Bornons-nous-y. Je ne m'en ſuis pas propoſé d'autre. Hélas, ajoutai-je, il eſt vrai que je devois m'en tenir dans ces bornes: mais y ſuis-je encore? & ſi je ne m'en ſuis que trop écarté, me ſera-t'il facile à preſent d'y re-

venir ? En effet, cette malheureuse nuit avoit causé une révolution presque incroyable dans le fond même de mon caractére. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir sur nos ames ! Depuis que j'avois touché les mains de Cecile, que j'avois été seul avec elle, que je m'étois enyvré, pour ainsi dire, de son haleine, & qu'elle m'avoit pénétré de ses regards, je sentois hors de sa presence une vive inquiétude, comme il arrive lorsqu'on se trouve dans un état violent. Je croyois m'apercevoir à tous momens, qu'il me manquoit une partie nécessaire de moi-même. J'étois porté vers elle par quelque chose de plus fort que les mouvemens de la sympathie, & d'aussi invincible que tout ce qu'on raconte des enchantemens. Sa vûë ne pouvoit donc plus être qu'un foible soulagement pour ma passion. Il me falloit, pour être heureux, la posséder comme mon bien & mon tresor. Je ne pouvois l'espérer ; & par conséquent l'Amour, sur lequel j'avois formé de si douces espérances de consolation & de bonheur, ne pouvoit servir desormais qu'à me rendre encore plus misérable.

Je pris quelques heures de sommeil, après cette inutile méditation. Le soir je me rendis à Saint Cloud, pour souhaiter un heureux voyage à Madame, qui devoit partir le lendemain avec le Roi & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter les Villes frontiéres de Flandres ; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands desseins, & que la résolution de porter la guerre en Hollande étoit déja formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle, ou du moins qu'elle demeurât tranquille, pendant que l'Armée Françoise seroit occupée contre les Hollandois. Madame, qui étoit tendrement aimée du Roi Charles, pouvoit réüssir mieux

que personne à le mettre dans ces dispositions; & l'on sçut bien-tôt que Loüis XIV. n'avoit point eu d'autre vûë en la pressant de l'accompagner en Flandres. Elle avoit même promis à ce Prince de passer en Angleterre, pour y conférer plus facilement avec son Frere. Sans me découvrir le fond de ce projet, elle me fit entendre qu'elle souhaitoit beaucoup que le Roi lui permît de passer la Mer, & qu'elle en avoit l'espérance. Elle me demanda ensuite si je voulois être du voyage. Je me trouvai dans l'embarras. Je l'eusse souhaité pour l'intérêt de mes Enfans, ne pouvant guéres espérer d'occasion plus favorable pour lever toutes les difficultés qu'ils pourroient trouver un jour à rentrer dans leur Héritage; mais l'on sçait par quelle raison j'étois retenu. Je fus obligé d'aporter à Madame quelques excuses vâgues, qu'elle eut la bonté d'accepter.

En sortant de chez elle, je rendis une visite à M. de R. Je le trouvai chez lui, & je fus très-fâché d'y trouver aussi le P., qui étoit venu sur le bruit de l'enlévement de sa Fille pour le consoler de sa perte. Ce zèlé Consolateur, qui connoissoit une partie de mes sentimens pour Cecile, me dit d'abord à l'oreille, qu'il me croyoit aussi affligé que M. de R. & qu'il se proposoit de me rendre le même service qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fût du moins un autre jour. Loin de se rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette priére, il me répondit, qu'il étoit venu de Paris dans le dessein d'aller passer la nuit chez moi, & qu'il s'assuroit que je ne refuserois point de l'y recevoir. Son obstination me chagrina. N'étant nullement disposé à m'ennuyer une partie de la nuit dans sa conversation, & comptant de trouver Cecile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur apartement

appartement à mon retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clair-voyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eut entrevû dès ce moment une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne soit sur ce fondement qu'il trama une fatale intrigue qui causa la perte de Cecile. Cependant, il continua d'en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez M. de R. à qui je trouvai le moyen de rendre compte dans un moment d'entretien particulier de la maniére dont sa Fille étoit chez moi, & des mesures que j'avois pris pour l'y tenir secretement.





HISTOIRE DE Mr CLÉVELAND.

SUITE DU LIVRE HUITIÉME.

JE passai quelques ſemaines dans une ſituation fort agitée d'eſprit & de cœur, telle que je viens de la repreſenter. Je voyois Cecile pluſieurs fois le jour, ou plûtôt, j'étois preſque inceſſamment auprès d'elle. Mais je n'y étois jamais ſeul. Ses trois Compagnes ne la quittoient pas; ſon Pere même & ſa Mere la venoient voir ſi ſouvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté. Si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penſer à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impoſſible de me priver volontairement de ſa preſence, je n'en vivois pas plus tranquille. Mes aveugles deſirs continuérent d'exercer leur tyrannie ſur mon cœur & ſur tous mes ſens. Sa vûë ne pouvoit que les augmenter. Les paroles miſtérieuſes par leſquelles elle avoit eu comme deſſein de me conſoler, me rouloient ſans ceſſe dans l'eſprit, &

j'attendois avec une soumission impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le sens. Ma hardiesse n'alloit point jusqu'à lui faire cette question. Je n'aurois pû d'ailleurs en trouver l'occasion, puisque je n'avois jamais celle de lui parler sans témoin, & que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réflexion, qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je considérois avec quelle douceur & quelle bonté elle me souffroit auprès d'elle, & je me confirmois de plus en plus dans l'assurance d'être aimé. Or si elle m'aime, disois-je, elle pense à moi, elle continuë de me plaindre, elle souhaite que je sois heureux ; & s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même son bonheur à faire le mien. C'est donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce soin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voye elle croit que cela est impossible. Ce raisonnement n'étoit pas de bon sens ; il venoit de ma timidité plus que de mon amour ; car je devois concevoir qu'une Fille de l'esprit de Cecile avoit fait beaucoup en me laissant quelque espérance, après avoir apris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de présumer qu'elle se voulût charger de tout le reste, sans que je parusse y prendre du moins quelque part par mon zèle & mes instances. Mais il faut que je confesse tout, & cet aveu servira peut-être à me rétablir un peu dans l'estime de mes Lecteurs. Un reste d'honneur & de vertu se joignoit à ma timidité. Incertain du sens des offres que Cecile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parût raisonnable, je tremblois qu'elles ne renfermassent quelque chose de contraire aux loix du devoir.

L'expérience de la premiére nuit m'avoit apris ſa foibleſſe & la mienne. Quoiqu'elle fût ſortie victorieuſe de cette dangereuſe eſpéce de combat, il eſt conſtant que ſa vertu avoit été expoſée au dernier péril. Il pouvoit ſe renouveler. Peut-être le ſouhaitois-je moi-même ; mais ce deſir étoit un monſtre qui n'oſoit ſe produire, qui ne ſe nourriſſoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur, & que ma raiſon eût encore ſuffi pour étouffer s'il eût parlé aſſez haut pour ſe faire entendre. De toutes ces réflexions on peut conclure, que ſans être tout-à-fait criminel, j'étois extrêmement malheureux. Cependant, je ne l'étois pas tant que je ne fuſſe à la veille de l'être infiniment davantage. Mes Lecteurs peuvent ſe préparer ici à une nouvelle ſcène d'infortunes, & à de nouveaux ſentimens de douleur.

Cecile en me donnant les eſpérances obſcures qui me cauſoient un ſi cruel embarras, n'avoit rien avancé qu'elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit beſoin pour cela de mon ſecours, & elle étoit ſurpriſe de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la maniére dont elle s'étoit expliquée. Dans le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au ſilence, elle ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'elle bruloit d'envie de me dire. Elle ſe fût même défiée de la conſtance de ma tendreſſe en me voyant cette eſpéce de froideur, ſi elle n'en eût eu un témoignage continuel dans l'aſſiduité de mes ſoins, & dans l'air paſſionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce tems-là, le P. m'avoit rendu de fréquentes viſites. Il n'avoit jamais manqué de me parler de Cecile, & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître perſuadé de la vérité de cette avanture, & il s'employoit ſérieu-

ſement à me conſoler, comme s'il m'eût cru pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu'il avoit déja formées chez M. de R. il étoit facile à un homme auſſi adroit que lui, de démêler dans mes réponſes, que je n'étois pas auſſi touché de la perte de ma Maîtreſſe, qu'il lui ſembloit que j'euſſe dû l'être avec la tendreſſe qu'il me connoiſſoit pour elle. Il ſe confirmoit ainſi de plus en plus dans la penſée qu'il avoit euë d'abord que cet enlévement n'étoit qu'une chimére, inventée pour tromper le Public, & pour cacher quelque deſſein qu'il ne pénétroit pas encore. Comme ſa curioſité & ſon zèle toujours actif le portoit quand il étoit chez moi à obſerver ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon, il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre maniére de vivre ordinaire. Quoiqu'il aprit en arrivant que j'étois dans le bâtiment du Parc, je ne l'y recevois plus comme autrefois : on venoit m'avertir de ſon arrivée, & je l'allois joindre à la maiſon. Les Dames ne paroiſſoient plus devant lui, ſur-tout ma Belle-ſœur & ma Niéce qui étoient continuellement avec Cecile. Il ne voyoit que Madame Lallin; il ne la voyoit même que le ſoir, lorſqu'elle revenoit du Parc; de ſorte que dans toutes ſes viſites il ſe trouvoit ordinairement ſeul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution, acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus, non-ſeulement que je n'euſſe part à l'enlévement prétendu de Mademoiſelle de R. mais qu'elle ne fût chez moi, & que toute cette intrigue ne renfermât un myſtére important.

Il ne lui reſtoit que de l'aprofondir. Peut-être eût-il d'abord quelque ſoupçon de la vérité. Mais n'oſant rien entreprendre ſans certitude, il prit,

pour s'éclaircir, une voye qui ne lui réüssit que trop bien. Madame Lallin l'avoit choisi pour son Directeur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumiéres qu'il desiroit. Effectivement après l'avoir ménagée de la maniére la plus adroite, & avoir employé les discours les plus insinuans, il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mademoiselle de R. étoit cachée chez moi, & si la Religion n'étoit pas mêlée dans la Comédie que je joüois avec M. de R. Madame Lallin, qui ne s'attendoit pas à une pareille question, demeura fort interdite ; mais le P. profitant de son embarras, & la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre, la détermina si bien par tous les motifs de Religion qu'il crut propres à l'allarmer, qu'elle lui découvrit enfin tout ce qu'il voulut sçavoir. Quoiqu'elle ne put lui aprendre la véritable cause qui retenoit Cecile chez moi, c'étoit la dire assez clairement pour lui, que d'en aporter une aussi peu vrai-semblable que la crainte où son Pere étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un Amant. Il connoissoit trop bien l'intérieur de de cette Famille, pour ignorer que Cecile avoit été élevée dans la retraite, & qu'elle n'avoit point d'autre Amant que moi. Mais il comprit que l'enlévement que son Pere craignoit, étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & instruire dans un Convent. Il en fut plus sûr encore, lorsque de question en question il eut engagé Madame Lallin à avoüer que j'avois dessein de retourner bien-tôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaison de notre systême. Cecile étoit cachée chez moi ; c'étoit pour se conserver la liberté de quitter le Royaume. Je devois le quitter aussi ; c'étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé quelque tems ; nous attendions que M. de R. eût mis ordre à ses af-

faires, & se fût défait de son bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former des conjectures plus justes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas surprenante, si l'on considére qu'en France, dans ce tems-là, l'on n'entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples, & qu'il se passoit peu de jours où l'on ne vît quelques familles Protestantes prendre le parti de la fuite, pour prévenir l'orage dont elles étoient menacées.

Si le P. avoit déja formé quelque projet digne de son zèle, sur les premiéres lumiéres qu'il avoit pû tirer de ma froideur & de mon embarras, lorsque je m'étois rencontré avec lui chez M. de R., l'éclaircissement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelque affection pour moi jusqu'alors; mais il crut trouver quelque chose de si offensant pour lui dans ma conduite, qu'il n'écouta plus que son ressentiment. Les ménagemens que M. de R. gardoit en recevant ses instructions, lui avoient toujours fait espérer qu'il viendroit à bout de le convertir. Il se flâtoit encore plus de vaincre Cecile. Il comptoit aussi qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette importance l'eussent extrêmement flâté. De sorte que n'accusant que moi de lui enlever ses espérances & le fruit de ses peines, en inspirant à M. de R. le dessein de passer en Angleterre avec sa Famille, il résolut de me faire sentir qu'on ne le joüoit pas impunément. Il ne communiqua point ses intentions à Madame Lallin; mais en sortant de chez moi, il se rendit chez M. l'Archevêque de Paris, à qui le Roi avoit accordé une autorité presque absoluë sur toutes les affaires Ecclésiastiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux; il me representa comme un Emissaire de l'Eglise Anglicane, qui n'étoit en France que

pour rendre ſervice aux Proteſtans, & pour favoriſer leur paſſage en Angleterre. L'Archevêque, qui ſe nommoit M. de Perefixe, avoit trop de prudence pour ſe livrer aveuglément au zèle du P. Cependant, cette affaire lui parut aſſez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois, & ce qui me retenoit en France. Il aprit de quelqu'un de mes Voiſins, qu'à la vérité je ne faiſois profeſſion d'aucune Religion ; mais que je vivois d'une maniére paiſible & réglée, & que Madame me faiſoit l'honneur de me traiter avec une conſidération particuliére. Ce témoignage lui fit ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il ſe contenta de me faire obſerver par quelques Eccléſiaſtiques de S. Cloud, auſquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant, le P. continua de venir chez moi réguliérement ; & dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon projet. Il n'avoit rien moins propoſé à Mr. l'Archevêque, que de me faire renfermer à la Baſtille, & de mettre Cecile dans un Couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat, qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire en m'ôtant la liberté, ce ſeroit peut-être un excélent moyen d'avancer ma converſion ; parce qu'étant paſſionnément amoureux de Mademoiſelle de R... j'aurois alors deux motifs pour cela ; l'envie de ſortir des chaînes de la priſon, & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il ſe croyoit aſſez aſſuré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ſes vuës lorſqu'elles ſeroient colorées du prétexte de la Religion, il lui communiqua ce dernier projet. Il entroit pourtant

bien moins de confiance que de politique dans cette ouverture. Mr de Péréfixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi, jusqu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitasse mon voyage d'Angleterre; & en s'ouvrant comme il faisoit à Madame Lallin, il avoit en vuë de l'engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adresse qu'il eut déguisé ses intentions, il n'obtint point ce qu'il espéroit. Cet excès de zèle allarma à la fin sa confidence. Elle ne put sans trembler l'entendre parler de Couvent & de Bastille; & son attachement pour moi l'emportant sur toutes sortes de considérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s'étoit passé entre elle & le P.

Mon étonnement fut tel qu'on peut se l'imaginer. Vous nous perdez, lui dis-je, par votre indiscrétion. Aviez-vous oublié de quelle maniére on m'a traité à Angers & à Saumur ? Je cours cent fois plus de risque à Paris. Madame est absente. Je suis sans protection. Mes reproches firent verser des larmes à Madame Lallin; mais c'étoit un inutile reméde Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit apris, jusqu'aux moindres circonstances; & n'y voyant que des sujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promptement Mr. de R. que j'avois des choses de la derniére importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférames longtems sur le péril commun de sa Famille & de la mienne. Dans tout autre tems, me dit-il, je vous conseillerois de mépriser les desseins du P. Le Roi est un Prince juste, qui ne souffriroit point qu'on chagrinât un Etranger. Mais je vous avouë que dans les circonstances où nous sommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de

la violence. Je ſuis plus touché de votre embarras que du mîen, ajouta-t'il, car il eſt clair que c'eſt votre amitié pour moi & votre bonté pour ma Fille qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, ſi ce n'eſt de tenir ma Fille cachée chez vous, & de penſer à nous procurer une retraite en Angleterre ? C'eſt ce qui cauſe ma peine, & je donnerois de bon cœur la moitié de mon ſang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché juſqu'aux larmes, en me tenant ce diſcours. Je le priai de croire que loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour ſa Fille, je ſerois toujours content de lui rendre ſervice aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne ſçai ſi ce fut le tour paſſionné de mes paroles, ou ſa ſeule amitié, qui le porta à s'expliquer davantage; mais après avoir rêvé un moment : Parlons en Amis, reprit-il. Vous aimez Cecile. Je n'ai qu'elle. Vous ſçavez qu'elle aura du bien. Epouſez-la. C'eſt le ſeul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace. On ne vous fera point un crime d'avoir pris quelque intérêt à la ſûreté d'une Fille, dont vous aurez voulu faire votre Epouſe.

Je l'embraſſai avec tranſport, ſans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroiſſoit ſurpris de mon ſilence. O cher ami ! lui dis-je enfin, ſi vous ſçavez que j'aime Cecile, comment oſerai-je vous dire que je ſuis marié ? Une déclaration à laquelle il s'attendoit ſi peu, le déconcerta extrêmement. Je jugeai qu'il avoit compté juſqu'alors que j'épouſerois ſa Fille, & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avoit confiée à mes ſoins avec ſi peu de réſerve. Je me ſouvins qu'elle me l'avoit dit elle-même. Tout

mon amour & tout mon malheur se firent sentir à mon cœur dans le même instant. Je ne fus point le maître de retenir mille plaintes, qui m'échapérent sans ordre & sans attention. Mr. de R. comprit aisément qu'il y avoit quelque chose de bien extraordinaire dans cette avanture. Quelque idée qu'il eut de ma probité & de ma sagesse, il commença peut-être à prendre quelque défiance de ma passion ; & craignant pour la vertu de sa Fille de qui il n'ignoroit pas que j'étois aimé, il me quitta après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eumes point d'autre explication. Nous étions dans une Allée du Parc. Il prit le chemin du Bâtiment. Je demeurai seul, enséveli dans mes tristes réflexions. Comme nous vivions ensemble avec beaucoup de familiarité, je ne pensai pas même à le suivre, parce qu'il me dit en me quittant, que son dessein étoit de passer la nuit chez moi.

Je le vis revenir aut bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir si brusquement, n'étoit que son inquiétude pour Cecile. Il étoit allé la trouver, pour sçavoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, & pour l'avertir, qu'étant mariée, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclaircissement produisit un effet qui le combla de joye. Je le remarquai sur son visage, en le voyant aprocher. Il vint à moi les bras ouverts & m'embrassant tendrement : Je ne vous cacherai pas, me dit-il, que je n'étois pas tranquile en vous quittant. Vous êtes marié, vous me l'avez apris sans explication ; je sçavois que vous aimiez ma Fille, & qu'elle vous aime : la tendresse paternelle a prévalu peut-être un moment sur l'amitié. Mais pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cecile ?

J'aurois pu vous dire tout-d'un-coup, que votre peine n'eſt pas ſans reméde. Je ſuis même ſurpris que vous paroiſſiez ignorer ce qui ſe pratique communément dans la ſituation où vous êtes. Ma Fille, qui n'eſt qu'un Enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre Famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'aprendre, & qu'elle eſt étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mélange de crainte & de joye, que loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obſcurs que j'avois entendu prononcer à Cecile, ils avoient ſervi de matiére continuelle à mon inquiétude & à mes réflexions; que je ne m'étois point occupé d'autre choſe depuis que je les avois entendus; mais que n'y comprenant rien, le deſeſpoir m'avoit rendu timide, & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moi-même, reprit-il: mais elle ſupoſe deux choſes néceſſaires; l'une, que vous ſouhaitiez véritablement d'épouſer ma Fille: l'autre, que l'infidélité de votre Epouſe & ſa fuite avec un Amant ſoient avérées. Dans le cas où vous êtes, continua-t'il, vous pouvez obtenir facilement la diſſolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre. La même choſe eſt arrivée à mon Frere, & c'eſt là-deſſus que Cecile s'eſt fondée pour vous parler comme elle a fait. Il eſt vrai que le Droit François & la loi Romaine ne vous accorderoient point le Droit de paſſer à de ſecondes nôces, même en vous ſéparant de votre premiére Epouſe; mais nos Loix ſont différentes. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au Conſiſtoire de Charenton. D'ailleurs, étant né Anglois, vous n'êtes point ſujet du Roi, & le pis aller ſeroit de re-

mettre à faire casser votre mariage en Angleterre où cette coutume est généralement établie. Il ajouta que la difficulté ne consistoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon Epouse.

Ici j'aurois besoin de quelque tour nouveau ; pour expliquer une des plus étranges situations où le cœur d'un homme se soit jamais trouvé. J'entre dans le recit d'un événement sans exemple, & qui fera juger avec raison que mon Caractére est unique. S'imaginera-t'on qu'avec une passion telle que je la sentois pour Cecile, après tous les desirs que j'ai representés, après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle, je fusse capable de recevoir autrement l'ouverture de Mr. de R. qu'avec des transports de reconnoissance, & les plus doux mouvemens de la joye & de l'amour ? Que manquoit-il à mon cœur, lorsqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit souhaité pour être heureux ? N'avois-je pas oublié mon Epouse ? Ne la haïssois-je pas ? N'étoit-ce pas toûjours cette Perfide & cette Infâme, qui m'avoit comblé de honte & de douleur, & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine ? Cependant, dès le premier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit proposé par Mr. de R. je sentis un frémissement douloureux qui se répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer, *rompre mon mariage*, il me sembloit qu'il me déchirât le cœur. C'étoit un pur sentiment, qui n'étoit accompagné d'aucune idée. Je demeurai comme interdit après l'avoir entendu, & je ne lui fis point de réponse.

Il me demanda ce que je pensois de sa proposition. Cette question me réveilla. Je pris sa main, que je serrai sans parler. Il crut que mon silence étoit l'effet de ma joye, & il continua

de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultés, s'il en naiſſoit quelqu'une. J'eus le tems de faire pluſieurs réflexions pendant ſon diſcours. J'admirai ce que je venois d'éprouver. Mais, quelque impreſſion qu'il m'en reſtât encore, je m'efforçai de la bannir entiérement, en m'excitant à la juſte horreur que méritoit la conduite de mon Epouſe. Et puis, je n'eus beſoin que de rapeler un moment les charmes de Cecile, pour être auſſi-tôt rempli tout entier de cette délicieuſe image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. M. de R. m'ayant répété que le principal embarras ſeroit à vérifier les motifs que j'avois de ſouhaiter le Divorce, il me demanda ſi je ſçavois ce qu'étoit devenuë mon Infidèle, & quelles preuves je pourrois aporter de ſon crime? Je lui découvris naturellement, qu'elle s'étoit retirée à Chaillot ſous la protection de Madame, & que toute ma Famille pourroit rendre témoignage de ſa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'eſt un bien, me dit-il, qu'elle ſoit ſi proche de nous. Il faut que vous lui faſſiez propoſer à elle-même votre ſéparation. Elle y donnera ſans doute les mains, & l'affaire s'en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême agitation dans mon cœur. Je priai M. de R. de faire lui-même tout ce qu'il jugeroit néceſſaire, ſous prétexte que je n'avois nulle connoiſſance des Loix & des Procédures ordinaires de la Juſtice.

Je le preſſai de retourner avec moi au Bâtiment, moins par la néceſſité de me repoſer d'une trop longue promenade, quoique ce fut la raiſon que je lui aportai, que pour éviter un entretien dont chaque mot ſembloit renouveler mon trouble. Je me repoſe ſur vous, lui dis-je en allant; je compte ſur votre amitié; faites, je vous

prie, vos intérêts les miens. Je tâchois ainsi d'arrêter par des idées générales, la naissance de mille sentimens douloureux qui me sembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cecile, & j'allai me placer à son côté. Je poussai un soupir, en m'essayant, comme si j'eusse échapé à quelque péril, & que j'eusse commencé à respirer tranquilement dans un lieu où ma crainte devoit cesser. En effet, la joye rentra dans mon cœur auprès d'elle. Son visage marquoit une ame satisfaite. Elle ne douta point en me voyant revenir avec son Pere, que je n'eusse reçû enfin l'éclaircissement qu'elle avoit souhaité si long-tems de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit aussi. Peut-être étoit-ce la même raison qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer si librement auprès d'elle.

M. de R. ne croyant point qu'il y eut de mesures à garder devant ma Belle-sœur & Madame Lallin, reprit la conversation où elle avoit fini dans le Parc. Après avoir déclaré à sa Fille, en leur presence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je pensois à rompre mon premier mariage, pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba sur les moyens de hâter l'affaire de mon Divorce. J'étois plus fort auprès de Cecile, je l'écoutai avec plus de tranquilité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de proposer de sa propre bouche à mon Epouse de m'accorder le consentement volontaire que je desirois d'elle. J'aprouvai tout ce qu'il parut souhaiter. Il se disposa aussi-tôt à partir. Madame Lallin & ma Sœur furent d'abord étrangement surprises d'une avanture qu'elles avoient si peu prévuë. Je remarquai qu'elles me regardoient avec admiration. Elles s'étoient peut-être aperçuës de ma tendresse pour Cecile;

mais elles n'eussent jamais pensé que le dénouëment en fut si proche, ni tel qu'elles venoient de l'aprendre. Cependant elles en marquérent une vive satisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue tristesse dont elles avoient désespéré de me voir jamais revenir; & elles firent mille caresses à Cecile, à qui elles attribuérent tout l'honneur de ce changement. Nous passâmes agréablement l'après-midi, jusqu'au retour de M. de R. J'avois le cœur si occupé du plaisir d'être avec Cecile, que je pensai peu au succès de la commission dont s'étoit chargé son Pere. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & satisfait. Le mien continua de l'être aussi pendant quelques momens.

Tout le monde s'empressa beaucoup pour entendre son raport, sur-tout ma Sœur & Madame Lallin, qui avoient ignoré jusqu'à ce jour que mon Epouse fût dans le voisinage, & que je connusse le lieu de sa demeure. Il nous raconta aussi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandée d'abord à la porte du Couvent, sous le nom de Made. Cléveland. Je lui avois apris pour la premiére fois au moment de son départ, que c'étoit ainsi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu'il n'y avoit personne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout à-fait inconnuë; & il se trouva par le hazard le plus singulier, que celui qu'elle avoit pris étoit presque le même que le mien, c'est-à-dire, que celui sous lequel j'étois connu à S. Cloud. Elle se faisoit nommer Ringsby, & moi Kingsby. M. de R. avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il souhaitoit de voir, dans une Maison, où il y a toujours quantité de Pensionnaires; & il n'avoit réüssi à se faire enten-

dre, qu'en demandant à la fin une Dame Angloiſe qui y étoit à la recommandation de Madame la Ducheſſe d'Orléans. On l'avoit reconnuë à cette marque. Mais lorſqu'on étoit allé l'avertir qu'on ſouhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit abſolument perſonne. M. de R. avoit eu beſoin de lui faire dire plus d'une fois, qu'il étoit amené par des affaires de la derniére importance, & qu'il falloit néceſſairement qu'elle parût.

Quoique ce préambule n'eut rien de fort interreſſant, je ne pus l'entendre ſans me ſentir ému. Peut-être l'aurois-je été moins, ſi M. de R. en étoit venu tout-d'un-coup au principal de ſa commiſſion. Cependant, un regard que je jettai ſur Cecile, me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'eſt laiſſée perſuader à la fin de venir, nous dit M. de R. On m'a fait entrer dans un Cabinet, où je l'ai vû paroître un moment après à la grille. Elle étoit vétuë de noir, en grand deüil. Son air m'a paru ſi doux & ſi modeſte, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réflexion ſur l'injuſtice & la trahiſon de la Nature, qui cache ſouvent une ame vicieuſe, ſous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle m'a demandé d'un ton timide, ce que je ſouhaitois d'elle. Je lui ait dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le tems de ſe remettre, & je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteté ce que je m'étois propoſé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel; elle les a tenus enſuite long-tems fermés; elle a pouſſé des ſoupirs & verſé des larmes; enfin, lorſque je commençois à m'ennuyer de ſon ſilence, elle m'a demandé ſi je connoiſſois celle que vous aviez deſſein d'épouſer. Je lui ai répondu que

je la connoiſſois. Et moi auſſi, m'a-t'elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs, & moi auſſi, Monſieur, je la connois. Dites donc à Monſieur Cléveland, qu'il vive plus heureuſement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites lui que je demanderai pour lui cette grace au Ciel, par mes plus inſtantes priéres. Et puiſqu'il ne lui manque que mon conſentement pour être heureux, aſſurez-le que je le donne tel qu'il le deſire ; & faites-le ſouvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obſtacle à ſes volontés & à ſon bonheur. Je lui ai répondu, continua M. de R., que vous aprendriez ſans doute avec plaiſir qu'elle fût entrée dans de ſi bons ſentimens ; & que connoiſſant la bonté de votre caractére, je ne craignois point de l'aſſurer en votre nom, que vous lui pardonniez le paſſé. Elle paroiſſoit prête à me quitter. Je lui ai fait entendre que vous ſouhaitiez qu'elle confirmât par écrit le conſentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point réſiſté. Elle s'eſt fait aporter ſur le champ une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici ſon Billet, ajouta-t'il en me le preſentant ; elle l'a ſigné de ſon nom ; & nous nous ſommes ſéparés honnêtement, ſans prononcer un ſeul mot davantage.

Je reçus le Billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le ſentiment qui m'agitoit ; car j'avois à peine la liberté de ma raiſon, & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux ſur Cecile. Je la diſtinguai encore ; mais, comme ſi mon cœur ſe fût ſerré tout-d'un-coup, je ne ſentis point ce charme ſecret que le moindre de ſes regards avoit toujours eu la force d'y répondre. Un rocher m'eût paru moins peſant ſur ma poitrine, que

l'humeur qui me la tenoit opreſſée. Je ne pouvois reſpirer : je ne ſçai ce que j'ai, dis-je en me tournant languiſſamment vers ma Belle-ſœur, j'ai beſoin de quelque ſecours. On ſe hâta de m'en aporter. Cecile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ſes mains, ſur laquelle j'imprimai mes lévres. Ah, chére Fanny ! m'écriai-je avec un profond ſoupir. Je voulois dire ſans doute, ah, chére Cecile ! mais mon imagination troublée ne me repreſentoit plus rien que confuſément. Je n'avois ni idées, ni ſentimens diſtincts. Je demeurai quelques momens dans cet état, & je n'en revins qu'à force de ſoins & d'aſſiſtance.

Toute la Compagnie gardoit le ſilence, & ſembloit me regarder avec étonnement, Mr de R. paroiſſoit le plus ſurpris. Je le fus infiniment moi-même, lorſqu'étant revenu tout-à-fait à moi, je me rapelai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai ſortir d'un ſonge ; & réfléchiſſant encore un moment ſur ce qui m'avoit pû cauſer une ſi étrange altération, je fus obligé de confeſſer intérieurement, que je ne connoiſſois rien dans mon propre cœur. Quoique je fuſſe ſorti de l'eſpéce d'évanoüiſſement où j'avois été, il ne laiſſoit pas de me reſter encore une partie du poid qui m'opreſſoit la poitrine. Cependant, je fis un effort de raiſon, en conſidérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. M. de R. continuoit de ſe taire & de me regarder. Cecile n'étoit pas moins inquiéte. J'ouvris la bouche, & ne ſuivant que ma franchiſe naturelle, je leur dis en pouſſant un ſoupir ; je ne vois pas plus clair que vous dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé paſſionnément mon Infidéle. C'eſt ſans doute un reſte de douleur & d'affection, que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais, mon cher Ami, & vous

belle Cecile, continuai-je en m'adreſſant au Pere & à la Fille, vous n'en connoîtrez que mieux le cœur le plus tendre & le plus ſenſible que la Nature ait formé. Vous ſçavez tous deux l'empire que vous avez ſur lui. Voilà comme je haïs; vous venez de le voir. Jugez comment je ſuis capable d'aimer.

Ils reçurent mes excuſes avec bonté, & je ne m'aperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes maniéres ordinaires. Je careſſai Cecile, & ſes beaux yeux ranimérent bien-tôt toute ma tendreſſe. Je lus en ſa preſence le Billet de mon Epouſe. Si la vuë de ſon écriture & de ſon nom cauſa encore une révolution extraordinaire dans mes eſprits, je me rendis maître du moins des aparences. Nous prîmes de nouvelles meſures pour l'exécution de notre projet. M. de R. ſe chargea de preſenter ma Requête au Conſiſtoire de Charenton. Il me dit qu'à juger par l'exemple de ſon Frere, je trouverois ſi peu de difficulté dans mon entrepriſe, qu'il comptoit de ſe voir mon Beau-pere en moins de quinze jours; & ſi les conjonctures du tems y faiſoient naître quelque obſtacle, nous renouvelâmes la réſolution de paſſer promptement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre qu'on ne nous en ôtât le tems & les moyens; mais c'eſt ce que tous les efforts de notre prudence ne pouvoient empêcher. On ne quitte point un grand Royaume dans une nuit, avec toute une Famille & un équipage conſidérable. C'étoit aſſez pour la néceſſité preſente, d'avoir ôté à mes Ennemis le ſeul prétexte raiſonnable qu'ils puſſent faire valoir pour m'ôter la liberté. Mon deſſein étoit d'épouſer Mademoiſelle de R. La preuve en étoit aiſée. On ne pouvoit plus m'accuſer de lui avoir accordé une rettraite chez

moi que paur favoriser l'Hérésie, contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois satisfait de cet arrangement. Je passai même le reste du jour avec beaucoup de tranquilité auprès de Cecile. Cependant, il y avoit dans mon cœur des obscurités que je n'osois démêler. J'y sentis renaître le trouble lorsque je me fus retiré à l'heure du sommeil. L'image de Fanny & toutes les circonstances de son entretien avec M. de R. se representérent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repousser ces idées fâcheuses, qui n'étoient propres qu'à ruïner mon repos. J'évitai même de porter la vuë sur le fond de mes sentimens, de peur d'y trouver quelque chose que ma raison fût obligée de condamner. J'étois si différent de ce que j'avois été, qu'au lieu de chercher à me connoître dans le tems que tout me paroissoit obscur au-dedans & autour de moi, je ne craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumiéres de Philosophie, je les écartois elles-mêmes par cette seule raison, que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon Epouse, j'étois surpris que son nom & son souvenir fussent capables de me causer tant d'inquiétude; mais je m'obstinois aussi à rejetter tout ce qui pouvoit encore m'interresser pour elle. Quoi! une infâme? une perfide? une ingrate? Non, non, qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'est à l'aimable Cecile que toute ma tendresse est réservée. Elle a guéri mon cœur, elle a rendu la paix à mon ame: je me dois tout entier à ses charmes. Je m'endormis ainsi dans l'idée de cette fausse paix, que je ne possédois pas. Aussi mon sommeil n'en fût-il pas

plus tranquile. J'eus un ſonge qui demeurera gravé éternellement dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny & Cecile. Fanny dans cet habit lugubre que M. de R. m'avoit repreſenté ; mais plus belle & plus charmante que je ne l'avois jamais vuë ; avec cet air de triſteſſe qu'on m'avoit aſſuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté , Cecile paroiſſoit avec toutes ſes graces & ſon enjouëment. Je m'imaginois être aſſis , tandis que je les voyois debout vis-à-vis de moi. Leurs regards étoient attachés ſur moi , & me tenoient comme fixés ſur ma chaiſe , malgré l'envie que je ſentois de me lever. Mes yeux ſe promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême , comme attirés par deux objets que mon cœur eût ſouhaité de réünir. Chaque coup d'œil me faiſoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languiſſant de Fanny m'inſpiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cecile avoit preſqu'en même-tems la force de me faire ſourire ; mais quoiqu'on ne ſourie point ſans un ſentiment de joye , je ſentois que le mien n'étoit que ſuperficiel , & que le fond de mon cœur étoit occupé par la triſteſſe. Je ſouffrois violemment dans cette ſituation. Mes deſirs me portoient des deux côtés tout à la fois. L'infidélité de mon Epouſe ne ſe preſentoit pas à mon ſouvenir : il eût fait ſans doute emporter la balance à Cecile. Je ne voyois que deux objets aimables qui s'attiroient une égale portion de ma tendreſſe , & qui me cauſoient tous deux la plus vive émotion. Enfin , je crus apercevoir mes deux Enfans qui m'amenoient leur Mere , & à meſure qu'elle s'aprochoit de moi , il me ſembloit qu'elle s'étendit dans la partie de mon cœur que Cecile occupoit. Il y avoit néanmoins

quelque chose d'amer dans le plaisir que j'avois de la voir si proche. Au moment même que j'allois l'embrasser, je crus lui voir verser des larmes, & sentir que j'en versois aussi. Je m'éveillai. Je ne sentis point en m'éveillant cette douce satisfaction qui reste dans le cœur après un songe où l'on a vû ce qu'on aime. Au contraire, je ne sortis jamais du lit si triste. Je m'habillai à la hâte, & évitant même de rapeler ce jeu importun de mon imagination, j'allai chercher de l'amusement & de la joye auprès de Cecile.

Mais ces momens de trouble & de tristesse n'étoient rien, au prix de ce que je devois bientôt éprouver. Ma Belle-Sœur & Madame Lallin avoient coutume de sortir en carosse avec ma Niéce & mes Enfans pour se promener l'après-midi dans les belles Campagnes qui sont aux environs de Saint Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude depuis que Cecile étoit chez moi, parce qu'elles lui tenoient fidélement compagnie. Cependant, il leur prit envie de la renouveller le lendemain même du jour que M. de R. avoit vû mon Epouse. Elles ne m'aprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la solitude. Elles laissérent ma Niéce avec Cecile; & prenant mes deux Fils, elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de satisfaire leur curiosité, & de se procurer la vûë de mon Epouse à Chaillot. Elles n'avoient pas dessein de la demander à la porte, ni de lui faire une visite; mais Madame Lallin, qui connoissoit les usages du Cloître, avoit assuré ma Belle-Sœur qu'elles ne manqueroient point de la voir à l'Eglise à l'heure que les Religieuses chantent Vêpres; & elles se proposoient seulement d'observer un moment sa contenance.

Il étoit aſſez tard lorſqu'elles revinrent au logis. Quoique les perſonnes de leur ſexe réüſſiſſent mieux que les hommes à déguiſer leurs ſentimens, je remarquai, en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur ſituation naturelle. Je leur demandai s'il leur étoit arrivé quelque choſe de déſagréable. Elles me répondirent aſſez froidement, qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant, ayant continué de les obſerver, je m'aperçus clairement qu'elles étoient toutes deux affligées. Je ne pouſſai point la curioſité plus loin ; mais le hazard me fit rencontrer mes Enfans, & je fus extrêmement ſurpris de les voir tout en larmes. Je les interrogeai enſemble & ſéparément ; ils s'obſtinerent à ne rien confeſſer. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit paſſé quelque ſcène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma Belle-Sœur en particulier. Je m'étonne, lui dis-je, que vous me faſſiez miſtére de ce qui vous eſt arrivé. Vous ne me perſuaderez pas que mes Enfans pleurent ſans ſujet, ni même que je me ſois trompé en remarquant quelque altération ſur votre viſage & ſur celui de Madame Lallin. Je veux ſçavoir abſolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment. Je la preſſai. Voici l'aveu qu'elle me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne ſçauriez entendre ſans être auſſi touché que nous. Hélas, ce que j'ai vû me ſera preſent toute ma vie. Je vous dirai donc qu'au lieu de nous promener dans la Campagne, notre curioſité nous a conduit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous ſommes entrés dans l'Egliſe, dans l'eſpérance que nous y pourrions voir votre Epouſe. Nous l'avons vûë. Elle étoit à genoux ſur un Prie-Dieu, vétuë de noir,

comme

comme M. de R. nous la dépeignoit hier. Je l'ai remise aussi-tôt, quoique nous ne l'avons vûë d'abord que par derriére. Mon dessein n'étoit pas qu'elle pût nous apercevoir. Je souhaitois encore moins que vos enfans pussent la reconnoître. Cependant je n'ai pû résister à l'envie de demeurer jusqu'à ce qu'elle tournât la tête, pour voir seulement son visage, & nous retirer aussi-tôt. Nous étions à la grille qui sépare le Chœur de la Nef, & par conséquent assez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du Chœur. Elle s'est enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait distingué tout-d'un-coup; car quoique j'aye remarqué quelque émotion sur son visage, elle paroissoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux Fils par la main & me retirer promptement : mais ces pauvres Enfans ont aussi-tôt reconnu leur malheureuse Mere. Je ne puis vous representer avec quelle ardeur ils se sont élancés pour aller à elle, sans considérer que la grille les en empêchoit. Leurs cris, ou plûtôt leurs gémissemens ont fait retentir toute l'Eglise. Ils passoient leurs bras au travers de la grille; ils vouloient prononcer le nom de leur Mere; ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étoit que le commencement de la scène. Vous jugez bien que leur Mere n'a point tardé à les apercevoir. Il est impossible que vous vous figuriez l'impétuosité avec laquelle est s'est précipitée pour venir à eux. Cela passe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, sans faire attention au lieu ni aux personnes; & dans le transport où elle étoit, je craignois qu'elle ne se tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuisé ses esprits en un moment,

elle eſt tombée ſans connoiſſance au milieu du Chœur. Ce ſpectacle a troublé toutes les Religieuſes. Elles ſont venuës à elles pour lui donner du ſecours. Je voulois faire ſortir pendant ce tems-là vos deux Fils de l'Egliſe. Je n'ai pû en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoubloient en voyant leur Mere étenduë par terre, & ils continuoient de tendre les bras, & de ſe preſſer de toutes leurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune eſt tombé auſſi à mes pieds, ſans le moindre ſentiment.

Ce recit m'émut juſqu'au fond du cœur. J'étois debout. Je ſupliai ma Belle-Sœur de me laiſſer reſpirer un moment, & de me permettre de m'aſſeoir : elle reprit ainſi ſon diſcours. Madame Lallin s'eſt chargée auſſi-tôt de porter cet Enfant à l'air, pour le faire revenir plus aiſément. Je n'ai point quitté votre aîné, à qui je craignois qu'il n'arrivât bien-tôt la même choſe. Il s'eſt ſoutenu néanmoins avec plus de force. Le ſecours des Religieuſes ayant rapelé votre Epouſe à elle-même, elle s'eſt fait amener à la grille. C'eſt-là que vous euſſiez été attendri juſqu'à l'excès, de voir & d'entendre le Fils & la Mere. Ne pouvant s'embraſſer, ils tenoient la bouche collée ſur la grille qui les ſéparoit, & on les entendoit prononcer d'une maniére toute paſſionnée les tendres noms de Mere & de Fils. Votre Epouſe a pris enſuite les mains de ſon Enfant, & les a baiſées mille fois en les arroſant de ſes larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empreſſement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponſe lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah, ma Sœur, s'eſt-elle écriée, eſt-il vrai que je vous revois? Que

je vous ai d'obligation, de m'amener mes chers Enfans ! Eſt-ce l'amitié qui vous inſpire encore cette compaſſion pour une miſérable ? Voyant toutes les Religieuſes autour d'elle, ſon trouble ne l'a pas empêché de faire réflexion qu'il pouvoit m'échaper quelque choſe dont ſon intérêt demandoit qu'elles ne fuſſent pas informées ; de ſorte que, ſans me laiſſer le tems de me répondre, elle m'a prié de me laiſſer conduire avec ſes Enfans dans une chambre, où elle alloit ſe rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé, continua ma Belle-Sœur, ſi je devois lui accorder cette legére faveur ; non que je fuſſe effectivement fort touchée de l'état où je la voyois, mais il m'eſt venu à l'eſprit que j'étois dans un Couvent ; que c'eſt une eſpéce de priſon, où l'on pouvoit retenir vos deux Fils ; enfin, que j'avois quelque choſe à craindre & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligée de partir promptement, que je n'oſois m'arrêter à Chaillot ſans votre permiſſion, & que je vous demanderois celle de la venir voir une autre fois. Quoi ! a-t'elle repris avec un ruiſſeau de larmes, vous me refuſez de me parler un moment ? Vous ne m'accorderez point la ſatisfaction d'embraſſer mes Enfans ? C'eſt lui-même ſans doute qui vous force à cette cruauté ; car hélas ! que vous ai-je fait, & pourquoi me hairiez-vous ? Votre Fils d'un autre côté conjuroit ſi inſtamment de conſentir à ce qu'elle deſiroit, que j'étois à demi ébranlée. Madame Lallin eſt rentrée pendant ce tems-là avec le petit *Thoms*. A peine votre Epouſe a-t'elle aperçu cette Dame, qu'elle a pouſſé un cri douloureux, & qu'elle eſt retombée dans ſon évanoüiſſement. Les Religieuſes, conſidérant le deſordre que cela cauſoit dans l'Egliſe, l'ont emportée ſur le champ,

pour la ſecourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a propoſé d'entrer dans une chambre, où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'expoſer à l'inconvénient que je vous ai dit, m'a fait prendre le parti de remonter auſſi-tôt en caroſſe & de revenir droit à la Maiſon. J'ai eu beaucoup de peine à me faire obéïr de vos Enfans, qui vouloient demeurer abſolument avec leur Mere. Il a fallu les menacer de votre colére, & les faire emporter de force par vos Laquais. Je leur ai promis, pour les conſoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner enſemble à Chaillot, & je leur ai défendu de vous parler de tout ce qui s'étoit paſſé. Je ne ſçai, ajouta-t'elle, ce que c'eſt qu'un homme que vos Laquais ont vû courir après nous. Ils l'ont aperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorſqu'il a été aſſez proche pour reconnoître le caroſſe, il nous a ſuivi doucement juſqu'ici, & il eſt retourné ſur ſes pas après nous avoir vû entrer dans la Maiſon.

Ma Belle-Sœur me regarda en finiſſant, pour ſçavoir ce que je penſois de ce qu'elle venoit de m'aprendre. Je vous avouë, lui dis-je, que votre recit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne ſçai ſi c'eſt amour ou compaſſion; mais il eſt certain que je ſens quelque choſe au fond de mon cœur qui combat encore en faveur de ma criminelle Epouſe. Hélas! quel eſt mon ſort! ajoutai-je avec un profond ſoupir. Le commun des hommes a beſoin d'efforts, dit-on, pour s'exciter à l'amour & à la conſtance après quelques mois d'un mariage heureux & paiſible; & moi j'ai des violences continuelles à me faire pour oublier une infâme qui m'a couvert de honte, & que toutes ſortes de raiſons me devroient

ſaire haïr ! Je ne vous croyois pas ſi à plaindre, me répondit ma Sœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cecile, & que ſes charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime, interrompis-je; & vous ne ſçauriez en douter, puiſque je penſe ſérieuſement à l'épouſer. Elle m'a fait même ſentir pendant quelque-tems des tranſports, qui m'ont ſemblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confeſſe que je ne connois plus rien à ce que je ſens, & que le deſordre eſt égal dans mon cœur & dans ma raiſon. Figurez-vous un homme déplacé & comme perdu, qui cherche à ſe retrouver, mais qui n'en a point l'eſpérance, & qui s'attache par deſeſpoir à tout ce qui amuſe ſon inquiétude & qui flâte ſa douleur. Voilà ma triſte image. Je vous parle, ma Sœur, avec une ouverture que je n'ai encore eu pour perſonne. La nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui puſſent m'arriver, étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-être m'en ſerois-je conſolé par la même raiſon qui me l'a fait perdre, ſi j'euſſe été capable d'éteindre en même-tems mon amour. Mais il m'eſt reſté tout entier, avec le cruel tourment de n'en avoir plus l'objet. J'ai langui long-tems dans les plus violentes agitations de la triſteſſe. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès. Elle devoit durer naturellement juſqu'à la fin de ma vie. Cependant, elle a diminué auſſi-tôt que j'ai aimé Cecile. Vous ſçavez qu'elle eſt charmante : je l'ai reconnu tout-d'un-coup. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, étoit plein de ſentimens : ils ont pris leur cours vers elle ; & le retour que j'ai trouvé dans ſon affection les a augmenté autant qu'ils pouvoient l'être. Mais

ſi je juge de tout ce que j'ai ſenti juſqu'à preſent pour elle, par ce que j'éprouve au moment que je vous parle, & par le trouble où vous me vîtes hier, je dois avoüer qu'elle ne m'a preſque rien inſpiré, & que cette paſſion qui me porte à l'épouſer eſt l'ouvrage d'une autre. Oüi, je n'ai fait que lui tranſporter tous les ſentimens que j'avois déja : ce n'eſt point elle qui les fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroiſſe obſcur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage. Je ne le pourrois ſans honte. J'évite moi-même avec ſoin de tourner mes propres yeux ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma Belle-Sœur avoit beaucoup d'eſprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. C'eſt ce qui lui fit donner à ſa réponſe un tour auquel je ne m'attendois pas, après la maniére dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit, qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obſcurité ; mais que dans quelque diſpoſition que je puſſe être encore à l'égard de mon Epouſe, ſa faute étant d'une nature à m'interdire tout eſpoir de conciliation, elle étoit d'avis, ſi je lui demandois ſon conſeil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cecile ; & continuer de laiſſer ſuivre à mes ſentimens le cours que je leur avois fait prendre ; qu'il importoit peu quelle fût leur ſource, lorſque l'objet en étoit digne, & l'exercice agréable ; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis long-tems, de rafiner trop ſur la nature & le principe de mes affections ; qu'il falloit un peu plus de ſimplicité, & moins de raiſonnement pour ſe rendre heureux, que de tout ce qu'elle venoit d'en-

tendre de ma bouche, elle n'aprouvoit rien tant que la résolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de soin à me connoître ; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions, plûtôt que de la situation naturelle de mon cœur ; qu'elle ne voyoit rien après tout de si triste & de si fâcheux dans le train que prenoit ma fortune ; qu'à la vérité, j'avois perdu une Epouse que j'aimois ; mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puisqu'elle ne méritoit point mon affection, que j'en retrouvois une assez aimable dans Cecile ; que je ne devois plus penser qu'à elle, & compter que les souvenirs les plus amers du passé se dissiperoient bien-tôt dans ses bras, sur-tout lorsque nous serions passés en Angleterre. Quoique je goutasse une partie de ces conseils, & que je fusse résolu de les suivre, ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquille & l'esprit plus libre. Elle me demanda en me quittant, si je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laissai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi, on m'annonça un Ecclésiastique, qui m'avoit demandé à la porte sous le nom de Cléveland. Quoique je fusse surpris de me voir connu de quelqu'un sous ce nom, je le fis introduire. Il m'aprit d'abord qu'il étoit Chapelain du Couvent de Chaillot, & que mon Epouse lui ayant reconnu de la probité & de la discretion, n'avoit pas fait difficulté de lui confier toutes ses avantures & les miennes : qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au nom de Dieu & de tout ce que j'avois de plus cher, de lui accorder la satisfaction de voir & d'embrasser ses Enfans : que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon Epouse, mais que je ne pouvois lui ôter celle de Mere : qu'elle languissoit dans l'at-

tente de cette faveur ; & que depuis qu'elle les avoit vû la veille , elle avoit souffert mortellement de l'impatience de les revoir : qu'elle me souhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois, & qu'elle donneroit encore la meilleure partie de son sang pour y contribuer : qu'elle ne me troubleroit jamais par sa presence, ni par ses reproches ; mais que pour prix de cette soumission aveugle qu'elle avoit toujours eu pour toutes mes volontés, elle me suplioit à genoux de ne pas lui refuser la vuë de ses deux Fils : qu'au reste, je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé sous le nom de Mr. Cléveland ; que mon Epouse ayant fait suivre mon carosse après être revenuë la veille d'un fort dangereux évanoüissement qui l'avoit empêché d'aprendre de Madame Bridge le lieu de ma demeure, elle l'avoit sçû du Domestique qu'elle avoit envoyé après elle ; mais que ne sçachant point que j'eusse changé de nom, elle n'avoit pu le deviner ; & qu'il n'avoit apris qu'à ma porte que je ne voulois point être connu pour le Fils de Cromwel, ce qu'il me promettoit de ne révéler à personne.

Lorsqu'il eut fini ce discours avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, il prit un air plus grave ; & comme j'avois été assez frapé de l'entendre pour avoir besoin de méditer un moment ma réponse, il eut le tems de la prévenir. Voilà, Monsieur reprit-il, ce que Madame votre Epouse m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai raporté mot pour mot, suivant les ordres pressans qu'elle m'en a donnez. C'est elle qui vous a parlé jusqu'à present par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un moment, avec la liberté que me donne mon Ministére. Est-il croyable, Monsieur, qu'avec autant de bonté & de sa-

gesse que vous en avez toujours marqué dans votre conduite, & que votre Epouse elle-même vous en attribuë, vous ayez pu prendre une résolution aussi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter ? Je conçois qu'un homme raisonnable se laisse quelquefois surprendre par une passion déréglée, & qu'il peut oublier pendant quelque-tems son devoir. Mais passer toutes les bornes, rompre les nœuds les plus sacrés, renoncer à toute vertu & à toute justice, c'est ce qui n'arrive point sans une prodigieuse corruption de cœur, & ce qui est par conséquent tout-à-fait incompréhensible dans une personne de votre caractére. Je ne vous connois que sur le raport de votre Epouse. Je vois qu'avec les justes sujets que vous lui donnez de se plaindre de vous, elle rend justice à votre mérite. Je me persuade avec raison, que vous en avez infiniment : le témoignage qu'elle vous rend, fait votre éloge, & le sien. Mais quel usage en faites-vous ? Où est la bonté de votre cœur, lorsque vous abandonnez une Epouse qui vous adore, & dont l'esprit, la vertu, la douceur, joints à mille charmes naturels, auroient dû fixer éternellement votre tendresse ? Où est votre esprit & votre jugement, lorsque vous lui préférez une Femme qui n'a guéres d'autre mérite que celui que votre passion lui prête ? C'est par mes propres yeux que j'en juge. Je la vis hier à Chaillot. Dieu! quelle différence entr'elle & ce que vous lui sacrifiez ! Enfin où est le soin de votre honneur, lorsqu'avec tant de lumiéres vous vous rendrez l'esclave d'une passion honteuse, & que vous vous exposerez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre avanture.

Je voulois interrompre cette injurieuse harangue, où le bon sens me paroissoit aussi peu ménagé que l'honnêteté. Il continua avec le même

feu. Un moment, Monsieur, me dit-il, un moment, je n'ai que deux mots à ajoûter ; & comme il n'y a point d'aparence que j'aye l'honneur de vous revoir souvent, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir, & de laisser peut-être une matiére utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore envisager dans votre conduite, que ce qui blesse la raison & l'honnêteté morale, mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la Conscience & de la Religion ? De quel droit & sur quel prétexte pensez-vous à rompre les saints engagemens du Mariage : J'ignore quelles sont les Loix de la Religion que vous professez : mais en est-il d'assez détestables pour autoriser la violation de vos sermens, lorsque votre Epouse est fidèle à observer les siens ? Je sçai qu'elle a eu la foiblesse d'y prêter son consentement : je lui en ai fait un juste scrupule. Elle ne se défend que par la résolution où elle est, dit-elle, de vous prouver jusqu'à la fin de sa vie par son obéïssance & sa soumission, qu'elle ne mérite point le tort que vous lui faites. Il est clair que cet excès de bonté ne la justifie pas. Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez au crime sans prétexte & sans raison, qui n'en sçauriez aporter d'autre qu'une passion déréglée, qui en est elle-même un très-énorme. Voilà, Monsieur, ajoûta-t'il, ce que mon Ministére, & l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cause de Madame votre Epouse, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici sans témoins. Je l'ai fait sans ménagement. Je souhaite que mon zèle produise sur vous quelque effet. Il me reste d'aprendre vos volontés par raport à la commission principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fusse extraordinairement choqué de ce discours, & que dans les idées où j'é-

rois, je dusse y trouver presqu'autant d'injures & d'absurdités que de paroles ; il y avoit néanmoins quantité de choses sur lesquelles je n'eusse pas refusé de m'expliquer, s'il m'eût été adressé par tout autre qu'un Ecclésiastique. Malgré le trouble où j'étois, j'eus assez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain, que je lui pardonnois ses invectives ; que s'il étoit aussi bien qu'il me l'assuroit avec mon Epouse, il devoit se plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit assurément peu d'estime & de confiance ; qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui aprendre quantité de choses qui diminuëroient peut-être ce qu'il apeloit son zèle, & qui serviroient à lui faire apercevoir plus de raison, d'honneur, & de Religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes Enfans, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant point assez injuste pour les priver toujours du plaisir de voir leur Mere. Il me demanda la permission de les voir, & de les embrásser de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impossible d'écarter les réflexions qui m'assaillirent après son départ. Je me rapelai, comme malgré moi, jusqu'aux moindres expressions de son discours & de ma réponse. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obscurs qu'il m'avoit faits, fut le caractere de ma nouvelle Epouse. Je ne doutai point que cette Femme d'un mérite si inférieur à celui de Fanny, & dont il avoit jugé lui-même à Chaillot par ses propres yeux, ne fût Madame Lallin, que mon Epouse se figuroit aparemment que je devois épouser. Je souris de cette erreur ; mais ne comprenant rien à tout ce qu'il avoit

ajoûté, je conclus ſeulement, que c'étoit un effet de l'adreſſe de Fanny, qui pour conſerver ſa réputation dans le Couvent, tâchoit de déguiſer ſon infâmie, & de faire retomber ſur moi tout le blâme de notre ſéparation. Quoique cette conduite fût aſſez naturelle, après celle que j'étois toujours perſuadé qu'elle avoit tenuë, j'en reſſentis une vive indignation. Ce ſentiment ſervit même à diminuer le trouble qui ne me quittoit point, & qui accompagnoit toujours ſon idée. Voyez, diſois-je, dequoi devient capable une Femme qui a une ſois oublié ſon devoir! Un crime entraîne preſque tous les autres. Fanny étoit droite, ſincére, incapable de diſſimuler. La voilà fourbe & artificieuſe; elle s'eſt deshonorée par le plus honteux deſordre, & elle veut conſerver toute la gloire de l'innocence. Ah! perfide, perfide, qui t'eût jamais ſoupçonné de porter un cœur ſi lâche, & d'y renfermer le germe de tant d'horreurs & d'infamies! A quels ſignes s'aſſurera-t'on jamais d'avoir bien connu dans une Femme, la modeſtie, la pudeur, la ſincérité, la tendreſſe conjugale, & toutes les autres vertus? J'allai au Parc après ces réflexions, pour chercher ma conſolation ordinaire dans la vuë & l'entretien de Cecile. L'impreſſion qui me reſtoit de ce qui venoit d'arriver, me fit pouſſer encore un profond ſoupir en entrant dans ſa chambre. Cette aimable Fille s'apercevoit fort bien de la mauvaiſe aſſiette de mon ame; ſans doute même, qu'elle en devinoit la cauſe, mais elle étoit convaincuë que je l'aimois, & elle avoit elle-même une tendreſſe infinie pour moi. Elle me recevoit comme un Amant chéri, mais malade, qui avoit beſoin d'être ſoulagé par ſa honte & ſon indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur &

inquiétude. Je remarquois alors dans ſes yeux tous les tendres mouvemens de ſon ame ; & fortifié en quelque ſorte par le témoignage de ſa compaſſion, je la remerciois de ce ſentiment qui convenoit ſi bien à mes maux.

M. de R. s'employoit pendant ce tems-là ſans relâche à preſſer l'affaire de mon Divorce. Il l'avoit propoſé au Conſiſtoire de Charenton ; & quoique les Proteſtans fuſſent ſi maltraités en France, qu'ils ſe voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs Priviléges, il avoit eu aſſez de crédit pour faire paſſer les Anciens ſur leurs craintes, & les faire conſentir à recevoir ma Requête. Le jour étoit déja marqué, pour la dépoſition des Témoins. Ma Belle-ſœur, ſa Fille, Madame Lallin, & mes principaux Domeſtiques devoient être entendus par les Commiſſaires ; & la concluſion ne pouvoit traîner long-tems après des raports ſi unanimes & ſi poſitifs. Ce fut ſans doute le Ciel qui prit ſoin d'arrêter cet aveugle projet, dans un tems où il ne paroiſſoit plus que rien pût s'opoſer à l'exécution. Je ſouhaitois moi même d'en voir bientôt la fin ; non que je ne fuſſe toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes, qu'un eſprit plus timide eût regardé peut-être comme autant de malheureux préſages : mais je m'étois perſuadé, ſuivant la réflexion de ma Belle-ſœur, que mon mariage étoit l'unique moyen de les diſſiper. D'ailleurs, les charmes de Cecile agiſſoient ſur moi avec leur empire ordinaire ; ou s'il étoit vrai, comme je l'avois dit à ma Sœur, que cette belle perſonne ne m'eût rien inſpiré, le tranſport que je lui avois fait de mes ſentimens étoit ſi parfait & ſi ſincére, qu'il produiſoit tous les effets d'une véritable paſſion.

Quelques jours s'écoulérent, juſqu'à celui qui

qui étoit marqué par le Consistoire pour entendre les dépositions da ma Famille. Le matin même de ce jour fatal, on vint m'avertir qu'un Chanoine de S. Cloud, nommé M. Audiger, avec lequel j'avois lié quelque connoissance, demandoit avec empressement à m'entretenir, & qu'il avoit avec lui un Inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois seul dans ma chambre, assis sur un lit de repos où je m'entretenois tristement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi; & cette pensée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle, j'avois déclaré à mes gens que je ne serois visible ce jour-là pour personne. Cependant, ayant quelque considération pour M. Audiger, qui étoit un homme d'esprit & de mérite, je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avec l'Inconnu qui l'accompagnoit. Pardonnez mon importunité, me dit-il; je n'aurois pas insisté après avoir apris de vos domestiques que vous étiez dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui; mais je me suis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme, qui m'est recommandé par un ami, & qui a des affaires pressantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'asséoir. L'Etranger étoit un homme dont je reconnoissois l'air & la taille. Mais son mouchoir qu'il tenoit devant sa bouche, comme si ses dents lui eussent causé quelque douleur, & une grande perruque qui lui cachoit une partie du visage, ne me permirent pas d'abord de le remettre entiérement. D'ailleurs, j'aurois eu le même embarras quand il auroit paru dans son état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me serois pas persuadé aisément qu'un malheureux que je croyois mort, & à qui toutes sortes de raisons devoient

faire craindre ma presence, s'il étoit vivant, pût se trouver tranquilement dans ma propre maison au moment que je m'y attendois le moins.

Aussi-tôt qu'il fut assis, il me laissa voir son visage à découvert. Je me remis alors clairement ses traits. Cependant, le peu de vrai-semblance que je trouvois dans mes idées, & la surprise extrême que me causoit cette avanture, me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvemens tumultueux s'élevoient dans mon ame, lorsqu'il se hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne se trompent pas, me dit-il en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine; je suis Gelin J'ai eu recours à ce déguisement, pour m'introduire chez vous sans être reconnu de votre famille. Parlons donc sans bruit; & si vous êtes homme d'honneur, ne permettez point que je reçoive ici d'insulte. Vous me haissez, continua-t'il avec beaucoup d'assurance; je ne m'en plains pas, je vous ai fait assez de mal pour mériter votre haine. Aussi ne suis-je point ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la mesure de mes crimes. J'ai séduit votre Epouse, j'ai massacré votre Frere & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même, ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyions l'épée à la main. Convenons du tems & du lieu.

Ce discours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois sans doute laissé paroître en le reconnoissant. Dans la premiére indignation que je ressentis, il ne s'en fallut rien, que me levant avec fureur, je ne m'efforçasse de le punir par mes mains de toutes ses perfidies. Cependant, un moment de réflexion me fit comprendre qu'étant seul & sans armes, la violence me réüssiroit peut-être mal avec un homme de ce caractére. Il

n'y avoit point à délibérer non plus sur le Duel qu'il me proposoit. L'honneur & la raison me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Justice publique, que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté consistoit à me saisir d'un Scélérat si effronté, qui ne s'étoit pas sans doute introduit chez moi sans précautions, & que je jugeois muni de quelques pistolets, outre une longue épée dont il sembloit affecter de faire parade. Je demeurai quelque-tems en silence, à chercher les moyens de m'assurer de lui, & à réfléchir sur les raisons qui pouvoient lui faire desirer ma mort. Son impatiente fureur paroissoit dans tous ses mouvemens. Il me pressa de répendre, en me conseillant avec quelques railleries améres, de ne pas refuser le combat, autant pour ma sureté, ajouta-t'il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, & quelque aversion que j'aye toujours euë pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occasion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de sa haine, & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occasion qu'il m'offroit de punir tous ses crimes, & que je ne la laisserois pas échaper. Mais que pour ôter à mes domestiques toute défiance de son projet & du mien, il falloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma Maison, & prendre un air qui sentît moins la colére & la haine. Je lui demandai si M. Audiger sçavoit quelque chose de son dessein. Il m'assura qu'il n'en sçavoit rien. Je les invitai là-dessus l'un & l'autre à déjeuner avec moi. Ils y consentirent.

Je me levai aussi-tôt, pour apeler quelque do-

meſtique. Il en vint un auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit néceſſaire pour déjeuner. Je m'étois avancé exprès vers la porte de ma chambre, de ſorte qu'il me fut aiſé de dire ſecrettement à mon Laquais que j'avois beſoin de ſecours, & que ma vie étoit en danger s'il ne ſe hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peut-être avec un air de trouble & de précipitation, ne pouvoit manquer de répandre en un moment l'allarme dans toute ma maiſon. Mes domeſtiques étoient diſperſés. Le mouvement qu'on ſe donna pour les raſſembler fit que le bruit alla juſqu'au Parc. Les Dames aprirent le danger où j'étois, & l'amitié augmentant leur frayeur, elles s'imaginérent que j'étois déja aſſaſſiné. Cecile fut la plus vive à s'allarmer pour ma vie. Elle oublia les raiſons qui l'obligeoient à ſe tenir cachée. Elle devança ſes compagnes, qui accoururent auſſi après elle, & elle fut au pied de mon eſcalier avant même que mes gens y fuſſent avec leurs armes. Gelin s'étoit peut-être déja défié de quelque choſe, lorſqu'il m'avoit vu parler ſecrettement au laquais ; mais entendant quelque tumulte, & la voix de Cecile qui demandoit à grands cris où j'étois, il ne douta point que mon deſſein ne fût de le faire arrêter. La rage le ſaiſit auſſi-tôt. Il tire ſon épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, & ſe jette ſur moi pour me percer. J'eus aſſez de bonheur pour écarter le premier coup : mais comme je me levois de ma chaiſe en m'efforçant de le ſaiſir, il me fit tomber ſur le lit de repos qui étoit à côté de moi, & me plongea deux fois ſon épée au travers du corps. Je demeurai étendu ſans force, en verſant deux ruiſſeaux de ſang. Le Chanoi-

ne, qui n'avoit pû être aſſez prompt pour arrêter mon Aſſaſſin, ſe jetta ſur lui au moment qu'il me portoit un troiſiéme coup, & lui ſaiſit heureuſement le poignet. L'épée tomba par terre, & roula même à quelque pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s'aprochoient, ne s'arrêta point à la prendre. Il tira de ſes poches deux piſtolets, & les tenant au poing, il entreprit de ſe ſauver par l'Eſcalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cecile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut pouſſée ſi rudement par Gelin, qu'elle ne put l'arrêter; mais laiſſant ce ſoin à mes gens qui la ſuivoient, elle entra toute éperduë dans ma chambee. La premiére choſe qui s'offrit à ſes yeux, fut l'épée ſanglante de Gelin. Elle s'en ſaiſit, & ne doutant point que le Chanoine, qui étoit auprès du lit à me donner du ſecours, n'eût contribué à ma mort, ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me reſtoit de vie, elle fondit ſur lui la pointe baiſſée, pour le percer de mille coups. Je ne ſçai par quel hazard il put éviter ſa furie. Il ſe retourna ſi à propos, que le premier coup ne porta que dans ſa robe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conſervai toute ma connoiſſance, je la priai d'une voix foible de l'épargner. Ma priére ne parut ſervir qu'à l'animer davantage. Il ſembloit qu'en m'entendant parler, ce témoignage qu'elle avoit de ma vie lui fit trouver de la joye dans les efforts qu'elle faiſoit pour me venger. Heureuſement pour le Chanoine, qu'une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré ſa hardieſſe & ſa réſiſtance. Ce perfide, voyant neuf

ou dix hommes armés au bas de l'escalier, avoit d'abord menacé de casser la tête au premier qui s'oposeroit à son passage. Mais Drink, qui étoit plein de résolution, ne lui avoit répondu qu'en s'aprochant de lui le pistolet à la main, & en lui ordonnant fiérement de mettre bas les siens. Cette vigueur l'avoit tellement déconcerté, qu'il s'étoit laissé saisir au collet. Il avoit été facile ensuite de le désarmer, & quatre de mes Laquais étoient demeurés à le garder.

Drink fut surpris en entrant dans ma chambre de trouver M. Audiger aux mains avec Cecile. Me voyant blessé, & étendu sur mon lit, il s'imagina comme elle que cet honnête Chanoine étoit un de mes Assassins ; & loin de courir à son secours, je crus remarquer à son incertitude qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une Fille. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cecile. Elle la céda alors volontairement, & s'aprochant de moi, elle me donna les plus tendres marques de son inquiétude & de sa douleur. Ma Belle-sœur arriva en même-tems, avec Madame Lallin & ma Niéce. Elles s'employérent ensemble à visiter mes playes. On se hâta de faire venir un Chirurgien de S. Cloud : il les trouva toutes deux dangereuses ; mais il ne put décider tout-d'un-coup si elles étoient mortelles. Son principal motif d'espérance fut de me voir conserver toute ma liberté d'esprit, dans une si grande émotion, & malgré la perte d'une partie de mon sang.

Le voyage qu'on fit à Saint Cloud pour avertir le Chirurgien, produisit un effroi fâcheux pour mon assassin. J'avois ordonné qu'on le gardât soigneusement dans le dessein de me le faire amener à ma chambre lorsque le premier apareil seroit mis à mes playes, & de l'interroger sur les

raiſons qui l'avoient porté à ſon horrible entrepriſe. Mais le Laquais qui fut envoyé à Saint Cloud n'ayant point reçu ordre de ſe taire, avoit publié tout ce qui s'étoit paſſé chez moi. L'avanture fut raportée aux Chefs de la Juſtice du lieu, qui ſe crurent en droit de faire amener le criminel dans leurs priſons. Ils l'envoyérent prendre chez moi par quelques Archers. J'étois alors occupé avec le Chirurgien ; & la crainte de me cauſer un nouveau trouble, dans le danger où j'étois, empêcha mes gens de me le faire ſçavoir. Je n'aprouvai point leur diſcrétion, lors qu'ayant demandé des nouvelles du priſonnier, on me répondit que la Juſtice de S. Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me ſentois aſſez de générosité pour lui pardonner, je perdois l'eſpérance d'aprendre ce qui m'avoit attiré ſa haine. Monſieur Audiger, qui s'étoit réconcilié avec Cecile, & que j'avois prié de me donner quelques lumiéres ſur ce triſte accident, m'avoit proteſté qu'il ne connoiſſoit Gelin que de ce jour, & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la priére du Chapelain de Chaillot qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du chapelain me faiſoit bien comprendre que mon Epouſe n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin ; mais quoique je ne puſſe attribuer la profeſſion qu'elle faiſoit avec cela de mener une vie dévote & ſalutaire, qu'à une damnable hypocriſie, je n'oſai porter mes ſoupçons juſqu'à me défier qu'elle eût quelque part au deſſein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Ce ne ſeroit plus une Femme, diſois-je, ce ſeroit un Monſtre & une furie déteſtable. Je tâchois d'écarter cette penſée, comme ſi j'euſſe apréhendé

de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même causé une espéce de frémissement, en se presentant à mon esprit la premiére fois. Cependant elle y revenoit toujours, malgré les efforts que je faisois pour la rejetter, & elle n'y revenoit point sans me causer un des plus tristes sentimens que j'eusse encore éprouvés. Ma Belle-sœur s'aperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occupoit. Mais que pensez-vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot ? Seroit-il possible que la misérable Fanny... Je n'osai achever. Ma Sœur comprit fort bien le reste. Elle baissa les yeux, & elle demeura sans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine; mais elle me confessa à la fin, que Madame Lallin, Cecile, & elle-même avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de Mr Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit sur mon cœur une mortelle impression. Je sentis couler de mes yeux des larmes améres. O Dieu, m'écriai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny, hélas, que t'ai-je fait ? Il ne manque donc plus à ton plaisir & à tes crimes, que de me percer le cœur ! Cecile étoit presente. Loin de s'offenser de mes plaintes, je voyois dans ses yeux qu'elle y étoit sensible. Ah, Cecile ! Cecile, lui dis-je en la regardant tristement, il n'y a plus que votre bonté qui puisse me consoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin & une Epouse encore plus cruelle n'ont pu m'ôter, si je n'avois la douce assurance d'en passer une toute heureuse avec vous.

Son Pere, qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'assemblée des Commissaires & pour la déposition des Témoins, s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort surpris de n'y pas voir ma Famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le soir, & il trouva une trop juste excuse dans les funestes nouvelles qu'il aprit en arrivant. Son premier sentiment fut de poursuivre avec chaleur le Procès de Gelin, & de remonter jusqu'à la source de son attentat, pour en découvrir tous les Complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois trop d'aprendre ce que je veux toujours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y est interressé. Voulez-vous que j'aille informer le Public de ma honte, & m'exposer peut-être à voir mon infâme Epouse finir sa vie sur un Echaffaut ? Elle n'est pas digne d'un autre sort. Mais je dois le sacrifice de mon ressentiment à la mémoire de son Pere, & à mon propre honneur, & même au vôtre, puisque vous m'avez accordé votre Fille. J'aprouve donc si peu votre avis, ajoutai-je, que je vous prie au contraire d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour arrêter le cours de la Justice & pour sauver Gelin. Je vous desirois avec impatience, pour vous faire cette priére. On attend Madame au premier jour. Gagnez seulement sur les Juges de surseoir les procédures jusqu'à son retour. Je compte d'obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raisons, & s'étant rendu aussi-tôt à Saint Cloud, il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès jusqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permission de voir Gelin dans

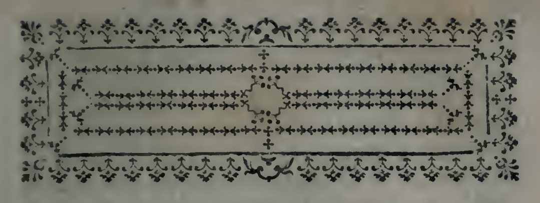
ſa Priſon. Je l'avois prié de la demander aux Juges, & de faire ſes efforts pour tirer de lui quelque éclairciſſement. Il lui fut impoſſible de ſe procurer cette faveur. Je fus aſſez ſatisfait de celle qu'il avoit obtenu, & d'aprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée long-tems, puiſque la meilleure partie de ſes Equipages étoit déja au Château.

En effet, elle arriva deux jours après avec toute la Cour. Nous en fumes avertis par le bruit des cloches & les autres témoignages de la joye publique; car cette excélente Princeſſe étoit ſi tendrement aimée, que ſes moindres abſences étoient ſuportées avec peine. Les plaiſirs ne renaiſſoient qu'en ſa preſence. Il lui reſtoit alors bien peu de tems, pour en goûter, & pour en faire naître. Le cours de ſa belle vie aprochoit de ſa fin. Fragilité des grandeurs humaines! Dans la fleur de ſa jeuneſſe, ſi proche du Trône, au milieu des délices & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chére & précieuſe, elle devoit peu de jours après ſe la voir ravir tout-d'un-coup, & ſervir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fond ſur les avantages de la Naiſſance & de la Fortune. Ce ne fut pas à elle ſeulement, que ſon retour devint funeſte; Cecile étoit compriſe dans le même Arrêt du Ciel qui la condamnoit à mourir; & ſi cette grande Princeſſe ſervit de leçon aux amateurs du monde & des plaiſirs, la charmante Cecile en fut une auſſi terrible pour tous ceux qui eſtiment trop les agrémens de la nature & les charmes de la beauté. Moi ſeul, miſérable rebut de la fortune, j'étois deſtiné, après tant de malheurs & d'agitations douloureuſes, deſtiné ſans le prévoir & ſans l'eſ-

pérer, à des retours de joye & de félicité, dont je ne me croyois plus capable par idée même & par imagination. Mais il devoit encore en coûter extrêmement à mon cœur, avant que de les obtenir; & par la disposition ordinaire de mon sort, je devois les payer bien cher, après les avoir possédé quelques momens.

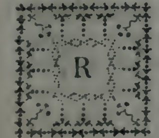


HISTOIRE



HISTOIRE DE Mr CLÉVELAND.

SUITE DU LIVRE HUITIÉME.



Ecommencerai-je ſans ceſſe à m'affliger, & l'image de mes anciens malheurs me ſera-t'elle toujours preſente ! Quelle étrange familiarité ai-je contractée avec la douleur ? Dans la ſituation tranquille dont le Ciel me permet de joüir depuis quelques années, à couvert du moins de ce déluge d'infortunes, qui ont ruïné ma conſtance & mes forces dans la plus belle ſaiſon de ma vie, la paix ne dévroit-elle pas rentrer dans mon cœur ? N'eſt-il pas tems que j'oublie mes peines ; & lorſque la fortune m'accorde un peu de repos, aurai-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle ? Mais par quel charme ſe fait-il que le mal qu'elle me cauſe, & les tourmens même dont je me plains, ſont devenus ma plus douce & ma plus chére occupation,

Un malade peut-il chérir le poiſon qui le tuë ? J'aime, je crains, j'eſpére, je m'afflige & je me trouble encore, dans un tems où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles ſentimens. Toute la douceur de ma vie eſt de les entretenir, comme le précieux reſte de ce qui les a cauſés. Je ne me laſſe donc pas de répéter mon deſſein: je continuë d'écrire pour nourrir ma triſteſſe, & pour en inſpirer à tous les cœurs ſenſibles qui ſont capables de s'attendrir & de s'affliger avec moi.

L'impatience que j'avois d'aprendre le retour de Madame, ceſſa deux jours après, par l'arrivée d'un de ſes Gentilshommes, qui demanda d'une maniére preſſante à m'entretenir un moment. Quoique les Chirurgiens m'euſſent recommandé la ſolitude & le ſilence, ma ſœur qui ſçavoit que mes bleſſures n'étoient pas le plus dangereux de mes maux, crut que cette marque de bonté & d'attention, de la part d'une Princeſſe pour qui j'avois le dernier attachement, contribuëroit plus à ma guériſon que tous les remédes. Le Gentilhomme étoit d'ailleurs un des mes amis, que la bonté de Madame lui avoit fait choiſir exprès pour cette commiſſion. Après quelques marques de l'intérêt qu'il prenoit lui-même à ma ſituation, il me dit en peu de mots, que me trouvant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'étoit figuré, il ſe croyoit obligé de changer quelque choſe aux ordres dont il étoit chargé; mais qu'il ne doutoit pas que ſur le raport de ce qu'il avoit vû, Madame ne le renvoyât chez moi, le jour même, avec d'autres explications; qu'elle devoit arriver le ſoir à Saint-Cloud où elle avoit eſpéré que je pourrois me faire tranſporter, pour aprendre d'elle-même mille choſes qu'il m'importoit de ſçavoir & dont elle croyoit ne pouvoir trop-tôt m'infor-

mer ; qu'il ignoroit les raiſons ſecrettes de ſon empreſſement ; mais qu'elle lui avoit recommandé pluſieurs fois de me répéter que j'étois plus heureux que je ne le penſois , & qu'elle faiſoit ſon propre ſoin de mon bonheur. Il ajoûta que mes bleſſures lui paroiſſant trop dangereuſes pour me permettre de quitter ma maiſon , il alloit attendre la Princeſſe à Saint-Cloud , où elle ſeroit ſurpriſe en arrivant de ne me pas trouver moi-même.

Le ſoin de ma vie ne me touchoit point aſſez pour me la faire ménager beaucoup. Cependant comme je ne voyois dans le compliment que je venois de recevoir , qu'une marque ordinaire de l'affection dont Madame m'honoroit , je crus que le bruit de mon avanture étant allé juſqu'à elle dans le lieu où elle avoit paſſé la nuit , ſon deſſein étoit de me conſoler par de nouvelles aſſurances de ſa protection. Ma réponſe fut conforme à cette penſée ; & ſans porter mes vuës plus loin , je priai ma ſœur de ſe rendre ſur le champ à Saint-Cloud, pour lui marquer ma vive reconnoiſſance à ſon arrivée. Je la chargeai auſſi de lui explique les circonſtances de l'entrepriſe de Gelin, & de la conjurer au nom de ſa générosité d'employer ſon pouvoir en faveur de ce miſérable , autant pour lui ſauver la vie , qu'il devoit perdre infailliblement par le dernier ſuplice , que pour mettre à couvert l'honneur de Mylord Axminſter & le mien. Ma ſœur partit. Je demeurai avec Mr. de R.... & ſa fille , qui avoient été preſens à ce court entretien , & qui avoient pris dans un autre ſens que moi les ordres de Madame. Ils me propoſérent leurs conjectures. Vous verrez , me dit Mr. de R.... que Madame eſt informée de votre inclination pour Cecile , & que le deſir qu'elle a de contribuer à votre repos , l'aura portée à lever une partie des obſtacles par une recomman-

dation aussi puissante que la sienne. Cecile pensoit de même sans oser s'expliquer. Je me rapelai alors tout ce que je venois d'entendre, & je trouvai en effet quelque chose d'obscur dans les derniéres expressions du Gentilhomme. Cette assurance répétée d'un bonheur que j'ignorois, avoit une aparence de mystére, dont il sembloit que Madame voulut se réserver l'explication. Mais à quel bonheur pouvois-je prétendre, dans l'excès d'abattement où la tristesse me réduisoit encore plus que la douleur de mes blessures? Je répondis à M. de R.... avec un profond soupir, que si son amitié ne se trompoit pas en ma faveur, c'étoit effectivement ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

La nuit étoit fort avancée lorsque ma sœur revint de Saint-Cloud; mais n'ayant pû prendre encore que peu de momens d'un sommeil tranquille, je souffrois volontiers que M. de R.... vint dans ma chambre à toutes les heures, & qu'il me tirât par sa presence, ou par quelques mots d'entretien, d'un abîme de réflexions trop sombres. Son zèle l'auroit empêché d'en sortir, si les Chirurgiens n'eussent donné d'autres ordres. Il y étoit à l'arrivée de ma Sœur; & l'impatience d'attendre ce qu'elle avoit à me raconter, le fit aprocher de mon lit avec elle. Je remarquai que cette curiosité le chagrina. Au lieu de commencer le recit que j'attendois, elle me fit un éloge si vague de la bonté de Madame & de l'intérêt qu'elle prenoit à ma santé, que M. de R.... s'aperçut luimême qu'elle usoit de quelque déguisement. Il s'imagina que c'étoit par ménagement pour l'état où j'étois; & me voyant en effet quelques marques d'agitation, il proposa à ma sœur de se retirer. Elle le suivit sans affectation; mais à peine l'eût elle vû tourner vers son apartement, que

revenant ſur ſes pas, elle s'aſſit auprès de mon lit, & elle me prit la main, qu'elle ſera avec un mouvement paſſionné. Je la regardai fixement. Je vis de l'émotion ſur ſon viſage, & je la priai de parler. Mon Dieu ! me dit-elle, par où dois-je commencer, & de quels termes me ſervirai-je pour vous aprendre ce que vous ne devez pas ignorer un moment. La preſence de Mr. de R. . . . m'a gênée. Je crois que vous m'aprouverez d'avoir attendu que je fuſſe ſeule avec vous. Ah ! mon Frere, ajoûta-t'elle en me ſerrant de nouveau les mains, quel recit ai-je à vous faire ?

Je confeſſe que cette préparation m'altéra le ſang, juſqu'à me cauſer une ſueur froide, dont je me ſentis les mains & le front tout humides. Ce n'eſt pas que l'air & le ton de ma Sœur euſſent rien de funeſte; mais je la voyois comme pénétrée d'étonnement & de triſteſſe, dans un tems où je n'attendois que de la conſolation, par l'arrivée & les derniéres promeſſes de Madame. Hélas ! lui dis-je, à quoi dois-je m'attendre encore ? Achevez donc promptement, ſi c'eſt quelque nouveau malheur. Elle ſe hâta de me répondre que c'en étoit un, mais un malheur paſſé, & qu'elle avoit regret que la maniére dont elle s'étoit expliquée parût me cauſer quelque allarme; qu'il lui étoit impoſſible néanmoins de me raconter avec plus d'ordre des choſes qui n'en pouvoient recevoir; qu'elle étoit encore embarraſſée où prendre le commencement de ſa narration; qu'elle ne pouvoit venir au nœud tout-d'un-coup, parce qu'il dépendoit de tant de circonſtances délicates, qu'elle ne ſe croyoit point capable d'en juger; qu'il falloit qu'elle les reprît l'une après l'autre, & que j'euſſe la patience de les entendre, en me perſuadant ſeulement d'avance que j'avois plus à eſpérer

qu'à craindre, & que Madame elle-même en portoit un jugement tout-à-fait favorable.

L'ardeur avec laquelle je l'écoutois ne me permettant point de l'interrompre, elle continua de me dire que Madame avoit couché à Chantilly la nuit précédente, qu'elle y avoit reçu le matin du même jour la visite de Fanny, & que c'étoit d'elle-même qu'elle avoit apris mon dernier malheur; qu'ayant été d'autant plus surprise de la voir, qu'elle s'étoit fait annoncer sous un nom suposé, elle lui avoit fait connoître d'abord qu'elle étoit informée de la vérité de ses avantures; que Fanny, dont le dessein étoit d'en venir elle-même à cette explication, s'étoit jettée aussi-tôt à ses genoux, avec une abondance de larmes & des sanglots si violens, que sa vie même avoit paru quelques momens en danger, qu'étant revenu à elle avec beaucoup de peine, elle avoit imploré de la maniére la plus touchante le secours du Ciel & la compassion de Madame; que ses plaintes, ses agitations & toutes les marques de son desespoir ne pouvoient être representées, & que Madame confessoit elle-même qu'elle avoit peine à comprendre comment une femme d'une complexion si délicate avoit pû ressentir, sans mourir, les mouvemens d'une si impétueuse douleur.

Madame qui ignoroit encore les nouvelles raisons qu'elle avoit de s'abandonner à cet excès d'affliction, avoit voulu d'abord la consoler avec sa bonté ordinaire, par tous les motifs qu'elle pouvoit tirer des dispositions de la Providence, & s'imaginoit que c'étoit le repentir qui agissoit sur son cœur avec cette violence; elle avoit commencé à lui parler de la douceur de son caractére, comme d'une raison d'espérer que je pourrois quelque

jour oublier ses foiblesses passées. Mais c'étoit-là, me dit ma Sœur, que ses larmes avoient recommencé avec une nouvelle abondance, & que dans la confusion de mille choses que son transport lui faisoit dire, tantôt me reprochant mon injustice, tantôt vantant son innocence, tantôt rapelant notre bonheur passé, & revenant toujours avec quelque exclamation douloureuse à mon nouveau mariage & à ma blessure, Madame qui étoit véritablement touchée de cette scène, & qui ne comprenoit rien à une partie de ce qu'elle entendoit, l'avoit priée de lui expliquer plus nettement en quoi elle avoit besoin de ses bons offices, & de l'aider à comprendre ce que signifioient ma blessure, mon mariage & l'injustice qu'elle me reprochoit. Elle avoit ainsi tiré d'elle quelques éclaircissemens interrompus, qui n'avoient fait qu'augmenter sa curiosité, parce que ne s'accordant point avec la plûpart des idées que je lui avois fait prendre de ma conduite par des recits tout différens, elle se trouvoit obligée de nous soupçonner l'un ou l'autre de dissimulation & de mauvaise foi ; & peut-être que l'impression presente d'un desespoir aussi vif que celui de Fanny, avoit fait pancher de son côté la balance. Quoiqu'il en soit, elle s'étoit cru interressée à lui donner toute l'attention nécessaire pour s'éclaircir, & c'étoit cet important entretien que ma Sœur craignoit de ne pouvoir me raporter assez fidèlement. Elle acheva néanmoins sa relation, dont je veux laisser le jugement à mes Lecteurs avant que de representer l'effet qu'elle produisit sur moi.

Fanny se prétendoit innocente ; & loin de se reconnoître au portrait que j'avois fait à Madame de sa trahison & de son infidélité, elle avoit traité de calomnies infernales toutes les accusa-

tions qu'on avoit formées contre sa vertu. Ce n'étoit pas sur moi néanmoins qu'elle en faisoit tomber le reproche. Non : elle confessoit, disoit-elle, que le Ciel m'avoit donné un cœur droit ; mais j'étois facile & crédule. Je m'étois laissé empoisonner par sa Rivale ; & c'étoit à cette femme détestée qu'elle attribuoit tous ses malheurs. Elle n'en avoit connu toute l'étenduë que depuis deux jours. Accablé de douleurs dans sa retraite de Chaillot, sur-tout depuis le fatal consentement que je lui avois fait demander à notre séparation, elle y invoquoit la mort comme le seul reméde d'une infortune qui ne pouvoit plus finir ; lorsque Gelin, qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidèle, étoit venu l'avertir du noir complot qui se tramoit à Charenton. Les liaisons qu'il y avoit en qualité de Protestant, lui avoient fait découvrir que je pensois à faire dissoudre mon mariage ; & qu'ayant besoin de prétexte pour autoriser une entreprise qui blessoit toutes les loix, je me fondois sur les plus affreuses impostures. Il lui avoit exagéré cet outrage, & la prenant par un autre intérêt, qui étoit celui de sa sureté même, dans le Couvent de Chaillot, où elle ne manqueroit point de passer bien-tôt pour une malheureuse adultére, & d'être exposée aux insultes, ou peut-être au châtiment, il l'avoit mise dans une situation de cœur & d'esprit si cruelle, qu'elle auroit préféré la mort à la Sentence du Consistoire dont elle étoit menacée. Il avoit profité adroitement de sa consternation pour lui proposer de sortir du Monastére & de se venger de moi en l'épousant ; mais n'ayant pû se faire écouter, il l'avoit quittée en affectant plus de douleur que de colére, & en lui promettant de hazarder sa vie même pour mériter la faveur qu'il lui de-

mandoit. Elle n'avoit point donné d'autre ſens à cette promeſſe que celui qui devoit naturellement ſe preſenter ; c'eſt-à-dire qu'elle attendoit des marques de zèle, des ſervices, tels qu'elle en avoit reçus de lui dans mille occaſions ; & ne prévoyant pas même qu'il fût capable de la ſecourir, elle n'avoit plus d'eſpoir que dans la bonté du Ciel ; lorſque le Chapelain de Chaillot, à qui elle avoit fait la confidence de ſes peines, étoit venu lui donner avis que le miſérable Gelin m'avoit aſſaſſiné dans ma propre maiſon, & qu'il s'étoit même ſervi de ſon entremiſe pour s'y faire introduire par un Chanoine de S. Cloud. Une nouvelle ſi terrible & ſi imprévuë l'avoit réduite au même moment à l'extrémité ; mon ingratitude, ma dureté, ma perfidie n'avoient point empèché l'amour de lui faire ſentir les plus mortels tourmens. C'étoit encore un de ſes miracles qu'elle eût retrouvé aſſez de force dans ſa tendreſſe même & dans le doute cruel où elle étoit de ma vie, pour s'informer auſſi-tôt de l'état où mon aſſaſſin m'avoit laiſſé. Ayant apris que mes playes n'étoient pas deſeſpérées, mais n'oſant preſenter à mes yeux un objet ſi odieux qu'elle me l'étoit devenu, elle avoit pris le parti, ſur le bruit qui s'étoit répandu de l'arrivée de Madame, & dans la confiance qu'elle avoit à ſa bonté, de recueïllir toutes ſes forces pour aller au-devant d'elle pour implorer ſa pitié, pour lui redemander ſon Epoux, ſon honneur, tout ce qu'elle avoit de cher & de précieux aux yeux de Dieu & des hommes, & pour mourir à ſes pieds, ſi elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Le caractére tendre & généreux de Madame l'avoit rendu extrêmement ſenſible à ce diſcours. Cependant comme elle n'avoit point oublié le dé-

tail de mes plaintes, qu'elle avoit pris plaisir à me faire répéter plusieurs fois, elle avoit demandé naturellement à Fanny, comment elle pouvoit être si touchée de mon accident, après m'avoir abandonné dans l'Isle de Sainte-Héléne, après les complaisances qu'elle avoit eûës pour un autre amant, après m'avoir livré sans pitié à tous les excès de la douleur & du desespoir; car j'en suis témoin, lui avoit dit cette excellente Princesse, j'ai vû des larmes qui n'étoient pas feintes, j'ai entendu des regrets & des soupirs qui partoient d'un cœur malheureux, & qui se croyoit trahi par l'amour. Fanny avoit paru embarrassée de toutes ces questions; & passant sur ce qui me regardoit comme si le sens en eut été obscur pour elle, elle avoit fait des plaintes améres de l'opinion que Madame avoit de sa conduite. Tout ce qu'il y a de sacré au Ciel & sur la terre avoit été attesté en faveur de son innocence. Elle avoit confessé que sa fuite de Sainte-Héléne pouvoit passer pour une démarche libre & imprudente dans l'esprit de ceux qui ignoroient le triste état où mon mépris l'avoit réduite; mais n'ayant rien à se reprocher, & se sentant aussi sûre de son innocence que de sa misére, elle ne s'attendoit pas, avoit-elle répondu, qu'une Princesse toute généreuse, dont elle venoit solliciter la compassion & le secours, pût prendre plaisir à augmenter sa tristesse par des imputations si cruelles & si peu méritées? L'air consterné dont elle avoit accompagné cette courte justification, avoit tellement touché Madame, que ne se sentant point la force de l'affliger davantage, & par un effet peut-être du penchant qu'elle m'avoit toujours marqué pour elle, il n'avoit plus été question que de caresses, de consolations, & de tous les témoignages de bonté dont cette aimable Princesse assaisonnoit

toujours ses faveurs. Elle avoit embrassé Fanny avec une vive tendresse ; elle avoit plaint ses peines, elle l'avoit flâtée sur ses charmes ; elle l'avoit exhortée à tout espérer de l'avenir ; & formant à l'heure même du projet digne de sa générosité sur l'opinion qu'elle prenoit déja de son innocence, & sur la certitude qu'elle avoit de la mienne, elle avoit fait apeler un de ses Gentilshommes qu'elle avoit chargé de la commission que j'avois reçuë après midi, & de l'ordre de me faire transporter le soir à S. Cloud, si mes blessures me le permettoient. Son premier soin avoit été de s'informer si j'y étois à son arrivée. Ma sœur ajouta que dans l'ardeur qu'elle lui avoit marquée pour me voir & pour m'aprendre d'autres circonstances qu'elle se réservoit à me communiquer elle-même, elle la croyoit capable de venir me surprendre dans ma maison.

J'étois immobile pendant ce recit. Toute l'attention de mon ame étoit fixée par la nouveauté de tant d'objets qui se presentoient en foule à mon imagination. Il ne falloit rien craindre de l'agitation de mes esprits pour ma blessure. Jamais un calme si profond n'avoit régné dans tous mes sens. Fanny innocente ! Fanny telle que je l'avois aimée ! Un tel prodige étoit-il au pouvoir du Ciel ? L'innocence peut-elle être renduë à une perfide ? Je ne l'avois pas perduë de vuë un moment pendant le discours de ma sœur ; je l'avois suivie dans toutes ses attitudes & tous ses mouvemens ; à genoux aux pieds de Madame ; pâle, prête à s'évanoüir, fondant en larmes & prononçant mille fois mon nom avec autant de soupirs. J'avois observé curieusement ses yeux, son visage, le son de sa voix. J'avois tiré des indices de ses moindres traits & des conjectures du plus leger changement. Enfin revenant à moi-même

après cette eſpéce de ſonge, je me tournai vers ma ſœur qui attendoit impatiemment ma réponſe. Non, lui dis-je avec une obſtination qui la ſurprit, je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuſes aparences. Puis ſortant malgré moi de cette fauſſe tranquilité qui commençoit à me peſer : Ah ! m'écriai-je avec le plus amer ſentiment du monde, ce n'eſt plus un bonheur auquel il me ſoit permis de penſer, & j'ai honte de l'ardeur avec laquelle je le ſouhaite encore.

Mais ſi votre cœur le deſire, reprit ma ſœur, pourquoi vous refuſez-vous la ſatisfaction de l'eſpérer, juſqu'au nouvel éclairciſſement que Madame vous promet ? C'eſt une douceur que vous dévriez ſaiſir avidement dans l'état où vous êtes. Je ne me ſuis hâtée de vous voir que dans cette vuë. Je vous demande à vous-même, lui répondis-je, ce que vous penſez de votre recit au fond du cœur. Etes-vous aſſez aveugle pour ne pas lire au travers de tous ces artifices ? Faut-il ici des yeux ſi perçans ? Il n'y a que la bonté extrême de Madame & ſa prévention, qui puiſſent mettre un voile ſi épais ſur les ſiens. Qu'aura-t'elle de plus à m'aprendre ? Encore des larmes, des plaintes, des cris de douleur : c'eſt un langage auſſi familier à l'impoſture qu'à l'innocence. Ce qu'il falloit juſtifier, c'étoit la trahiſon d'une infâme qui a pris le tems de mon ſommeil pour quitter mon lit & ſe jetter entre les bras de l'indigne aſſaſſin qu'elle m'a préféré ; c'étoit la lâcheté qu'elle a euë de l'aimer, le crime qu'elle a commis en m'ôtant ſon cœur, la honte ineffaçable dont elle s'eſt couverte en courant volontairement le monde avec ſon raviſſeur, l'affreux état où elle m'a jetté, & peut-être le noir deſſein de ma mort, auquel elle s'efforce en vain de déguiſer la part que ſon amant lui a fait prendre. Ce-

pendant la perfide ose encore attester le Ciel, qui ne doit plus lui réserver que des châtimens. Elle a le front de m'accuser d'injustice & de cruauté! Moi, ma sœur! continuai-je avec un redoublement d'indignation, moi qui n'en ai jamais eu que pour moi-même par les tristes effets d'une honteuse constance & d'une douleur insensée qui m'ont mis vingt fois au bord du tombeau. Elle se plaint que je me prépare à un nouveau mariage, lorsqu'avec un reste d'honneur elle devroit le desirer elle-même pour ensévelir éternellement la mémoire du sien; elle crie impétueusement, elle pleure avec éclat. Ne voyez-vous pas l'orguëil & l'hypocrisie qui se prêtent la main, & qui joüent habilement le rôle de la vertu? Femme sans pudeur! Monstre horrible! L'ombre de ton pere ne reviendra-t'elle pas pour t'épouventer par ses menaces, & pour t'inspirer du moins quelques remords?

L'agitation où je retombois insensiblement porta ma sœur à rompre cet entretien pour me parler de Gelin & des mesures que Madame avoit déja prises avec les Juges de Saint-Cloud. Sans répondre directement aux instances que je lui avois fait faire d'employer son autorité pour le sauver du suplice, elle avoit fait apeler le Chef de la Justice, & lui avoit témoigné en presence de ma sœur qu'elle souhaitoit que les procédures fussent encore suspenduës quelques jours. Après avoir tiré de lui cette assurance, elle l'avoit prié de lui envoyer le lendemain le Criminel sous une bonne garde, & d'avoir soin que ses mains fussent liées assez étroitement pour ne causer d'inquiétude à personne. Son dessein étoit non-seulement de le voir, par la curiosité que ses avantures devoient lui inspirer, mais de l'entretenir seule & de le faire raisonner sur une infinité de points

qu'elle vouloit aprofondir. Elle avoit particuliérement recommandé au Juge d'éviter l'éclat, & l'ordre étoit donné d'employer un carosse du Château : il ne faut pas douter, me dit ma sœur, que la vûë de Madame ne soit d'éclaircir bien des doutes, & que ce soin ne serve ensuite à nous procurer quelques lumiéres ; car malgré la force de vos raisons, ajouta-t'elle, & la crainte de vous causer trop d'agitation qui m'empêchoit tout à l'heure d'y répondre, je ne puis m'empêcher de répéter encore que j'ai le même penchant que Madame à croire aujourd'hui votre épouse moins coupable. Je laisse continua-t'elle, sa fuite avec Gelin & sa longue absence, dont j'avouë que le nœud m'embarrasse toujours ; mais quand je me rapelle le fond de son caractére, sa douceur, sa droiture, sa haine pour l'artifice, & tant d'au-d'autres qualités excellentes que je lui ai connuës dans une longue familiarité ; quand je songe surtout à cette modestie scrupuleuse & timide que j'ai remarquée mille fois dans les moindres circonstances de sa conduite, & que je la compare à l'excès d'effronterie & d'impudence dont elle auroit eu besoin pour soutenir le rôle audacieux que vous lui attribuez aujourd'hui ; je ne trouve rien dans mes idées qui m'aide à raprocher des choses si éloignées ; d'ailleurs Madame n'est pas une Princesse à qui l'on puisse reprocher de la legéreté & de la précipitation. Elle s'est entretenuë long-tems avec elle, elle l'a fait parler, elle l'a écoutée ; comptez que, dans une scène de cette nature, les personnages contrefaits n'en imposent pas long-tems à un spectateur éclairé, qui connoît le vrai ressort des passions par une continuelle expérience du monde. Cependant Madame est tout-à-fait déclarée pour elle, & je ne vous ai pas dit qu'elle n'a même souffert qu'impa-

tiemment mes objections. J'interrompis ma sœur. Que voulez-vous conclure, lui dis-je, que Fanny est innocente, & que c'est nous qui sommes coupables? qu'elle m'a quitté par tendresse? qu'elle a suivi Gelin par un effort de fidélité conjugale? Non, répondit ma sœur, mais je cherche quelque tempéramment qui puisse concilier tant de contrariétés. Si vous ne pouvez la croire innocente, croyez-la touchée d'un repentir qui surpasse peut-être ses fautes. J'allois l'interrompre encore pour lui faire sentir que c'étoit la défendre mal, lorsque tournant la tête vers la porte de ma chambre où j'entendois quelqu'un qui s'avançoit doucement, je reconnus le P*** mon zèlé Directeur. Il avoit empêché mes domestiques de m'annoncer son arrivée; & me faisant valoir cette attention, qui venoit de la crainte d'interrompre mon repos, il me protesta dans les termes les plus tendres que personne n'avoit été si touché que lui de ma funeste avanture. Il en avoit apris la nouvelle à Saint-Cloud, me dit-il, de la bouche même de Madame, qui lui avoit fait un reproche d'être informé si tard de la triste situation d'un de ses meilleurs amis; & n'ayant pas besoin d'autre aiguillon que son zèle, il venoit me rendre aussi-tôt les devoirs de l'amitié.

Quoique la sincérité de son compliment me fut aussi suspecte que sa presence m'étoit incommode, j'eus la patience de l'entendre, & de vouloir éprouver jusqu'où il étoit capable de porter la dissimulation. Sa curiosité sur la cause & les circonstances de mes blessures, n'avoit point été satisfaite à Saint Cloud, parce que le secret étoit une des principales faveurs que j'avois pris la liberté de faire demander à Madame. Aussi n'avoit-il rien épargné depuis un quart-d'heure qu'il étoit chez moi pour tirer la vérité de mes

domeſtiques. Toute ſon adreſſe n'ayant pû leur faire oublier mes ordres, il avoit vu Madame Lallin, qui ne s'étoit pas laiſſé pénétrer plus facilement. On s'étoit contenté de lui dire, ſuivant le bruit que j'en avois fait répandre, qu'un furieux avec qui j'avois eu quelque démêlé dans une Ville étrangére, m'avoit ſurpris dans ma chambre & m'avoit aſſaſſiné lâchement pour ſe venger. Peut-être y trouva-t'il peu de vrai-ſemblance; mais remettant à s'éclaircir par d'autres voyes, il affecta de m'en parler dans le ſens que je paroiſſois deſirer, & il m'exhorta d'un ton fort chrétien à faire au Ciel le ſacrifice de mon reſſentiment. Ma ſœur, qui haïſſoit juſqu'à ſon nom, depuis l'aveu que M. Lallin nous avoit fait de ſa malignité, prit occaſion de quelque affaire domeſtique pour ſe retirer & me laiſſer ſeul avec lui.

A peine étoit-elle ſortie, que paroiſſant ſe recueïllir & méditer quelque choſe d'importance, il ceſſa de m'entretenir pendant quelques momens. Dans la foibleſſe où j'étois, & l'imagination remplie des derniéres réflexions de ma ſœur, je ne pouvois avoir beaucoup d'ardeur pour la converſation; ainſi j'attendois patiemment qu'il lui prît envie de parler. Enfin, rompant le ſilence avec un air compoſé, il me dit que malgré la crainte de me cauſer un peu d'incommodité par un long diſcours, l'amitié dont il faiſoit profeſſion pour moi, ne lui permettoit pas de différer un moment quelques ouvertures qu'il croyoit néceſſaires à ma ſûreté; que ſans me recommander le ſecret, il ſe flâtoit que j'allois ſentir moi-même de quelle conſéquence il étoit pour lui que j'y fuſſe fidèle, & qu'il n'y avoit effectivement que la certitude de ma diſcrétion & le ſincére attachement qu'il me portoit, qui puſſent

faire passer un homme de sa profession sur les raisons qui l'obligeoient au silence. Vous êtes depuis quelques mois à S. Cloud, continua-t'il en baissant la voix, & dans quelque solitude que vous y ayiez vécu, vous ne devez pas douter que mille gens ne vous y ayent observé. Ceux qui vous voyent de loin, sans connoître aussi parfaitement que moi l'innocence de vos mœurs & la sagesse de vos principes, ont pris de vous une opinion si peu favorable, que l'ayant communiquée à quelques personnes d'autorité, elle vous expose à tout ce qu'un honnête homme peut apréhender de plus fâcheux. Figurez-vous, poursuivit-il, que les uns vous font passer non-seulement pour un homme sans religion, mais pour le corrupteur de celle d'autrui; les autres plus particuliérement pour un Emissaire des Protestans voisins de la France, qui n'êtes ici que pour répandre ou confirmer l'erreur, & pour faciliter l'évasion des Deserteurs du Royaume. Vos accusateurs citent l'exemple de M. de R. qui se prépare, disent-ils, par vos conseils à se retirer en Angleterre. Ils citent sa Fille, qu'ils croyent refugiée chez vous, où l'on doute si son honneur est plus en sûreté que sa religion. On s'efforce ainsi d'irriter contre vous l'autorité civile & le zèle Ecclésiastique. Les plus ardens ont proposé de vous faire arrêter, pour éclaircir par le fond votre conduite & vos desseins. L'ordre en seroit déja porté, si je n'avois eu le bonheur de le faire suspendre par le zèle avec lequel j'ai pris vos intérêts. Votre péril m'a touché jusqu'au fond du cœur, ajoûta-t'il en me jettant un regard tendre, j'ai loüé votre esprit & votre sçavoir, j'ai parlé de vous comme d'un homme de distinction que Madame honore de son amitié, & qui méritoit d'être respecté, sur-tout dans

l'absence de cette Princesse qu'on risqueroit d'offenser en vous maltraitant. J'ai demandé du tems pour vous observer de plus près, & j'ai promis un raport exact & fidéle. Enfin je me suis rendu votre caution pendant quelques semaines, qui m'ont été accordées pour veiller sur vos démarches ; j'aurois fait davantage, si je n'avois apréhendé de me rendre suspect par un excès de zèle.

Il ne paroissoit pas prêt à s'arrêter ; mais je l'interrompis. Le souvenir des aveux de Madame Lallin m'étoit trop present, pour ne pas démêler tout-d'un-coup que ces protestations de service & d'amitié, étoient autant d'artifices. La persécution que j'avois à craindre étoit celle qu'il m'avoit suscitée, & tout ce détail n'étoit que l'histoire de sa propre haine, à laquelle il donnoit un autre nom. Il ne me restoit que ses motifs à pénétrer ; mais je n'eus pas besoin non plus de me consulter long-tems pour juger que ses premiéres démarches ayant eu peu de succès, & le retour de Madame lui faisant prévoir que j'allois être plus à couvert que jamais sous une si puissante protection, il vouloit tirer avantage de sa malignité même, soit pour se rétablir dans ma confiance par de fausses marques d'attachement, soit pour faire renaître plus aisément l'occasion de me trahir à l'ombre de la familiarité & de l'amitié. Cette pensée me causoit assez d'indignation pour me faire rompre toutes sortes de mesures ; cependant forcé par mille raisons de garder des ménagemens, je me contentai d'interrompre un discours que je n'étois plus capable de suporter. Ma reconnoissance, lui dis-je, sera proportionnée à vos services. Je suis dans un état, ajoutai-je avec un soupir, où l'on ne peut me chagriner sans cruauté ; mais j'a

une ſi juſte confiance dans la juſtice du Roi, dans la bonté de Madame, & dans la droiture de mon propre cœur, que des craintes de cette nature ne peuvent me cauſer le moindre trouble. Je mépriſe ceux qui penſent à me perſécuter, parce que je n'ai donné à perſonne aucun ſujet de me haïr. Il vouloit repliquer. Je le priai civilement de conſidérer que le repos m'étoit néceſſaire, & de remettre le reſte de cet entretien après ma guériſon. Enfin s'étant levé, je me croyois délivré de ſa preſence; mais il s'arrêta encore, & ſe baiſſant vers moi: s'il eſt vrai que la belle Cecile ſoit chez vous, me dit-il affectueuſement, vous m'accorderez ſans doute la liberté de la voir. Quelque chagrin que cette propoſition me cauſât, comme j'y étois à demi préparé, je me hâtai de lui répondre ſans aucune marque d'embarras, que c'étoit M. de R. qu'il devoit obtenir la permiſſion qu'il me demandoit, que Cecile étoit en effet chez moi, mais avec ſon pere & ma belle-ſœur, & que l'innocence de mes ſentimens ne demandant aucun miſtére, je confeſſois volontiers qu'elle devoit être bien-tôt mon épouſe; il me ſerra la main avec un air d'aprobation, il me fit entendre par un ſouris qu'il croyoit en lire beaucoup plus au fond de mon cœur.

L'indiſcrétion de Madame Lallin m'avoit mis dans la néceſſité de m'expliquer avec cette ouverture, car je ne pouvois entreprendre de faire paſſer ſes aveux pour des imaginations, ni même de tenir plus long-tems le deſſein de mon mariage & mes autres deſſeins cachés. Cependant un preſſentiment ſecret ſembloit m'avertir que je commettois une imprudence. M. de R... à qui je communiquai auſſi-tôt ce qui venoit de m'arriver, en eût la même opinion, quoiqu'il

reconnut en même-tems que si c'étoit une faute, elle avoit été indispensable. Sa qualité de Sujet du Roi rendant ses craintes beaucoup plus vives que les miennes, il me dit naturellement qu'il croyoit desormais sa Fille aussi peu à couvert dans ma maison que dans la sienne, & que l'état de ma santé ne pouvant me permettre sitôt de finir l'affaire de Charenton, il en revenoit au premier conseil que je lui avois donné de faire partir Cecile pour Roüen. Il avoit pris des mesures pour se défaire secrettement de son bien. Si elles réüssissent, me dit-il, aussi promptement que je l'espére, je prévois que je me trouverai libre à peu près dans le même-tems que vous commencerez à vous rétablir de vos blessures. Alors notre départ ne sera pas différé d'un moment. Qui empêche même, ajouta-t'il, que vous ne fassiez partir vos Dames avec ma Fille, & que nous ne disposions ainsi de longue main tout ce qui peut hâter notre voyage ?

Je ne pouvois rien oposer de raisonnable à ce projet. La peine que devoit me causer l'éloignement de Cecile étant balancée par la vuë des dangers que son pere me faisoit apréhender pour elle, je me sentis le cœur plus facile à gouverner qu'il ne l'eût été dans d'autres circonstances; ou plûtôt pour ne rien laisser d'obscur dans mes plus intimes sentimens, le trouble qui me restoit du dernier entretien de ma sœur, & l'abattement inexprimable dans lequel j'étois tombé par tant de degrés, m'avoient presque réduit à ne plus distinguer par quels mouvemens j'étois le plus agité. Dans cette confusion de cœur & d'esprit, que je ne me sentois ni la force ni la volonté d'eclaircir, je résolus d'abandonner à un homme dont la sagesse & la discrétion m'étoient connus, des soins que je ne pouvois prendre moi-même.

Oüi, lui dis-je, faites-les partir si elles y consentent ; je remets tout à votre amitié. Il se hâta plus que je ne pensois d'exécuter cette résolution. A peine le P. fut-il retourné à S. Cloud pour se rendre au souper de Madame, qui lui avoit donné ordre de lui raporter des nouvelles de ma santé, qu'il déclara à sa fille & à ma belle-sœur le parti que nous avions pris de concert. Il fallut se pourvoir sur le champ de tout ce qui étoit nécessaire pour la route. En moins d'une heure le carosse fut prêt & mes gens à cheval. Drink que Mylord Clarendon avoit vû à ma suite à Orléans, fut chargé de lui expliquer les raisons de cette fuite précipitée, & de le prier de ma part au nom de l'amitié qu'il m'avoit jurée, d'accorder un asile auprès de son Epouse à ce que j'avois de plus cher. Cecile partit au milieu de la nuit, avec ma belle-sœur, ma niéce & mes deux fils. Nous avions compris aussi Madame Lallin dans cette disposition, mais elle demanda instamment la liberté de demeurer. Ses avantures passées, dont le souvenir ne pouvoit être encore effacé à Roüen, ne lui permettoient guéres d'y reparoître avec bienséance ; & ma sœur avoit d'autant plus goûté cette raison, que ne s'éloignant de Saint Cloud qu'à regret dans l'incertitude de ma guérison, elle étoit bien-aise de laisser auprès de moi une personne dont le zèle pouvoit supléer au sien.

Quoique le sommeil n'eût pas succédé un moment à toutes les agitations que j'avois essuyées, ce ne fut que le lendemain à l'heure du réveil que j'apris de M. de R. le départ de Cecile & de ma Belle-sœur. Il ne me cacha point qu'outre l'inquiétude qui le tourmentoit pour sa fille, l'envie de m'épargner de nouvelles peines dans une séparation qui m'auroit été douloureuse,

l'avoit porté à les faire partir ſans me dire adieu. L'impatience de les revoir, me dit-il, ſera un motif de plus pour vous faire hâter votre guériſon. Comme il ne laiſſoit pas de remarquer que je recevois cette nouvelle avec de profonds ſoupirs, il ajouta que le deſſein de ma ſœur étoit de revenir dans peu de jours, ou du moins auſſi-tôt qu'elle auroit pourvû à la ſureté de nos enfans ; quelle nous aporteroit quelques lumiéres, qu'il l'avoit priée de ſe procurer ſecrettement ſur les moyens de faciliter notre paſſage en Angleterre ; que nous ne perdrions pas enſuite un moment, dût-il abandonner tout ſon bien : que pour les démarches qu'il avoit faites au Conſiſtoire, il étoit d'avis de les interrompre ſans retour, puiſque l'état où j'étois, ne permettoit point de les pouſſer avec une certaine ardeur, & que toute la diligence dont on pourroit uſer après mon rétabliſſement n'égaleroit point celle avec laquelle nous pourrions nous rendre à Londres, & terminer la difficulté par des voyes beaucoup plus courtes. Ainſi, conclut-il, tout dépendra du ſoin que vous allez prendre d'entretenir le calme dans votre cœur & votre eſprit, pour ne rien opoſer à l'effet des remédes. Je ne lui répondis point. Il n'en prit pas moins une plume, pour écrire de ma part à Mylord Clarendon : & m'ayant lû ſa Lettre qui n'étoit qu'une confirmation des ordres qu'il avoit donnés à Drink, il me la preſenta pour la ſigner. Je la ſignai avec le même ſilence. Il me quitta pour faire partir un autre de mes gens qu'il avoit réſervé pour la porter.

Mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter ici trop longtems à faire obſerver ma ſituation ; mais je dois confeſſer que j'étois peut-être au dernier état où la force & la conſtance ayent jamais été rédui-

tes. Ce n'étoit plus des mouvemens de douleur ni des agitations violentes ; le pouvoir de les ſentir étoit comme éteint dans mon cœur. Ce que je voudrois repreſenter n'a point de reſſemblance avec les ſentimens connus. C'étoit une langueur qui tenoit de l'inſenſibilité plûtôt que du deſeſpoir, mais dont l'effet étoit mille fois plus terrible que tout ce que j'avois jamais reſſenti de plus funeſte, puiſqu'il ſembloit tendre à l'obſcurciſſement de toutes mes facultés naturelles, & me conduire par degrés à l'anéantiſſement. J'avois tous mes malheurs preſens, & cette vûë ne me cauſoit plus d'émotion. Je n'étois plus capable ni de les diſtinguer, ni de les comparer, ni de faire deux réflexions ſuivies ſur leur nombre & leur force. Leur aſpect n'en étoit pas moins horrible, mais ils étoient vis-à-vis de moi comme une troupe d'aſſaſſins cruels, qui ſe repoſeroient tranquilement près d'un malheureux ſur lequel ils auroient exercé toute leur rage ; & moi ſans épouvante & ſans mouvement près d'eux, comme ſi je n'euſſe plus rien eu à attendre de leur fureur après tout ce que j'en avois eſſuyé. Affreuſe extrémité, que je ne puis me rapeler encore ſans trouver un reſte de conſternation dans mon ame ! Il eſt vrai que la perte de mon ſang & l'épuiſement de mes eſprits cauſé par ma bleſſure, pouvoit contribuer beaucoup à cette eſpéce d'égarement. La nouvelle imprévuë du départ de Cecile & de ma famille avoit achevé d'affoiblir ma raiſon en m'ôtant l'unique ſoutien qui me reſtoit. Je ne tenois plus à rien ; tout ſembloit ſe dérober autour de moi. J'étendois la main par intervales, comme pour ſaiſir les ſeules choſes auſquelles je croyois pouvoir m'attacher ; & la tenant étenduë ſans pouvoir même la ſerrer, il n'y avoit point d'inſtant où je ne me cruſſe prêt

à tomber dans un vuide immenſe, qui me cauſoit comme j'ai dit, la même horreur que l'aproche du néant. Les Chirurgiens me rapelérent un peu à moi-même par divers ſecours qu'ils me forcérent d'accepter avant que de viſiter mes playes. Ils aſſurérent après les avoir panſées, qu'elles étoient moins dangereuſes qu'ils ne l'avoient cru les deux jours précédens. Mais qu'auroit-ce été ſi la prudence & l'amitié de M. de R.... ne m'euſſent caché ce qu'il aprit avant la fin dujour ?

Les Dames étoient parties ſous l'eſcorte de cinq hommes, aſſez réſolus & aſſez bien armés pour les déſendre contre toutes ſortes d'accidens pendant une marche qui ne pouvoit durer plus de vingt-quatre heures. Cependant à la pointe du jour, qui commença à les éclairer vers Saint-Germain, l'équipage fut arrête par une compagnie de Gardes à cheval, qui impoſérent reſpect à mes gens en leur faiſant voir un ordre du Roi. Drink ne manquoit pas plus d'eſprit que de réſolution. Il conçut que la réſiſtance ne pouvoit être d'aucun avantage, & ſe perſuadant d'abord qu'il étoit uniquement queſtion de Cecile, il pria l'Officier de lui expliquer plus particuliérement ſes intentions. Aprenant que l'ordre regardoit indifféremment les Dames & les Enſans qui étoient dans la voiture, il ſe réduiſit à demander dans quel lieu on ſe propoſoit de les conduire, & à obtenir la liberté de les ſuivre. On refuſa de le ſatisfaire d'abord pour le lieu, mais le reſte lui fût accordé, & l'Officier qui paroiſſoit exécuter à regret ſa commiſſion, lui permit au même moment de détacher un homme de l'équipage, pour aporter cette fâcheuſe nouvelle à Saint-Cloud. Le Meſſager ne trouvant point chez moi M. de R.... qui s'étoit rendu au Château pour recevoir les odres de Madame,

dame, & s'informer de ce qui s'étoit passé au sujet de Gelin, eut la discrétion de passer sans s'ouvrir à personne ; & n'ayant point tardé à le joindre, il eut encore la prudence de lui communiquer si secretement le malheur qu'il venoit lui annoncer, qu'il le rendit absolument maître de le cacher ou de le découvrir à son gré. M. de R.... étoit un homme d'esprit & d'expérience, que le ressentiment le plus vif & le plus imprévû n'étoit point capable d'engager dans une fausse démarche. Quoique les circonstances fussent si claires, qu'il ne pouvoit douter un moment du sort de sa Fille, & qu'il ne fût pas moins aisé de juger de quelle main le coup étoit parti, il vit le *** qui étoit encore à Saint-Colud, sans laisser paroître la moindre altération. Mais s'étant procuré l'honneur d'entretenir secretement Madame, il lui ouvrit son cœur en lui demandant sa protection. Ce n'étoit pas une chose exraordinaire qu'une Protestante de l'âge de Cecile fût enlevée à son Pere, pour être instruite dans un Couvent ; & comme il n'étoit point à craindre qu'elle y fut maltraitée, Madame ne trouva point le mal aussi terrible que M. de R... se le figuroit. Cependant elle regarda d'un autre œil ce qui étoit arrivé à ma Belle-sœur & à mes enfans, qui étans étrangers & se disposans à quitter un Païs où ils ne s'étoient rendus coupables de rien, ne pouvoient être arrêtés avec aucune aparence de justice. Ce tour qu'elle donna d'abord à sa réponse auroit moins chagriné M. de R... s'il eût conçu que c'étoit la seule envie de l'obliger qui lui faisoit déguiser une partie de ses sentimens; car prévoyant bien qu'elle auroit peine à faire excepter Cecile d'un usage qui s'observoit dans toutes les parties du Royaume à l'égard des Protestans Sujets du Roi, elle pensoit à lui rendre service indirectement, en portant ses plaintes à

le Cour au nom de ma Belle-ſœur, & en demandant la liberté non-ſeulement pour elle, mais pour toutes les perſonnes qui l'accompagnoient, & qu'il étoit aiſé avec un peu de faveur, de faire paſſer pour autant d'Etrangers. Madame, qui formoit ſur le champ ce projet, ne s'expliqua point aſſez ouvertement pour calmer les allarmes de M. de R.... Il crut remarquer de la froideur ſur mon viſage : & n'inſiſtant pas plus long-tems, il ſe retira pour chercher quelque reméde plus convenable à ſon impatience.

Il revint néanmoins chez moi ; mais affectant de me cacher ſa peine, il ne me parla que de Gelin, & de la curioſité que Madame avoit euë de l'entretenir. Elle avoit paſſé près d'une heure avec lui. On ignoroit encore le ſujet d'une converſation ſi extraordinaire, & Gelin avoit été reſſerré enſuite dans la même priſon, mais le Géolier avoit reçu ordre de le traiter avec plus de douceur, ſans ceſſer de le garder étroitement. Avec quelques précautions qu'il eût été conduit au Château, il avoit été difficile de le dérober aux yeux de tout le monde. Quelques femmes de Madame qui s'étoient efforcées de prêter l'oreille à l'entretien ſecret, croyoient l'avoir entendu parler de repentir & d'eſpérance de grace. Ce qui augmentoit l'obſcurité du myſtére, c'eſt qu'immédiatement après l'avoir renvoyé, Madame avoit fait partir un Officier de confiance, pour une commiſſion ſecrete. On raiſonnoit beaucoup ſur cette démarche, dont perſonne ne pénétroit la cauſe. Mr. de R . . . lui-même que j'avois prié de s'expliquer avec la Princeſſe ſur le ton d'un homme qui avoit toute ma confiance, n'avoit reçu d'elle pour toute réponſe que des ſouhaits ardens pour ma guériſon, & de nouvelles aſſurances du ſoin qu'elle prenoit de mon bonheur. Il me dit apres ce recit, que les

Chirurgiens ayant meilleure opinion de mes blessures, & l'assurant que ma vie n'étoit point en danger, il alloit me quitter jusqu'au jour suivant, & me remettre au zèle de Madame Lallin. L'envie de disposer ses affaires pour notre départ fut le seul motif qu'il m'aporta.

Son absence dura moins qu'il n'avoit pû se l'imaginer. En sortant de ma chambre, il trouva Drink qui arrivoit avec toute la vîtesse de son cheval, & qui lui épargna des soins qu'il alloit prendre inutilement. Pour suivre la loi que je me suis imposée jusqu'ici de m'attacher à l'ordre des événemens, je ne dois pas remettre plus loin des explications que je n'obtins moi-même qu'à la longue & par degrés. Il étoit vrai, comme je me le figurois, que le P. cherchoit aussi ardemment l'occasion de me chagriner, qu'il avoit desiré auparavant celle de me servir & de me plaire; mais beaucoup plus avancé que je ne m'en étois défié, la visite qu'il m'avoit renduë la veille, & que j'avois regardée comme un voile dont il vouloit couvrir ses desseins, en étoit déja l'exécution. Si l'espérance qu'il avoit euë de me perdre moi-même avoit été refroidie par le refus qu'on avoit fait de suivre ses instigations, & s'étoit peut-être évanoüie tout-à fait par le retour de Madame, il avoit résolu de me causer du moins le plus mortel déplaisir, dont il me crût capable, en m'ôtant Cecile, & en me privant d'un bien que je ne voulois plus tenir de lui. Cette entreprise lui avoit peu coûté. Rien ne paroissoit si loüable dans un Etat Catholique, que le soin de faire instruire les jeunes Protestans, & ce prétexte étoit employé à toute heure pour enlever du sein de leur famille des enfans de toutes sortes de conditions. C'étoit le coup que Mr. de R... avoit toujours apréhendé, Mais il devint bien plus

infaillible, plus facile, lorſque le P. ayant repreſenté que Cecile étoit perduë entre mes mains, parce que je me propoſois de l'épouſer & de la conduire en Angleterre, il eut fait voir en même-tems que dans l'état où me réduiſoient mes bleſſures, elle pouvoit m'être enlevée ſans bruit, & peut-être ſans que perſonne de ma maiſon s'en aperçût. Il ſe chargea lui-même de ſervir de guide aux Gardes, & de lever tous les obſtacles. C'étoit dans cette vuë qu'il étoit venu chez moi; les ouvertures qu'il m'avoit faites étoient moins pour ſe rétablir dans mon amitié, dont il ſentoit bien qu'il n'avoit plus rien à ſe promettre, que pour s'aſſurer par tant de civilités la permiſſion de voir Cecile, & s'il eut été néceſſaire, celle de paſſer la nuit dans ma maiſon, que je ne pouvois lui refuſer avec bienſéance, même en le croyant perfide. Il avoit voulu reconnoître l'apartement qu'elle occupoit, & ſi c'étoit encore celui du Parc, où rien n'auroit été plus facile que de la ſurprendre.

En effet après m'avoir demandé la liberté de la voir, & s'en être ſervi pour tirer adroitement d'elle & des autres Dames toutes les lumiéres qu'il deſiroit, il n'avoit plus penſé qu'à joindre les Gardes, avec leſquels il étoit convenu d'un rendez-vous. Mais avant que de ſortir, ſa curieuſe malignité avoit encore trouvé plus heureuſement de quoi ſe ſatisfaire. En quittant les Dames, il avoit vû rentrer dans leur apartement Mr. de R.... qui ſortoit du mien. Il avoit évité ſa rencontre, & ne doutant point qu'il ne dût leur parler de ſa viſite, il étoit retourné ſans bruit à leur porte, où il n'avoit pas perdu un ſeul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir, & des circonſtances de leur marche. C'en étoit plus qu'il n'eût oſé prétendre, s'il eût eu lui-

même la diſpoſition des événemens. Il ſe hâta de paroître au ſouper de Madame, pour couvrir juſqu'au bout l'impoſture ; ſes Gardes l'attendoient aux environs de Saint Cloud, & la trahiſon pouvoit être exécutée à vingt pas de mes murs ; mais un autre projet, que ſa haine lui inſpira dans cet intervale, lui fit différer ſon deſſein de quelques heures. Il crut que le moyen de m'accabler encore plus cruellement, étoit de faire arrêter en même-tems ma Sœur avec ſa Fille & mes enfans. Comme il falloit un nouvel ordre, il dépêcha un de ſes Gardes avec quelques lignes de ſa main, par leſquels il avertiſſoit M. D. L. que Cecile partoit cette même nuit pour l'Angleterre, accompagnée de pluſieurs Enfans de la Religion qui ſe ſauvoient comme elle hors du Royaume, & qu'il étoit facile de ſe ſaiſir d'une ſi belle proye. Le Garde revint avec l'Expédition, que le reſte de l'Eſcoüade attendoit, & faiſant la derniére diligence, ils joignirent l'équipage près de Saint Germain. L'ordre portoit que les Filles fuſſent conduites au Couvent le plus proche du lieu où elles ſeroient arrêtées, & les garçons chez les PP. Jéſuites au Collége de Loüis le Grand.

L'Officier qui commandoit les Gardes n'avoit point eu d'autre raiſon pour refuſer d'abord de s'expliquer ſur le lieu, que la crainte de trouver quelque réſiſtance ; mais ne voyant que de la douceur & de la triſteſſe dans les captifs, il confeſſa à ma Sœur qu'il avoit la liberté du choix, & il fut aſſez civil pour le faire dépendre d'elle-même. Quoiqu'elle dût regarder du même œil toute demeure dont on prétendoit lui faire une priſon, un mouvement d'inclination pour Fanny lui fit demander Chaillot. Elle y fut menée à l'inſtant avec Cecile & ſa Fille ; mes deux Fils furent conduits le même jour au Collége des

Jésuites. Drink ayant vû ses services inutiles ; étoit revenu aussi-tôt avec le reste de mes gens, pour rendre compte de son malheur à M. de R ; & le premier ordre qu'il reçut de lui & de Madame Lallin, fut de ne se pas presenter devant moi de quatre jours, qui étoient à peu près le tems qu'il auroit employé au voyage de Roüen.

Ce fut du moins un sujet de consolation pour M. de R. que de sçavoir sa Fille si proche de lui. Il se flâta que la satisfaction de la voir ne lui seroit pas refusée, & cette espérance le fit rentrer dans ma chambre avec un air de contentement que je remarquai. Il n'y fut qu'un moment ; la raison qu'il m'aporta de son retour fut prononcée d'une maniére si vague & si distraite, que j'y soupçonnai du déguisement. Cependant, comme elle n'en étoit pas moins accompagnée de cette effusion de joye qui m'avoit frapé d'abord, & qu'un cœur satisfait n'a jamais l'art de déguiser entiérement, je ne sentis point naître de nouvelle inquiétude dans le mien. Il me dit que venant d'aprendre par un Exprès, que ses affaires prenoient un cours assez favorable, il ne seroit pas si long-tems à me revoir qu'il l'avoit cru, & qu'il comptoit de venir passer la nuit chez moi. Il m'embrassa avec une ardeur qui confirmoit encore ce que j'avois pensé. Mais quelque intérêt que je prisse à tout ce qui le touchoit, je ne lui fis point de question incommode, & j'attribuai sa joye à la tranquilité d'esprit où je le croyois désormais pour sa Fille.

Il s'en falloit bien qu'il m'eût communiqué la moindre partie d'un sentiment si doux. Je demeurai au contraire plus triste & plus languissant que jamais après son départ, & la comparaison que je fis malgré moi de son état au mien, servit à me replonger tout-d'un-coup

dans la plus ſombre & la plus mortelle mélancolie. Je me ſentis néanmoins plus de force que je n'en avois eu depuis trois jours, pour réfléchir & pour raiſonner, ſoit que l'apareil qu'on venoit de renouveller ſur mes bleſſures eût un peu rafraîchi mon ſang, ſoit que la pitié du Ciel, qui prévoyoit la nouvelle ſcène de tourmens & de douleurs à laquelle je touchois, voulût ranimer ce qui me reſtoit de vie & de chaleur pour me rendre capable de la ſuporter. Mais je ne me ſentis pas plus porté à juger de mon ſort & à me ſervir de cette lueur de raiſon pour pénétrer dans les obſcurités qui m'environnoient. C'étoit déſormais l'affaire du Ciel. J'écartois toutes les idées dont la preſence pouvoit me forcer à l'examen de ma condition, & à celui même de mes deſirs ou de mes craintes. A quoi m'eût-il ſervi de me fatiguer ſans eſpérance ? Je ne m'arrêtois qu'à des conſidérations générales, qui n'avoient aucun pouvoir pour me ſoutenir, mais qui n'ajoutoient rien non-plus au poid qui m'accabloit, & qui nourriſſoient mes peines ſans les aigrir.

J'étois dans cet état lorſqu'on vint m'avertir que Madame étoit dans ſon caroſſe à la porte de ma maiſon, & qu'elle demandoit ſi ma ſanté me permettoit de la recevoir un moment. Madame Lallin n'ayant oſé ſe preſenter pour lui répondre, & mes Domeſtiques Anglois ſe conformant à l'intention de M. de R. . . . . qui leur avoit défendu de paroître devant moi juſqu'à ſon retour, c'étoit mon Maître d'Hôtel, qui, s'étunt trouvé heureuſement à la porte, avoit reçu ordre de m'annoncer cette honorable viſite. J'eſſayai mes forces; le danger de ma vie ne m'auroit pas empêché de quitter mon lit pour courir moi-même au-devant d'une telle faveur, ſi mes jambes épuiſées ne ſe fuſſent refuſées à

mes desirs. Je répondis, qu'autant qu'il étoit triste pour moi de ne pouvoir marquer autrement mon respect à une si grande Princesse, autant je recevrois de joye & de consolation de sa presence. Elle eut la bonté de se faire introduire. J'entendis qu'elle s'aprochoit de mon apartement, & qu'elle n'étoit pas seule. Mon cœur étoit extraordinairement agité, & j'attribuois ce mouvement à la surprise que devoit me causer une si rare condescendance. Mais pourquoi tant d'art pour conduire mes Lecteurs au recit que je leur prépare? Veux-je leur ménager le plaisir d'une situation imprévuë, & faire un spectacle amusant de ma douleur? Ah! je brise ma plume, & j'ensévelis pour jamais au fond de mon cœur le souvenir de mes infortunes & de mes larmes, si j'ai besoin de secours & d'ornemens pour les retracer. Reprenons plûtôt les choses dans leur simple origine, & laissons à démêler dans la suite de ma narration comment j'ai été informé de mille circonstances, que je place dans un tems où je les ignorois.

Le penchant que Madame avoit toujours eu pour Fanny, s'étoit tellement fortifié dans l'entretien qu'elle avoit eu avec elle à Chantilly, qu'elle n'étoit occupée depuis ce tems-là que de sa compassion pour ses peines, & du soin de rétablir sa fortune & son honneur. C'étoit dans cette vûë qu'elle avoit souhaité de voir Gelin, & de l'interroger rigoureusement sur tout ce qu'elle avoit trouvé d'obscur & d'incertain dans les détails qu'elle avoit entendus de ma bouche ou de celle de Fanny. Elle avoit pris soin d'obtenir un ordre du Roi, qui assujétissoit le Bailli de S. Cloud à tous les siens. Mais comme il pouvoit arriver qu'un malheureux, qui n'avoit plus qu'un pas jusqu'au suplice, s'efforçât d'al-

térer la vérité pour déguiser ses crimes, elle avoit jugé nécessaire que Fanny fût presente elle même à cette explication, ou du moins qu'elle fût assez près du coupable pour être à portée de l'entendre. Après avoir pris de justes mesures avec les Officiers de la Justice, elle l'avoit fait prier de se rendre an Château, où elle avoit eu soin de la faire arriver secrettement; & l'ayant placée dans un endroit favorable de son cabinet, elle n'avoit point eu de repos jusqu'au moment que Gelin y fut amené. Enfin, le Chef de la Justice, qui s'étoit chargé lui-même de le conduire, fit annoncer son arrivée à l'heure marquée. Il tenoit son prisonnier par le bout d'une chaîne pesante, qui le serroit au milieu du corps, & d'où partoit une autre chaîne qui lui prenoit les mains. Madame parut d'abord un peu effrayée de ce spectacle; mais s'étant assurée qu'il n'étoit capable de rien entreprendre dans cette situation, elle le retint seul, & elle commença avec lui un entretien dont elle avoit médité le sujet. Elle lui déclara que son sort dépendoit de sa sincérité dans les réponses qu'il alloit faire à ses demandes, & lui representant d'un côté toute l'horreur du suplice qu'il ne pouvoit éviter, elle lui fit voir de l'autre, qu'avec les mesures qu'elle avoit déja prises, elle pouvoit rompre ses chaînes & lui sauver la vie au même moment.

Il branla tête avec un souris fier & dédaigneux, comme s'il eût affecté de paroître également insensible aux promesses & aux menaces. Ensuite prenant un ton doux & civil, il répondit qu'une si grande Princesse n'avoit pas besoin d'employer la violence pour tirer de lui ce qu'il étoit porté à confesser volontairement, & par le seul respect qu'il avoit pour elle. Malgré cette affectation de constance il parut un peu déconcerté, lorsqu'au

lieu de l'interroger ſimplement ſur les motifs de ſon aſſaſſinat, Madame lui parla de ma famille, de l'Iſle de Cube, de l'Iſle de Sainte-Héléne, & de la Corogne, avec un détail de faits & de circonſtances qui lui fit connoître qu'elle étoit informée de tous nos ſecrets. Cependant il s'expliqua avec beaucoup de preſence d'eſprit, & toutes ſes réponſes furent nettes & préciſes. Il diſtingua les lieux & les tems, il aporta des preuves, il nomma des témoins & mêlant chaque article quelque ſentiment tendre ou quelque ſoupir qui marquoit la violence de ſa paſſion pour Fanny, il revint à l'indigne action qu'il avoit commiſe, & il ne ſe fit pas preſſer pour convenir qu'il s'étoit couvert de la plus honteuſe infamie. Mais de quoi n'eſt-on pas capable, ajouta-t'il, en baiſſant les yeux, avec une vivacité naturelle & la funeſte paſſion qui me devore? J'aurois maſſacré mon pere dans les mêmes circonſtances! Il continua de raconter qu'après avoir quitté Fanny à Chaillot de la maniére que je l'ai raporté, il avoit rencontré le Chapelain du Couvent, & que le connoiſſant pour un homme vertueux à qui elle avoit donné ſa confiance, il lui avoit communiqué la propoſition qu'il venoit de lui faire de l'épouſer, la dureté qu'elle avoit euë de rejetter ſes offres après tant de ſervices & d'amour, & le deſeſpoir où ce refus étoit capable de le jetter; que le Chapelain touché de ſa douleur avoit entrepris de le conſoler, en lui repreſentant que Fanny qui avoit embraſſé la Religion Catholique depuis ſon ſéjour à Chaillot, ne pouvoit diſpoſer de ſon cœur ni de ſa main auſſi longtems que je ſerois au monde; & que ſuivant les loix de l'Egliſe Romaine, la ſéparation d'un mari n'autoriſoit point une femme à former d'autres engagemens; que cette confirmation de la ruïne irréparable de ſes eſpérances avoit fait monter ſa

fureur au comble ; qu'il ne m'avoit point haï jusqu'alors ; mais que ne voyant plus en moi qu'un tyran déteſtable, qui peu ſatisfait de mépriſer une femme digne d'adoration, avoit encore l'injuſtice de ravir au reſte du monde un ſi précieux treſor, il avoit juré intérieurement, ou de ſe délivrer de ſes maux en perdant la vie par mes mains, ou de m'ôter la mienne, pour rendre à Fanny la liberté de diſpoſer d'elle-même ; qu'il avoit caché néanmoins ſa rage au Chapelain ; qu'ayant feint ſeulement de vouloir employer auſſi ſes efforts pour me faire abandonner mon deſſein, il l'avoit conſulté ſur le moyen de s'introduire chez moi, & qu'aprenant de lui qu'il étoit lié d'amitié avec un Chanoine de Saint-Cloud, que je voyois familiérement, il l'avoit engagé à lui ouvrir cette voye par une Lettre de recommandation ; qu'à la vérité ſon deſſein étoit de me faire mettre ſecrettement l'épée à la main & de me tuer s'il étoit le plus heureux, mais en ſuivant toutes les loix de l'honneur ; & que n'ayant été déterminé à prendre ſes avantages que par un mouvement de fureur, qu'il n'avoit pu vaincre en voyant que je penſois à le faire arrêter, il frémiſſoit encore de honte d'avoir été capable d'une ſi horrible baſſeſſe.

Madame, toujours facile à s'attendrir, ne put s'empêcher de plaindre ſon malheur en continuant de lui reprocher ſon crime. Elle lui répétat que ſa grace étoit certaine s'il avoit été ſincére ; mais qu'il devoit renoncer à toute eſpérance de pardon s'il avoit prétendu lui en impoſer par le moindre artifice. Et pour l'embarraſſer par une crainte preſente, elle lui dit qu'il ſe trompoit s'il croyoit avoir parlé ſans témoin ; que ſes réponſes, juſqu'au moindre mot, avoient été entenduës de la perſonne du monde, qui y devoit prendre le plus d'intérêt, qu'elle alloit paroître, & le démen-

tir ſur tout ce qui bleſſoit la vérité. Peut-être ſe figura-t'il que c'étoit moi-même qu'il alloit voir. Sa contenance en fut un peu altérée. Mais la Princeſſe qui s'étoit avancée vers l'endroit où elle avoit placé Fanny, leva le rideau ſous lequel elle étoit cachée. Paroiſſez, Madame, lui dit-elle, couvrez-le de la confuſion qu'il mérite, & prononcez vous-même ſa ſentence, s'il a eu le front de m'accuſer ici par des impoſtures. Fanny s'attendoit peu à ſe voir mêlee dans cette ſcène: L'embarras qu'elle en eut lui fit garder le ſilence. Lui, comme frapé de la foudre ſe jetta à genoux devant elle, & n'oſant lever les yeux ſur ſon viſage, il prononçoit quelques mots entrecoupés. Il voulut baiſer ſes pieds, elle ſe retira en pouſſant un cri de frayeur. Enfin Madame, touchée de la contrainte où elle la voyoit, fit ſigne au criminel de ſe retirer, & donna ordre au Bailly de le reconduire à ſa priſon.

Sa bonté lui faiſant tout interpréter favorablement, elle demeura plus perſuadée que jamais de l'innocence de Fanny. L'horreur même qu'elle avoit d'abord euë pour Gelin étant fort adoucie par les témoignages de ſon repentir, & parce qu'elle avoit remarqué de prévenant dans ſa phiſionomie, elle voulut qu'il fut traité moins rigoureuſement, juſqu'après l'exécution d'un nouveau deſſein qu'elle méditoit. Sur les circonſtances qu'il avoit racontées de ſon départ de l'Iſle de Sainte-Héléne & de ſon ſéjour à la Corogne, elle lui avoit demandé le nom du Capitaine, accordé le paſſage & celui de pluſieurs perſonnes de diſtinction qu'il avoit atteſtées. Reüniſſant toutes ces connoiſſances avec celles qu'elle avoit tirées de Fanny & de moi-même, elle prit la réſolution de faire partir un de ſes Officiers pour les aller vérifier dans les lieux, & par les perſonnes, dont on citoit les noms, l'éloignement de Bayonne, où le Capitaine faiſoit

sa demeure, & celui même de la Corogne, n'arrêtérent point la passion qu'elle avoit de se satisfaire. L'Officier partit, chargé de toutes les instructions qu'elle jugea nécessaires.

Cependant, au milieu des caresses & des félicitations qu'elle prodiguoit à Fanny, un doute important l'embarrassoit encore. Si Fanny étoit telle que son inclination, & les aparences même la portoient à le croire, j'étois donc coupable; car son innocence ne se fondoit que sur mon infidélité; & quoiqu'elle eut affecté de la douceur & de la modération dans ses plaintes, Gelin, soit pour soutenir ses anciennes insinuations, soit qu'effectivement il eût pris de moi cette idée, venoit de répresenter mon inconstance avec les plus odieuses couleurs. Ainsi d'accusateur, je devénois le criminel & l'accusé. Madame, qui n'avoit jamais vu d'autre femme avec moi que ma Belle-sœur, avoit d'abord eu peine à se persuader que je tinsse cachée dans ma maison une Dame qu'on lui nommoit Lallin, & dont on lui disoit que je voulois faire mon épouse; car l'ancien préjugé de Fanny subsistoit toujours, & Gelin même en aprenant la premiére nouvelle du mariage que je méditois, & pour lequel je sollicitois la permission du Consistoire, n'avoit pas poussé ses questions plus loin, dans l'opinion qu'elle ne pouvoit regarder que Madame Lallin. Tout ce qu'ils avoient raconté l'un & l'autre de cette passion prétenduë, avoit donc paru si peu vraisemblable à Madame, qu'elle avoit eu besoin de leur témoignage réüni pour le croire, & c'étoit une des plus fortes raisons qui lui avoient fait souhaiter d'entretenir Gelin. Cependant comme elle ne pouvoit résister à deux preuves, telles que le consentement que j'avois fait demander à Fanny pour notre séparation, & l'assurance que Gelin en avoit reçûë d'un Ancien du

Consistoire ; elle étoit comme forcée malgré elle de rabattre quelque chose de l'estime qu'elle m'avoit accordée, & de me croire en effet d'autant plus coupable, que je paroissois avoir employé plus d'efforts pour le déguiser. Mais comment accorder tant d'artifice avec les sentimens d'un cœur où elle n'avoit reconnu que de la droiture ? dans l'incertitude où la jettoient ces réflexions, elle prit le parti pour ne laisser rien à éclaircir, de faire demander de sa part à Charenton, s'il étoit vrai qu'un Gentilhomme Anglois dût épouser une Dame Françoise qui se nommoit Madame Lallin. L'Ancien auquel on s'adressa, fit quelque difficulté de s'expliquer ; cependant le respect qu'il devoit à Madame ne lui permettant point de s'excuser absolument, il répondit en général qu'il s'étoit fait quelques propositions de mariage entre le Gentilhomme qu'on lui nommoit, & une jeune personne du voisinage, mais qu'il n'étoit point question de Madame Lallin, dont il n'avoit même jamais entendu le nom.

Ce raport causa une joye extrême à Madame. Elle crut saisir tout-d'un-coup le nœud d'une intrigue si embarrassante, & pouvoir concilier toutes ses idées avec ce qu'elle avoit apris de Fanny & de Gelin. Elle n'avoit point oublié que le P. s'étoit chargé, par ses ordres, de travailler à ma consolation, & lui-même s'étoit fait honneur auprès d'elle d'un succès qu'il attribuoit à ses soins. Il n'avoit pas manqué de faire valoir la liaison qu'il avoit formée entre M. de R... & moi. Madame qui connoissoit ce Gentilhomme, & qui sçavoit que sa fille étoit aimable, ne douta point que je n'eusse pris de l'inclination pour elle, & que pour retrouver la tranquilité que j'avois perduë, je n'eusse pû former le dessein de l'épouser. Mais suposant Fanny innocente, & n'ignorant pas que mon désespoir étoit de la

croire coupable, elle conclut qu'une paſſion de ſi nouvelle datte ne tiendroit pas un moment dans mon cœur contre ſes anciens & légitimes ſentimens. Elle ſe hâta de communiquer toutes ces penſées à Fanny. Elle ajoûta même, pour fortifier tout-d'un-coup ſes eſpérances, que ſa Rivale étoit abſente par un malheur qu'elle ne pouvoit lui révéler ſans indiſcrétion; mais qu'elle le ſçavoit de ſon pere même, & qu'il la tiendroit peut-être éloignée fort long-tems. Enfin lui donnant à peine la liberté de répondre, elle l'aſſura que je n'aimois qu'elle, que je l'adorois, que je ne pouvois être heureux ſans la voir, & qu'elle n'avoit qu'à paroître pour reprendre tout l'empire qu'elle avoit eu ſur mon cœur.

Fanny ne ſe livra pas aiſément à des promeſſes qu'elle croyoit démenties par des objections inſurmontables. Mais Madame ne s'arrêtant qu'à ſes premiéres idées, la preſſa avec tant d'inſtances de ſe fier à ſon amitié, & de conſentir à ce qu'elle vouloit faire pour elle, qu'elle l'engagea à ſuivre aveuglément toutes ſes volontés. Elle la prit dans ſon caroſſe, ſans lui expliquer autrement ſon deſſein; & ſe faiſant mener chez moi preſque ſans aucune ſuite, ce ne fut qu'à vingt pas de ma porte qu'elle lui déclara le lieu où elle étoit. La ſurpriſe & l'effroi lui cauſérent une ſi furieuſe révolution, qu'elle faillit de tomber ſans connoiſſance. Cependant le caroſſe étant arrivé auſſi-tôt, elle l'exhorta à ſe remettre & à tout eſpérer d'une entrepriſe dont elle prenoit le ſuccès ſur elle-même.

Je ne prétens point faire un reproche à Madame de cette démarche, dont je reconnois que la ſource n'étoit qu'une ardeur exceſſive de ſe rendre utile à mon bonheur. Mais dans l'état où j'étois, accablé d'inquiétudes & de douleurs, combattu par mille ſoins cruels, épuiſé de ſang

& de forces, quelle aparence de me trouver disposé aux éclaircissemens qu'elle me préparoit ; & quand elle eut assez connu mon caractére pour ne se pas défier de ma force d'esprit, comment se promettre que les agitations qu'elle m'alloit causer volontairement, n'acheveroient point de ruïner ma santé & d'envenimer mes blessures ? Les grands ne connoissent point l'effet des passions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire, les empêche d'en ressentir jamais toute la force, soit que leur dissipation continuelle serve bien-tôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'ame, qui ébranlent la raison jusques dans ses fondemens, & qui agissent quelquefois sur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs ausquels on attribuë les plus redoutables effets. Madame, quoiqu'exercée par divers chagrins domestiques, n'avoit pas une juste idée des miens, & jugeant peut-être de moi par elle-même, elle me croyoit capable de toutes les consolations qu'elle auroit goûtées.

C'étoit donc Fanny qui s'aprochoit de mon apartement avec elle, & dont j'avois même entendu la voix sans distinguer ; car qui m'auroit aidé à la reconnoître ? Je me serois imaginé plus aisément la chute du Ciel, que la hardiesse d'une femme que j'avois toujours connuë timide, & dans qui je me figurois que la honte commençoit à réveiller quelques sentimens de vertu. L'idée la plus favorable que j'eusse pû prendre de tous les recits qu'on m'avoit faits, étoit celle de son repentir ; mais une Infidéle, qui n'a que ce sentiment à faire valoir, se presente-t'elle avec tant de confiance aux yeux d'un homme outragé ? C'etoit elle néanmoins ; mes yeux furent bien-tôt forcés de la voir, quoiqu'à l'entrée de ma chambre elle suivit Madame, en tâchant de se cacher derriére elle.

Ayant porté mes premiers regards ſur la Princeſſe, je m'efforçois de lui témoigner par ma poſture & par mes geſtes beaucoup plus que par mes diſcours, la reconnoiſſance immortelle dont j'étois pénétré. Vous me paroiſſez affoibli, me dit-elle en s'aſſéyant. Elle alloit continuer, mais j'avois aperçu Fanny. Un mortel évanoüiſſement avoit déja fermé mes yeux. Madame fut embarraſſée, & Fanny s'empreſſoit pour me ſecourir, lorſqu'étant revenu à moi, & m'apercevant qu'elle me ſoutenoit la tête, je la repouſſai de la main : cruelle ennemie de mon repos, m'écriai-je d'un ton plus lugubre que je ne puis le repreſenter, viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reſte ? Un mouvement aveugle dont je rougis encore, me fit faire cette brutale exclamation. C'étoit comme la premiére exhalaiſon de ces noires vapeurs qui obſédoient depuis ſi long-tems mon ame, & qui avoient commencé à corrompre la douceur naturelle de mon caractére. Je remarquai le chagrin qu'un accuëil ſi peu attendu cauſoit à Madame, & je m'efforçai de le réparer en me baiſſant vers elle en ſilence, avec un mouvement qui marquoit mon trouble & ma confuſion. Fanny qui ſentit bien plus vivement ma dureté, ſe laiſſa tomber à genoux contre mon lit, & ſe mit à verſer un torrent de larmes en tenant ſa tête apuyée ſur ſes deux mains.

Que prétendez-vous donc, reprit Madame, qui me regardoit d'un air étonné, & que ſignifie le deſordre où je vous vois ? Deſirez-vous autre choſe que ce que je vous améne ; une femme tendre & innocente, que vos caprices n'ont renduë que trop long-tems malheureuſe, & dont la ſeule preſence dévroit vous rendre tout-d'un-coup la ſanté, ſi vous avez jamais eû pour elle la moitié de cette tendreſſe que vous m'avez tant

de fois vantée ? Je vous ai fait dire ; continua-t'elle, que j'étois persuadée de son innocence, la démarche que je fais de vous l'amener moi-même, n'en est-elle pas une confirmation qui dévroit guérir absolument tous vos doutes ? Me croyez-vous capable d'être venuë au hazard ? Est-ce-là répondre à l'amitié que je vous marque & à l'opinion que j'ai de vous ? Elle en auroit dit beaucoup davantage ; mais dans le terrible combat que j'essuyois, entre mille mouvemens impétueux qui cherchoient à éclater, & la crainte d'avoir manqué de respect pour une si grande Princesse, je recueïllis toutes mes forces pour l'interrompre : daignez m'entendre, lui dis-je en respirant à peine ; ah ! Madame, rapelez votre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçuës sont gravées au fond de mon cœur. Elles y vivront jusqu'au tombeau. Mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une Infidéle. Qu'elle ne vous fasse pas oublier mes intérêts pour les siens. Songez qu'elle m'a trahi ; qu'elle m'a réduit à l'extrêmité mortelle où vous me voyez ; qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle m'a causés. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné, & que je me précipite sans réflexion dans un nouveau genre d'infâmie ? La nommer innocente ? Juste Ciel ! Est-ce un nom fait pour elle ? Mais suposez ses remords sincéres, répareront-ils tout ce que j'ai souffert, & me rendront-ils tout ce que j'ai perdu ? O perte fatale ! m'écriai-je en joignant les mains ; ô malheur ! ô desespoir éternel ! Qui me consolera ? qui apaisera les tourmens de mon cœur ? qui prendra pitié d'un misérable à qui tout est odieux & funeste, & qui se plaint à deux pas de la mort qu'elle est encore trop éloignée ? J'achevai ces derniers mots d'une voix si foible & si basse,

qu'il étoit aiſé de s'apercevoir de l'altération qui ſe faiſoit dans mes forces. Madame, ſurpriſe de la violence avec laquelle je paroiſſois m'agiter, avoit tâché pluſieurs fois de couper mon diſcours ; & comme emportée elle-même par l'impétuoſité de mes ſentimens, elle me faiſoit ſigne de la main de modérer mon tranſport. Fanny dans la poſture qu'elle n'avoit point quittée, continuoit de tenir ſon viſage ſerré contre mes draps, & ne ſe faiſoit entendre que par les ſanglots dont elle accompagnoit ſes larmes. A peine avois-je oſé lever les yeux ſur elle. J'avois tourné pluſieurs fois la tête & preſque ouvert la bouche pour lui adreſſer directement mes reproches : un pouvoir ſupérieur à moi m'avoit arrêté, & mes mouvemens avoient pris un autre cours. Je ne ſçai qui des trois eut pris la parole ; mais le ſpectacle qui frapa les yeux de Madame, lui fit jetter un cri perçant. C'étoit mon ſang qui couloit à grands flots ſur mon lit, & qui avoit déja humecté tout ce qui étoit autour de moi. Mes bleſſures étoient rouvertes. J'avois ſenti depuis quelques momens une chaleur humide, qui auroit dû m'avertir de cet accident ; mais l'agitation où j'étois ne m'avoit pas permis d'y faire attention, ni de m'apercevoir même que les linges dont j'étois lié, s'étoient écartés de leur place.

Je remarquai enfin ce qui allarmoit Madame. Laiſſez-moi mourir, lui dis-je avec une morne indifférence, il en eſt tems. J'emporterai la ſatisfaction d'avoir eu cette infidéle pour témoin des derniers effets de ſa cruauté. Ah ! barbare, ajoutai-je en m'adreſſant cette fois à elle-même ; n'eſt-ce pas-là ce que tu attendois, & ce que tu es peut-être venuë chercher ici ? Elle s'étoit levée au premier cri de Madame, & le viſage baigné de pleurs, elle s'agitoit pour me

donner quelque ſecours. Mais je la repouſſai encore avec d'autres marques de dédain, qui n'étoient pas moins améres. Son cœur n'y put réſiſter. Elle leva les mains vers le Ciel en pouſſant un profond ſoupir : Juſtice, qui protéges la vertu, s'écria-t'elle ! ô toi qui as compté mes douleurs, & qui me réſervois encore tous ces outrages, abreges-donc ma vie ſi tu ne veux pas ſoulager mes peines ! Puis ſe tournant vers la Princeſſe : ah ! Madame, lui dit-elle, eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis, & ne voyez-vous pas que ſon cœur m'eſt fermé pour jamais ? Hélas ! ajouta-t'elle, une abſence à laquelle il m'a forcée par ſes mépris, mérite-t'elle les honteux reproches dont il prend plaiſir à m'accabler ?

Je l'avouërai, à la honte de cette fauſſe & violente inſenſibilité que j'affectois, le ton de cette voix naturellement tendre & touchante autrefois, & ſi long-tems les délices de mes oreilles & le charme de tous mes ſens, ces douces inflexions qui avoient réveillé ſi ſouvent dans mon cœur la complaiſance & l'amour, firent plus d'impreſſion ſur moi que toutes les inſtances de Madame, & que mes propres raiſonnemens. Un beaume précieux, verſé dans mes playes, n'y auroit pas répandu tant de fraîcheur. Cependant toutes ces circonſtances s'étans paſſées dans l'eſpace d'un moment, on étoit accouru au bruit que Madame avoit fait d'abord, & l'un de mes Chirurgiens qui ſe trouvoit heureuſement dans ma maiſon, eut bien-tôt rétabli l'apareil qui s'étoit dérangé ſur mes bleſſures ; mais dans l'inquiéte ardeur avec laquelle on avoit cherché les ſecours néceſſaires, quelqu'un s'imaginant le péril beaucoup plus preſſant, on avoit parlé à Madame Lallin, comme d'une extrêmité qui faiſoit tout craindre pour ma vie. Elle ne

crut point qu'il y eut de ménagemens qui dussent l'empêcher de paroître. D'ailleurs, n'étant point connuë de Madame, elle ne pouvoit prévoir les fâcheux effets qu'alloit produire sa presence. Elle entra dans l'antichambre au moment que la Princesse, qui se retiroit pour laisser le Chirurgien libre, la traversoit en s'apuyant sur les bras de Fanny. L'aproche d'un affreux serpent causeroit moins d'épouvante à un enfant timide, que cette rencontre imprévûë n'inspira d'horreur à la malheureuse Fanny. La voilà, dit-elle à Madame, voilà le tison infernal qui a mis le feu dans ma maison, & qui a réduit tout mon bonheur en poudre. Croirai-je à present que ce n'est pas elle qu'il est résolu d'épouser ? Ah perfide ! continua-t'elle en s'adressant à elle-même, as-tu le front de te presenter devant moi.

Ce discours injurieux, que Madame Lallin ne put entendre qu'à demi dans l'embarras où cette seule rencontre l'avoit jettée, ne laissa point de la piquer assez pour la porter à se défendre avec quelques marques de ressentiment. L'opinion qu'elle avoit toujours de la mauvaise conduite de mon Epouse, lui fit répondre qu'elle s'étonnoit beaucoup de lui voir oublier sans raison toutes les bienséances, devant une si grande Princesse ; mais que ce n'étoit pas aparemment la premiére fois qu'elle y eût manqué. Cette réponse étoit piquante, mais que dût-elle paroître à Fanny, & même à Madame, qui recommença peut-être sur de si fortes aparences à se défier de ma droiture ? Toute autre femme, dans le transport où étoit Fanny, auroit fait une insulte éclatante à sa Rivale ; & l'intérêt que Madame prenoit à sa douleur, auroit peut-être empêché cette bonne Princesse de s'en trouver offensée. Cependant Fanny, déja comme épuisée de l'effort qu'elle venoit de faire sur son carac-

tére, toute ſa colére retomba ſur elle-même par un long évanoüiſſement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame, qui s'étoit contentée de jetter un regard d'indignation ſur Madame Lallin, donna ordre à un de mes gens de m'avertir de ſon départ, & des nouveaux ſouhaits qu'elle faiſoit pour ma guériſon. Elle eut la bonté de ſecourir Fanny de ſes propres mains; & lorſqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au Château, d'où elle la fit reconduire le ſoir à Chaillot.

J'ignorai ſi abſolument la triſte ſcène qui s'étoit paſſée dans mon antichambre, qu'aprenant le départ de Madame, & toujours perſuadé du généreux penchant qui la portoit à ſouhaiter la fin de mes peines, je ne m'occupai que de la tendreſſe & de la bonté de ſon naturel. Elle s'eſt laiſſée toucher, dis-je, par le repentir de mon Infidelle. Elle me connoît bon & ſenſible. Elle s'eſt perſuadée qu'il me ſuffiroit de voir couler ſes larmes pour lui tendre les bras. Mais ſi elle ſe ſouvenoit de toutes les raiſons que j'ai de la déteſter, il eſt impoſſible qu'elle voulût la ſouffrir, & qu'elle prît parti pour elle. Me rapelant enſuite juſqu'au moindre terme de la funeſte converſation que je venois d'eſſuyer, j'admirois que ſur des aſſurances vagues & ſans preuves, on eût pû me propoſer d'oublier mes reſſentimens, & d'accepter des ſoumiſſions qui n'avoient pas même été accompagnées d'un mot d'éclairciſſement & d'excuſe. Mais ai-je dû attendre l'impoſſible, ajoutois-je, & qu'auroit-elle pû dire pour ſe juſtifier? Il eſt clair que ce n'eſt pas ſur ſon innocence, ni peut-être même ſur ſon repentir, qu'elle fondoit l'eſpoir de ſe faire écouter. C'eſt ſur ſes charmes, c'eſt ſur ce dehors trompeur qui m'en a impoſé ſi long-tems, & qu'elle croyoit capable de réveil-

ler toute ma foiblesse. J'avouë qu'elle n'a rien perdu de ce perfide éclat qui m'avoit ébloui. Ce sont les mêmes yeux, les mêmes traits, le même air, hélas! cet air tendre & modeste, ce port noble & interressant que j'ai adoré. O Dieu! que n'a-t'elle encore le même cœur !

Madame Lallin qui vint interrompre plusieurs fois mes réflexions, ne me parla point du chagrin qu'elle avoit reçû, & ne me fit pas même connoître qu'elle eût vû Madame & Fanny. Elle n'avoit point eu de peine à juger que l'accident qui m'étoit arrivé, avoit été l'effet de cette visite. M. de R. eut la même discrétion à son retour; & ne craignant pas moins de me causer quelque nouvelle altération par tout ce qui étoit arrivé à sa Fille & à mes Enfans, il me laissa ignorer pendant quelques jours ce nouveau malheur. Cependant il revenoit de Chaillot, où on ne lui avoit point refusé la liberté de voir ma Belle-sœur & Cecile. Malgré la premiére chaleur de son ressentiment, il avoit compris qu'un ordre de la Cour ne seroit pas révoqué tout-d'un-coup, & remettant les sollicitations après mon rétablissement, il avoit résolu de se faire pendant quelque tems un mérite de sa patience. C'étoit beaucoup qu'on eût laissé à ma Sœur le choix du Couvent, & qu'elle se fût heureusement déterminée pour celui qui étoit le moins éloigné. Madame de R. à qui il avoit fait sçavoir aussi-tôt leur infortune commune, n'avoit pas différé non plus un moment à se rendre à Chaillot, & de concert avec lui, elle avoit pris la résolution d'y demeurer avec sa Fille. Quoique la presence d'une Protestante de son âge dût être incommode & suspecte dans un Couvent, les Religieuses qui n'avoient point eu d'ordre de s'y oposer, ne purent refuser l'entrée de leur maison à une Dame de sa naissance. Cet arrangement avoit tellement consolé M. de R. qu'il

continua de demeurer chez moi ſans aucune marque d'inquiétude.

Ma Sœur, qui n'avoit pas d'abord porté ſes vuës ſi loin, n'avoit pas eu d'autre motif pour préférer Chaillot, que l'envie de voir & d'entretenir Fanny. Auſſi demanda-t'elle cette faveur en arrivant ; & l'on ne fit pas difficulté de la lui promettre auſſi-tôt que Fanny ſeroit de retour. Les bruits qui s'étoient ſourdement répandus depuis ma bleſſure, ne permettoient pas aux Religieuſes d'ignorer tout-à-fait qu'elle étoit mêlée pour quelque choſe dans mon avanture ; mais c'étoient des ſoupçons d'autant plus confus, que le Chapelain même, cachant ſoigneuſement la part qu'il y avoit euë, elles n'avoient pû recevoir d'autres informations de perſonne ; & c'eſt une des faveurs dont j'ai le plus d'obligation à Madame, que le ſilence avec lequel cette affaire fut conduite. Ainſi perſonne ne ſçavoit au Couvent que Fanny fut mon Epouſe, & l'on ſe défioit encore moins de la raiſon qui l'avoit obligée juſqu'alors de demeurer volontairement dans la retraite. D'ailleurs toute la maiſon charmée de ſon eſprit & de ſa douceur, avoit conçû pour elle autant d'amitié que d'eſtime ; & dans les chagrins, dont on voyoit aſſez qu'elle étoit accablée, elle avoit toujours quelque Religieuſe auprès d'elle qui s'efforçoit de la conſoler par ſon entretien & ſes careſſes.

Celle qui ſe croyoit le mieux dans mon eſprit, ne ſçut pas plutôt que Madame Bridge avoit parlé d'elle & demandoit à la voir, qu'elle s'empreſſa de lui faire mille civilités, qui firent juger à ma Belle-ſœur que cette bonne Religieuſe avoit plus de part qu'une autre à la confiance de mon Epouſe. Elle fut ravie de trouver cette occaſiou d'avance, pour s'informer ſans affectation de la conduite qu'elle tenoit, & de l'idée qu'elle avoit

fait

fait prendre d'elle. Il lui fut aisé de se satisfaire ; car la Religieuse, comme enchantée de Fanny, dont elle ne parloit qu'avec admiration, se mit à raconter d'elle-même de quelle maniére elle avoit vécu depuis sa retraite, & les nouveaux sujets qu'elle donnoit tous les jours de la regarder comme une des premiéres femmes du monde. C'est une douceur, répétoit cent fois cette bonne fille, une complaisance, une attention à obliger, qui lui gagne ici le cœur de tout le monde. Son amitié a fait naître parmi nous des jalousies, comme s'il étoit question de la faveur d'une Reine. J'ai été assez heureuse, ajouta-t'elle, pour lui rendre mes soins agréables, & je ne changerois pas son estime pour bien des choses précieuses.

Ces éloges n'étonnérent point ma Sœur, qui connoissoit assez les excellentes qualités de Fanny. Mais profitant de la chaleur avec laquelle elle voyoit parler la Religieuse, elle lui demanda comment son amie suportoit la solitude, & si elle ne s'étoit jamais expliquée sur les motifs qu'elle avoit eus pour se dérober au monde. Vous voulez sçavoir, lui répondit-elle, ce que nous avons cherché long-tems à pénétrer, & ce que je lui ai demandé cent fois inutilement dans les tendres entretiens que j'ai sans cesse avec elle. Il est certain qu'elle a le cœur & l'esprit fort agités. Elle convient même que la fortune l'a traitée avec la derniére rigueur ; & quand elle refuseroit de nous faire cet aveu, sa tristesse & son abattement la trahiroient malgré elle. Il m'arrive tous les jours de la surprendre dans des momens où elle se croit seule & où elle n'attend personne. Je la trouve abîmée dans ses larmes, la tête panchée ordinairement sur une table, & si remplie du sujet de ses peines, qu'elle ne s'aperçoit pas tout-d'un-coup qu'elle a quelqu'un près d'elle. Aussi-tôt qu'elle m'entend, elle se hâte d'essuyer ses pleurs, & je remarque l'effort qu'elle se fait pour composer ses

yeux & ſon viſage ; mais elle n'en a pas toujours la force, & elle me prie quelquefois de la laiſſer pleurer en liberté. Souvent au milieu d'une converſation que je crois propre à l'amuſer, une diſtraction lui fait perdre le plaiſir qu'elle paroiſſoit trouver à m'entendre ; ſon cœur ſe charge, & ſes yeux recommencent leur triſte office. Enfin ſi vous me demandez tout ce que je penſe d'elle, je ne connois point de femme ſi aimable & ſi malheureuſe.

Mais, reprit ma Sœur, qui s'eſt fait cent fois un plaiſir de me répéter tout ce détail, eſt-il poſſible qu'il ne lui ſoit rien échapé qui puiſſe faire ſoupçonner la cauſe de ſes chagrins ? Ne ſe plaint-elle de rien ? N'accuſe-t'elle perſonne ? Demeure-t'on ſi long-tems avec une femme affligée, ſans pénétrer les ſecrets de ſon cœur ? Non, repartit la Religieuſe, rien n'eſt ſorti de ſa bouche. Cependant depuis une avanture fort extraordinaire qui lui arriva la ſemaine paſſée dans notre Egliſe, la plûpart de nos Dames ſont perſuadées qu'elle eſt la victime de quelque ſoupçons jaloux, ſoit qu'ils ſoient tout-à-fait injuſtes, ſoit qu'elle les ait fait naître malheureuſement par quelque imprudence ; car ſa modeſtie, ajouta-t'elle ; & l'intérêt que Madame prend à ſes affaires & à ſa ſanté, répondent aſſez de ſa vertu. Elle raconta là-deſſus ce qui s'étoit paſſé dans l'Egliſe du Monaſtére, & tout ce que ma Belle ſœur ſçavoit beaucoup mieux qu'elle-même. Nous ne ſçaurions douter, pourſuivit-elle, que les deux Enfans qu'elle a vûs, ne ſoient les ſiens, & qu'elle n'en ſoit ſéparée contre ſon gré. C'eſt aparemment ſon mari qui lui fait cette violence. Et je ſçais, dit-elle encore en baiſſant la voix, qu'il s'eſt répandu depuis peu quelques bruits qu'on a pû mal interpréter ; mais je ſuis ſûre qu'ils s'éclairciront à l'avantage de Madame de Ringsby. Ce nom, comme je l'ai dit pluſieurs fois, étoit celui que Fanny portoit à Chaillot.

Il n'eſt pas ſurprenant que la Religieuſe ne reconnût point ma ſœur. Quelques momens paſſés à la grille du Chœur & pendant l'Office n'avoient pû faire remarquer ſon viſage. D'ailleurs elle parloit ſi exactement la Langue Françoiſe, qu'il n'étoit pas aiſé de la reconnoître pour une Etrangére, & l'ordre qu'on avoit obtenu pour l'arrêter, & qu'il avoit fallu communiquer à la Supérieure du Couvent, regardant en général trois Dames Proteſtantes, & deux Enfans de la même Religion, qui étoient en chemin pour ſe ſauver du Royaume, elle paſſoit, comme ſa Fille & comme Cecile, pour une Dame Françoiſe qu'on vouloit faire inſtruire. Rien n'étant donc ſi éloigné de l'opinion des Religieuſes, que de la croire Belle-Sœur de Fanny, elle continua librement de s'informer de tout ce qui m'intereſſoit, en affectant de paroître extrêmement prévenuë en faveur de mon Epouſe. Mais, ſoit que la vérité les forçat de lui rendre des témoignages ſi glorieux, ſoit que la diſcrétion leur fit cacher une partie de leurs conjectures, elles ne changérent point de langage.

Fanny étant revenuë le ſoir de S. Cloud, ſa confidente n'eut rien de ſi preſſant à lui raconter, que l'arrivée de trois Dames, dont l'une paroiſſoit la connoître, & marquoit une extrême envie de la voir. Quoique la douleur occupât trop la place dans ſon ame pour en laiſſer beaucoup à la curioſité, elle conſentit à recevoir la viſite qu'on lui propoſoit, & dès le ſoir même elle fit prier ma ſœur de ſe laiſſer conduire ſecrettement chez elle. Ce n'étoit point un motif ordinaire qui leur faiſoit ſouhaiter mutuellement cette entrevuë. Elles m'ont dit vingt fois que ſans autre aparence de raiſon, que celle qu'on peut s'imaginer de mon recit, elles s'étoient ſenti le cœur ſi ému à l'aproche de l'heure marquée pour ſe voir, qu'expliquans mal ce preſ-

ſentiment, par l'habitude où elles étoient de voir tous les évenemens tourner à notre perte, elles avoient été tentées l'une & l'autre de la différer. Fanny, depuis la réponſe qu'elle avoit reçu chez moi, croyoit ma Belle-ſœur & mes Enfans en Angleterre ; & ne connoiſſant perſonne en France, elle ne pouvoit attacher d'idée bien importante à la curioſité qu'une Dame marquoit de lui parler. Ma ſœur avoit peut-être ſujet d'être un peu moins tranquille, parce que l'ouverture d'une ſcène où elle ne prévoyoit que de la triſteſſe, pouvoit lui cauſer quelque embarras ; mais cette raiſon devoit ſervir au contraire à lui faire craindre ce qu'elle deſiroit. Cependant elles étoient toutes deux tremblantes d'impatience & d'ardeur en s'abordans, & la ſurpriſe même de Fanny, en reconnoiſſant ma ſœur, n'ajouta preſque rien à ce qui ſe paſſoit déja dans ſon cœur.

Elle ſe jetta à ſon col. Elle la ſerra entre ſes bras. Elle la tint long-tems embraſſée. Etes-vous ici volontairement, lui dit-elle d'un ton mêlé de joye & de douleur, eſt-ce un reſte d'amitié & de compaſſion qui vous améne ? Je vous ai cruë à Londres. Où ſont mes Enfans ? Hélas ! venez-vous me rendre la vie ou m'aider à mourir ; car il n'y a plus de tempéramment à eſpérer pour moi ; je ſçai tout, j'ai tout apris, je ne puis vivre ſans honneur, ſans Epoux, ſans mes chers Enfans. O ma Sœur ! continua-t'elle en la regardant tendrement, eſt-il poſſible que vous m'ayez laiſſée accabler ſans défenſe ? Quoi ! vous n'avez pas pris parti pour moi. Vous avez ſouffert qu'une indigne Rivale ait ravi ma place, mes titres, mon nom ; qu'elle ait tout acquis par le ſacrifice de mon honneur & de mon innocence ? Eh ! qu'eſt devenu la foi & la juſtice ? Mais non, reprit-elle en voyant ma Sœur qui baiſoit affectueuſement ſes mains, je vois que

vous m'aimez encore. Dites-moi donc pourquoi le barbare Cléveland me déteste. Il me l'a prononcé lui-même. Il n'a daigné ni me regarder ni m'entendre. Dites-moi pourquoi son infâme Lallin ose m'insulter. Juste Ciel ! vous n'avez pas pris aussi-tôt ma vie pour finir à jamais ma honte ! ah ! ma Sœur, dites-moi pourquoi je suis réduite au dernier dégré de l'oprobre & de l'infortune ?

Ses larmes l'interrompirent. Madame Bridge, qui n'étoit pas moins attendrie, la pria de s'asseoir, pour le dessein qu'elle avoit de lui ouvrir naturellement son cœur, & de ne lui rien déguiser de ses sentimens. Ainsi, sans s'arrêter à des marques inutiles de tendresse & de pitié, elle entra tout-d'un-coup dans l'explication qu'elle s'étoit proposée. Ma Sœur, lui dit-elle, il me sera aisé de justifier les dispositions de mon cœur ; mais permettez que mes premiers soins tombent sur vous, & que je commence par ce qui me cause le plus d'embarras. Vous ne sçauriez vous dissimuler à vous-même que les aparences passées ne vous sont pas favorables. Je laisse tout ce qui pourroit sentir le reproche ; mais il me semble que la justice de vos plaintes n'est pas claire. Vous accusez ceux qui se plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus misérables. Vous criez qu'on maltraite votre innocence, & ceux à qui vous imputez cet outrage, donneroient tout leur sang pour vous la rendre, ou l'auroient donné pour empêcher que vous ne l'eussiez perduë ; au nom du Ciel faites-moi voir quelque jour dans ces obscurités. N'est-il donc pas vrai (pardonnez ces instances à une Sœur qui vous aime) n'est-il pas vrai que vous avez ôté à M. Cléveland un cœur qui faisoit tout le bonheur de sa vie ; que vous l'avez donné à Gelin, que vous nous avez abandonnez à Sainte Hé-

léne pour ſuivre ce perfide ; que vous êtes partis enſemble ; que vous avez.... mais je ne veux parler que de ce qui eſt certain pour moi-même, n'eſt-il pas vrai que vous avez ſacrifié à cette paſſion votre Mari & vos Enfans, votre réputation, & que vous avez paru long-tems inſenſible à toutes nos peines ?

A la vérité, continua ma Sœur, M. Cléveland, après avoir ſouffert tout ce que l'honneur, la bonté de ſon caractére & la tendreſſe incroyable qu'il avoit pour vous, peuvent vous faire imaginer, s'eſt laiſſé perſuader depuis peu, par le ſeul beſoin qu'il a de faire quelque diverſion à ſa triſteſſe, de s'engager dans un nouveau mariage ; non, comme vous ſemblez le croire avec l'innocente Madame Lallin, pour laquelle il n'a jamais eu que de l'eſtime & de l'amitié ; mais avec une jeune Françoiſe de ſon voiſinage, qui eſt après vous ce qu'il pouvoit eſpérer de plus aimable. Je n'ai pu condamner ſon deſſein, & je vous confeſſe que dans le triſte état où je l'ai vû depuis votre abſence, j'ai cru moi-même ce reméde néceſſaire à ſon repos. Je ne vous diſſimulerai pas non-plus que lorſqu'on a penſé à faire caſſer votre mariage, il a fallu que j'aye prêté une eſpéce de conſentement aux dépoſitions que le Conſiſtoire a exigées de tous les témoins de votre fuite. Mais rendez-moi juſtice ; ai-je pû démentir le raport de mes yeux, & refuſer l'aveu d'une vérité ſi cruelle ? Hélas ! au prix de mon ſang j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Cléveland, tout enchanté qu'il eſt de la jeune perſonne qu'on le preſſe d'épouſer, adore encore votre idée, & n'employe ſes jours & ſes forces qu'à déplorer votre changement ; car vous étiez faite pour lui. Il n'y avoit que la poſſeſſion de votre cœur qui pût ſatisfaire le ſien.

Dites-moi donc maintenant vous-même, ajou-

ra-t'elle, pourquoi vous vous troublez jusqu'à cet excès, d'un malheur où vous vous êtes précitée volontairement ? D'où viennent ces regrets & ces larmes, qui ne me paroissent plus de saison après la malheureuse résolution que vous avez exécutée ? Cependant je conçois que le repentir peut succéder à une passion violente. Je vous plains, je n'ai pas cessé de vous aimer, & je suis portée à vous offrir encore un zèle à toutes sortes d'épreuves, mais si vous ne m'éclairez pas vous-même, j'ignore à quoi je puis l'employer.

Ce discours, commencé d'un air grave & soutenu d'un ton que la vérité animoit autant que la tendresse, rendit d'abord Fanny fort attentive. Elle tenoit les yeux fixement attachés sur ma Sœur ; & comme frapée de plusieurs images nouvelles qu'elle paroissoit admirer successivement à chaque mot qui sortoit de sa bouche, il y en eut quelques unes qui la firent reculer de surprise & de saisissement. L'agitation qu'elle en ressentit, arrêta tout d'un-coup ses pleurs. Elle écouta ainsi jusqu'à la fin, avec un mélange d'avidité pour entendre, & de réflexion sur elle-même, pour comparer ce qu'elle trouvoit dans son cœur & dans sa mémoire, avec ce qu'elle paroissoit appercevoir pour la premiére fois. Quand ma Sœur fut arrivée sur-tout à l'éclaircissement de mon nouveau mariage, son attention redoubla avec un mouvement sensible de curiosité & d'ardeur. Puis lorsqu'elle l'entendit parler du fond de constance & d'amour qui me rapeloit encore vers elle dans le projet même d'un nouvel engagement, elle rougit ; son impatience étoit marquée par le changement continuel de ses attitudes. A peine pouvoit-elle se contenir sur sa chaise. Enfin ma Sœur n'eût pas plûtôt fini, que se levant pour l'embrasser avec transport, vous n'êtes pas capable de me tromper, lui dit-elle ten-

drement, je vous connois, vous êtes la bonté même ; ah ! que de voiles se lévent ! oh ! ma Sœur, qu'entrevois je ? Que de sujets d'horreur & de pitié ! Mais si vous ne vous trompez pas, reprit-elle en s'interrompant elle-même, hâtez-vous d'avertir Cléveland. Allez de ce pas rompre son mariage. Allez lui dire qu'il commettroit un crime affreux, que je l'aime, que je l'adore, continuoit-elle en serrant les mains de ma Sœur, que je n'ai jamais aimé que lui, hélas ! je le vois clairement, nous avons été trompez tous deux. O malheur terrible ! ô cruelle perfidie ! Mais partez donc, répétoit-elle encore, qu'il rompe son mariage, qu'il ne différe pas un moment.

Quelque obscurité que ce tendre empressement pût avoir pour ma Sœur, elle y répondit par des caresses ; & sans retarder les explications qu'elle attendoit, par celle des raisons qui la retenoient malgré elle à Chaillot, elle fit souvenir Fanny que de long-tems mes blessures ne me permettoient guéres de penser à des Nôces. Ensuite elle la pressa de ne pas suspendre un moment la satisfaction qu'elle avoit paru lui annoncer. Oüi, lui répondit-elle, chaque instant qu'elle seroit différée, deviendroit un suplice pour moi-même. Mais je ne puis mieux nous satisfaire l'une & l'autre qu'en reprenant mes tristes avantures dans leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funestes impressions dont je vois trop que vous êtes prévenuë contre ma fidélité, & peut-être contre mon honneur. Elle entreprit aussi-tôt cette interressante narration, dont on ne sera pas surpris dans la suite que j'aye pu répéter ici jusqu'au moindre mot.

Fin du cinquiéme Tome.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SIXIÉME.

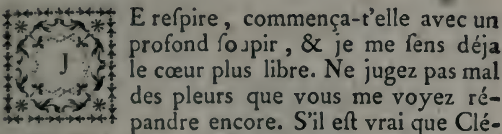


A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.



LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU *HISTOIRE* DE *Mr. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE NEUVIÉME.



JE respire, commença-t'elle avec un profond soupir, & je me sens déja le cœur plus libre. Ne jugez pas mal des pleurs que vous me voyez répandre encore. S'il est vrai que Cléveland n'ait pas cessé de m'aimer, & que je me sois trompée dans le mortel sujet de mes douleurs, je ne puis plus pleurer que de joye.

Ce que j'ai à me reprocher n'eſt pas un crime. Ah ! non, ce n'en eſt pas un, & ſi Cléveland m'aime encore, il diſtinguera bien les malheureux excès d'une tendreſſe inſenſée, des honteux déréglemens d'une femme coupable. S'il m'aime, je ne veux que lui pour mon Juge. N'importe, qu'il me condamne ou qu'il m'aprouve. S'il m'aime, il pardonnera tout à l'amour.

Concevez-vous, ma Sœur, pourſuivit-elle, que le tour de votre diſcours ait eu plus de force pour me faire ouvrir les yeux, que la longueur inſuportable de mes peines, que les inſtances de Madame, que le dernier crime de Gelin, & que les reproches même que j'ai reçus aujourd'hui de Cléveland ? Mais, ma chére Sœur, écoutez-moi. J'ai des choſes incroyables à vous raconter. J'en ſuis effrayée moi-même à meſure que je les raproche de mon imagination pour les mettre en ordre ; & ſi je ſuis aſſez heureuſe pour ne pas me tromper dans la maniére dont je les conçois depuis un moment, je vais vous découvrir la plus horrible ſcène de malice & de cruauté dont on ait jamais eu d'exemple. O Ciel ! par où ai-je mérité d'en être le déplorable ſujet ?

Supoſez que Cléveland n'ait eu qu'une eſtime innocente pour Madame Lallin. Mais long-tems même avant mon mariage, j'ai eu les plus fortes raiſons de lui croire d'autres ſentimens. Je ne vous rapellerai point tout ce qui n'eſt pas néceſſaire au recit que vous attendez. Elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vû. Elle lui avoit fait des avances qui ne ſont pas ordinaires à une femme d'honneur. Elle avoit employé l'artifice pour le faire conſentir à l'épouſer. Je ſuis témoin de ce que je retrace ici, & dès ce tems-là mes inquiétudes n'auroient pu

paroître étranges à personne. Elle quitta ensuite sa Famille & sa Patrie pour le suivre en Amérique. Je veux croire que ce voyage n'eut point d'autre motif que ceux qu'il s'efforça de me faire aprouver ; cependant il me le déguisa longtems, je n'en dûs même la connoissance qu'au hazard ; & lorsque je l'apris contre son espérance, je ne remarquai que trop combien cette découverte lui causoit d'embarras. Enfin nos tristes avantures prennent leur cours, & finissent après mille malheurs, par la perte du meilleur de tous les Peres. Ma tendresse comme divisée jusqu'alors par les sentimens de la nature, se réünit dans un seul objet. Je sentis que mon Mari m'étoit devenu plus cher que jamais ; plus cher ; je ne dis pas seulement par les circonstances de ma fortune, qui ne me laissoit plus d'autre soutien que lui dans le monde, mais par l'augmentation réelle d'une passion que je croyois depuis long-tems à son excès & qui prit un nouvel ascendant sur mon cœur & sur ma raison. En effet je ne l'avois jamais trouvé si aimable. J'étois charmée de sa constance & de ses soins. Par quelles épreuves n'avois-je pas vû son amour confirmé ? Je le regardois comme un modèle de bonté & de vertu. Nous vécumes quelque-tems à la Havana dans un bonheur digne d'envie. Et n'avois-je pas raison de le croire inébranlable, lorsque sous des prétextes assez foibles, & que je combattis inutilement par mes pleurs, il entreprit un voyage dont l'unique fruit fut de me ramener Madame Lallin. Jugez quelle fut ma surprise, & avec quelle douleur je la vis entrer dans ma maison. Ce n'étoient, si vous voulez, que les allarmes d'un cœur passionné. C'étoit délicatesse, embarras, scrupule de tendresse ; mais quand ce n'auroit été que

le pressentiment d'un avenir funeste où je ne pouvois lire, les malheurs qui sont venus à la suite, ne l'ont que trop justifié.

Vous arrivâtes vers le même-tems de Sainte-Héléne avec mon Frere & Gelin. La presence & l'amitié d'une Sœur si chére suspendirent mes inquiétudes jusqu'à la résolution qui fut prise en commun de se faire réguliérement quelque occupation amusante, pour varier les agrémens de notre commerce. Nous prîmes vous & moi le parti qui convenoit à notre sexe. Mon Frere & Cléveland choisirent l'étude. Gelin eut dès-lors ses raisons sans doute pour souhaiter d'être souffert auprès de nous : mais je fus frapée du choix de Madame Lallin. Quelle aparence, disois-je, qu'une femme d'un mérite ordinaire se fasse un plaisir si touchant de passer toutes les heures du jour au milieu des Livres ? Vous la priâtes de nous associer à ses lectures, en les faisant quelquefois devant nous. Elle répondit que son dessein étant d'aprendre les Langues Grecque & Latine, nous avions peu de satisfaction à espérer de notre demande. Vous vous souvenez que nous rîmes ensemble de cette affectation d'esprit & de doctrine. J'écartois encore des soupçons trop funestes pour mon repos. Mais un intérêt si sensible me forçoit néanmoins d'avoir les yeux ouverts sur toutes les circonstances. Attribuez cette conduite à la jalousie, accusez-moi d'avoir contribué moi-même à ma ruïne ; je n'ai pour me justifier que la droiture de mon cœur, & l'ardeur d'une malheureuse tendresse.

Je ne vous dirai point par quels degrés je parvins à l'yvresse de cette fatale passion ; mais le poison s'étoit déja glissé dans toutes mes veines, lorsque Gelin m'ayant suivie au Jardin, me demanda la liberté de m'entretenir. L'air

chagrin avec lequel il me fit cette propoſition, le cas que je faiſois de ſon eſprit, & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille, me diſposérent facilement à l'écouter. Après quelques détours, qui me firent attendre un ſecret d'importance, il me déclara qu'il ſe croyoit également obligé par l'amitié & par l'honneur de m'aprendre l'indigne abus que Madame Lallin faiſoit de ma confiance. Le détail dans lequel il s'engagea auſſi-tôt, s'accordoit tellement avec mes propres obſervations, que je crus l'examen auſſi inutile que les objections & les doutes. Je ne répondis que par mes pleurs. Il me plaignit; il m'offrit ſes ſervices. Il releva l'injuſtice de mon Mari & l'odieuſe impudence de ma Rivale; enfin il me perſuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Cependant je conſervai aſſez de preſence d'eſprit, pour balancer d'abord ſi je devois lui découvrir le raport de mes idées avec les ſiennes. Mais ce qu'il ajouta, me permit ſi peu de me défier de ſa prudence & du deſinterreſſement de ſon amitié, que je remerciai le Ciel dans mon malheur de m'avoir procuré le ſecours d'un ami ſi ſage & ſi généreux. Il me dit que la néceſſité de m'avertir lui avoit paru d'autant plus preſſante, que le mal n'étant point encore deſeſpéré, il dépendroit de moi d'y aporter les remédes que ma ſageſſe & ma douceur ne manqueroient pas de m'inſpirer; qu'une femme vertueuſe avoit mille reſſources pour rapeler le cœur d'un mari; que c'étoit cette raiſon qui l'avoit empêché de faire remarquer le deſordre à mon frere Bridge, dans la crainte qu'il ne fût pas auſſi capable que moi de garder certains ménagemens. Il me promit un ſecret inviolable, & il m'offrit de nouveau un zèle ſans réſerve.

Si vous vous rapelez d'ailleurs l'eſtime que mon frere & Cléveland même marquoient pour Gelin, m'accuſerez-vous d'avoir accepté trop legérement ſes offres ? Je ne fis donc plus difficulté de lui répondre, que je connoiſſois toute l'étenduë du malheur qu'il croyoit m'aprendre, ni de lui laiſſer voir la profondeur de mes playes. Vous méritez ma confiance, ajoutai-je, & par la pitié que mes maux vous inſpirent, & par le ſecours que vous avez la générosité de m'offrir pour les ſoulager ; mais de quelle eſpérance me flâtez-vous ? Hélas ! quel reméde, quel ſecours avez-vous à me propoſer ? Il ſe hâta de m'aſſurer qu'il chercheroit les moyens qu'il n'avoit point encore, & qu'il me promettoit d'avance que je ſerois fidèlement informée de toutes les démarches de ma Rivale & du progrès de ſes perfides amours. Cette promeſſe flâta ma douleur. Je le preſſai d'être fidèle à la remplir ; comme ſi la connoiſſance de ce que je redoutois le plus, eût pû ſervir à diminuer les tourmens que le ſeul ſoupçon étoit capable de me cauſer. Nous convinmes qu'il me rendroit chaque jour un compte exact de ce que le hazard ou ſon adreſſe lui feroit découvrir. Je lui confiai même la clef de pluſieurs cabinets qui touchoient à celui de Cléveland, & ſur-tout à ſa Bibliothéque, où vous ſçavez que Madame. Lallin paſſoit quelquefois avec lui une partie du jour. L'heure de ces funeſtes éclairciſſemens fut réglée ; & dès le lendemain je l'attendis comme celle de ma mort.

Seroit-il donc vrai que toutes les horreurs qui reviennent en foule à ma mémoire, euſſent été autant d'artifices & d'inventions de Gelin ? O ! ma ſœur, aidez-moi à le croire. Mon cœur s'eſt livré avidement à cette eſpérance, mais à meſure que les traces du paſſé recommencent à s'ou-

vrir, mon esprit chancelle, & je sens renaître toutes mes agitations & toutes mes craintes. Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ses observations. Ce n'étoit encore que des remarques vagues, & qui n'ajoutoient rien aux préventions où il m'avoit laissée; car en me rapelant l'ordre de ses découvertes, il me semble, que soit pour ménager ma douleur, soit pour garder plus de vrai semblance, il me conduisit habilement par tous les degrés. Sa crainte paroissoit être de m'affliger trop. Il se faisoit presser pour répondre nettement à toutes mes questions. Dès cette premiére fois, en me racontant qu'il avoit passé plus de deux heures à observer mon infidéle, & en me protestant que malgré la situation favorable où il s'étoit mis pour l'apercevoir, il n'avoit rien découvert qui dût absolument me chagriner; une aparence de contrainte que je croyois démêler malgré lui dans ses expressions & dans ses yeux, me fit soupçonner qu'il affectoit des ménagemens. Vous me déguisez quelque chose, lui dis-je, sans pouvoir retenir mes larmes; vous craignez de m'aprendre tout mon malheur. Et voyant qu'il se défendoit du même air: quoi? insistai-je avec une funeste curiosité, vous n'avez aperçu ni regards, ni souris, ni marques d'intelligence? Vous n'avez rien entendu qui vous ait fait juger de leurs sentimens? Dieux! ajoutai je, j'expliquerois jusqu'à leur silence. Il me répondit d'un ton naïf, & comme surpris de mes doutes, que ce n'étoit point à des circonstances si legéres qu'il s'arrêtoit, que je sçavois comme lui que ce badinage leur étoit familier depuis long-tems; qu'après tout, un mari qui se tiendroit dans des bornes si innocentes, ne mériteroit pas qu'on lui en fit rigoureusement un crime, & qu'il se seroit bien gardé de

me faire la moindre ouverture, s'il n'avoit eû des raisons bien plus fortes d'accuser le mien de manquer à ce qu'il me devoit. Il me fit même entendre que s'il ne s'étoit pas expliqué d'avantage, c'est que dans des accusations de cette nature, le témoignage le plus certain doit être confirmé par des preuves ; & me renouvelant les assurances de son zèle & de ses soins, il me pria d'en attendre toutes les lumiéres que je desirois. Hélas ! m'écriai-je, de quoi donc suis-je menacé, si ce qui m'accable déja mortellement, ne mérite que le nom de badinage ?

Il me laissa avec ce trait dans le cœur, & d'autant plus sensible à la reconnoissance dont je me croyois redevable à son amitié, que je le voyois affligé de ma peine & chargé comme à regret de la triste commission qu'il acceptoit pour m'obliger. Quelques jours se passérent, pendant lesquels il n'eut encore à me raporter que les signes ordinaires d'un amour qui se déguise en public, & que le remords ou la honte empêche de se satisfaire pleinement, dans le secret même d'un cabinet ; car il étoit assidu à tous les postes dont je lui avois abandonné la clef. Enfin je crus remarquer, un jour qu'il étoit plus rêveur & plus chagrin qu'il ne me l'avoit encore paru. Les regards qu'il me jettoit à la dérobée, pendant que votre presence & celle des autres l'empêchoit de me parler, furent un langage que je crus trop bien entendre. Je suis perdue, disois-je intérieurement! Ma Rivale a triomphé ; il l'a vû ; il en gémit ; il cherche quelques détours pour m'annoncer cette fatale nouvelle. Le desespoir étoit prêt de s'emparer de mon cœur, & je ne sçai ce qui empêcha mes transports déclater. Tous les momens, jusqu'à l'heure ordinaire de l'explication, furent pour moi des siécles de douleur. Mais loin de

lui voir l'empressement qu'il avoit toujours eu pour me prévenir, je me trouvai seule au jardin, qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis apeler. Il tarda encore à paroître. Mon impatience ne me permettant plus de garder aucune mesure, je le cherchai moi-même, & je m'aperçus qu'il s'efforçoit de m'éviter. Ce fut alors que ne me possédant plus, & succombant aux mouvemens qui m'étouffoient le cœur, je m'arrêtai dans une salle, par la seule impossibilité de faire un pas plus loin. Je m'assis, croyant n'être observée de personne. Je me livrai aux larmes & à toutes les plaintes qu'un desespoir aussi amer que le mien pouvoit m'inspirer. Cependant il m'avoit suivie aparemment dans toutes mes démarches; car il parut après quelques momens, & prévenant les reproches ausquels il devoit s'attendre, il me demanda pardon d'une lenteur dont le motif me dit-il, étoit la répugnance qu'il avoit à s'acquitter desormais de ses promesses. Voulez-vous ma vie, continua-t'il? Elle sera employée sans regret à vous prouver mon obéïssance & mon zèle : mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un silence éternel sur tout ce qui a fait jusqu'ici le sujet de nos entretiens. J'en ai trop dit. Je me suis engagé trop loin; & pour mon repos autant que pour le vôtre, je dois fermer desormais la bouche & les yeux sur tout ce qui se passe dans cette maison. Non, ajouta-t'il, je ne me sens point capable de voir pousser si loin l'injustice & la cruauté.

Il ne me parut pas douteux que tous mes soupçons ne fussent vérifiés. Cependant la crainte qu'il ne s'obstinât à se taire s'il me voyoit trop touchée du malheur qu'il me faisoit pressentir, me fit prendre un visage plus tranquile pour le presser de parler ouvertement. Vous ne m'aban-

donnerez pas, lui dis-je, après avoir commencé de ſi bonne grace à me ſervir. Je vois ce qui vous refroidit : vous craignez, ou de vous expoſer au reſſentiment de mon Mari, ou de me cauſer trop de chagrin par quelque recit qui ſurpaſſe toutes les horreurs paſſées. Mais raſſurez-vous contre la première de ces deux craintes par le ſerment que je fais de ne laiſſer rien échaper qui puiſſe vous commettre. Pour la ſeconde, comptez, ajoutai-je, que je n'ai pas le cœur ſi inſenſible au mépris, que je ſois diſpoſée à m'abîmer plus long-tems dans le deſeſpoir & dans les larmes, ſi je perds l'eſpérance de ramener un perfide, ou ſi j'aprends qu'il porte l'infidélité juſqu'au dernier outrage. Cette réponſe parut le ſatisfaire doublement. Ne doutez pas, reprit-il, que je ne ſois fort ſenſible à deux motifs, dont l'honneur & l'amitié me font une loi preſqu'égale. L'honneur de M. Cléveland m'eſt cher ; & je ne voudrois pas qu'il pût me reprocher de l'avoir expoſé par une indiſcrétion. Votre repos ne m'eſt pas moins précieux, & je ne me pardonnerois pas d'avoir contribué à vous rendre inutilement malheureuſe. Mais ſi vous continuez, ajouta-t'il, de me croire digne d'un peu d'eſtime & de confiance, je penſe qu'en effet le ſeul parti qui vous reſte, eſt de chercher votre bonheur dans vous-même, ou du moins de ne le plus faire dépendre d'un mari ingrat, qui n'a même jamais rendu juſtice à vos ſentimens.

Je l'écoutois avec une ardeur qui devoit lui rendre l'indifférence que j'affectois, ſuſpecte. Cependant l'ayant preſſé avec de nouvelles inſtances, de me revéler tout ce qui lui paroiſſoit aſſez puiſſant pour me donner la force de ſuivre ſon conſeil ; vous me l'ordonnez donc, me dit-il ? hé bien, vous allez connoître juſqu'où l'ingra-

titude & la dureté peuvent être portées par des hommes ; car l'indignation que j'en ai s'étend à tout mon ſexe , & c'eſt rendre ſervice en effet à une femme aimable & vertueuſe que de la détromper ſur les fauſſes vertus de tant d'hipocrites. Ce matin , continua-t'il , dans le tems que vous étiez livrée au ſommeil , ou peut-être occupée à pleurer votre infortune , l'ardeur de vous ſervir me rendant attentif à tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon , j'ai vû votre Rivale ſortir de ſa chambre dans un deshabillé ſi galant, que je me ſuis défié de ſes intentions. M. Cléveland étoit déja ſorti de la vôtre à l'heure qu'il s'en eſt fait une habitude , & j'avois remarqué qu'au lieu d'aller à la Bibliothéque , il étoit deſcendu au jardin. Je n'ai pu douter que ce ne fût une partie concertée. J'ai pris un détour , pour chercher une ſituation propre à les obſerver. Ils ont facilité mon deſſein ; car Madame Lallin , après avoir ſuivi les pas de votre Mari juſqu'à l'entrée du jardin , s'eſt engagée dans l'allée couverte qui régne à gauche au long du mur , & m'a laiſſé la liberté de gagner comme elle le bout du parterre en prenant l'autre allée. Je m'attendois à la voir entrer dans le bois , mais ayant paſſé quelque-tems ſans l'apercevoir , j'ai compris qu'elle s'étoit arrêtée dans le cabinet qui eſt de ce côté-là , & je n'ai pas balancé à m'avancer à la faveur du treillage. Mon excuſe étoit facile s'ils m'avoient découvert. Je me ſuis placé proche d'une fenêtre aſſez favorablement pour tout voir & tout entendre. Diſpenſez-moi , ajouta-t'il , de la néceſſité où vous me réduiſez de vous percer le cœur. Je n'acheverai point un récit qui n'eſt propre qu'à mettre le comble à vos peines.

Ma curioſité ne faiſant que s'enflammer , je le

pressai si vivement de finir, qu'il m'accorda cette triste satisfaction. J'acheverai, reprit-il, vous l'exigez, mais n'accusez que vous-même des nouvelles douleurs que je vais vous causer. J'ai vû ce que j'aurois refusé de croire sur tout autre témoignage que celui de mes yeux. Il me raconta là-dessus ce que j'ai honte de répéter; des infâmies, des horreurs, les plus lâches transports?... hélas! plus d'ardeur & de tendresse que je n'aurois osé prétendre, & que je n'avois jamais obtenu. Mais je passe à un cœur inconstant, reprit-il, je pardonne à un ingrat de se livrer à de nouvelles amours. C'est l'oubli de l'honneur & de la bonne foi qui m'épouvente. Et continuant de m'accabler par d'horribles préparations, il me porta enfin dans la derniére partie de son discours le coup qui m'ôta l'espérance, & qui m'a rendu depuis ce fatal moment le joüet d'un aveugle desespoir. Vous n'êtes point mariée, me dit-il en me regardant d'un œil timide. Quel doute! interrompis-je en rougissant. De quoi osez-vous me soupçonner? Ne vous offensez point, repliqua-t'il aussi-tôt, je répéte ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'est qu'une vaine cérémonie, parce que vous n'êtes liée que par la main d'un Prêtre Catholique, dont vous ne reconnoissez point la Religion, ni par conséquent l'autorité. Sur ce fondement, on a promis à Madame Lallin de le rompre, & d'en former un plus durable avec elle, aussi-tôt qu'on pourra secoüer le joug de la bienséance. On s'est plaint de votre humeur mélancolique & de vos caprices. C'est la reconnoissance dont on se croyoit redevable à Mylord Axminster, qui vous a rendu l'épouse de M. Cléveland. Enfin, votre tendresse est incommode, votre presence importune; on continuëra

de ſe voir au même cabinet, pour ſe conſoler du chagrin d'être à vous, en attendant qu'on puiſſe ſe délivrer tout-à-fait d'une chaîne ſi peſante, & pour joüir l'un de l'autre avec une liberté qu'on n'a pas à la Bibliothéque, où l'on apréhende à tous momens d'être ſurpris par Mr Bridge, ou par vous-même.

J'arrêtai Gelin. C'eſt aſſez, lui dis-je en détournant la tête, comme ſi ma propre confuſion m'eût fait craindre ſes regards; après ce que je viens d'entendre, je n'ai plus d'éclairciſſemens à demander. Ma ruïne eſt conſommée. Ma funeſte curioſité eſt remplie. Qu'il me mépriſe. Qu'il me déteſte. Qu'il ſe ſatisfaſſe. Il n'aura beſoin ni de violence ni d'artifice. Ma mort préviendra ſon impatience, & lui épargnera des calomnies & des parjures. Je ne ſuis point mariée! O Dieu, m'écriai-je en ouvrant le paſſage à mes larmes! n'as-tu pas été témoin de ſes ſermens? Ton Saint Nom n'eſt-il pas également reſpectable dans toutes les Religions qui reconnoiſſent ta puiſſance? O mon pere! à qui m'avez-vous confiée? à qui livriez-vous ma jeuneſſe & mon innocence? Pere tendre & infortuné! votre bonté vous aveugloit. C'eſt votre crédulité qui m'a perduë. Qu'avez-vous fait de votre fille? Hélas! plus heureux qu'elle, la mort vous rend inſenſible à ſa douleur & à ſa honte. Elle eſt reſtée ſeule avec le poid de vos malheurs & des ſiens. Quoi! vous n'entendez pas ſes plaintes? Votre cœur ne prend plus d'intérêt à ce qui vous étoit ſi cher? Ah! ſi la mort éteint les ſentimens, c'eſt un bonheur que j'envie, & je le demande au Ciel comme mon unique remède. Je m'épuiſai ainſi en exclamations douloureuſes, que Gelin écouta long-tems ſans m'interrompre. Enfin, reprenant la parole pour

me consoler, il m'exhorta à punir, me dit-il, par mon indifférence, ceux qui m'offensoient par leur mépris. Il me representa avec tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari, qu'il me mit en effet pendant quelques momens, dans la disposition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur. Le mortel ressentiment qui m'agitoit, me fit croire cette entreprise facile.

Ce fut aparemment pour fortifier ma résolution, qu'il me proposa d'aller surprendre dès le lendemain les deux amans au milieu de leurs plaisirs, & de leur faire connoître moi-même, ajouta-t'il, le parti que je prenois de les mépriser. Il n'ignoroit pas que j'étois peu capable d'une démarche si hardie. Aussi n'entendit-il point que j'eusse rejetté sa proposition pour convenir que l'exécution en étoit difficile, & pour m'en faire apercevoir tous les dangers. Mais il faut du moins, me dit-il, que vous vous assuriez de l'état de leurs amours par vos propres yeux. Il pourroit vous rester des doutes sur mon seul témoignage. Je vous conduirai demain au même lieu d'où je les ai observés, & d'où vous aurez le même spectacle, si vous avez le courage de le suporter. Je ne lui marquai pas moins d'éloignement pour ce dernier parti, quelque facilité qu'il me fit voir à le suivre. Quelle autre preuve ai-je à desirer, lui dis-je, que le souvenir du passé, & la vuë continuelle de ce qui se passe à mes yeux ? Je ne serois pas maîtresse de mes transports au spectacle odieux que vous m'offrez. Pourquoi voulez-vous que je m'expose à dévoiler ma honte, & que je redouble peut-être le triomphe de ma Rivale, en lui faisant connoître que j'en suis informée, & que j'ai la

foibleſſe d'y être trop ſenſible ? Peut-être s'attendoit-il encore à ces difficultés ; mais confeſſant qu'elles lui paroiſſoient fortes, il me preſſa de me rendre du moins dans le cabinet qui faiſoit face à celui du rendez-vous, pour obſerver tout ce que je pourrois découvrir à cette diſtance.

J'y conſentis. Le reſte de ce malheureux jour fut encore plus triſte pour moi par l'affreuſe contrainte où je le paſſai. J'évitai l'entretien, & les regards de mon Mari, comme ſi j'euſſe apréhendé qu'il n'eût découvert, au fond de mon cœur, les effets de ſa trahiſon. Le ſoir, au lieu de me retirer avec lui, je fis naître des prétextes pour demeurer auprès de mon Grand-Pere ; & ſous l'ombre d'une legére incommodité qui le retenoit au lit depuis quelques jours, je paſſai toute la nuit dans ſon apartement. Jamais le repos ne m'avoit été ſi néceſſaire ; cependant, j'eus les yeux ouverts dès le matin, & ſans ſçavoir préciſément le motif qui me conduiſoit, j'errai long-tems dans toutes les parties de la maiſon. Je rencontrai Gelin. Ecoutez, lui dis-je en le prévenant, j'ai changé de deſſein ; je veux me placer contre cette fenêtre, d'où l'on peut voir tout ce qui ſe paſſe dans le cabinet. Il parut ſurpris ; mais ſe remettant avec un peu de réflexion, il me rapela toutes les raiſons que je lui avois opoſées moi-même ; & il les fortifia par de nouvellles difficultés. J'avois penſé d'abord, ajouta-t'il, que cette place pouvoit être occupée ſans danger, je m'y expoſai hier témérairement ; mais l'ayant examinée depuis, j'ai remarqué qu'il n'y a qu'un bonheur extrême, où l'étrange ſécurité des deux amans qui les ayent empêché de m'apercevoir. Vous n'y ſeriez pas un moment ſans être aperçuë. Eh ! qu'importe, repris-je, quelles meſures ai-je à

garder avec deux perfides ? N'eſt-il pas juſte que je les couvre de honte ? C'eſt ma réſolution. Je veux que leur infamie éclate. Comme l'ardeur de ces inſtances ne venoit que de mon agitation, il n'eût pas de peine à me faire rentrer dans ſes idées, ſur-tout lorſque me repreſentant que j'allois l'expoſer au reproche d'avoir ſemé la diſſention dans ma famille, il m'eut menacé d'interrompre ſes ſervices ſi je refuſois d'avoir pour lui quelques ménagemens.

Nous ne tardâmes point à gagner le cabinet. Il étoit environ ſept heures, c'eſt-à-dire, à peu près le tems auquel mon Mari retournoit à ſes livres. Nous avions pris notre chemin avec beaucoup de précautions, par une des allées couvertes. En entrant dans le cabinet, Gelin me dit qu'il n'oſoit y demeurer avec moi, non-ſeulement par le reſpect dont il vouloit que ſon zèle fut toujours accompagné, mais par la crainte de nous expoſer nous-mêmes aux ſoupçons de la médiſance, dans le tems que nous avions les yeux ſi attentifs ſur la conduite d'autrui. J'aprouvai ce ſentiment, & je me contentai de lui demander quelques explications qui pouvoient ſervir à mes eſpérances. Les deux cabinets étans aux deux angles du parterre, on pouvoit apercevoir de l'un, par l'allée de communication, tout ce qui entroit dans l'autre, & je ne doutai point que malgré la largeur du jardin, je ne puſſe diſtinguer parfaitement mon infidéle. Gelin me quitta ; mais à peine étoit-il ſorti que revenant ſur ſes pas, il me témoigna un nouveau ſcrupule. Dans le trouble où vous êtes, me dit-il, j'apréhende quelque tranſport, qui vous ſeroit peut-être auſſi pernicieux qu'à moi. Vos reſſentimens ſont juſtes, mais la prudence vous oblige de les diſſimuler. Permet-

tez, ajoûta-t'il, que je vous enferme ici, ſeulement pour une heure, & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'opoſai point à ſon deſſein, l'impatience & la crainte m'ôtoient déja la reſpiration, & je le vis emporter la clef ſans lui dire un ſeul mot.

Etant ſeule, je tins le viſage collé plus d'un quart-d'heure ſur la fenêtre, du côté du cabinet. J'accoutumois mes yeux à tous les objets qui étoient au bout de l'allée, & aux environs de la porte, pour diſpoſer mon imagination à ne rien confondre. Enfin j'aperçus mon Mari. Il étoit en robe de chambre. Il avoit un mouchoir à la main, dont il ſe couvroit la bouche. Son air étoit inquiet, du moins ſi j'en pouvois juger par ſa démarche; car il tourna deux fois la tête, & lorſqu'il fut proche du cabinet, il acheva les quatre pas qui lui reſtoient à faire avec beaucoup de précipitation. De quels mouvemens n'étoit-je point agitée! Je m'attendois de voir paroître auſſi-tôt ma Rivale. Elle ne parut point. Mon cœur en fut ſoulagé quelques momens. Je me flâtai que leurs meſures étoient rompuës par quelque événement, que la bonté du Ciel pourroit faire tourner en ma faveur. Je conjurai toutes les Puiſſances céleſtes de confirmer cet augure. Je ſoupirai d'eſpérance, & je trouvai de la douceur dans une ſi foible reſſource. Mais une autre penſée fit évanoüir tout-d'un-coup cette chimére. Hélas! je la crois éloignée, me dis-je à moi-même, j'oſe me flâter qu'elle ne paroîtra point; mais qui m'aſſure qu'elle n'étoit point la premiére au rendez-vous, & qu'elle ne fut pas deſcenduë au jardin lorſque j'y ſuis entrée? N'en ai-je pas dû juger par l'ardeur avec laquelle mon Mari s'eſt élancé dans le cabinet? Ah! je ne m'abuſe point. Ils y ſont

ensemble. Elle est dans ses bras. Ils s'enyvrent de délices. Ils insultent à mon desespoir. O Dieu ! vous ne les punissez pas. Dans le transport qui s'empara de tous mes sens, ce fut un bonheur en effet que Gelin eut pris la clef à son départ. Peut-être ma foiblesse ne m'auroit-elle pas permis de faire deux pas sans perdre la connoissance & même la vie ; mais je serois sortie du cabinet, j'aurois poussé des cris lorsque les forces m'auroient abandonné pour marcher, & j'aurois porté la terreur & la honte au milieu de leurs criminels plaisirs.

Je passai dans cette déplorable situation tout le tems qu'ils demeurérent ensemble ; car de quelque maniére que je doive interprêter aujourd'hui leurs rendez-vous ; il est certain que je n'ai pas été trompée par des fantômes, & que je les vis sortir avec des marques extraordinaires de joye & de bonne intelligence. Mon mari portoit la robe de chambre que je lui avois vuë deux jours auparavant. Elle avoit le bras apuyé sur le sien, & quoique je ne pusse la distinguer si aisément, parce qu'elle marchoit entre le mur & lui, il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de passer une demie heure à l'écart, & qu'il caressoit encore avec tous les empressemens d'amour, ne pouvoit être que ma Rivale. Aussi la nouvelle agitation que je ressentis à cette vûë, me fit-elle tomber évanoüie, sans aucun reste de sentiment.

Ma Sœur qui avoit écouté tout ce recit avec un profond silence, ne put entendre ces derniéres circonstances sans jetter un cri qui obligea Fanny de s'interrompre. Arrêtez, chére Fanny, lui dit-elle avec saisissement, écoutez-moi. Ah ! ma Sœur, plaignez plus que jamais vos disgraces ; ou plutôt beaissez le Ciel, car je ne puis décider

si c'eſt de la douleur & de la joïe que vous devez reſſentir. Mais, ô malignité déteſtable! ô perfide Gelin. Ciel! des hommes ſi méchans ſont-ils l'ouvrage de tes mains? Ecoutez-moi continua-t'elle, malheureuſe victime de l'amour & de la jalouſie, aprenez que ſi toutes les cauſes de vos peines, & celles de toutes les injuſtices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier recit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les ſiens. Jugez de tout ce qui vous reſte à dire, par ce que j'ai moi-même à vous raconter. Ce rendez-vous myſtérieux de votre mari & de Madame Lallin, ces horreurs, ces infamies, ces projets de ſéparation, & tout ce noir commerce dont les images vous troublent encore l'eſprit, ſont autant d'inventions d'un ſcélérat qui s'eſt joüé de votre tendreſſe & de votre crédulité. Vous m'aprendrez ſans doute à quoi des impoſtures ſi affreuſes ont abouti. Hélas! plût au Ciel que les effets n'en fuſſent pas plus réels que les cauſes! Mais voici le témoignage que je me hâte de vous rendre, en attendant ceux que je vous prépare encore. Elle lui aprit enſuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour Madame Lallin & pour moi dans le cabinet du Jardin, & que la robe dont Gelin lui avoit paru couvert, étoit en effet une des miennes qu'il portoit ce jour-là. Je me rapelle en un moment, pourſuivit-elle, des circonſtances auſquelles je n'aurois jamais crû le moindre raport avec votre hiſtoire. En les comparant avec celle de votre recit, je trouve que ce fut trois jours avant l'avanture du jardin, que Gelin vint me demander ſous quelque prétexte une des robes de mon mari ou de celles du vôtre. Les ſiennes, ſi je ne me trompe, avoient be-

ſoin de quelque réparation. Je lui en fis porter une de M. Cléveland, parce qu'elle convenoit mieux à ſa taille. La chaleur incommode de la ſaiſon, & quelques raiſons de ſanté m'obligeoient dans le même-tems de me lever à la pointe du jour, & d'aller prendre la fraîcheur du Bois. Je revenois enſuite au cabinet, où je me propoſois en faiſant quelque lecture. Il ne faut pas douter que Gelin n'eût fait toutes ces obſervations, & qu'il n'eût formé là-deſſus ſon damnable artifice. En effet je fus fort étonnée de le voir entrer dans le cabinet, tandis que j'étois à lire. Il contrefit lui-même de la ſurpriſe en m'apercevant, & je me ſouviens qu'il affecta, comme vous dites, d'entrer d'un air peu meſuré, pour me faire croire aparemment qu'il ne s'attendoit point de m'y trouver. Je n'ai pas oublié non plus qu'il avoit la robe de mon frere, & qu'il tenoit ſon mouchoir à la main. Il me dit quelque choſe de civil ſur la hardieſſe qu'il avoit de m'interrompre ; & ne manquant jamais de matiéres pour engager la converſation, il trouva inſenſiblement le moyen de m'arrêter près d'une demie heure. Enfin je fis réflexion qu'il ne me convenoit point d'être ſi long-tems ſeule avec lui. Je lui propoſai de nous retirer. Il badina ſur mes ſcrupules, & m'ayant offert la main, il me conduiſit à mon apartement avec des galanteries affectées, & placé comme vous venez de le repreſenter. Il me quitta auſſitôt, en me diſant qu'il alloit prendre un habit plus décent.

Une explication ſi nette & ſi préciſe produiſit des effets ſurprenans ſur mon épouſe. Après l'avoir entenduë avec une attention qui ne lui laiſſoit pas un moment pour reſpirer, elle baiſſa la tête ſur les genoux de ma Sœur avec le même ſilence, & tenant ſon viſage collé ſur ſe masi ns

qu'elle moüilloit de ses larmes, elle demeura long-tems dans cette posture, sans faire entendre autre chose que des soupirs. Ma Sœur qui n'osoit encore interpréter ces aparences de douleur, lui demanda, si elle trouvoit quelque difficulté dans son recit, ou quelque chose de douteux dans son témoignage. Ah! répondit-elle, pourquoi soupçonnerois-je une Sœur que j'aime, & qui m'a toujours aimée? Comment trouverois-je de l'obscurité dans des circonstances qui ne parlent que trop clairement contre moi? Il est vrai, continua-t'elle, qu'avec tout le penchant que j'avois à vous croire, j'étois arrêtée malgré moi par le nœud fatal que vous venez d'expliquer. Hélas! pouvois-je en démentir mes yeux? pouvois-je penser que la jalousie eût altéré jusqu'à mes sens, & changé pour moi l'ordre de la nature? Ah! je respire enfin. Quel service vous m'avez rendu! Plus j'envisage à present les suites d'un transport insensé, plus mes lumiéres redoublent avec ma douleur & ma confusion. Mais qu'ai-je fait? ajouta t'elle; quelle espérance que Cléveland me pardonne, & qu'il oublie jamais mes injustices? A quels tourmens ne l'ai-je pas peut-être exposé? Mais hélas! il est impossible qu'ils ayent surpassé les miens. Etes-vous sûre, reprit-elle, qu'il ait souffert quelque chose de mon absence, & que tout le reste s'accorde avec le témoignage que vous me rendez? Vous me faites tant de questions ensemble, lui dit ma Sœur, qu'il m'est impossible de vous satisfaire tout à la fois. Mais revenons plutôt à notre narration, & comptez que toutes vos allarmes doivent finir, si c'est de notre tendresse que vous avez douté.

Que vous me consolez! répondit-elle; & se rapellant l'endroit de son discours où ma Sœur l'avoit interrompuë, elle le continua ainsi. Mon

évanoüissement dura jusqu'au retour de mon perfide Confident, qui fut sans doute fort surpris de me trouver étenduë au milieu du cabinet. Cependant le bruit qu'il fit en ouvrant la porte, & l'air qui vint me fraper le visage, ayant servi à rapeler mes esprits, il n'eut point d'autre embarras que celui de me tendre la main pour me relever. Il me témoigna un égal regret, & du spectacle que j'avois eu, & de l'impression trop évidente qu'il lui paroissoit faire sur moi. C'étoit néanmoins, me dit-il, un reméde qu'il avoit crû nécessaire, & sans lequel j'étois peut-être condamnée à traîner languissamment le reste de mes jours, misérablement partagée entre les soupçons, les craintes, & les autres tourmens de l'inquiétude. Il ne doutoit point, ajouta-t'il, qu'un si noir exemple d'inconstance & d'infidélité ne me fit prendre le seul parti qui convenoit à une femme d'esprit & d'honneur, & trop heureux de m'avoir prouvé son attachement par un service si essentiel, il me promettoit d'exécuter aveuglément toutes mes résolutions.

J'étois tellement possédée de mes funestes imaginations, que je crus devoir des remerciemens à ce monstre. Je les fis tels qu'une reconnoissance si mal conçuë pouvoit me les inspirer dans le desordre & la foiblesse où j'étois; & sans m'expliquer sur des résolutions qui étoient encore fort obscures pour moi-même, je le priai de me remettre, non dans l'apartement de mon mari, où rien n'auroit été capable de me faire rentrer, mais dans celui qui étoit le plus voisin du vôtre. Je vous fis prier aussi-tôt d'y venir, & vous eûtes pour moi cette complaisance, je vous confessai que j'étois dangereusement malade; que la crainte d'être incommode à mon mari, me faisoit prendre un autre lit que le sien: & que n'espérant

ſortir de celui où j'allois entrer que pour être porté au tombeau, je n'avois rien de ſi cher à deſirer que votre preſence & vos conſolations. Ce langage parut vous cauſer autant d'étonnement que de douleur. Vous vous efforçates de me faire prendre d'autres idées de mon mal; & je remarquai aiſément dans vos diſcours & dans vos regards que ſi vous n'en connoiſſiez pas la véritable ſource, vous ne le regardiez pas non plus comme une infirmité ordinaire. Mais j'étois réſoluë de dévorer éternellement mes peines; & ſi je n'avois pas aſſez de force pour les vaincre, d'y ſuccomber du moins ſans faire éclater ma honte.

L'ardeur avec laquelle je vis accourir M. Cléveland à la premiére nouvelle de ma maladie, ne me parut qu'un nouvel artifice, & toutes ſes careſſes autant de trahiſons. Je le repouſſai même, comme ſi mon abattement ne m'eût fait deſirer que la ſolitude & le repos, & je me fis un effort pour lui repreſenter avec douceur que les aproches de la mort n'étoient pas faites pour la tendreſſe. Il parut fort ſenſible à ce diſcours; mais je ne répondis à ſes plaintes que par des ſoupirs. Pour Madame Lallin, qui s'empreſſa auſſi de me rendre des ſervices & des ſoins, je lui déclarai honnêtement que la vuë de tant de ſpectateurs m'étoit importune, & que j'avois beſoin de tranquilité & de ſilence. Auſſi, ſoit fierté, ſoit complaiſance, elle me délivra du chagrin de la voir trop ſouvent. Je ne voyois volontiers que vous & mon Frere; vous fûtes tous deux ma plus fidèle & ma plus douce compagnie. Les aſſiduités de Gelin même m'auroient déplû, & je le preſſai pluſieurs fois de ſuivre moins ſon zèle que la bienſéance, qui ne lui permettoit point d'être ſans ceſſe auprès de mon lit, comme il

ſembloit le ſouhaiter. Ce n'eſt pas que j'euſſe la moindre défiance de l'indigne paſſion qu'il avoit déja conçuë pour moi, & dont la connoiſſance, que je ne dois que depuis deux jours à la bonté de Madame, a commencé dès le premier moment à me faire ouvrir les yeux ſur mon malheur & ſur ſes crimes. Mais quelque prix que mon aveuglement me fit attacher au ſervice qu'il m'avoit rendu, je ne pouvois voir ſans frémir celui qui m'avoit fait ſentir toute ma miſére, en m'en découvrant de ſi noires circonſtances. Sa preſence raprochoit de mon imagination tous les détails qu'il m'avoit racontés. En le voyant je croyois voir tous mes malheurs à la fois. Ainſi, quoique je le regardaſſe ſur le pied d'un homme à qui je devois de la reconnoiſſance, & qui pouvoit encore m'être utile, je ne ſentois pas même pour lui le penchant de l'amitié, & je l'écoutois plus par intérêt que par inclination.

Avec quelque précaution que j'expliquaſſe les ſoins & les diſcours paſſionnés de mon mari, je ne laiſſois pas de lui remarquer dans pluſieurs occaſions un air de ſincérité que je ne le croyois pas capable de contrefaire. La conſtance avec laquelle il paſſoit auprès de moi les jours & les nuits, étoit un autre ſujet d'embarras, car il falloit pour demeurer aſſiduëment dans ma chambre, qu'il ſe privât de la ſatisfaction de voir Madame Lallin. C'étoit du moins une violence qu'il paroiſſoit ſe faire en ma faveur, & ce ſacrifice me diſpoſoit quelquefois à croire qu'il conſervoit encõre pour moi un reſte d'affection, que le triſte état où j'étois réduite, avoit pû réveiller. Pourquoi ne me ſerois-je pas flâtée de le ramener tout-à-fait par ma douceur, par ma triſteſſe & ma ſoumiſſion ? Mon cœur ſe repaiſſoit quelquefois de cette eſpérance. Mais Gelin qui ſembloit deviner

toutes mes pensées, ou qui avoit l'adresse de me les faire expliquer, ne manquoit pas d'étouffer aussi-tôt ces mouvemens favorables par quelque nouvelle imposture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez-vous accordé pendant mon sommeil, une faveur prise à la dérobée, un mot qu'il avoit entendu, & qui marquoit ou l'ennui qu'on avoit auprès de moi, ou l'impatience avec laquelle on souhaitoit la fin de cette contrainte. J'avois honte, après l'avoir écouté un moment, de m'être laissée tenter par le moindre desir, ou par le moindre espoir.

Cependant je dois confesser que c'est à cette complaisance, dont mon mari ne se relâcha point pendant cinq ou six semaines, que je fus redevable de mon rétablissement. Malgré ma douleur & souvent malgré mon imagination, je ne pouvois me croire tout-à-fait malheureuse, lorsque je le voyois attentif à tous mes besoins, sensible en aparence à mes moindres inégalités, & prompt à m'offrir toutes sortes de secours. Il me procura divers amusemens, qui servirent encore à me distraire un peu le cœur & l'esprit, quoique Gelin s'efforçât avec sa malignité ordinaire de me les faire regarder comme autant de voiles qu'on employoit pour me tromper.

Enfin ma santé s'étant rétablie, je vécus quelque-tems, sinon avec plus de douceur, du moins avec plus de constance, parce que je m'étois accoutumée sur la fin de ma maladie à me contenter des marques extérieures de civilité & d'estime qu'un honnête homme ne sçauroit refuser à une femme sans reproche. D'ailleurs Gelin qui vouloit sans doute ménager ma vie, ou qui craignoit peut-être que je ne découvrisse son imposture à la longue, m'avertit que les rendez-vous du cabinet étoient interrompus, & qu'on ne se

voyoit plus qu'avec beaucoup de ménagemens. Il affecta même de me répéter qu'il admiroit la retenuë des deux Amans, & qu'avec un fond de tendresse qui étoit toujours le même, ils gardassent si bien les dehors, qu'il ne fissent naître de défiance à personne. Je m'imagine qu'espérant d'éteindre peu-à-peu l'amour dans mon cœur, il croyoit avoir assez fait en me persuadant de l'infidélité habituelle de mon mari, & que dans les vuës qu'il avoit peut-être déja pour l'avenir, il se promettoit d'achever dans un autre tems ce qu'il avoit si heureusement commencé. Il est vrai aussi que faisant réflexion sur le passé auquel je ne voyois plus de reméde, & n'attendant le retour d'un cœur égaré, que de la persévérance de ma suomission & de ma tendresse, je ne recevois plus ses avis & ses confidences avec la même ardeur, & j'évitois même fort souvent des entretiens dont le seul fruit étoit d'irriter mes peines.

Vous n'avez pas oublié que Cléveland entreprit un long voyage pour les intérêts de mon Grand-pere, ou plutôt pour les nôtres, puisque nous en recueïllîmes tout l'avantage par l'immense succession que sa mort nous laissa bien-tôt. Je menai dans cet intervale une vie d'autant plus tranquile, que la presence de ma rivale me répondant de la fidélité de mon mari, je ne m'occupai pendant son absence qu'à chercher les moyens de regagner sa tendresse à son retour. Il revint, & la vivacité de ses caresses me fit espérer que je n'aurois pas besoin d'art pour lui plaire. Gelin, qui m'avoit promis d'observer ses premiéres démarches, me félicita luï-même de l'empire que je reprenois, disoit-il, sur le cœur d'un Infidelle. Mais c'étoit une nouvelle trahison; car je vois clairement que le perfide ne cherchoit

qu'à confirmer son propre empire sur ma crédulité & ma confiance. Dès le lendemain il m'aborda d'un air triste, & plaignant mon sort, il me dit avec un soupir, que mon triomphe avoit été court; que si j'avois reçu les premiéres caresses, ma Rivale avoit eû les faveurs secrettes; que mon Mari sortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort long-tems, qu'avec toute son adresse & ses efforts il n'avoit pû les entendre, mais que dans l'indignation qu'il en ressentoit, son dessein étoit de les surprendre lui-même une autre fois & de les couvrir de honte.

L'impression d'espérance & de joye qui me restoit encore, ne put resister à cette triste déclaration. Ma premiére ressource fut les larmes. Mais de quel usage pouvoient-elles être pour toucher un cœur endurci? Hélas! loin d'y avoir recours, je me cachois ordinairement pour en répandre. Cependant en réfléchissant sur un malheur qui me paroissoit sans exemple, il me vint à l'esprit que Cléveland, dont je n'avois jamais reconnu que le caractére fût porté à la perfidie, pouvoit aimer Madame Lallin & moi peut-être, tout à la fois. Il me sembloit incroyable qu'un Mari qui m'avoit accablé la veille des témoignages de la plus vive tendresse, eût pû porter si loin la dissimulation, s'il n'avoit eu pour moi, que du mépris, & s'il n'avoit eû de l'amour que pour ma Rivale. Cette pensée diminua quelque chose de l'amertume de mes sentimens. Il m'aime, disois-je: puis-je m'y tromper après une si longue expérience de sa conduite & de son caractére? Mais une femme sans honneur a trouvé l'art de le séduire. Elle m'a dérobé depuis long-tems une partie de son affection. Hé bien c'est un cœur à disputer. Voyons qui de Madame Lallin ou de moi déposſédera sa Rivale. Je communiquai cette

résolution à Gelin. Il marqua de l'admiration pour ma bonté. Mais vous vous faites illusion, me dit-il, si vous croyez que le partage soit égal, & qu'un homme puisse tenir la balance si juste entre le devoir & une passion déréglée. Essayez néanmoins, ajouta-t'il, & faites voir jusqu'où une femme vertueuse peut quelquefois s'abaisser par grandeur d'ame. Il me promit même de contribuer par ses soins à ma victoire.

Si vous me demandez quelles armes j'avois dessein d'employer, hélas! ma Sœur ne sçavez-vous pas qu'un cœur plein de sa tendresse présume tout de l'ardeur de ses sentimens? J'aurois fait comprendre à mon mari qu'il se trompoit malheureusement dans l'objet de ses desirs; que s'il étoit sensible au plaisir d'être aimé, j'étois la seule femme au monde qui fût capable de rassasier son cœur par les transports du mien : je le connoissois je l'aurois forcé de confesser qu'il ne trouvoit dans ma Rivale ni la constance de mes attentions, ni l'ardeur de mes soins, ni mes délicatesses, ni mes tendres allarmes & mes inquiétudes passionnées; enfin laissant à d'autres les ressources de l'esprit & de l'artifice, j'aurois tout attendu de la force d'une passion que mes douleurs mêmes ne faisoient qu'irriter. Ces détails vous interressent peu. Quel besoin en effet de vous rapeler les égaremens d'un tems d'yvresse & de délire? Mais je ne sçai comment je trouve encore de la douceur dans ces bizarres témoignages de ma fidélité & de ma tendresse. D'ailleurs je veux vous faire observer par quel enchaînement mon erreur m'a conduite jusqu'au fond du précipice.

Le tems n'en étoit guéres éloigné. Gelin, avec une adresse à laquelle je ne puis donner de nom assez horrible dès que je dois la regarder comme une imposture, ne fut pas deux

jours à détruire mes nouvelles résolutions ; & soit que le hazard lui presentât les occasions qu'il cherchoit ; soit que sa malignité se fit une étude continuelle de les faire naître, il ne se passa presque rien jusqu'à la mort de mon Grand-Pere, qui ne servit comme d'instrument au succès de ses malheureux desseins. Un jeune homme de l'Isle prit de l'inclination pour Madame Lallin, & lui offrit sa main avec une fortune considérable. Elle rejetta ses offres. Tout le monde la pressa de se rendre, & vous devez vous souvenir des efforts que vous fites vous-même pour lui faire goûter un parti qui étoit fort au-dessus de son mérite : mon Mari fut le seul qui ne lui fit point d'instances ; & lorsqu'elle parut absolument résoluë de préférer l'étude & le repos, comme elle le disoit avec affectation, à toute autre sorte d'avantages & d'établissemens, il la félicita publiquement de ce choix, avec des marques de satisfaction si ouvertes, que Gelin n'eut pas besoin de me les faire remarquer. Il est vrai que pendant le cours de cette affaire, il n'avoit pas manqué de réveiller mon attention sur leurs moindres mouvemens. Il m'avoit fait observer entr'eux un redoublement de mystére & plus d'ardeur que jamais à se chercher & à s'entretenir. L'air distrait & rêveur que Cléveland raportoit quelquefois de l'étude, il me le faisoit prendre pour l'effet de son inquiétude & de sa crainte. Il me le representoit uniquement rempli de la perte qui le menaçoit, ou occupé à retenir un cœur qu'il croyoit prêt à lui échaper ; de sorte que de quelque maniére que cette intrigue pût finir, j'étois disposée à l'expliquer dans le sens le plus funeste à mon repos. Mais l'avertion que ma Rivale fit éclater pour le mariage, dans une situation où son bonheur & sa fortune l'obli-

geoient également de le souhaiter, ou lui faisoient du moins comme une loi d'y consentir, étoit effectivement ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Il me parut si manifeste, que le projet de mon Mari étoit de se la réserver, que j'épargnai la peine à Gelin de faire tourner mes réflexions de ce côté-là. J'allai au-devant de ses inspirations ; & lui qui s'étoit sans doute aperçu que cette chimére étoit le plus puissant de ses artifices, s'attacha entiérement à redoubler mes terreurs, & à triompher de ma crédulité par cette voye.

Je passe sur mille circonstances, qui vous fatigueroient sans vous éclaircir davantage. Mais lorsqu'après la mort de mon Grand-Pere, le dessein fut pris de retourner en Europe, Gelin, qui ne laissoit plus passer un jour sans m'empoisonner de quelque nouveau conseil, me proposa de sonder moi-même les dispositions de mon Mari par quelque épreuve innocente ; & ne me trouvant que trop d'ardeur pour ce qui pouvoit me délivrer d'un doute insuportable, il me suggéra non-seulement ce que son zèle, disoit-il, lui faisoit imaginer pour m'éclaircir, mais jusqu'aux termes dans lesquels je devois m'expliquer. Il falloit pour s'engager avec tant de hardiesse qu'il eût déja pressenti Cléveland sur la démarche qu'il me proposoit. C'étoit de le faire souvenir que notre mariage s'étant fait sans aucune formalité civile, parce que nous n'avions eu ni intérêts ni droits à régler, nous ne devions pas quitter l'Amérique sans prendre du moins une attestation du Prêtre qui avoit fait la cérémonie. Pressez-le instamment, me dit-il, de vous accorder une satisfaction si juste. Ne vous rendez point à ses premiéres objections. Comme il est impossible qu'il écoute volontiers

votre demande, s'il eſt réſolu de vous ſacrifier quelque jour à votre Rivale, vous connoîtrez ſes intentions par ſa réponſe; & vous examinerez, ajouta-t'il négligemment, ſi l'intérêt de votre honneur & de votre repos vous permet de le ſuivre en Europe, pour y ſouffrir une inſulte éclatante, & pour ſervir au triomphe d'une femme que vous devez haïr, ou s'il ne demande pas plûtôt que vous paſſiez le reſte de votre vie dans cette Iſle, avec la certitude que vous avez d'y être aimée & honorée de tout le monde.

Ce dernier trait, placé ſans affectation, fut la plus pernicieuſe partie de ſon conſeil. Je n'y répondis point, mais il demeura au fond de mon cœur, & il m'engagea bien-tôt dans des délibérations qui ne m'étoient point encore entrées dans l'eſprit. Cependant la propoſition de ſonder mon Mari m'ayant paru facile & naturelle, j'en cherchai l'occaſion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec plus d'embarras que je ne devois en avoir, après y avoir prévu ſi peu de difficulté. J'étois tremblante, & je m'étonne qu'il ne s'aperçut point de mon émotion. Enfin, m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit, d'un air riant, que je me troublois d'un ſoin fort inutile, que ni lui ni moi n'étans catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un Prêtre Eſpagnol ne pourroit être d'aucune utilité, que s'il manquoit quelque choſe à notre mariage, tous les défauts ſeroient aiſément réparés en Angleterre, & qu'il me conſeilloit de m'occuper uniquement de votre voyage, pour ne pas le retarder par mille difficultés qui troublent toujours les femmes à l'heure d'un départ. Il me quitta ſous divers prétextes qui pouvoient être

ſincéres dans l'accablement de ſoins où il étoit, mais que je pris pour les artifices d'un homme coupable qui cherche à ſe tirer d'embarras. J'aurois pu l'arrêter malgré lui, & redoubler ma demande avec de nouvelles inſtances. Quel fruit en aurois-je eſpéré ? Je demeurai confonduë de ſa réponſe, & ne la trouvant que trop conforme à mes idées, je la regardai comme ma derniére ſentence. Il partira ſeul, m'écriai-je en voyant Gelin, qui ſe preſenta auſſi-tôt pour ſçavoir mes réſolutions; j'irois au fond de l'Amérique, je retournerois dans les plus affreux deſerts que j'aye parcourus pour y vivre ſeule, triſte, abandonnée, ſans eſpoir & ſans conſolation, plûtôt que de partir pour le ſuivre. Croit-il donc, repris-je en pleurant amérement, que la patience & la bonté n'ayent pas leurs bornes, & le barbare ſe figurera-t'il qu'il ait le droit d'outrager une femme, parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendreſſe & de ſoumiſſion ? Gelin ne fit plus difficulté de loüer ouvertement le parti auquel je paroiſſois m'arrêter. Il me preſſa même au nom de mon honneur de ne pas m'expoſer à des humiliations qu'il croyoit inévitables pour moi dans tout autre lieu du monde que l'Iſle de Cube. Ici, me dit-il, la mémoire de votre Grand-Pere vous aſſure du reſpect & de l'affection de tous les habitans. Vous y oublierez l'infidélité de votre Mari, l'Europe & toutes vos douleurs. Comme il lui étoit indifférent, me dit-il encore, en quel endroit du monde il fixât ſa demeure, il m'offroit de s'arrêter auſſi à la Havana, pour continuer de me rendre les devoirs d'une fidéle amitié. Je lui remarquai de la reconnoiſſance, mais ſans accepter ſon offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me propoſa pour me dérober à mon Mari.

Quelques jours avant celui du départ, il devoit me conduire dans une Isle voisine chez une Dame de ses amies, à laquelle il me confessa qu'il avoit communiqué une partie de mes peines pour la disposer à m'accorder un asile, si cette ressource me devenoit nécessaire. Vous y serez, me dit-il, dans une sureté parfaite, & vous devez peu craindre d'ailleurs qu'un mari qui ne pense qu'à vous éloigner, vous cause de l'inquiétude par des recherches trop longues & trop ardentes. Ce plan me sembla facile. Si je ne m'engagai point encore à la fuite par une promesse absoluë, j'avoüai du moins à mon séducteur que c'étoit le seul parti qui convint à mon infortune, & je suis persuadée que dès ce moment il se crut certain de sa victoire.

Cependant, par l'effet ordinaire de mes irrésolutions, cette idée fit place ensuite à des réflexions plus modérées. Je me souvins que ma Rivale avoit toujours marqué de l'aversion pour l'Angleterre, & Cléveland au contraire ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de se revoir à Londres. Je me flâtai que lorsqu'il seroit tems de s'expliquer d'une maniére ferme sur le choix de l'un ou l'autre païs, cette oposition de goût pourroit faire naître entr'eux quelque refroidissement. Foible sujet d'espérance, mais qui étant le seul auquel j'étois réduite, eut encore la force de me faire rejetter toutes les persuasions de Gelin, & de me déterminer à suivre le cours de ma misérable fortune, jusqu'au dernier instant du moins où ma raison & l'honneur me permettroient de m'aveugler. Nous partîmes, au mortel regret de mon séducteur, qui me reprocha avec amertume l'imprudence qui me faisoit courir à ma perte, ou plûtôt qui bien loin de la craindre, s'affligeoit que l'assistance du Ciel

me la fit éviter. Car c'eſt à ce moment, ma Sœur, que mes yeux s'ouvrent mieux que jamais, & que je conçois tout le plan de ſa malignité. En me rapelant ſes regrets & même ſes larmes, je ne doute plus que ſa premiére vûë n'eût été de me retenir en Amérique, & que ce ne fût le dépit de l'avoir manquée qui lui arrachoit ces témoignages de douleur. Hélas ! je les prenois pour l'effet du zèle qui l'attachoit à mes intérêts. Grands Dieux ! que je vous dois de reconnoiſſance ! Par quel miracle m'avez-vous ſauvée ? Je ſerois donc au pouvoir d'un perfide, & ſans eſpérance de revoir tout ce que j'ai de cher au monde ! Ah ! ma Sœur, éloignons un ſouvenir qui eſt capable de troubler mes ſens & ma raiſon.

Mais c'eſt pour en rapeler d'autres, que je ne pourrai ſuporter avec moins de trouble & d'horreur. Vous m'attendez ſans doute à ce terrible endroit de mà narration. Votre impatience vous a fait écouter avec ennui tout ce qui a retardé le dénouëment auquel je ſuis parvenuë. Hélas ! vous allez l'entendre. Je ne vous préviendrai point par des juſtifications & des excuſes. L'innocence de mon cœur eſt aſſez prouvée par ſes propres peines & par les effets mêmes de ſon deſeſpoir. O Ciel ! faut-il que je t'atteſte, & ne prendras-tu pas ſoin toi-même de diſpoſer l'eſprit de ma Sœur à me croire ? Je ſens à combien d'interprétations funeſtes mon aveugle réſolution m'a expoſée. A meſure que les traces du paſſé renaiſſent dans ma mémoire, je vois, ma chére Sœur, que chaque pas qui me reſte à vous décrire, eſt une affreuſe chute, chaque circonſtance un crime, & que tout parle hautement contre moi. Dieux ! où eſt Cléveland ? Ne m'écoute-t'il pas ? Oſerai-je ſoute-

nir sa presence & les reproches que je le lis déja dans ses yeux ? Mais je me jette dans son sein à bras ouverts. Qu'il se venge, qu'il me punisse, je ne résiste à rien s'il me rend son cœur. Ma droiture fait ma confiance, & je sens qu'elle est du moins égale à ma honte. Achevez donc de m'écouter, & voyez dans le recit du plus horrible de tous les malheurs si vous y reconnoissez une femme coupable.

Des raisons que vous n'avez pas oubliées, nous ayant fait prendre notre route par l'Isle de Sainte Héléne, le monstre que l'enfer avoit choisi pour me perdre, eut encore le tems de renouveller ses impostures, & de me préparer l'esprit par dégrés pour quelque occasion qu'il espéroit apparemment de faire renaître dans un si long voyage. Je lui avois confié l'espérance où j'étois, que Madame Lallin ne consentiroit pas volontiers à passer en Angleterre. Il avoit senti sans doute la foiblesse de cette imagination ; mais pendant tout le tems que nous fûmes en mer, il affecta d'en paroître plus persuadé que moi, & il me félicitoit quelquefois d'avance du changement que cet incident pourroit mettre dans ma situation. Je ne puis attribuer cette conduite qu'à la pensée où il étoit peut-être qu'en fortifiant mon erreur, il augmentoit le chagrin que je ne pouvois manquer de ressentir au moment que je serois détrompée, & que dans le premier feu de mon ressentiment, il en auroit plus de facilité à me faire suivre toutes ses impressions. En effet, nous ne fûmes pas plûtôt à Sainte Héléne, qu'il me tint un langage tout différent. Il ne se contenta pas même de m'assurer en particulier que la résolution de Madame Lallin étoit de surmonter toutes ses aversions, pour suivre constamment la fortune de mon mari, il eut encore

l'adresse de les engager tous deux dans une explication qui se fit en ma presence, & dont ma jalousie interpréta tous les termes. Ce fut pour moi autant de blessures mortelles, que rien n'étoit plus capable de fermer.

Le vaisseau François arriva le même jour. Nous fimes d'abord quelque liaison avec le Capitaine & son Epouse, qui étoient deux personnes de naissance & d'honneur. Dès la premiére promenade que je fis sur le port, Gelin me montra leur Bâtiment qu'on réparoit avec beaucoup de diligence. Le Ciel, me dit-il secrettement, est du moins dans vos intérêts ; il vous offre une ressource, je compris sa pensée. Un tremblement soudain, qui se répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'apuyer sur lui pour me soutenir. Je demeurai quelque-tems à considérer le Vaisseau, avec une palpitation si violente, & des distractions si tumultueuses, qu'étant effrayée moi-même de la situation où je me surpris, je me fis reconduire aussi-tôt à la Ville. Gelin continuoit de me donner la main. Il feignit de ne pas s'apercevoir de mon altération, & reprenant froidement son discours, comme s'il n'eût pas douté qu'il ne fit le sujet de ma rêverie ; je souhaite, me dit-il, que le parti que vous choisirez, soit le plus convenable à votre repos ; mais n'oubliez pas que l'occasion que le Ciel vous presente, ne se retrouvera plus, & qu'une fois rentrée dans le Vaisseau de votre mari, vous n'en sortirez qu'à Londres. La crainte d'être entenduë de ceux qui nous accompagnoient, ne me permit pas de lui répondre. Peut-être s'allarma-t'il de mon silence ; car ayant trouvé le moyen de me rejoindre avant la nuit, il vint armé d'un nouvel artifice, & il le fit valoir si habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultés qui m'arrêtoient.

Je ne me rapellerois pas aisément quelles étoient mes pensées, lorsque je le vis paroître. Tout étoit en confusion dans mon esprit comme dans mon cœur. Mais il est certain qu'en le voyant aprocher seul, je sentis le même frémissement que j'avois éprouvé à la vuë du vaisseau. Il s'y mêla même un mouvement d'horreur, comme si j'eusse eu quelque chose de funeste à redouter de sa presence. Cependant ne pensant guéres à démêler la cause de ce sentiment, je n'en eus pas moins d'ardeur à l'écouter, lorsqu'il m'eût dit d'un air empressé, qu'il m'aportoit de quoi finir toutes mes incertitudes, & que dans le peu de jours qui me restoient pour me déterminer, il dépendroit de moi de connoître si clairement mon sort, que je ne me plaindrois pas de manquer de lumiéres. Je m'imagine, me dit-il, que vos irrésolutions viennent du doute où vous êtes toujours, que votre mari soit capable de porter la trahison jusqu'à rompre votre mariage; l'espérance qui est le soutien ordinaire des malheureux, est le poison qui vous perd; car si vous étiez sûre du sort qui vous menace, je ne puis douter qu'avec les sentimens de fierté & de vertu que je vous connois, vous ne prissiez plutôt tout autre parti, que celui d'aller servir de témoin à la cérémonie qui doit vous deshonorer. Tout dépend donc, continua-t'il, de vous assurer de la disposition de votre mari. Et ne le pouvez-vous pas facilement? Vous avez ici une Société protestante, un Temple, des Ministres, qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votte mariage. La bienséance demande même que ce devoir soit rempli avant que vous paroissiez à Londres. Proposez à Mr. Cléveland de vous délivrer ici d'un em-

barras dans lequel il vous a jettée lui-même, par la réponse qu'il vous a faite à la Havana. S'il rejette votre demande, ajouta-t'il en branlant tristement la tête, s'il cherche des excuses, des prétextes, des délais, votre malheur est clair; vous êtes perduë, & je ne connois point d'autre ressource pour vous, que de mettre du moins votre honneur à couvert par une généreuse fuite.

Un monstre capable de donner un tour si imposant au plus pernicieux & au plus fatal de tous les conseils, l'avoit été aussi sans doute de prévenir l'esprit de mon Mari avec le même artifice, & de le disposer à traiter ma proposition de contre-tems & de folie. Ce fut en effet la seule réponse que je reçus de Cléveland. J'avois embrassé cette nouvelle ouverture avec un ardeur proportionnée à mes craintes. J'attachois ma vie ou ma mort à cette explication. Jugez dans quel desespoir un refus si cruel & si décisif me précipita. Tous mes mouvemens ne furent plus qu'une alternative de dépit, de honte & de douleur. Avant la fin du jour, je m'engageai par un horrible serment à faire voile en France & à porter mon infortune dans quelque solitude ignorée du genre humain. Gelin m'assura qu'il me serviroit de guide, & que ne pensant qu'à retourner dans sa patrie, il étoit charmé que ma résolution le mit en état de me continuer ses services en exécutant la sienne. Je regardai ces offres comme une faveur du Ciel. Oüi, lui disje, votre compassion & votre secours sont le seul bien qui me reste. Si vous connoissez quelque asile écarté, quelque autre sauvage, ou quelque tombeau, dont l'entrée ne soit pas interdite à la douleur & à la vertu, conduisez une malheureuse, & ne la quittez pas qu'elle n'y soit

ensévelie. Il me fit redoubler mon serment, de peur, me dit-il, que si je venois à changer de résolution, les mesures qu'il alloit prendre, ne m'exposassent à quelque chose de plus fâcheux de tout ce que je voulois éviter. Il se chargea de ménager le Capitaine François & son Epouse, qui m'avoit déja donné des marques particuliéres d'estime & d'affection. J'ai sçu d'elle dans la suite, que lui ayant apris mes peines, il avoit ajouté pour l'engager à m'accorder son assistance avec plus de zèle, que je pensois à quitter la Religion Protestante, & qu'avec le motif de fuïr l'oprobre dont j'étois menacée, j'avois celui d'embrasser la Religion Catholique.

Madame des Ogéres, c'étoit le nom de cette Dame, me rendit dès le lendemain une visite particuliére, dans laquelle je ne me fis pas presser long-tems pour lui confesser que j'étois déterminée à partir. Gelin qui étoit avec elle, lui répéta mes raisons avec tant de force & d'adresse, qu'il confirma ma résolution en échauffant de plus en plus mon ressentiment. Nous réglâmes les circonstances du départ. Ce devoit être la nuit, au premier vent qui seroit assez favorable pour nous éloigner de l'Isle avant le jour. Madame des Ogéres me jura une amitié inviolable, & paroissant touchée jusqu'au fond du cœur de ma misérable situation, elle me promit non-seulement de ne jamais rien relâcher de ses sentimens & de ses soins, mais de ne me pas quitter même un moment, jusqu'à ce que le Ciel m'eut ouvert quelque lieu de retraite où mon repos & mon honneur fussent en sureté. J'eus peu d'inquiétude pour les préparatifs qui ne regardoient que les commodités de la route, ou celles mêmes de mon établissement en France, sur lequel je n'avois encore que des vûës vagues

& mal éclaircies. Gelin entra dans toutes ces précautions, & je n'ai jamais eu l'esprit assez libre pour souhaiter d'en aprendre le détail.

O ma Sœur ! que l'aveu qui me reste à vous faire, est pénible ! qu'il en coûte à mon cœur pour me retracer un souvenir si triste & si humiliant ! que de playes sont prêtes à se rouvrir ! Hélas ! quelle scène sanglante ! Pourrez-vous jamais vous persuader que le vent étant devenu tel qu'on l'attendoit, je consentis à quitter ma chambre au milieu de la nuit, c'est-à-dire, aussitôt que je verrois mon Mari dans le premier assoupissement du sommeil, à me laisser conduire au Vaisseau par Gelin & le Capitaine, qui devoient m'attendre à ma porte ; & à quitter aussitôt le rivage où je laissois Cléveland, mes enfans, vous mon frere, tout ce que j'aimois après le Ciel. Quoi ! j'y consentis ! Ce que je vous raconte est donc certain ? Ce n'est pas un songe, une malheureuse illusion qui trompe encore mes sens & ma mémoire, comme les artifices d'un perfide séducteur avoient trompé depuis longtems ma raison. Ciel ! que la vertu est à plaindre d'être exposée à servir de joüet à l'imposture ! Quel est donc le refuge de l'innocence ? Où la droiture & la candeur ont-elles quelque défense à espérer sur la terre ? Hélas ! il n'apartient point sans doute à une femme sans force & sans lumiéres, d'aprofondir les vûës d'une Justice éternelle ; mais, ma Sœur, qu'elles sont terribles dans mon exemple !

Je me levai à l'heure marquée, sans avoir besoin d'autre avertissement que la crainte mortelle qui chassoit bien loin le repos de mon cœur & le sommeil de mes yeux. Mon Mari paroissoit dormir dans une paix & une sécurité profondes. Sa respiration étoit aussi tranquile que

que ſon viſage. Je le conſidérai long-tems dans cet état. Quoi ! diſois-je en moi-même, les douceurs du repos ſont-elles pour des cœurs coupables ! Infidéle ! s'il te reſtoit le moindre ſentiment de la tendreſſe que tu me dois, tout ton ſang ne ſe reſſentiroit-il pas de la cruelle agitation du mien ? Tu repoſes dans un profond ſommeil. Ton imagination eſt remplie de tes nouvelles amours, & livrée à des ſonges auſſi criminels que tes plaiſirs. Ma Rivale goûte d'un autre côté les mêmes délices. Et moi, je meurs de ta cruauté & de tes mépris ! Mes larmes couloient pendant ce tems-là comme un ruiſſeau. Malgré ces réflexions qui devoient irriter mon reſſentiment & me faire précipiter mon départ, je ne pouvois ni détourner mes yeux de ſon viſage, ni m'éloigner de ſon lit. J'aurois volontiers ſaiſi ſes mains. Je les aurois ſerrées avec tranſport. La crainte de l'éveiller ne pouvoit couper paſſage aux ſanglots qui m'échapoient avec violence. O cœur inconſtant ! répétois-je par intervales ; ô cœur foible & parjure ! que je t'ai mal connu ! Que mon erreur va me couter d'infortunes & de larmes ! Mais toi, qui me connoiſſois ſi bien, devois-tu me choiſir pour l'objet de ta perfidie ? Pourquoi tromper la bonté & l'innocence ? Par quel art funeſte m'as-tu inſpiré de l'amour en me trahiſſant ? ca je t'aime encore, je t'adore toujours. Je te ſuis & je vais vivre malheureuſe, ou mourir bientôt de la cruelle néceſſité où tu me réduits. Pendant que je m'abandonnois à tous ces mouvemens, je crus entendre du bruit à la porte, & ne doutant pas que ce ne fut Gelin avec le Capitaine, j'y courus pour leur recommander de ne me pas perdre par quelque indiſcrétion. Mais ne les entendant plus, j'oubliai que mon

retardement m'exposoit beaucoup davantage. Je retournai sur mes pas, sans avoir même ouvert la porte, comme forcée par une main invisible, qui me repoussoit encore vers mon devoir. Je repris ma situation ; mes pleurs recommencérent avec les mêmes plaintes & les mêmes soupirs. La chambre étoit éclairée par la lumiére d'une bougie, de sorte que le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant lorsqu'un nouveau signal ne me permit plus de douter qu'on ne m'apelât impatiemment, mon transport redoubla jusqu'à me faire mépriser tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux, en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adressai les priéres les plus touchantes. Je souhaitai que mon Mari pût s'éveiller, me voir dans cet état, se laisser toucher par mes pleurs, ou me donner la mort. Je ne sçai si dans un trouble si affreux, il ne m'échapa point quelques paroles assez articulées pour être entenduës : Mais Gelin, à qui son entreprise causoit sans doute un autre trouble, ouvrit la porte, vit la posture où j'étois ; & remarquant que mon Mari n'en dormoit pas moins tranquilement, il eut la hardiesse d'entrer, de me prendre par la main & de m'entraîner de toute sa force après lui. M'ayant laissée un moment avec le Capitaine, il poussa encore l'effronterie jusqu'à retourner dans la chambre pour éteindre la lumiére, & il ne nous rejoignit qu'après avoir fermé soigneusement toutes les portes.

La nuit étoit fort obscure : mon imagination aussi échauffée que mes sentimens par toutes les circonstances d'une scène si violente, me fit regarder la ruë où je me trouvai aussi-tôt avec mes guides, comme un affreux abîme dans lequel je m'étois précipitée aveuglément. Je me crus

au fond, pour n'en sortir jamais, & l'apartement de mon Mari que je venois de quitter me parut dès ce moment à une hauteur inaccessible, où nuls efforts n'étoient plus capables de me faire parvenir. Gelin me pressoit de marcher, pour gagner un endroit commode où j'étois attenduë par quelques domestiques du Capitaine, avec un fauteüil qu'ils avoient disposé pour me porter jusqu'au rivage. J'avançois, sans répondre à ses exhortations, aussi indifférente pour tout ce que le Ciel pouvoit me préparer, que si j'eusse cru toucher au dernier moment de ma vie. Cependant à peine eûmes-nous fait vingt pas, que le souvenir de mes enfans vint se presenter à ma mémoire. Croiriez-vous qu'avec tant de douleurs presentes, quelqu'autre sentiment pût se faire écouter ? Je jettai un cri lamentable, qui fit arrêter tout-d'un-coup les domestiques qui me portoient. Ah ! dis-je au Capitaine avec un serrement de cœur qui se communiquoit jusqu'au son de ma voix, n'allons pas plus loin, je veux embrasser mes enfans, je ne partirai point sans avoir obtenu cette consolation. Hélas ! qu'allois-je faire ? O ! fatale entreprise, ajoutai-je en me soulageant par un profond soupir, qui a déja ruïné ma mémoire & ma raison. En effet, je ne puis comparer mieux la consternation où j'étois, qu'à celle d'un Criminel condamné à mourir, & déja dans le chemin du supplice, qui ne voit plus ce qu'il regarde, qui ne comprend plus ce qu'il entend, & dont tous les sens troublés par l'image de la mort, ont déja comme abandonné l'office de la nature.

Gelin rapela toute son adresse & ses tours les plus insinuans, pour me representer à quel péril nous nous exposions par les moindres délais; & le Capitaine me fit craindre que le vent ne

ſût pas long-tems aſſez favorable pour nous conduire hors du Port. Mon obſtination n'en fut pas moins difficile à vaincre ; & ce combat auroit duré fort long-tems , s'ils n'euſſent pris une autre voïe pour me calmer , en me faiſant ſouvenir que non-ſeulement la tendreſſe de mon Mari n'avoit jamais paru diminuer pour mes enfans , mais que vous étiez avec eux pour leur ſervir de mere , juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de les ramener entre mes bras. Cette derniére eſpérance ne m'étoit pas propoſée pour la premiére fois. Gelin ayant toujours cherché à prévenir mes difficultés & mes objections , n'avoit pas manqué d'éloigner par des promeſſes chimériques toutes les inquiétudes que ma tendreſſe pour des enfans ſi chers étoit capable de me cauſer. Il m'avoit promis cent fois qu'après m'avoir procuré une ſituation tranquile , il employeroit tous ſes ſoins & ſa vie même pour me rendre du moins mon ſecond fils , & il m'avoit expoſé ſes vûës avec tant de vraiſemblance , qu'il étoit parvenu à me raſſurer. C'étoit donc moins la crainte de les perdre , que le mouvement naturel de mon affection qui me jettoit dans ce nouveau trouble ; & quoique forcée de me rendre aux inſtances de mes guides , mon cœur y réſiſta juſqu'à l'entrée du vaiſſeau.

J'y trouvai Madame des Ogéres qui étoit à m'attendre , & qui entreprit dès le premier moment d'arrêter le cours de mes pleurs par un entretien plein de charmes. Mais quelles conſolations étois-je en état de goûter ? Je lui demandai pour unique faveur la liberté d'être ſeule. Dans l'abattement où elle me vit , elle ſe crut obligée de me la refuſer. Ainſi je fus contrainte d'eſſuyer ſes diſcours & ſes careſſes , dont l'agrément même étoit un tourment pour moi ,

par les efforts que j'étois obligée de faire continuellement pour y répondre. Je n'étois pas d'humeur à fatiguer de mes plaintes ceux qui n'y pouvoient prendre d'autre intérêt que celui de la compassion, ni même à m'ouvrir tout-d'un-coup sur aucune circonstance de mon malheur, du moins avec ce détail qui n'excepte rien, & sans lequel néanmoins le cœur tire peu de soulagement de ses confidences. Gelin, dans l'erreur profonde où j'étois, auroit peut-être été plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir, ou à lui voir écouter mes plaintes avec les marques ordinaires de son amitié & de sa complaisance ; mais la premiére loi que je m'imposai dans l'absence de mon Mari, fut d'éviter toute ombre de liaison secrette avec les hommes, & les murmures de Gelin, non plus que ses services, ne me le firent pas excepter. Aussi la violence que je me faisois à tous les momens du jour, devint-elle bien-tôt funeste à ma santé. Les vapeurs du poison qui me dévoroit, ne se dissipans point par aucune voye, s'élevérent au cerveau, & s'épaissirent jusqu'au point d'arrêter souvent le cours de mes esprits. C'est ainsi que les Médecins ont expliqué en France les évanoüissemens ausquels je devins sujette, & qui duroient quelquefois des heures entiéres. Cependant si ces vapeurs mélancoliques cherchoient un passage, il est étonnant qu'elles n'en trouvassent point avec mes larmes ; car je passois toutes les nuits à pleurer.

Pendant ce tems-là nous avancions à pleines voiles, & le secours du Ciel paroissoit aussi favorable à notre navigation, que s'il n'avoit eu à récompenser que des vertus. En passant devant la pointe d'Afrique, Gelin qui voyoit le vaisseau fort mal armé, & qui craignoit peut-être

que nous fussions poursuivis, proposa au Capitaine de relâcher au Cap de Bonne-Espérance, pour y attendre la Flotte Hollandoise qui croisoit dans ces mers; & retourner en Europe avec cette escorte. On me communiqua ce dessein. Je m'y oposai, sans en aporter aucune raison. Le Capitaine n'en ayant point d'autre que l'envie de m'obliger, n'insista pas un moment. Mais Gelin parut fort sensible à mon refus, & me reprocha pendant plusieurs jours de négliger également mes intérêts & les siens. Qui sçait quel étoit encore son projet? car je me souviens qu'en parlant du Cap, il me le representoit comme un des plus agréables séjours du monde, & comme un azile certain contre toutes sortes de craintes. Il renouvella la même proposition, lorsque nous passâmes à la vûë des Isles Canaries, & ses instances furent si pressantes, que n'ayant point d'autre objection à lui faire que le penchant qui me faisoit souhaiter de vivre en Europe, aparemment par l'espérance secrette d'être moins éloignée de mon Mari & de mes enfans, je regarde aujourd'hui la force que j'eus de lui résister, comme une nouvelle marque de la protection du Ciel. Plus j'avance, plus je crois découvrir dans toute sa conduite qu'il ne cherchoit qu'à se dérober avec moi aux yeux de tout ce qui pouvoit nous connoître & nous observer. J'ignore quelles étoient ces véritables vûës; mais je me rapelle particuliérement avec frayeur ce qui m'arriva dans l'Isle de Madére.

Un vent impétueux nous ayant fait changer notre route, nous fûmes surpris de nous trouver, après une nuit obscure, vis-à-vis d'une Côte agréable, dont nous n'étions guéres plus éloignés qu'à la portée du canon. La connois-

ance que le Capitaine avoit de ces mers, lui fit juger aisément que c'étoit l'Isle de Madére. Il nous en parla comme d'un fort bon établissement des Portugais, où quantité d'honnêtes gens se retiroient, par goût pour la pureté de l'air, & pour l'excélence des alimens. Gelin sans nous proposer d'y faire aucun séjour, marqua seulement une forte envie d'y descendre. Il nous invita, Madame des Ogéres & moi, à profiter d'une si belle occasion de nous remettre un peu des fatigues de la mer, & il me proposa en particulier comme une diversion qui pourroit adoucir ma tristesse. Je me fis presser longtems, & je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville, dont on voyoit le clocher s'élever au-dessus d'une colline, qui nous cachoit les maisons. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Le Capitaine ayant fait moüiller l'ancre, envoya quelques-uns de ses gens dans l'esquif pour reconnoître la Côte, & s'assurer si nous pourrions éviter l'entrée du Port. Nous quittâmes le vaisseau sur leur raport, & nous gagnâmes heureusement une pointe charmante, où nous avions remarqué quelques maisons qui paroissoient être autant de lieux de plaisir.

Ce nom leur convenoit d'autant mieux, que la nature n'y devoit rien à l'art, & qu'elle sembloit s'y faire une étude de l'embellir de ses propres mains. Les maisons, qui nous avoient paru extrêmement bornées dans l'éloignement, ne l'étoient que par la beauté même de la pierre, qui éblouissoit les yeux par sa blancheur. Une carriére voisine la fournissoit abondamment. Ce n'étoit d'ailleurs que les habitations de quelques gens simples, qui cultivoient la terre aux environs, & qui étoient assez riches de leur tra-

vail, pour être ſenſibles aux agrémens de la propreté. Auſſi n'en avoient-ils point d'autres à rechercher dans un lieu où toutes les beautés de la nature étoient réünies. La diſpoſition des collines, la verdure des arbres, l'abondance des fruits les plus délicieux, la mùltitude des fontaines & la fraîcheur des eaux; enfin la douceur merveilleuſe de l'air, qui paroiſſoit compoſé des parfums que les fleurs & les fruits exhaloient continuellement, formoient tous enſemble un ſéjour ſi délicieux, que toute ma triſteſſe ne pût me défendre d'un ſentiment de plaiſir. Quittant la mer après une tempête violente qui avoit duré toute la nuit, le paſſage de l'agitation du vaiſſeau au calme où je me trouvois tout-d'un-coup, pouvoit contribuer ſeul à mettre mon cœur dans cette diſpoſition; mais il eſt vrai qu'en reſpirant un air ſi doux, je me ſentis extrêmement ſoulagée. Je m'aſſis ſur le premier gazon qui ſe preſenta. Madame des Ogéres, charmée de me voir goûter quelque choſe, s'empreſſa d'augmenter ma ſatisfaction par tous les agrémens qu'elle put tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques Habitans de nous aporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux. Ils ſe hâtérent de paroître avec des fruits, & ils nous offrirent un repas mieux ordonné dans leurs maiſons. Nous ne fimes pas difficulté de les ſuivre; mais comme ils étoient pluſieurs qui nous faiſoient ardemment les mêmes offres, nous demeurions incertains à qui donner la préférence. Enfin je fus déterminée par la douceur & la politeſſe d'une jeune femme, qui ſans faire paroître un ardeur auſſi tumultueuſe que les autres, nous invitoit avec un air de modeſtie dont je fus touchée.

Je lui demandai en chemin ſi elle étoit née dans l'Iſle. Elle me répondit qu'elle étoit Eſpagnole,

& nouvellement arrivée de son Païs pour passer le reste de ses jours auprès d'un oncle que j'allois voir dans sa maison. Nous y trouvâmes effectivement un homme assez âgé, qui confirma avec beaucoup de civilité toutes les offres qu'elle nous avoit faites, & qui nous remercia de les avoir acceptées. Je considérai attentivement ces deux personnes, dont la physionomie me paroissoit supérieure à leur condition. Madame des Ogéres, à qui je fis connoître ce que je pensois, entra aussi-tôt dans mon sentiment. Nous continuâmes de recevoir des marques de leur politesse jusqu'à la fin d'un dîner qui fut servi avec beaucoup de propreté. La jeune femme qui paroissoit fort sensible aux caresses que je lui faisois continuellement, se leva vers la fin du repas ; & s'étant absentée un moment, elle revint avec un enfant de l'âge des miens, qu'elle me presenta. Il est juste, me dit-elle, que tout ce qui compose notre petite famille ait part à l'honneur que nous recevons. Cet enfant étoit d'une figure aimable. Je l'embrassai, & le souvenir des miens me fit verser quelques larmes. Mais en le rendant à sa mere, je m'aperçus qu'elle en versoit aussi. Ma curiosité fut trop émuë, pour ne pas lui demander ce qui l'affligeoit. Voici sa réponse. Voyez si elle vous paroîtra moins surprenante qu'à moi, & à tous ceux qui me connoissoient, & qui furent témoins de cette avanture.

Hélas, me dit elle, nul intérêt ne m'oblige à cacher mes peines, & je trouve de la douceur dans les témoignages que je reçois de votre compassion. J'étois née pour vivre heureuse. J'ai cru l'être, & mon malheur ne vient que de m'être livrée avec une folle confiance à des aparences de bonheur qui m'ont trompées. Elle me raconta qu'étant fille d'un Gentilhomme fort riche & qui

l'aimoit uniquement, elle avoit cherché par son conseil, à se procurer tout le bonheur qu'elle pouvoit espérer de ses richesses & de sa beauté. Avec un cœur fort tendre, elle avoit voulu devoir cette félicité à l'amour. De concert avec son pere, elle avoit employé long-tems tous ses soins à découvrir un homme tel qu'elle le desiroit pour en faire l'objet des plus vifs sentimens du monde. Elle l'avoit trouvé. C'étoit la figure, l'esprit, le caractére qu'elle auroit choisis entre mille; & qu'elle auroit demandé au Ciel, s'il l'avoit fait dépendre de ses desirs. Tout conspirant à la séduire, elle avoit cru lui trouver pour elle autant de tendresse, qu'elle s'en étoit sentie pour lui dès la premiére vuë. Enfin le jugement de son pere s'accordant avec le sien, elle n'avoit pas balancé à le rendre maître de sa personne & de sa fortune. Rien n'avoit troublé son bonheur pendant plusieurs années, c'est-à-dire, aussi long-tems que son pere avoit vécu; mais ce frein, le seul aparemment qui étoit capable de retenir un perfide, étant venu à manquer, elle avoit bientôt reconnu que tout ce qu'elle avoit pris jusqu'alors pour tendresse & pour fidélité dans son mari, n'avoit été que l'effet d'une horrible dissimulation. N'ayant plus la force de se contraindre, il avoit levé le masque sans honte & sans ménagement, pour s'attacher à une femme qu'elle le soupçonnoit même d'avoir aimée avant son mariage, & de n'avoir jamais cessé de voir en secret. Quel outrage pour une épouse tendre & fidèle! Cependant loin de l'irriter par des reproches & des plaintes, elle n'avoit eu recours qu'aux larmes. Elle avoit redoublé ses efforts pour lui plaire. Elle avoit mis en usage tout ce que l'amour & la vertu peuvent employer, jusqu'à ce que perdant l'espérance, & n'étant plus capable de résister au

mépris, elle avoit pris le parti de quitter un ingrat, dont le retour même ne la consoleroit jamais d'une si noire infidélité. Le Maître de la maison où je la voyois étoit son oncle, qui s'étoit fait depuis long-tems une retraite agréable dans l'Isle de Madére. Elle s'étoit déterminée à venir lui demander un azile, & malgré tout ce qu'il en avoit coûté à son cœur, elle avoit abandonné secrettement l'Espagne avec l'enfant que je voyois dans ses bras, & qui étoit le fruit de son mariage.

Son recit fut beaucoup plus long; mais je m'imagine que ç'en est assez pour vous causer un juste étonnement, & pour vous faire comprendre quel dut être le mien. Dans une Isle moins éloignée que celle de Cube & de Sainte-Héléne, j'aurois crû l'Espagnole informée de mon histoire, & je l'aurois soupçonnée d'employer ce détour pour me faire connoître honnêtement qu'elle y étoit sensible. Mais quelle aparence que mon nom & mes malheurs pussent être connus dans un lieu où le seul hazard nous avoit fait relâcher? Aujourd'hui que je découvre toutes les perfidies de Gelin, & que je crois voir le raport de cette avanture avec son projet, je la regarderois encore comme un de ses artifices, si je pouvois m'imaginer qu'il eût trouvé quelque moyen de parler à l'Espagnole avant moi, & de la préparer au rôle qu'elle joüoit si naturellement. Mais je ne me rapelle aucune circonstance qui puisse justifier ce soupçon. Je ne m'étois pas même aperçuë qu'il eût quitté le vaisseau. Quoiqu'il en soit, vous allez voir de quel danger le Ciel m'a délivrée. Gelin, comme effrayé de la ressemblance de mon avanture avec ce qu'il venoit d'entendre, leva les yeux avec le transport d'un homme qui ne se posséde point; & s'emportant contre l'ingratitude & les trahisons, qui sont, disoit-

il, aussi communes en amitié qu'en amour, il protesta que pour rompre absolument avec la race perfide des hommes, il vouloit s'arrêter dans l'Isle de Madére, & passer le reste de ses jours dans la solitude. Ensuite s'adressant à moi sans laisser à personne le tems de lui répondre; mon exemple n'est pas une régle pour vous, me dit-il, mais du caractére dont vous êtes, & déja si cruellement trompée par un infidèle, qu'allez-vous faire en Europe, où tous les vices régnent & sont à leur comble ! Seule, continua-t'il, sans guide, sans protection, sans secours, à quel sort devez-vous vous attendre parmi des loups devorans, qui n'en veulent qu'à l'innocence & à la vertu ? Votre perte est certaine, répéta-t'il vingt fois avec quantité de nouveaux raisonnemens pour me le persuader ; & se tournant vers l'Espagnole sans se donner le tems de reprendre haleine, il lui demanda si elle n'étoit pas bien surprise que mon infortune fut tout-à-fait semblable à la sienne, & si elle ne se joindroit pas à elle pour me conseiller d'y aporter le même remède. Elle eut le tems de me dire mille choses tendres sur la ressemblance de nos avantures, avant que le trouble où j'étois me permît d'ouvrir la bouche. Enfin touchée, ou plutôt épouventée des menaces de Gelin, qu'il avoit prononcées avec plus de force que je n'ai pu les répéter, & laissant tomber quelques larmes que la tristesse de mes réflexions m'arrachoit ; oüi, m'écriai-je, je veux m'ensévelir dans cette Isle ; je ne puis choisir d'azile assez écarté, ni m'éloigner trop des ennemis de l'honneur & de la bonne foi ; & puisque vous avez éprouvé les mêmes malheurs, ajoûtai-je, en parlant à la Dame Espagnole, peut-être ne serez-vous pas insensible aux miens.

Elle se leva avec empressement pour m'embras-

ser ; & me prenant affectueusement par la main, elle me conduisit au jardin en me vantant beaucoup les charmes de sa solitude. Gelin demeura avec Monsieur & Madame des Ogéres, qui furent extrêmement surpris de ma résolution ; mais le respect qu'ils avoient conçu pour moi, sur ce qu'ils avoient apris à Sainte-Héléne de ma naissance & du rang de mon grand pere, les retenoit toujours dans une certaine contrainte. Ils me laissérent sortir sans m'expliquer leur pensée. L'Espagnole avec qui je me trouvois seule, remercia beaucoup le Ciel du dessein qu'il m'inspiroit. Elle me parla moins du sujet de ses peines, que de la satisfaction qu'elle goûtoit dans un païs dont elle me faisoit admirer toutes les beautés. En effet tout ce que j'avois vû dans l'éloignement, n'aprochoit pas de ce que je découvrois autour de moi. Avec l'impression qui me restoit encore des terribles prédictions de Gelin, je crus sentir pendant quelques momens que la paix & l'innocence qui me sembloient être le partage d'un si beau séjour, pourroient me dédommager de tout ce que j'avois perdu. Mais l'effort même dont j'avois besoin pour entretenir cette espérance dans mon cœur, me fit bien-tôt connoitre que ce n'étoit qu'une illusion. Les objets qui m'avoient paru amusans au premier coup d'œil, ne soutinrent pas deux fois mes regards. Il sembloit qu'ils changeassent de forme, & qu'ils perdissent leurs charmes à mesure que le sentiment de la nouveauté se dissipoit. Je n'y retrouvois plus au second moment ce que j'avois cru voir au premier. Enfin revenant à des considérations moins capables de s'affoiblir, je parlai de mes douleurs, & je témoignai à ma Compagne que je n'avois point d'autre consolation à desirer que cet entretien. Elle me fit une réponse tendre & civile ; mais

ayant continué de lui parler avec le même ſentiment de triſteſſe, je ne remarquai point que ſes diſcours partiſſent d'un cœur auſſi touché que le mien. Elle eſt guérie, diſois-je en moi-même. Les larmes qu'elle a répanduës en me racontant ſon hiſtoire, n'étoient que les reſtes d'une paſſion éteinte & d'un ſouvenir preſque effacé. Qu'elle eſt heureuſe ! Mais je ne trouverai point avec elle la ſatisfaction que je me promettois. Elle ne ſera point ſenſible à mes peines, puiſqu'elle n'eſt plus touchée des ſiennes.

Pendant que je me livrois à ces diſtractions, je vis Gelin qui entroit dans le jardin, en ſe tournant vers M. des Ogéres qui étoit à la porte, & qu'il paroiſſoit prier autant que j'en pouvois juger par divers ſignes, d'attendre ſon retour, & de ne pas le ſuivre. Il fut à moi dans un moment, ſon viſage étoit agité par quelque mouvement extraordinaire ; cependant il prit un ton doux & riant pour me demander ſi la vuë d'une ſi belle ſolitude ne me confirmoit pas le deſſein que j'avois marqué d'y paſſer le reſte de ma vie ? Le Ciel vous aime, continua-t'il. C'eſt ſa bonté plûtôt que le hazard, qui a conduit ici notre vaiſſeau. Il vous offre tout ce que vous auriez pû lui demander ; ſi vous aviez conſulté l'état de votre fortune & vos inclinations ; une retraite qui égale tout ce qu'on raconte de l'âge d'or, une Compagne qui a les mêmes malheurs que vous à pleurer, & qui cherche les mêmes conſolations, la tranquilité, la ſolitude ; enfin qu'eſpérez-vous dans le reſte de l'Univers que vous ne ſoyez pas ſûre de trouver ici ? & l'êtes-vous de même d'éviter mille malheurs qui vous attendent peut-être au premier pas que vous ferez en Europe ? il auroit continué plus long-tems ; mais je l'interrompis, & le Ciel qui ne vouloit

pas ma perte, me rapela la ſeule penſée qui étoit capable de m'en garantir. Je ne me ferois pas preſſer, lui dis-je tranquilement, pour ſuivre un conſeil que j'ai goûté dès la premiére vûë, s'il pouvoit s'accorder avec d'autres idées que je ne puis perdre, & que je ne veux pas même vous cacher. Un mouvement de crainte & d'horreur a pu les obſcurcir, lorſque vous m'avez fait enviſager de nouveaux malheurs dans l'avenir; mais elles n'en ſubſiſtent pas moins, & je les trouve ſi juſtes, que les plus affreuſes craintes ne doivent pas être capables de me les faire oublier. M'arrêter dans cette Iſle & dans tout autre lieu du monde où je ſerois ſans eſpérance d'aprendre le ſort de mon Mari & de lui faire connoître le mien, c'eſt juſtifier ſon infidélité, en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer. Je veux qu'il n'ignore jamais ni le lieu de ma retraite, ni la conduite que j'y aurai tenuë, ni les voïes que j'aurai priſes pour m'y rendre, depuis le moment que j'ai quitté Sainte-Héléne. Je n'aurois pas embraſſé autrement ce fatal parti, & vous ne me verriez pas tant de force pour réſiſter à mes peines. D'ailleurs, ajoûtai-je, que deviendroit le ſerment par lequel vous vous êtes engagé à me reſtituer du moins l'un de mes deux fils? Je renoncerois donc pour jamais au plaiſir de les revoir? Eh! quel bonheur m'offrez vous dans cette Iſle qui pût me tenir lieu de ce que vous m'auriez ravi? Comme ces dernieres réflexions commençoient à me faire lever la voix avec chaleur, Gelin conçut ſans doute que tous ſes artifices étoient détruits, s'il laiſſoit le tems à cette penſée d'agir avec toute ſa force. Il ſe hâta de me remettre devant les yeux ce qu'il avoit éprouvé de plus propre à me troubler l'imagination, & m'interrom-

pant d'un air encore plus animé que le mien, il me fit une si horrible peinture du précipice où il m'assuroit que j'étois prête à tomber, qu'à force d'exagération, son discours cessa de me paroître vrai-semblable. Rien n'étant néanmoins si éloigné de mes soupçons, que le dessein qu'il avoit de me tromper, je ne lui témoignai point de défiance, & je ne m'en crus pas moins redevable à son zèle. Vous partiriez seule, reprit-il avec le même feu. Après vous avoir servi sans intérêt, & vous avoir ouvert un chemin qui conduisoit infailliblement au repos, je me croyois dégagé de tous les liens que l'honneur & l'amitié m'avoient imposés. Ma résolution est inébranlable; & je ne quitte point cette Isle. Je lui répondis avec douceur qu'il étoit le maître de ses volontés; & me trouvant un peu piquée de l'air tyrannique avec lequel il s'expliquoit, j'ajoûtai que j'étois maîtresse aussi des miennes. Je lui promis d'ailleurs une reconnoissance proportionnée à ses services, car mon aveuglement m'y faisoit toujours mettre un prix incroyable; & pour les dangers dont il me croyoit menacée, je lui dis que la probité de M. & de Madame des Ogéres, à qui je remettois le soin de mon honneur & de ma conduite, me rassuroit contre toutes sortes de craintes.

Il étoit impossible qu'une conversation si animée ne fût pas entenduë de M. des Ogéres, qui étoit toujours à la porte du jardin. Sa discrétion l'empêcha d'abord de s'aprocher, mais lorsqu'il fut assuré de mes intentions par ma derniere réponse, il accourut à moi avec son épouse, tandis que Gelin qui les voyoit venir, s'éloigna d'un air chagrin. Ces honnêtes gens, qui se défioient peut-être de ses vûës, sans oser m'expliquer leurs soupçons, me marquérent leur joye par mille

témoignages. Celle de Madame des Ogéres paroiſſoit aller juſqu'au tranſport. Elle me baiſa cent fois les mains.

Helas ! répétoit-elle à ſon mari, ne vous le diſois-je pas bien ? J'en aurois répondu ſur ma vie. Helas ! diſoit-elle encore, j'en ſerois morte de douleur. Je voulus ſçavoir ce qui lui cauſoit cette agitation. Elle m'aprit qu'au moment que j'étois entrée dans le jardin avec l'Eſpagnole, Gelin l'avoit engagée, elle & ſon mari, à ſortir de la maiſon du côté qui regardoit la mer ; & qu'à meſure qu'il s'avançoit avec eux vers le rivage, il leur avoit déclaré que ſon deſſein étant de s'arrêter dans l'Iſle de Madére, & le mien, comme ils venoient de l'entendre, étant auſſi de ne pas remonter ſur leur vaiſſeau, ils ne pouvoient mieux faire que de retourner à bord, ſans m'expoſer au chagrin qu'ils me cauſeroient infailliblement par leurs adieux. Il leur avoit offert de rentrer avec eux dans la chaloupe, pour faire aporter du vaiſſeau tout ce qui m'apartenoit, ſur une barque qu'il vouloit prendre au rivage, & qui épargneroit ainſi à leurs gens la peine d'y revenir. M. des Ogéres leur avoit répondu qu'il ne prenoit point un diſcours de table pour une réſolution ſérieuſe, & dans quelque ſens d'ailleurs qu'il fallût le prendre, il n'étoit point capable de m'abandonner dans un païs où je n'étois connuë de perſonne, ſans aprendre du moins mes intentions de moi-même, & ſans avoir reçû plus particuliérement mes ordres. Cette réſiſtance avoit irrité Gelin. Dans ſon emportement il auroit ſans doute été capable de quelque violence, s'il eût eſpéré de la dérober à ma connoiſſance, ou de me la faire aprouver. Mais prévoyant encore moins de ſuccès par cette voye, il avoit été obligé de retourner ſur ſes pas avec le Capitaine,

qui avoit voulu ſur le champ s'expliquer avec moi; & tout ce qu'il en avoit pû obtenir, avoit été la liberté d'entrer avant lui dans le jardin, & de me parler ſeul un moment. Madame des Ogéres recommença avec beaucoup de chaleur à me preſſer de regagner le vaiſſeau, & de ne rien préférer à la France, où elle me promettoit des douceurs & des avantages dont je ne pouvois eſpérer que l'ombre à Madére.

La penſée de demeurer dans une Iſle inconnuë, & le danger où je venois d'être de m'y trouver forcée ſans le ſçavoir, me frapérent aſſez pour me cauſer une vive allarme; mais n'en accuſant que ma propre imprudence, qui m'avoit fait parler ſans réflexion, & me croyant même obligée à Gelin, dont je m'imaginai qu'effectivement l'intention n'avoit pû être que de m'épargner la peine & l'embarras des adieux, je le rapelai, & je lui fis quelque reproche d'avoir pris trop ſérieuſement des plaintes qui m'étoient échapées dans la douleur. Il m'écouta d'un air timide: cependant lorſqu'il eut remarqué aparemment que je ne lui faiſois pas un crime de ſon deſſein, & que ſa perfidie étoit à couvert, il me demanda un moment d'entretien particulier. Nous nous retirâmes dans l'allée voiſine.

Là, m'ayant regardée d'un œil fixe, & paroiſſant pénétré de ce qu'il alloit dire, il me demanda ſi je comprenois ſes vûës dans le parti qu'il me propoſoit, de quitter le vaiſſeau & de m'arrêter à Madére. Comme je marquois quelque embarras à lui répondre, vous ne les comprenez point, reprit-il impatiemment, & la délicateſſe d'une fatale amitié qui me fait craindre de vous cauſer le moindre chagrin, m'empêche de vous les expliquer ouvertement. Nous allons en France, continua-t'il, en affectant un air en-

core plus touché, & je conviens qu'avec votre eſprit & votre ſageſſe on peut ſe défendre de mille dangers. Mais ſongez-vous que dans l'opinion du monde, l'honneur d'une femme dépend moins du fond que des aparences, c'eſt-à-dire beaucoup moins de la vertu que du fantôme qui s'en attire le nom ? Toute la ſageſſe de votre conduite empêchera-t'elle que des Ogéres, ſa femme & leurs gens, qui n'ignorent point que vous avez laiſſé un Mari à Sainte Héléne, ne racontent ce qu'ils ſçavent & ce qu'ils ont vû ; & que la vérité s'altérant dans leurs bouches, vous ne paſſiez pour une fugitive d'un caractére fort différent de ce qu'elle veut paroître ? J'adoucis mes expreſſions, dans la crainte de vous offrir des images trop choquantes; mais connoiſſant vos principes, j'avois penſé, ajouta-t'il, que le ſeul moyen de prévenir des chagrins que vous auriez peine à ſuporter, étoit d'éloigner de vous tout ce qui peut ſervir à faire connoître votre malheur & votre nom. C'eſt dans cette penſée que je vous ai propoſé de nous arrêter au Cap ; & vos refus n'ayant point été capables de me refroidir, le même motif m'a fait renouveller ici mes efforts. Mon deſſein ſeroit donc de laiſſer partir des Ogeres, ſous prétexte que les agrémens de cette ſolitude ont ſçu vous plaire, & ſi vous n'y trouviez point en effet dequoi vous fixer, il nous ſeroit facile en tout tems de choiſir dans le Port un vaiſſeau Portugais, qui nous tranſporteroit en Europe. Vous ſuivrez votre penchant dans le choix de votre demeure, & n'étant connuë que de moi, vous auriez la liberté d'y établir votre caractére & votre réputation, ſans craindre que perſonne oſât vous contredire.

Si quelque choſe a jamais fait une prompte im-

preſſion ſur moi, ce fut un diſcours ſi captieux. L'idée de la honte à laquelle j'allois être expoſée par de mauvaiſes interprétations dans la premiére Ville de France où j'aborderois avec M. des Ogéres, me ſaiſit tellement l'eſprit & l'imagination, que cette difficulté me parut d'abord invincible. Il ne me vint pas même une ſeule objection contre une crainte ſi puiſſante, & je fis quelques tours d'allée dans un ſilence que Gelin dût expliquer à ſon avantage. La confuſion de changer ſi facilement de deſſein, fut pendant quelques momens la ſeule raiſon qui m'arrêta. Cependant lorſque je commençai à revenir de ce premier mouvement, & que tous les motifs que j'avois déja fait valoir pour ſouhaiter de me voir promptement en Europe, reprirent la force qu'une menace frivole m'avoit ſemblé leur ôter, je n'eus pas beaucoup d'effort à faire pour trouver ma réponſe. Je dis à Gelin, qui avoit ſans doute d'autres eſpérances : je vous fais trop attendre; mais le tems que j'ai pris pour réfléchir, vous marque que ma réſolution eſt ferme. Je veux partir ; je prie le Ciel de me faire arriver en Europe auſſi-tôt que mon mari. Il aprendra quelque jour ma conduite, & dès le moment de mon arrivée, je veux être informée de la ſienne. Le mal que vous craignez eſt incertain, & mon devoir ne l'eſt pas. Ne m'en parlez plus, ajoutai-je, & ne penſons qu'à pourſuivre notre route. Je le quittai pour rejoindre le Capitaine : voyant qu'il me preſſoit inutilement de l'écouter, il me ſuivit en pouſſant quelques ſoupirs, & il me dit d'un ton aſſez bruſque qu'il étoit bien malheureux pour lui, que ſon honneur & ſes promeſſes l'attachaſſent à mes pas comme un eſclave.

La preſence de M. & Madame des Ogéres,

qui s'étoient avancés au-devant de moi, m'empêcha de lui répondre, que je ne prétendois point gêner ſa liberté. Mais un moment de converſation avec Madame des Ogéres ayant ſervi à confirmer ma réſolution, j'entendis avec joye ſon Mari qui ſe louoit du vent, & qui donnoit ordre à ſes gens de ſe rendre à la chaloupe. Il me reſtoit néanmoins une derniére attaque à ſoutenir. La jeune Eſpagnole me voyant reprendre le chemin du rivage, ſe mit à verſer des larmes plus touchantes, en ſe plaignant de la rigueur du Ciel qui lui raviſſoit la ſeule conſolation qu'elle eût reçuë depuis ſon infortune. Elle s'adreſſoit tantôt à moi, qu'elle accuſoit de l'avoir trompée par une fauſſe eſpérance, tantôt au Capitaine & à ſon épouſe, à qui elle reprochoit de prendre parti contr'elle, & de m'entraîner par leurs conſeils. Ses pleurs & ſes cris durérent avec cette violence juſqu'à l'entrée de la Chaloupe. J'en fus attendrie, & je tâchai de la conſoler par quelques petits preſens qu'elle accepta avec tranſport. Cependant à peine eûmes-nous quitté la terre, que ces grands mouvemens de douleur parurent ſe ralentir. Elle nous regarda d'un œil ſec, & Madame des Ogéres nous fit même obſerver de loin qu'elle éclatoit de rire en parlant à quelques femmes qui nous avoient ſuivis juſqu'à la mer.

Quelque jugement que vous puiſſiez porter d'une ſi bizarre avanture, ce qui vous ſurprend le plus ſans doute, eſt que dans tous ces artifices de Gelin, je n'aye jamais rien obſervé qui m'ait fait ſoupçonner ſes véritables ſentimens. Attribuez mon aveuglement, s'il le faut, à la ſimplicité de mon caractére, ou à la malignité du ſien; mais j'atteſte le Ciel, dont j'ai tant d'intérêt à ménager la protection, que je ne me

ſuis jamais défiée du poiſon qu'il cachoit dans ſon cœur, & dont j'attribuois les effets à la plus vertueuſe amitié.

Ce n'eſt pas qu'à meſure que les circonſtances de mon recit ſe preſentent à ma mémoire, je ne m'en rapelle plus d'une qui devoient peut-tre m'ouvrir les yeux. Dans les premiers entretiens qui ſuivirent notre départ, je me ſouviens qu'en s'efforçant d'adoucir la triſteſſe mortelle dont il me voyoit accablée, il me parla un jour d'un reméde infaillible que l'amour offre lui-même, me dit-il, à ceux qu'il a rendus malheureux. C'étoit un nouvel engagement. Il eſt de la nature du plaiſir, ajouta-t'il, de faire oublier les peines ; le goût des plaiſirs de l'amour ſe réveille aiſément dans un cœur ſenſible. Je lui répondis avec douceur, & ſans faire attention à quoi ce diſcours pouvoit tendre, que le goût & le deſir du plaiſir étoient également éteints dans le mien. Vous ne m'entendez-pas, reprit-il. Peut-être ignorez-vous que la vertu & le devoir même, peuvent quelquefois le ranimer. Abandonnée & trahie comme vous êtes, vous n'aurez jamais d'ami ſage & ſincére qui ne vous conſeille de profiter de la liberté que notre Religion vous donne de diſpoſer plus heureuſement de vous-même. Je l'interrompis avec chaleur, mais ſans voir autre choſe dans ſes paroles qu'un conſeil qu'il auroit pû donner à toute autre femme que moi ; ce fut auſſi le ſens de ma réponſe : vous qui me connoiſſez, lui dis-je, pouvez-vous me propoſer des conſolations auſſi inſuportables que mes peines ? Qu'il y a de cruauté à me tenir ce langage ! Non, l'infidélité d'autrui ne ſervira jamais de prétexte à la mienne. Hélas ! cette lâcheté me ſeroit impoſſible, quand j'aurois celle d'y vouloir forcer mes deſirs. Je

ne pleure pas plus mon malheur & ma honte, que le caractére de mon propre cœur, qui n'est capable de goûter aucune consolation. Je ne sçais, ajoutai-je, quel conseil un ami sage doit me donner ; mais soit foiblesse ou vertu, je regarderois comme le plus odieux de mes ennemis celui qui me répéteroit deux fois ce que je viens d'entendre. Peut-être se figura-t'il que j'avois compris ses vûës ; & que ce reproche vague étoit une maniére de les rejetter ; mais jusqu'à la proposition de mariage qu'il a eu la hardiesse de me faire ici depuis quelques jours, il n'a jamais renouvelé cet entretien.

Cependant il est vrai que ses regards étoient souvent passionnés. Je l'ai surpris quelquefois les yeux attachés sur moi, avec un air de langueur & d'intérêt, qui auroit été capable de me causer de l'étonnement, s'il n'avoit eu l'adresse aussi-tôt de prévenir mes soupçons, en m'interrogeant sur ma santé, ou sur quelque autre circonstance de ma situation, à laquelle le zèle de l'amitié l'obligeoit d'être sensible. Ainsi j'attribuois cette ardeur à sa compassion. Quelquefois en revenant de mes longs évanouissemens, je me suis trouvé la main dans les siennes, & ma foiblesse ne m'empêchoit pas de remarquer qu'il la serroit avec une espéce de transport ; mais la presence de Madame des Ogéres qui ne me quittoit pas, & les soins que tout le monde s'empressoit de me rendre dans ces tristes momens, me faisoient regarder cette liberté comme un effet de l'inquiétude commune. Je retirois la main sans lui témoigner que je m'en fusse aperçuë. Un jour néanmoins qu'au lieu de la trouver entre les siennes, je me la sentis presser par ses lévres, je lui en fis un reproche fort vif aussitôt que j'eus repris mes sens, & je priai Ma-

dame des Ogéres de me garantir à l'avenir de ces indécences. Elle me dit naturellement qu'il n'avoit pas dépendu d'elle de me les épargner, & qu'elle l'avoit menacé plusieurs fois de m'en avertir. Cette réponse me faisant juger qu'il étoit tombé souvent dans la même faute, je lui parlai d'un ton si ferme qu'il en fut déconcerté. Il s'excusa sur la tendresse de son amitié, qui le faisoit souffrir mortellement de me voir dans cette langueur. Je sçavois bien, disoit-il, s'il avoit jamais manqué au respect & à l'attachement qu'il m'avoit jurés, & je devois pardonner à l'honnêteté de ses sentimens des marques si innocentes de son inquiétude pour ma santé & de sa pitié pour mes peines. Il me promit d'éviter tout ce qui pourroit me déplaire, & cette promesse fut exécutée fidélement; car je ne puis attribuer qu'au hazard une avanture qui le couvrit de confusion.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes, j'occupois l'un avec son épouse, & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fussent séparées par une legére cloison, on entendoit aisément tout ce qui se passoit de l'une à l'autre; & lorsque le retour fréquent de mes foiblesses fit craindre qu'elles ne me prissent pendant la nuit, Gelin & le Capitaine avoient la complaisance de se lever au moindre bruit pour m'offrir leur secours. Il arriva effectivement qu'après avoir employé quelques heures à réfléchir sur mes peines & à les pleurer, je me trouvai si épuisée par ce triste exercice, que la force & la connoissance m'abandonnérent tout-d'un-coup. J'étois peut être depuis long-tems dans cet état, lorsque Madame des Ogéres s'en aperçut & le fit connoître par un cri. On se hâta d'accourir. Je revins à force de soins & d'assistance,

ſiſtance ; mais il me reſta tant de foibleſſe , que la crainte de quelque nouveau danger fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin ſe plaça ſur une chaiſe au bas du lit , & preſſé aparemment du ſommeil , il pencha la tête pour ſe repoſer. Mes pieds ſe trouvérent juſtement ſous ſon viſage , & ſoit que s'en étant aperçu , il prît plaiſir à demeurer dans cette ſituation , ſoit qu'il ne diſtinguât rien dans ſon aſſoupiſſement , il y paſſa preſqu'une heure. J'étois ſi accablée & de mes douleurs & de ma foibleſſe , que je n'étois capable d'aucune attention ; ou ſi je crus ſentir quelque fardeau ſur mes pieds , je ne m'en trouvai point aſſez fatiguée pour changer de poſture. Mais inſenſiblement le hazard fit que ma Compagne me les mit à découvert en ſe tournant , à moins que vous ne cruſſiez pouvoir accuſer Gelin d'une ſi étrange indiſcrétion ; & dans le même moment, je ſentis deux lévres ardentes qui s'attachoient ſur l'une de mes jambes , & qui me cauſérent une véritable frayeur. Je ne ſçais lequel partit le plutôt , ou d'un cri perçant que je pouſſai , ou d'un coup de pied que je donnai à l'avanture , & qui fût ſi malheureux pour Gelin , que lui ayant ſerré la tête contre le pillier du lit , il s'y trouva un cloud qui lui déchira le viſage. Son ſang coula auſſi-tôt en abondance. Le Capitaine & ſon épouſe , étonnez d'abord du bruit que j'avois fait , le furent encore plus de voir Gelin tout ſanglant , dans une diſtance où il paroiſſoit que perſonne n'avoit pû lui faire de bleſſure. Il demeuroit lui-même comme immobile , & ſans ouvrir la bouche. Enfin j'expliquai le ſujet de cette ſcène , en l'accablant de reproches qu'il méritoit , & en lui défendant d'aprocher de ma chambre ſans mes ordres. Sa juſtification fut priſe du hazard , qui lui avoit of-

fert, me dit-il, cette occaſion de me marquer ſon reſpect ſans l'avoir cherchée, & j'eus encore aſſez d'indulgence pour le croire ſincére.

Mais ce détail m'écarte de ce que vous brûlez d'entendre. Le vent n'ayant plus ceſſé de nous être favorable, nous eumes bien-tôt doublé la pointe d'Eſpagne. M. des Ogéres m'avertit civilement qu'étant en ſociété avec quelques particuliers de la Corogne, ſes engagemens l'obligeoient de relâcher pour quelques jours dans ce Port, en m'offrant néanmoins d'exécuter toutes mes volontés ſi j'en avois de plus preſſantes. La reconnoiſſance m'obligeoit de ſuivre les ſiennes. Je le priai de ne ſe pas contraindre; & quoique réſoluë de m'aprocher inceſſamment de l'Angleterre, je ne regardai point comme un retardement tout ce qui pouvoit le délivrer de ſes affaires, & le mettre en état de me rendre les ſervices qu'il m'avoit promis. Nous fûmes en peu de jours à la vuë du Port. La guerre duroit encore entre l'Eſpagne & la France, & par une faveur ſpéciale, notre vaiſſeau étoit muni d'un paſſe-port des deux Couronnes. Cependant les formalités néceſſaires pour les vérifier, nous retinrent aſſez long-tems à l'ancre, nous fumes expoſés dans cet intervale à la curioſité de pluſieurs Officiers Eſpagnols, qui venoient ſouvent nous viſiter. Je parlois leur langue. La complaiſance que je devois au Capitaine me força de ſouffrir leur entretien, pour les interreſſer au ſuccès de ſes affaires. Ils prirent pour moi quelques ſentimens d'eſtime, & ma réputation étoit établie à la Corogne avant que nous y fuſſions arrivez.

Mais hélas! ſi cet avantage me devint utile, ce fut par de nouvelles infortunes. La part que vous y avez euë ne me permet pas de commencer ce recit ſans renouveler mes pleurs: car je ne doute pas ma ſœur, que le ſentiment de

votre perte ne dure encore. Si l'on pleure ſi amèrement un perfide, ſe conſole-t'on jamais d'avoir perdu un mari tendre & fidèle ? C'eſt par les tourmens de mon propre cœur que j'ai trop apris à juger des vôtres. Et peut-être m'avez-vous quelquefois accuſée dans vos tranſports d'en avoir été la malheureuſe cauſe. Ah ! m'auriez-vous fait cet outrage ? Vengez-vous donc ſur moi-même, & ſi vous ne croyez pas l'être aſſez par les larmes que j'ai verſées. Mais non : vous ne m'avez pas chargée des rigueurs du ſort. Vous avez dû plaindre au contraire l'affreuſe extrêmité où votre malheur & le mien m'ont réduite ; & ſi votre compaſſion n'eſt pas épuiſée, vous en aurez encore pour ce qui me reſte à vous raconter.

Loin d'accepter les plaiſirs & les amuſemens qui me furent offerts à la Corogne, je me renfermai avec Madame des Ogéres dans une maiſon retirée, où je la fis conſentir à ne recevoir la compagnie de perſonne. Mon imagination qui avoit été un peu diſſipée dans le voyage par la variété des lieux & des objets, ſe recueillit dans cette ſolitude, & ſe trouva comme livrée aux triſtes images dont elle étoit remplie. Que mon mari & mes enfans s'y preſentérent avec des traits terribles ! O Dieu ! quelle fut ma conſternation, lorſque me les étant repreſentés à Sainte-Héléne, dans le premier étonnement de mon départ, n'en pouvant croire le raport d'autrui ni leurs propres yeux, occupés peut-être, l'un à chercher ſa femme, les autres à demander triſtement leur mere, enfin plus prompts à ſe forger mille fantômes ſans aparence de fondement & de raiſon, qu'à s'imaginer la vérité, je vins enſuite à tourner les yeux ſur moi, ſur ma fuite, ſur mon voyage ; à me conſidérer dans une Auberge d'Eſpagne, ſeule, tremblante, incertaine, avec la honte ſur

le front & le desespoir dans le cœur ! Car il faut ma Sœur, que je vous l'avouë : toutes ces raisons de jalousie & de ressentiment qui m'avoient causé de si mortelles agitations dans l'Isle de Cube & de Sainte-Héléne, sembloient perdre leur force dans l'éloignement. Je ne voyois plus dans mon mari que le plus sage & le plus aimable de tous les hommes. Je me rapelois tous les témoignages que j'avois reçus de sa tendresse, sa constance dans nos anciens malheurs, son invincible attachement au milieu des plus horribles dangers. La misére & la presence même de la mort avoient-elles pû refroidir un moment ses soins ? Quelles preuves peut-on desirer de l'amour d'un homme, que je n'eusse pas reçuës du sien ? Il m'aime donc, disois-je, hélas ! il m'a toujours aimée. Mais s'il est vrai qu'il t'aime, reprenois-je en tremblant de crainte & de douleur, quelle affreuse sentence es-tu forcée de prononcer contre toi-même ? Qu'as-tu fait ? toi qui t'es livrée à des soupçons détestables, & qui ne connois plus depuis longtems que la fureur & la haine ! Tu t'es cruë trahie. La fierté de ton cœur n'a pû souffrir une indigne rivale. Ah ! le témoignage de tes yeux mêmes suffisoit-il pour justifier tes fureurs ? Et quand il auroit suffi, ajoutai-je en tâchant d'éloigner cette fatale idée, as-tu connu tes forces ? Te croyois-tu capable d'une entreprise aussi horrible que ta fuite ? Ne va-t'elle pas causer ta mort ou te plonger dans une infortune éternelle ; le souvenir de mes enfans, qui ne manquoit pas de se joindre à ces funestes méditations, achevoit de mettre tous mes sens dans un trouble inexprimable. Je les voyois devant moi. J'entendois leurs pleurs. J'ouvrois les bras pour les embrasser ; & des mouvemens de cette violence épuisans bien-tôt mes esprits, je retombois plusieurs fois le jour

dans des évanoüiſſemens plus longs & plus dangereux que tout ce que j'avois éprouvé ſur le Vaiſſeau. Le zèle de Gelin étoit toujours le même pour m'offrir du ſecours & de la conſolation ; mais dans les momens où ma tendreſſe & mon eſtime pour mon mari prévaloit ainſi ſur l'opinion de ſon infidélité, je repouſſois ce monſtre avec horreur ; & ma ſeule fierté, qui ne me permettoit pas de lui laiſſer ſentir que je me croyois trompée, m'empêchoit de l'accabler d'injures & de reproches. Il s'aperçut néanmoins de cette variation de mes ſentimens, & ſon eſprit artificieux lui fit auſſi-tôt découvrir de quel côté j'avois beſoin d'être ſoutenuë. Il recommença ſans affectation à m'entretenir de Madame Lallin & des plaiſirs qu'elle goûtoit dans mon abſence, tandis que je me conſumois dans les pleurs, & que je regrettois peut-être un ingrat, qui n'avoit commencé à ſe croire heureux, diſoit-il, que le jour de mon départ; ces diſcours faiſoient ſur moi pour quelques momens toute l'impreſſion qu'il ſe promettoit, mais la nature & l'amour peſoient ſans ceſſe de l'autre côté de la balance, & redevenoient bien-tôt les plus forts.

Je paſſai près de quinze jours dans ces tourmens, ſi obſtinée à ne ſouffrir la vuë de perſonne, que Gelin même qui dans les ſentimens que je lui ſupoſe pour moi, ne devoit pas voir volontiers l'empreſſement des Eſpagnols à ſe preſenter à ma porte, me conſeilla pluſieurs fois de les recevoir plus civilement, & de me faire un amuſement de leur entretien. Je rejettai ſon conſeil. Si ma raiſon trouvoit quelques momens pour ſe faire entendre, je les employois à chercher les moyens de m'aprocher de l'Angleterre, & de me faire une retraite ſûre & tranquile, où mon honneur fut non-ſeulement à couvert, mais inacceſſible

aux ſoupçons ; & je cherchois ſur-tout à me délivrer de Gelin, en lui marquant toute la reconnoiſſance qu'il pouvoit attendre honnêtement pour ſes ſervices. La probité que j'avois reconnue dans Monſieur & Madame des Ogéres, me répondoit qu'avec les ſentimens qu'ils avoient conçus pour moi, ils ne me refuſeroient jamais ce qu'ils pourroient m'accorder. L'Aumônier de leur Vaiſſeau m'avoit parlé de quelques Couvens ſur le bord du Canal d'Angleterre, où l'on ne faiſoit pas difficulté de recevoir les Dames Proteſtantes, & je ne voyois point de lieu plus commode pour ſuivre mes intérêts à l'œil, & pour me conſerver une réputation d'honneur que je ne voulois jamais expoſer.

Mon eſprit s'occupoit triſtement de ce mélange d'idées, lorſqu'un jour vers le ſoir j'entendis dans l'apartement qui étoit au-deſſus du mien, un bruit lugubre qui me cauſa de l'épouvante, & que mon inquiétude me fit prendre pour le préſage de quelque nouveau malheur. Je ne me trompois pas. C'étoit Gelin qu'on raportoit percé de coups, & mourant de la perte de ſon ſang & de la profondeur de ſes bleſſures. Quelque part que notre liaiſon m'obligeât de prendre à cet accident, je deſirai d'être mieux inſtruite avant que de le voir & de lui offrir mon ſecours. On m'aprit qu'il avoit été trouvé ſur le Port dans cet état, & que deux Matelots, qu'il l'avoient découvert heureuſement, l'avoient crû mort ; mais qu'un peu d'agitation & l'aſſiſtance qu'il avoit reçuë d'un Chirurgien voiſin lui ayant rapelé la connoiſſance, il ne l'avoit d'abord employée, avec le peu de forces qui lui reſtoient, qu'à redemander un ami qu'il s'accuſoit d'avoir tué cruellement, & qu'à conjurer tous ceux qui l'aſſiſtoient, de lui laiſſer finir une vie qu'il ne vou-

loit plus conſerver. On avoit attribué ſes gémiſſemens & ſes plaintes au deſordre de ſon eſprit, & le Chirurgien avoit été obligé pendant l'opération de le faire tenir par quelques perſonnes robuſtes, comme un furieux qui étoit capable d'attenter à ſa propre vie. Enfin cédant aux efforts qu'on faiſoit pour panſer ſes playes, il s'étoit réduit à demander d'être tranſporté auſſitôt chez lui, malgré le nouveau péril auquel le mouvement pouvoit l'expoſer; & s'étant fait obéïr, il avoit marqué une ſi preſſante envie de me voir, que ſes Porteurs l'euſſent conduit droit à ma chambre, ſi mes gens ne s'y fuſſent opoſés.

Dans le tems qu'on m'achevoit ce recit, & que ſans y rien comprendre, j'y trouvois le ſujet d'une vive inquiétude, M. des Ogéres entra chez moi d'un air affligé, & me demanda ſi j'aurois la complaiſance de ſatisfaire Gelin, qui ſouhaitoit ardemment de m'entretenir. Il prévint les queſtions que j'allois lui faire : Vous ſçavez ſon malheur, me dit-il; mais en ſçavez-vous la cauſe? Je l'ai preſſé de me l'aprendre, il ne me répond que par des ſoupirs & des plaintes ſi vagues, que je ne ſçai quelle explication leur donner. Perſonne n'a été témoin de ſon avanture. On a vû quelques Etrangers dans une Chaloupe, qui a diſparu preſqu'au même moment. Le broüillard n'a pas permis de découvrir le Bâtiment auquel elle apartient. Mais il me naît des ſoupçons, ajouta-t'il, qu'il eſt important d'éclaircir, & je vous conſeille de voir promptement Gelin. Je le verrai, répondis-je avec un ſaiſiſſement mortel, je ne veux pas différer un moment: & me faiſant conduire auſſi-tôt à ſa chambre, je le trouvai ſi pâle & ſi foible, que ce ſpectacle augmenta encore ma frayeur.

A peine m'eut-il aperçuë, qu'étendant ses bras, qu'il n'avoit plus la force de lever, & marquant sa douleur par un frémissement plutôt que par un soupir, il me pria de faire écarter tout ce qu'il y avoit de personnes avec moi, sans excepter Monsieur & Madame des Ogéres. Lorsqu'il me vit assise & disposée à l'écouter, je remarquai qu'il paroissoit chercher des expressions, & que la violence des mouvemens qu'il s'efforçoit de vaincre, lui arrachoit des larmes, quoiqu'il fermât les yeux pour les arrêter. Madame, me dit-il enfin d'une voix basse & forcée, le respect a tant d'empire sur moi, qu'il me fait surmonter devant vous les transports de la plus furieuse douleur. Peut-être aurois-je le pouvoir même de vous le cacher, s'il n'importoit à votre sûreté d'en sçavoir la cause. Nous sommes poursuivis; on en veut sans doute & à vous qui vous êtes dérobée à la tyrannie, & à moi qui ai facilité votre fuite; on nous cherche. Ne vous imaginez pas, continua-t'il, que cette persécution vienne de votre Mari. Ah! plût au Ciel! Mais un ressentiment mal conçu a fait prendre sa vengeance à mon cher Bridge. Il est venu.... épargnez-moi un détail qui m'accable, ajouta-t'il, après s'être interrompu par un grand nombre de soupirs. Mon ami est mort, & nous devons songer à nous mettre à couvert.

Il s'arrêta. Je l'avois écouté avec une ardeur qui m'avoit coupé la respiration; & quoique je la reprisse en le voyant cesser de parler, l'obscurité de son discours & la crainte d'un éclaircissement trop funeste, m'empêchoit d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il s'aperçut de mon trouble. Peut-être se flâta-t'il qu'il pourroit éviter d'autres explications: Dans l'état où je suis, reprit-il, je ne puis vous défendre. Ainsi je

vous exhorte à fuïr. Mais si mon zèle & mon attachement n'ont pas mérité votre haine, il est impossible que vous puissiez penser à la fuite sans trouver quelque moyen d'assurer la mienne avec vous. Vous ne m'abandonnerez pas seul ici, poursuivit-il, & comme je ne puis espérer que mes forces me permettent si-tôt d'entreprendre un voyage, je ne vois qu'une ressource, pour laquelle vous ne sçauriez avoir de répugnance. Il continua de me dire qu'apartenant à l'Espagne par ma Mere, je devois être sûre d'y trouver de la protection dès que j'aurois pris le parti de me faire connoître du Gouverneur; qu'il falloit charger Mr des Ogéres de ce soin, & demander ou des Gardes dans ma maison, pour me garantir des insultes ausquelles il craignoit de me voir bien-tôt exposée dans un lieu aussi ouvert que la Corogne, ou quelqu'autre azile dans lequel nous pussions vivre tranquilement jusqu'à sa guérison.

Ayant eu le tems de me remettre assez pour démêler tout le sens de ce discours, je ne doutai point que le Vaisseau de mon Mari ne fût à deux pas du Port, qu'il n'y fût pour me chercher, que les Etrangers qu'on avoit vûs dans une Chaloupe n'eussent été mon frere avec quelques-uns de ses gens, & que les blessures de Gelin ne vinssent de quelqu'imprudence qui l'avoit fait tomber entre leurs mains. Mais il parloit d'un ami mort, & je n'osois encore lui demander la confirmation de mes tristes conjectures, lorsque ne se souvenant plus lui-même du soin qu'il avoit eu de ne le pas nommer, il recommença ses regrets & ses pleurs avec si peu de ménagement, qu'il ne me laissa plus le moindre doute.

Je ne pense point ici, ma Sœur, à me faire

un mérite auprès de vous de la force de ma douleur. Je craindrois au contraire qu'une peinture si lugubre ne renouvelât trop vivement la vôtre. Mais si vous vous souvenez de la tendresse & du respect que j'avois nourris si long-tems pour cet aimable Frere, si vous songez seulement aux raisons que j'avois de le chérir & de le respecter, je n'ai pas besoin d'autres garants de la sincérité de mes pleurs. Vous dirai-je que perdant de vuë jusqu'au danger dont j'étois menacée, & ne voyant plus dans moi-même qu'un misérable objet de la haine du Ciel, à qui il ne restoit plus ni d'espoir, ni de consolation sur la terre, je conçus l'horrible pensée de finir toutes mes peines par la mort? Qu'avois-je à prétendre? Où devois-je me promettre un azile, lorsque je ne pouvois demeurer quinze jours cachée, dans un Port des plus écartés de l'Espagne? Et pour qui voulois-je vivre, si mon Mari, mon Frere, les seuls hommes du monde dont la tendresse étoit capable de me toucher, me haïssoient jusqu'à prodiguer leur vie pour ravir apparemment la mienne. Comme ce n'étoit point par des transports ni par des cris que ces tristes sentimens se déclaroient, & que mon desespoir me tenoit au contraire dans une immobilité qui m'auroit fait croire insensible, Gelin se défians de ce qui se passoit dans mon cœur, & peut-être interressé par son indigne passion à me sacrifier sa douleur même & l'honneur de son ami, me pria d entendre ce qu'il ne m'avoit expliqué, me dit-il, qu'imparfaitement. Ensuite au lieu de plaindre mon Frere, & de recommencer à gémir de son sort, il me fit un détail de leur rencontre & de leur querelle, qui étoit plus propre à piquer mon ressentiment, qu'à exciter ma tendresse & mes regrets. Je l'ai pressé, continua-

t'il, de prendre pour vous des ſentimens plus fraternels & d'en inſpirer à votre Mari de moins déréglés; mais loin d'être ſenſible à votre malheur & favorable à votre innocence, il n'a parlé que de vengeance & de punition; il m'a traité avec les derniéres marques de mépris, & dans ſon emportement, il ſeroit venu juſqu'à vous, ſans paroître diſpoſé à vous épargner, ſi je n'euſſe mis l'épée à la main, au riſque de périr mille fois, pour vous ſervir, dans un combat ſi inégal, que j'étois ſeul contre quatre. Je pleure ma victoire, ajouta-t'il, & vous me voyez ému juſqu'au fond du cœur; mais la réſiſtance étoit néceſſaire pour ſauver notre liberté, & peut-être notre vie. Là-deſſus il me preſſa encore de penſer à ma ſûreté, & de ne pas différer plus long-tems à demander la protection du Gouverneur.

Pardonnez ma franchiſe, & n'en doutez pas plus dans les proteſtations de mon innocence, que dans les aveux de ma foibleſſe. L'heureux éclairciſſement des vuës de ce perfide me fait connoître de plus en plus que je n'ai pas fait un pas ſans être le joüet de ſa malignité; mais qu'auriez-vous objecté au témoignage d'un homme mourant, & de quelle conſtance de réſolution croyez-vous qu'une femme ſoit capable dans les mouvemens douloureux qui m'agitoient! Sans renoncer ni conſentir à rien, & comme pouſſée par le ſon de ſa voix, plutôt que par la force de ſes raiſons, je priai Mr des Ogéres d'aller ſur le champ chez le Gouverneur, qui ſe nommoit Dom Pedro Taleyra, & de lui expliquer le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Gelin me conſeilla de lui découvrir que j'étois Petite-fille de Dom Franciſco d'Arpez, ancien Gouverneur de l'Iſle de Cuba, mais de

lui cacher le nom de mon Mari, & le fond de mes infortunes. Il prétendit même qu'il étoit inutile de lui parler de mon mariage, & que ses services seroient beaucoup plus ardens pour une Fille de distinction, nouvellement arrivée d'Amérique, qui étoit sans apui depuis la mort de son Grand-pere, & qui ne connoissoit point encore sa Famille en Espagne. Pour les craintes qui me faisoient demander un azile, il fut d'avis de les attribuer à la connoissance que j'avois du dessein de quelques amans méprisés qui avoient donné la chasse à notre Vaisseau, & qui en vouloient plus à ma personne qu'à mes richesses.

Je m'arrêtai peu à examiner ce projet. Mr des Ogéres qui avoit ses raisons d'éviter la rencontre de mon Mari, ne se fit pas presser pour suivre mes volontez. Il fut bien-tôt de retour avec des nouvelles qui auroient dû me causer de la joye, si j'avois pû faire tréve un moment avec mes peines. Dom Taleyra ne l'avoit pas entendu parler de mon Grand-Pere, sans reconnoître un nom qui lui étoit cher, & dont il conservoit religieusement la mémoire. Ayant commandé long-tems un Vaisseau de guerre, il avoit fait plusieurs fois le voyage des Isles Espagnoles, & dans les occasions qu'il avoit eûës de s'arrêter quelquefois dans l'Isle de Cuba, il s'étoit fait un ami si zèlé du Gouverneur, qu'il en avoit obtenu des témoignages & des recommandations ausquelles il étoit redevable du Gouvernement de la Corogne. Sa satisfaction fut extrême de pouvoir marquer quelque reconnoissance à la Fille de son Bienfaiteur. Il avoit été prévenu fort avantageusement en ma faveur par les flâteries des Officiers qui m'avoient vûë sur le Vaisseau, & la curiosité lui faisoit déja souhaiter de me con-

noître ; mais lorſqu'aprenant qui j'étois, il ſçut que je me croyois menacée de quelque danger, il répondit à M. des Ogéres qu'il ſeroit auſſitôt que lui chez moi, & qu'il ne vouloit point d'autre interpréte de ſes ſentimens que lui-même.

En effet ſon caroſſe ſe fit entendre au même moment. Je ne lui ſçus pas bon gré de s'être fait accompagner de ſon Fils, & d'un grand nombre d'Officiers qui entrérent dans ma chambre à ſa ſuite. Je fus même tenté, lorſqu'il ſe fit annoncer avec eux, de lui faire dire qu'une compagnie ſi nombreuſe convenoit mal à ma ſituation, & je me ſerois épargné de noûvelles douleurs ſi j'avois ſuivi ce mouvement. Mais il avoit pris occaſion de la crainte que je lui avois fait marquer par M. des Ogéres, pour paroître avec un cortége qu'il croyoit capable de me raſſurer. Son premier compliment me le fit comprendre, & ce fut encore un chagrin pour moi de voir tant de perſonnes informées de mes inquiétudes & de ma frayeur. Après m'avoir exprimé ce qu'il croyoit devoir au ſang de Dom Franciſco d'Arpez, & m'avoir offert ſes ſervices avec beaucoup de politeſſe & de généroſité, il me propoſa d'accepter un logement chez lui, où je ſerois en ſureté contre toutes ſortes de périls, & où la compagnie de ſon Epouſe & de ſes Filles ſerviroit à me faire paſſer le tems avec moins d'ennui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me ſéparer de Madame des Ogéres & à laiſſer ſans ſecours un homme à qui j'avois obligation. Il y répondit ſans balancer, en me preſſant de prendre avec moi ma Compagne, & en me promettant de faire obſerver Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Mais que je ſouffrois impatiemment tout ce qui n'étoit propre qu'à interrompre ma triſteſſe, & qu'à m'é-

loigner de la ſolitude où j'aurois ſouhaité de pouvoir me livrer ? Les Officiers de la ſuite du Gouverneur & ſon Fils à leur tête formoient un cercle du caroſſe. Ils paroiſſoient obſerver avec affectation tout ce qui s'en aprochoit, pour marquer l'ardeur qu'ils vouloient avoir à me défendre. Les regards curieux & empreſſés qu'ils jettoient ſur moi m'auroient inſpiré quelque défiance, ſi la pâleur de mon viſage & l'impreſſion de douleur que je portois dans les yeux, ne m'euſſent perſuadée que la ſeule pitié m'attiroit cette attention. Dom Taleyra m'entretint du ſujet de mes craintes, & paroiſſoit ſouhaiter de l'aprendre de moi-même. J'ouvris plus d'une fois la bouche pour répéter ce que Gelin avoit concerté avec M. des Ogéres ; mais la vérité plus forte que toutes les raiſons que j'avois de la déguiſer, ſe preſentoit ſans ceſſe à mon imagination, & je ſentois que malgré toute ma réſiſtance, elle m'arrachoit continuellement des larmes. Le Gouverneur s'en aperçut. Comme il joignoit beaucoup d'eſprit à l'expérience du monde, il ceſſa de m'embarraſſer par des queſtions importunes. Cependant il me demanda honnêtement en ſortant du caroſſe, ſi avant de m'engager avec ſa Femme & ſes Filles, je n'avois rien de ſecret à lui preſcrire, & il me promit dans tous les termes de l'honneur une infidélité inviolable. Je fus frapée de ce diſcours ; mais étant fort éloignée d'en comprendre le ſens ; je n'y répondis qu'en général, par des priéres qui s'accordoient avec les demandes de M. des Ogéres.

La Gouvernante, qui étoit déja prévenuë ſur mon arrivée, m'attendoit avec ſes Filles & m'auroit propoſé, dès le premier moment, des amuſemens & des plaiſirs, ſi j'avois été diſpoſé à les goûter. Mais le poids de ma douleur n'ayant fait

que s'aggraver par une si longue contrainte, je me défendis sur divers prétextes, & je demandai en grace la liberté d'être seule. On me conduisit à l'apartement qui m'étoit destiné. Il me plut à la premiére vuë, parce qu'étant sombre & profond, je le trouvai propre à nourrir les sentimens que j'y aportois. C'étoit l'aîle entiére d'un ancien édifice, où tout se ressentoit encore des vieux usages de la Nation. La chambre que je devois habiter n'avoit qu'une fenêtre étroite & grillée, qui donnoit sur la ruë, mais elle en avoit d'autres qui donnoient dans les chambres voisines, pour la communication de la lumiére. Deux alcoves, dont l'une étoit la place du lit, & l'autre celle d'un grand Prie-Dieu, formoient comme deux Chapelles qui étoient vis-à-vis l'une de l'autre, & dont l'entrée étoit défenduë par un grillage de cuivre. L'ameublement, jusqu'aux chaises & aux rideaux des alcoves, étoit de velours noir, bordé d'un large galon d'or; mais dont la vielleſſe avoit presque effacé la couleur. Au milieu de la chambre pendoit un lustre à quatre branches qui répondoient à quatre girandoles placées aux quatre coins. Comme la nuit qui s'avançoit, redoubloit l'obscurcité naturelle d'un lieu fort large & fort élevé, je crus entrer dans un vaste tombeau, où j'aurois le tems & la liberté de pleurer.

Ce n'est pas inutilement que je me suis arrêtée à cette description. Quoique le recit qui me reste à vous faire n'aporte aucun éclaircissement au fond de mon Histoire, & que je sois moi-même impatiente de ma longueur, je ne puis vous cacher une des plus tristes avantures de ma vie. Que le seul souvenir me cause encore d'émotion! J'étois accompagnée de Madame des Ogéres & de Rem, la seule femme que j'ai emmenée de

Sainte-Héléne, & qui m'eſt encore fidèlement attachée. On leur avoit marqué leurs chambres auprès de la mienne, Elles y entrérent pour les reconnoître. Je demeurai ſeule un moment, ſans autre lumiére que celle de deux flambeaux qui étoient ſur une table auprès de moi. A peine avois-je eu le tems de rapeler une partie de mes nouveaux malheurs, & de m'attendrir en particulier ſur le miſérable ſort de mon Frere, que venant à lever les yeux vers l'alcove opoſée à celle du lit, je crus apercevoir la figure d'un homme, qui diſparut au même inſtant. L'imagination remplie de la mort de mon Frere, & portée par une triſte habitude à me figurer tout ce qui pouvoit ajouter quelque choſe à mes frayeurs ou à mes peines, je ne doutai point que ce ne fût ſa malheureuſe ombre, qui venoit elle-même me confirmer ſon infortune, & peut-être me reprocher d'en avoir été la premiére cauſe. Une idée de cette nature venant ſe joindre à celles qui troubloient déja tous mes ſens, j'éprouvai ce que je n'avois point encore ſenti, des convulſions & des douleurs qui m'ôtérent juſqu'à la force de crier. Heureuſement que l'inquiétude de Rem la fit rentrer dans ma chambre. Elle me trouva ſans connoiſſance & ſans chaleur. Mes fréquentes foibleſſes l'avoient accoutumée à me voir dans cet état, ſans s'allarmer beaucoup ; cependant la longueur de cet accès & le froid mortel qui m'avoit glacé tous les membres, lui firent croire le danger plus preſſant. Elle me mit au lit, après avoir employé inutilement toutes ſortes de ſoins.

Enfin l'on vint à bout de me faire reprendre mes eſprits. Mais ce fut pour retomber dans une ſituation ſi déplorable, qu'elle devoit me faire regretter l'état d'inſenſibilité d'où j'étois ſortie. L'ob-

jet qui m'avoit frapé les yeux ne pouvoit s'éloigner de ma mémoire. Il y étoit present sans cesse, avec des circonstances si touchantes, que je frémissois à tous momens d'horreur & de pitié. J'eus d'abord la force de ne faire cette confidence à personne, mais je n'avois pas celle d'arrêter des marques d'effroi involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de Madame des Ogéres & de Rem. Elles me pressérent en vain de leur aprendre ce qui me causoit une si vive augmentation de trouble & de douleur. Je ne leur répondois pas; ou si j'ouvrois la bouche, c'étoit pour me plaindre de ce qu'elles entroient mal dans mes peines, puisqu'elles paroissoient en admirer l'excès.

Cependant une fiévre violente dont je fus saisie la même nuit, allarma sérieusement tous ceux qui prenoient quelque intérêt à ma santé. La Gouvernante étant venue me voir le lendemain avec ses filles, me proposa de recevoir les secours de la Médecine. Je les refusai. Mon mal, lui dis-je, est au-dessus des forces de l'art; & me repentant aussi-tôt de m'être trop expliquée, je lui parlai de mon incommodité comme d'une suite naturelle de mon voyage, qui ne devoit causer d'allarme à personne. Je rejettai de même toutes les offres qu'elle me fit de demeurer avec ses filles auprès de mon lit. Je voulois être seule; & pour ne vous rien déguiser, l'impression terrible qui me restoit de ce que j'avois cru voir, ne m'empêchoit pas de souhaiter le retour de ce qui m'avoit effrayée.

Qui sçait, me disois-je à moi-même, en méditant sur ce prodige, si ce n'est pas la compassion & l'amitié plûtôt que la haine, qui portent mon Frere à revenir du séjour des morts? Il connoît à present mon malheur & mon innocence; il me plaint; car la dureté & l'injustice ne peu-

vent s'étendre au delà du tombeau. Il m'a condamnée, lorſqu'il m'a crue coupable ; hélas ! comment l'a-t'il pû croire ? Mais il l'a cru puiſqu'il a prodigué ſa vie pour me punir. Et qui m'aſſure que ce n'eſt pas une réparation qu'il vient faire à mon infortune & à ma vertu ? S'il eſt dans le ſein d'un Dieu qui eſt la juſtice & la bonté même, qui m'empêche d'eſpérer que le repentir d'un tranſport aveugle, qui lui a fait augmenter mes peines par une injuſte perſécution, le rapelle volontairement pour les ſoulager ou pour les finir ? Jugez, ma Sœur, quel devoit être le trouble de ma raiſon pour me faire trouver de la vrai ſemblance dans un eſpoir ſi chimérique. Auſſi dois-je vous confeſſer que venant à réfléchir par intervale ſur ce qui ſe paſſoit ainſi dans mon eſprit & dans mon cœur, j'étois quelquefois effrayée du deſordre où je me ſurprenois. L'ardeur de la fiévre contribuoit ſans doute à m'échauffer l'imagination. Mes larmes couloient avec moins d'abondance ; mais je m'apercevois qu'elles étoient brûlantes, & que le ſillon en demeuroit ſur mon viſage. Mes lévres, mes mains, tout ſe reſſentoit du même feu. Le plus cruel de ces Sauvages dont j'ai redouté autrefois la barbarie, ne m'auroit pas vû ſans pitié.

Dans cette étrange idée j'attendois la nuit avec autant d'impatience que de frayeur, toujours perſuadée que mon Frere, ne pouvant me haïr depuis qu'il connoiſſoit mon innocence par les lumiéres d'une vie plus heureuſe, reparoîtroit à la même heure, pour me conſoler de ſa preſence, & m'ouvrir quelque voye de ſalut. Je ne manquai point à la fin du jour de jetter curieuſement les yeux vers l'alcove. D'abord ma timidité ne me permit point de les y tenir fixés & le moindre mouvement d'un rideau, ou la moin-

dre différence que je remarquois dans les couleurs, me sembloit annoncer ce que j'attendois. Ensuite ma hardiesse croissant à mesure que le retardement augmentoit, je ne fis plus de difficulté de tourner entiérement le visage du même côté ; & mon impatience devint si forte, que j'allai enfin jusqu'à reprocher sa lenteur à mon Frere, & jusqu'à lui en faire tendrement des plaintes.

Cependant si je perdis l'espérance d'être consolée le même soir par cette chere ombre, je n'en demeurai pas moins persuadée que je l'avois vuë la veille, & que la faveur qu'elle me refusoit ce jour-là, pouvoit m'être réservée un autre jour. L'accablement où j'étois ne m'empêchoit pas même de raisonner sur la possibilité de ces sortes d'aparitions, & de me fortifier par diverses réfléxions contre les premiéres craintes dont je n'avois pû me défendre ; car le plus grand mal disois-je, dont je sois menacée, n'est pas la perte d'une vie qui m'est odieuse? Qu'elle me soit ravie ta vie tout-d'un-coup par la violence, ou qu'elle s'éteigne peu-à-peu par tous les degrés de la douleur, qu'importe ? Et quand on est réduite à regarder la mort comme son unique bien, la plus prompte n'est elle pas la plus heureuse ? Ainsi que mon Frere abrege mes tristes jours, si c'est la haine & la vengeance qui l'aménent ; ou qu'il adoucisse la rigueur de mon sort, s'il cherche à me voir par un sentiment de pitié ; je le recevrai avec la même satisfaction, lorsqu'il m'aportera l'un ou l'autre de ces deux remédes. Pendant que je m'entretenois de ces rêveries fantastiques, je fus interrompuë tout-d'un-coup par le bruit de plusieurs instrumens qui commencérent aussi-tôt un Concert réglé. Ils me parurent si près de ma fenêtre, que je ne pus douter que cette fête ne me

fût adressée, Hélas ! m'écriai-je, la joye ose-t'elle donc éclater si proche de moi ! j'aurois fait écarter sur le champ ce bruit importun, si j'avois eû quelque autorité pour me faire obéïr. Mais étant forcé de l'entendre, je resolus de m'en faire un amusement, pour soulager mes peines par un moment d'interruption. Espérance inutile. En vain m'efforçai-je de recueïllir mon attention, & d'exciter mon goût pour un divertissement que j'avois toujours aimé. Mon ame rejettoit comme d'elle-même, tout ce qui se presentoit sous l'aparence du plaisir. Mes oreilles mêmes paroissent s'y refuser ; & la force de ma tristesse se renouvelant bientôt toute entiére, des sons qui partoient d'un lieu si proche venoient insensiblement à me paroître éloignés. Je m'y rapelois néanmoins avec effort. Je changeois de posture pour me prêter à l'impression que j'aurois voulu ressentir. Quoi donc ? disois-je en soupirant ; tout est sensible aux charmes de la Musique ; les bêtes sauvages, dit-on, les pierres, les arbres se laissent émouvoir par la douceur des sons & des accords. Hélas ! comment suis-je plus dure & plus insensible qu'eux ? Mais au moment que je faisois ces plaintes à Madame des Ogéres ; un tumulte qui s'éleva dans la ruë, & qui fit cesser les instrumens, ne nous permit pas de douter qu'il n'y fût survenu quelque querelle.

J'envoyai Rem aussi-tôt, pour s'informer si mon mauvais sort ne m'avoit pas encore mêlée dans cet accident. J'apris par des cris qui se firent entendre dans la maison, aussi-tôt que par son retour, qu'il étoit arrivé quelque chose de funeste à la famille du Gouverneur. Rem n'ayant point tardé à revenir, m'expliqua ce qu'on n'avoit pû cacher à personne. Quelques-uns des Officiers qui m'avoient vuë sur le Vaisseau, avoient conçu pour moi un folle passion, dont ils avoient

même eu l'imprudence de se vanter. Le Fils du Gouverneur, qui conservoit à l'âge de plus de trente ans, & veuf depuis plusieurs années, tout le feu de la première jeunesse, étoit devenu amoureux & jaloux sur leur recit. M'ayant vuë la veille, sa fureur amoureuse & jalouse s'étoit tellement augmentée, qu'au premier bruit des instrumens qu'il avoit entendus sous mes fenêtres, il y étoit accouru avec transport; & prenant pour prétexte l'insulte qu'il prétendoit recevoir par une serenade qui se donnoit chez lui sans la permission de son pere, il étoit tombé l'épée à la main sur les Acteurs & sur ceux qui les conduisoient. Mais ayant à faire à plusieurs personnes de résolution, il avoit été dangereusement blessé avant que la Garde eût pû le secourir. On l'avoit raporté dans cet état à son pere, qu'un tel spectacle avoit mortellement affligé, & qui étoit encore incertain de ce qu'il dévoit espérer de sa vie.

Quoiqu'on ne pût me reprocher ce malheur sans injustice, je ne doutai pas qu'il ne me préparât quelques nouveaux chagrins, & j'en marquai ma crainte d'avance à Madame des Ogéres. Elle m'exhorta à ne rien apréhender d'un homme aussi généreux que le Gouverneur; mais n'étant pas plus tranquile que moi du côté de son Fils, & des Officiers qui avoient gardé si peu de ménagemens, elle me fit valoir ses craintes & les miennes comme une raison de prendre plus de soin de ma santé, pour me trouver promptement en état de quitter la Corogne, & de ne plus dépendre de personne. Ce motif eut plus de pouvoir sur moi que le desir de vivre. N'ayant rien entendu depuis deux jours du Vaisseau de mon Mari, je jugeai, quel qu'eut été son dessein, qu'il avoit continué sa route vers l'Angleterre, & que nous pouvions reprendre avec su-

reté celle de Bayonne. Cette idée, à la ſuite de mes projets, dont je m'occupai toute la nuit, me la firent paſſer plus tranquilement. Je ne vis le jour d'après ni le Gouverneur ni ſon Epouſe; mais ayant reçu la viſite de M. des Ogéres, je le preſſai de finir les affaires qui l'arrêtoient encore, & de ne pas croire que mon incommodité fût capable de retarder notre départ. En effet, plus allarmée que je ne le faiſois connoître des ſentimens que tant de jeunes inſenſés avoient conçus pour moi, j'aurois négligé le ſoin de ma vie pour me délivrer de cette inquiétude.

Mr des Ogéres ne me quitta point ſans m'avoir parlé de Gelin. Le Gouverneur avoit donné quelques ordres pour ſa ſureté & pour la guériſon de ſes bleſſures; mais il l'avoit fait avec ſi peu de marques d'eſtime & de conſidération, que je fus ſurpriſe de cette conduite en la comparant avec celle qu'il avoit tenuë avec moi. Eloignée comme j'étois d'en pénétrer la raiſon, je me contentai de le recommander à M. des Ogéres, à qui je ne cachai point d'ailleurs que je ne ſerois pas fâchée de partir avant ſon rétabliſſement. Mon deſſein étoit de ne lui refuſer aucuns des ſoins que je croyois devoir à la reconnoiſſance; mais je me ſentois plus portée que jamais à ſaiſir cette occaſion de nous ſéparer ſans l'en avertir, remettant à délibérer dans la ſuite s'il me conviendroit de l'informer du lieu de ma retraite, lorſque j'aurois fait un choix conforme à mon inclination.

Une partie du jour s'étant paſſée dans un entretien ſi important, je me trouvai moins agitée vers le ſoir, & plus diſpoſée au ſommeil; comme ſi le ſouvenir de ce que je devois à mon honneur eût rafraîchi mon ſang, & rendu un peu de vigueur à mes eſprits. Je congédiai de

bonne heure les Domeſtiques que Dom Taleyra avoit nommés pour me ſervir. Madame des Ogéres, ravie de m'entendre parler de repos, ſe retira auſſi, & je demeurai ſeule avec Rem, qui devoit paſſer la nuit près de moi ſur quelques carreaux, ſuivant l'uſage de l'Eſpagne. Je commençois moi-même à me promettre quelques momens de ſommeil, lorſque l'idée de mon Frere m'étant revenue à l'eſprit, mon premier mouvement fut de jetter les yeux vers l'alcove. Les Lits d'Eſpagne ſont ſans rideaux, & ceux des alcoves étant ouverts, mes regards n'étoient arrêtés que par les deux grilles de cuivre qui n'étoient point capables de me cacher entiérement les objets. D'ailleurs deux bougies éclaïroient encore la chambre, & jettoient de ce côté-là un faux jour, qui s'étendoit juſqu'au fond de l'alcove. Enfin que vous dirai-je ! j'aperçus diſtinctement la même figure que j'y avois vuë; avec cette ſeule différence qu'elle me parut beaucoup plus grande, & qu'au lieu d'un habit ordinaire, je crus remarquer qu'elle étoit couverte de la triſte parure qu'on emporte au tombeau. Je fis ces obſervations d'un ſeul regard; car toute la force dont je m'étois armée le jour d'auparavant, me ſervit mal au beſoin. Une ſueur froide ſe répandit ſur tout mon corps, comme la premiére fois. J'étois couchée; à peine oſai-je reſpirer & remuer la tête. Je n'eus pas même le courage de r'ouvrir les yeux, parce que dans la ſituation où j'étois, & dont je n'oſois ſortir, ils ſeroient tombés néceſſairement ſur le même objet. Rem, dis-je d'une voix baſſe à cette fille, qui étoit couchée dans ma ruelle; levez la tête, & voyez ſi vous n'apercevez rien dans l'autre alcove. Le ton dont je lui parlai étoit ſi tremblant qu'il lui communiqua d'abord une par-

tie de ma frayeur. O ! Dieu que vois-je, me répondit-elle avec le même tremblement ! Sa réponse confirmant toutes mes imaginations, parle bas, lui dis-je, c'est mon frere, tu ne sçais pas qu'il est mort. Hélas ! c'est mon malheureux frere. Ne le connois-tu pas ?

Rem plus immobile que moi après ce discours, perdit aussi la force & la voix. Nous demeurâmes dans ce saisissement pendant quelques minutes, doutant l'une & l'autre si nous n'avions pas perdu la connoissance, & n'osant même nous le demander. Cependant ayant eu le tems de rapeler toutes les idées dans lesquelles je m'étois fortifié la veille, & mon imagination s'échauffant de plus en plus par de nouvelles réflexions, je résolus de vaincre la timidité qui m'arrêtoit. Le premier effet de ce nouveau courage fut de me faire ouvrir les yeux. Je remarquai assez clairement la figure d'un homme, pour m'assurer que mes sens ne m'avoient pas fait d'illusion. C'étoit un grand visage pâle, creux & défiguré. L'habit étoit blanc comme je l'avois d'abord observé, & tomboit jusqu'à terre. A la vérité je ne démêlois pas les traits de mon frere, mais j'attribuois cette altération à la mort. Je voyois d'ailleurs deux yeux étincelans qui étoient directement fixés sur mon lit, & je concevois que mon alcove étant plus éclairée que l'autre, parce que les bougies en étoient moins éloignées, le fantôme devoit distinguer jusqu'au moindre de mes mouvemens. Toute son attitude me paroissoit passionnée. Ce spectacle dont je me repaissois avec une curiosité avide, me pénétroit jusqu'au fond du cœur. Ma crainte continuoit toujours d'être assez forte pour m'empêcher de lever la voix, mais elle agissoit déja sans se faire sentir. Que veux-tu de moi,

moi, cher Frere, étois-je prête à m'écrier à tous momens; quel dessein t'améne ? Parle, qu'attens-tu de ta triste Sœur ? Viens-tu me consoler de mes peines, ou m'aider à mourir. Ce fut dans un de ces transports, qu'oubliant toutes mes frayeurs, j'étendis les bras vers l'alcove avec un mouvement si vif, que je crus mon ame prête à m'abandonner. Ah ! chére ombre, allois-je m'écrier.... mais la force de mon action avoit déja produit d'étranges effets. J'entendis un bruit sourd, tel que celui d'une masse qui tombe pesamment : Rem qui l'entendit comme moi, jetta un cri de frayeur. La mienne fut assez forte pour m'en faire donner aussi des marques. Cependant ayant jetté aussi-tôt les yeux sur l'alcove, non-seulement je n'aperçus plus rien, mais je remarquai que les rideaux avoient été tirés; & la vuë ne pouvoit les pénétrer.

Madame des Ogéres éveillée par le cri de Rem, se hâta d'entrer dans ma chambre & de me demander si je me trouvois plus mal. Sa presence nous ayant un peu rassurées, je ne balançai point à lui raconter ce qui m'étoit arrivé. Elle me répondit d'abord par toutes les objections qui viennent à l'esprit d'une personne sensée contre des événemens de cette nature; mais deux témoignages qui s'accordoient sur l'avanture de cette nuit, & le recit de celle qui m'étoit arrivée deux jours auparavant, firent une juste impression sur elle. Nous passâmes toutes trois le reste de la nuit dans mon alcove, sans nous sentir assez de résolution pour lever les rideaux de l'autre, & pour examiner s'il y restoit quelques traces d'une scène si extraordinaire. L'accablement du sommeil nous ayant forcés d'y succomber vers le jour, nous en passâmes une partie à dormir.

A mon réveil, le Gouverneur me fit deman-

der la permiſſion de m'entretenir quelques momens. Je ne l'avois pas vû depuis la bleſſure de ſon fils, & je regardai cette viſite comme une ſuite de ſes premiéres civilités. Il entra d'un air rêveur, que j'attribuai au chagrin qu'il devoit reſſentir du malheur d'un fils ſi cher. S'étant aſſis après m'avoir ſalué en ſilence, il demeura encore quelque-tems à chercher ſes expreſſions. Enfin me ſaluant de nouveau avec des témoignages extraordinaires de reſpect, il me pria de recevoir, ſans m'offenſer, le diſcours qu'il m'alloit faire. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le funeſte accident qui va me ravir un fils unique dont je faiſois toute la conſolation de ma vieilleſſe. Vous en ſçavez même la cauſe, car on ne me perſuadera jamais, qu'après s'être fait bleſſer mortellement pour vous, il ſoit venu vous voir cette nuit dans l'état où ſes bleſſures le réduiſent, ſans y avoir été encouragé par vos bontés. Je l'interrompis avec chaleur, auſſi irritée que ſurpriſe de ce que je croyois déja comprendre. Ah! Madame, interrompit-il à ſon tour, excuſez un malheureux pere, & ne me faites pas un crime de manquer à quelque ménagement dans les termes. Il n'eſt que trop vrai que mon fils eſt mourant, & que s'il me reſte quelque eſpérance pour ſa vie, elle dépend de vous, qui l'expoſez au danger de la perdre. Il n'a que votre nom à la bouche, il ne peut vivre que pour vous, il me conjure de ſçavoir de vous-même, s'il peut ſe flâter de vous plaire un jour, & de vous faire accepter l'offre de ſon cœur & de ſa main, ſans quoi ſa réſolution eſt de rejetter tous les remédes, & de ſonger moins à vivre qu'à précipiter ſa mort. Ecoutez-moi ſans colére, continua-t'il, & n'expliquez pas mal ma liberté; je ſçais la ſituation de votre fortune. Vous avez pris

la suite avec un Amant ; mais il n'est pas digne de vous. Vous avez abandonné un Mari, mais il est Protestant. Je vous regarde comme une femme libre, qui joint une naissance illustre à beaucoup de charmes naturels, & qui peut faire encore le bonheur d'un honnête homme en rentrant dans les bornes, dont quelque passion violente l'a peut-être écartée. J'ai eu soin que le bruit de vos avantures ne fit point ici d'éclat. Vous pouvez retrouver ici tout à la fois un pere, un titre, un Mari, dont le nom n'est pas indigne du vôtre, une fortune assez bien établie pour réparer toutes vous disgraces, enfin vous pouvez faire votre bonheur & celui d'un homme qui vous adore. A quoi tiendroit-il que votre cœur ne se rendît pas à ces offres ? Si vous les trouvez trop précipitées, songez que c'est le langage de l'honneur & de la bonne foi. Je n'ai pû les différer. Le péril qui menace mon fils est pressant, & n'étant point capable de les faire sans être résolu de les remplir, j'ai dû vous faire connoître que je n'ignore point votre situation, pour bannir toutes les craintes qui pourroient vous arrêter, si vous ne me suposiez pas bien informé de vos avantures. Enfin, s'apercevant que je m'agitois impatiemment, & que je me faisois violence pour l'écouter : vous vous offensez de mes instances, ajouta-t'il d'un air encore plus triste, vous n'entrez pas dans le sens de mes priéres, vous ne me pardonnez rien ? Ah ! du moins, rendez-moi mon fils. Ne lui donnez pas le coup de la mort en lui ôtant l'espérance. Je vous demande sa vie. L'avenir nous fera naître d'autres ressources ; mais consentez que je lui porte de votre part un mot favorable, un signe de bonté & de pitié. Il me pressa longtems avec la même ardeur, & je voyois des

larmes qui s'entresuivoient au long de son visage.

Que pourrois-je penser d'un discours où non-seulement je ne comprenois rien, mais où je me trouvois insultée presqu'à chaque mot ? J'étois seule à l'entendre. Soit qu'il vint d'une envie formée de m'outrager, ou de quelque égarement d'esprit causé par la douleur, je craignis qu'une réponse telle que la devois à mon honneur & à ma juste indignation, ne m'attirât peut-être de nouvelles injures. Je me hâtai d'apeler Madame des Ogéres. Quoique sa presence me rendit plus hardie, je me contentai de dire au Gouverneur, en jettant les yeux sur lui avec un air de défiance, que tant de choses surprenantes me jettoient dans un extrême étonnement, & que je le supliois instamment de me laisser seule pour y réfléchir. Je me levai. Il se retira, en me conjurant de ne pas différer trop long-tems ma réponse.

La perte d'un moment m'eût coûté plus qu'à lui. Sans prêter l'oreille aux questions de Madame des Ogéres, je la pressai de faire chercher aussi-tôt son mari. On ne tarda point à le trouver. Ah ! venez, lui dis-je, les larmes aux yeux ; vous êtes le seul homme du monde pour lequel il puisse me rester de la confiance. Mes malheurs vont en augmentant. Au nom du Ciel ! secourez-moi. Je lui répétai le discours du Gouverneur ; & ne m'arrêtant point à lui demander des éclaircissemens sur ce qui devoit lui paroître aussi obscur qu'à moi, je le conjurai de voir sur le champ, soit le Gouverneur, soit son Epouse, ou leur Fils. Sçachez d'eux, lui dis-je, pourquoi ils m'insultent. Est-ce folie ou malignité ? Déclarez-leur nettement tout ce que vous sçavez de mes infortunes. Ajoutez-y que je ne leur demande rien ; que si j'ai accepté la retraite qu'ils m'ont offerte chez eux, c'est que l'opinion que j'avois de leur vertu, me

l'a fait regarder comme un asile assuré pour la mienne ; s'ils me croyent d'autres sentimens, je les quitte avant la fin du jour. M. des Ogéres aussi curieux que moi de découvrir le fond de cette avanture, m'aprit ce qu'il en avoit pû recueïllir dans la ville. Sur la maniére dont il s'étoit expliqué au Gouverneur, en lui découvrant mon nom, on me croyoit sans engagement, & l'un des Officiers qui avoient pris de l'inclination pour moi sur le Vaisseau, homme riche & considéré, avoit déclaré, pour refroidir ses Rivaux, que son dessein étoit de m'épouser. C'étoit lui dont le fils du Gouverneur avoit troublé le Concert, mais on ignoroit par quel motif celui-ci pouvoit être animé, & tout ce qui s'étoit passé dans l'intérieur de la maison, étoit encore un secret pour le public. Cette explication me laissant mille choses à desirer, je pressai M. des Ogéres de me satisfaire. Il eut beaucoup de peine à se procurer un moment d'entretien avec Dom Taleyra, qui étoit attaché au lit de son fils. Enfin, je l'entendis revenir, & l'impatience me fit aller au-devant de lui.

Il est fâcheux, me dit-il en m'abordant, que nous n'ayions pû nous défier du malheur qui nous est arrivé. Je vous aurois conseillé de ne pas chercher d'autre asile que mon Vaisseau, où j'aurois été capable du moins de vous défendre. Mais je vous aprens que vous êtes ici prisonniére, aussi long-tems que Dom Taleyra jugera votre presence nécessaire au rétablissement de son fils. Ne vous allarmez pas, continua-t'il, on promet de vous respecter ; & venant au détail que j'attendois, il m'aprit que le Vaisseau de mon mari s'étant aproché du Port, il en étoit sorti deux Gentilshommes Espagnols, qui s'étoient arrêtés quelques heures dans la Ville, où ils avoient pris la poste pour Madrid. Voilà le fondement, me dit-il, de toutes

les fauſſes idées du Gouverneur, & de tous les chagrins qu'il peut encore vous cauſer. En effet, ces deux Gentilshommes dont j'aurois peine à me rapeler le nom, ayans été obligés de ſe preſenter à Dom Taleyra, il n'avoit pas manqué de les interroger ſur leur voyage; & comme ils n'avoient rien de plus extraordinaire à lui raconter que mon départ de Sainte-Héléne, dont ils avoient ſçu toutes les circonſtances en s'embarquant avec mon mari, ils avoient ſuivi le préjugé, où tout le monde étoit aparemment de ma conduite. Gelin avoit paſſé dans leur eſprit pour un Amant, & moi pour une femme à qui la tendreſſe qu'ils me ſupoſoient pour ce miſérable, avoit fait oublier ce que je devois à mon honneur. A la vérité m'ayant vuë pendant quelques jours à Sainte-Héléne, ils avoient cru me connoître aſſez pour devoir faire l'éloge de mon caractére; & ſuivant les principes de la galanterie Eſpagnole, ils m'avoient excuſée avec plus de civilité que de raiſon. Mais Dom Taleyra n'en étoit pas moins fondé à me regarder comme infidèle, & telle étoit l'opinion qu'il avoit de moi lorſqu'il étoit venu m'offrir ſa maiſon & ſes ſervices.

Sa ſurpriſe avoit été extrême en aprenant que j'étois à la Corogne; car quoiqu'il ne pût ignorer que M. des Ogéres avoit une Dame Eſpagnole avec lui, le recit même des deux Gentilshommes n'avoit pû lui faire ſoupçonner que ce fût moi. Mais ouvrant les yeux lorſque je lui avois fait demander ſa protection, & comparant la crainte que je marquois d'un vaiſſeau étranger & les bleſſures de Gelin, avec le diſcours des deux Eſpagnols qui étoient arrivés & partis le même jour, il n'avoit pû douter que tout ce qu'il avoit entendu quelques heures auparavant, ne fût mon hiſtoire. La nouveauté de cette avanture & le

nom de mon Grand-pere qu'il avoit apris de M. des Ogéres, l'avoient peut-être engagé plus que l'estime à me témoigner tout le zèle qui me l'avoit fait regarder comme un ami. Il m'avoit caché néanmoins les lumiéres qu'il avoit déja reçuës sur la véritable cause de mes craintes ; & les seules marques qui eussent pû m'inspirer quelque défiance, si j'eusse été capable d'y faire attention, étoient les discours qu'il m'avoit tenus en arrivant à sa maison, & l'espéce de mépris qu'il avoit affecté pour Gelin.

Comme il ignoroit encore la passion de son fils, il n'avoit point eu d'autre vûë dans ses civilités que de me rendre ce qu'il croyoit devoir à la petite fille de Dom Francisco d'Arpez. Cependant dès le premier jour il s'étoit aperçu que Dom Thadeo (c'étoit le nom de son fils) ne parloit pas de moi avec indifférence ; & le connoissant d'un caractére ardent, il l'avoit exhorté à ne se pas rendre malheureux par des desirs inutiles. Sa quérelle & ses blessures avoit achevé de lui ouvrir les yeux ; mais dans l'état où il le voyoit, la tendresse paternelle l'avoit empêché de lui faire sur le champ des reproches hors de saison. Enfin s'étant éveillé la nuit au bruit de ses domestiques, & son inquiétude l'ayant fait courir à l'apartement de son fils, il l'avoit trouvé entre les bras de deux valets-de-chambre, qui le raportoient dans son lit sans connoissance & sans sentiment. Il avoit voulu sçavoir d'eux la cause de ce desordre. Ils lui avoient confessé que leur Maître ayant trouvé le moyen avant ses blessures de s'introduire dans une de mes alcoves, où il passoit une partie de la nuit à me considérer, il avoit exigé d'eux qu'ils l'y transportassent cette nuit même, malgré le triste état où il étoit. Ils y avoient réüssi avec assez de bonheur ; mais soit

que ſa foibleſſe ne lui permit point de ſe tenir debout, ſoit quelque raiſon qu'ils ignoroient, il avoit perdu ſubitement tout ce qui lui reſtoit de force; & étant tombé de toute ſa hauteur, ils avoient été dans le dernier embarras pour l'aporter à ſa chambre. Dom Taleyra touché juſqu'au fond du cœur de l'extrêmité où il voyoit un fils ſi cher, n'avoit pû s'empêcher, apres lui avoir un peu rapelé la connoiſſance, de lui reprocher tendrement une démarche ſi téméraire. Mais la réponſe qu'il en avoit reçuë, l'avoit forcé auſſitôt de changer de langage. Ne m'accablez pas, lui avoit dit Thadeo. Je meurs. Il ne me reſte de vie que pour vous demander une faveur dont j'eſpére encore ma guériſon, mais votre refus ou celui de Donna d'Arpez, eſt auſſi-tôt ſuivi de ma mort. Je vous demande la liberté de l'épouſer, & à elle de me préférer à Dom Luceſcar. M. des Ogéres me dit qu'on nommoit ainſi ſon Rival, pour moi l'on ne me connoiſſoit que ſous le nom de mon Grand-Pere.

Le Gouverneur, quoiqu'extrêmement embarraſſé d'une propoſition ſi peu attenduë, n'avoit pas cru que les circonſtances lui permiſſent de la combattre. Il avoit promis à ſon fils de ne rien épargner pour le ſatisfaire: & voulant ſçavoir ſeulement par quels degrés ſa paſſion étoit montée à cet excès, il lui avoit demandé s'il me connoiſſoit aſſez pour s'aſſurer que mon cœur & ma main fuſſent libres. Thadeo n'avoit plus fait difficulté de lui confeſſer, que ſur ce qu'il avoit entendu dire de moi à divers Officiers qui m'avoient vuë ſur le vaiſſeau, il s'étoit déguiſé pour ſatisfaire d'abord ſa curioſité, & qu'ayant conçu pour moi des ſentimens auſſi vifs qu'il lui plut de les repreſenter, il avoit continué de recourir au déguiſement pour me voir pluſieurs fois le jour, de-

puis que j'étois dans la ville ; que ſa paſſion croiſſant ſans meſure, il avoit gagné à force de libéralités un domeſtique de M. des Ogéres, qu'il avoit cru propre à lui donner quelque lumiére ſur ma conduite ; qu'il avoit apris que je ne recevois la viſite de perſonne, & par conſéquent toutes les eſpérances de ſes Rivaux n'étoient pas mieux fondées que les ſiennes ; qu'il avoit ſçû à la vérité du même domeſtique que j'avois été au pouvoir d'un mari, mais d'un mari Proteſtant, qui m'avoit donné de juſtes ſujets de haine ; & que penſant à m'attacher à la Religion de Rome, j'acquérois le droit de rompre un mariage ſi mal aſſorti ; (en effet j'ai ſçu que Gelin s'étoit fait une étude de répandre ces fauſſes idées dans le vaiſſeau ;) que me croyant donc libre, il penſoit ſérieuſement à me faire des propoſitions qui puſſent m'arrêter à la Corogne, lorſque les diſcours préſomptueux de Dom Luceſcar avoient excité ſa jalouſie ; que ſon Concert l'avoit moins irrité que la profeſſion qu'il faiſoit hautement de penſer à m'épouſer ; qu'ayant eu le malheur de tomber ſous les coups d'un Rival ſi vain, il étoit d'autant plus à plaindre que ſes bleſſures lui ôtoient le pouvoir de ſe défendre de ſes artifices ; que la crainte d'être prévenu étoit pour lui un tourment mortel ; que dans la violence de ſa jalouſie il s'étoit fait porter dans un lieu d'où il pouvoit m'obſerver, & que l'ayant ſans doute aperçu, j'avois donné quelques marques de compaſſion qu'il croyoit pouvoir expliquer en ſa faveur ; qu'il n'avoit pu réſiſter à l'impreſſion d'une ſi fâcheuſe eſpérance ; qu'il étoit tems d'agir ſans me donner le tems de me refroidir, & que non-ſeulement ſon bonheur, mais ſa vie même dépendoit de ce que ſon pere alloit entreprendre pour lui. Il avoit ajouté des choſes ſi preſſantes, qu'el-

les avoient porté ce bon vieillard à étouffer ses propres objections, & même à dissimuler les fâcheuses idées que les deux Espagnols lui avoient laissées de Gelin. Vous avez remarqué que dans le discours qu'il m'avoit adressé, il avoit cru se faire auprès de moi un mérite de ce silence.

Après avoir tiré de lui toutes ces explications, M. des Ogéres avoit tâché de le détromper d'une partie de ces idées, & de ruïner sans exception toutes ses espérances. En lui avoüant que j'avois quitté mon Mari, il m'avoit justifiée avec feu sur l'accusation qui concernoit Gelin; & pour ne laisser aucun doute de mes sentimens, il lui avoit déclaré que je me croyois si offensée, & de ses propositions, & des termes injurieux dans lesquels il s'étoit expliqué, & plus encore de la hardiesse de son fils, qui s'étoit non-seulement introduit dans ma chambre, mais qui s'imaginoit follement que je l'avois aperçu sans indignation, que j'étois résoluë de quitter sa maison dès le même jour & peut-être la Corogne, où je laisserois & son fils & Lucescar & Gelin, & tous ceux dont la presence ou le voisinage pouvoit porter quelque atteinte à la délicatesse de ma vertu. Cette déclaration, prononcée d'un ton vif par un homme aussi ferme que M. des Ogéres, avoit d'abord un peu déconcerté le Gouverneur. Cependant après de legéres excuses, pendant lesquelles il paroissoit méditer sur le parti qu'il devoit prendre, il étoit revenu à le suplier d'obtenir de moi quelque indulgence pour la triste situation de son fils, & à lui demander si je trouverois mauvais qu'il retournât lui-même à ma chambre, pour me conjurer encore d'entrer dans ses sentimens. M. des Ogéres étoit vertueux. Je lui avois répété mille fois, que m'étant livrée avec tant de confiance entre ses mains,

je le chargeois devant le Ciel & devant les hommes de la garde de mon honneur. Il ne crut point que dans le péril où j'étois il y eut aucune composition qui pût être acceptée avec bienséance. Se souvenant d'ailleurs des alarmes où il venoit de me laisser, il répondit vivement & peut-être avec trop de hauteur, que n'étant pas plus responsable de la santé que de la folie de Dom Thadeo, je devois prendre peu de part à son sort, & chercher ma sureté à l'instant même, loin d'une maison où la vertu étoit si peu respectée.

Une réponse si vive avoit tellement piqué le Gouverneur, qu'il s'étoit oublié à son tour ; & me reprochant d'affecter pour son fils une vertu qui n'étoit pas toujours si sévére, il avoit juré que je ne sortirois pas de sa maison que sa vie ne fût tout-à-fait hors de danger, & qu'il me forceroit d'avoir autant de complaisance pour lui que j'en avois eu volontairement pour un autre. Il s'étoit retiré d'un pas si brusque après ce serment, que ne le connoissant point assez pour sçavoir si l'honneur étoit capable de le retenir dans de certaines bornes, M. des Ogéres me confessa qu'il n'étoit point sans inquiétudes. Mais à moins qu'on ne prenne le parti de vous donner des Gardes, ajouta-t'il, il sera difficile qu'on vous ôte le moyen de vous évader dès cette nuit & de regagner mon Vaisseau, qui sera prêt à sortir aussi-tôt du Port. Il me recommanda, tandis qu'il alloit donner les ordres nécessaires, de ne laisser rien échaper qui pût me faire soupçonner de ce dessein, & sur-tout de ne pas aigrir l'esprit du Gouverneur par un excès de fierté.

Oh ! ma Sœur, à quelles réflexions demeurai-je en proye pendant le reste du jour ! Ce ne fut ni la menace du Gouverneur, ni l'inquiétude

de mon ſort qui me tourmenta l'imagination, ni la crainte d'un péril dont je ſçavois bien qu'une femme d'honneur eſt toujours capable de ſe défendre. Mais quelle affreuſe idée ſe formoit-on de ma vertu ? J'étois donc ſoupçonnée d'aimer Gelin, accuſée d'avoir fuï pour le ſuivre, traitée comme une infâme à qui l'on faiſoit grace en jettant un voile ſur ſa conduite, & en lui offrant le pardon de ſes fautes à condition de ſe rendre utile au bonheur d'un inconnu. Malheureux joüet de mes propres fureurs & des injuſtices d'autrui, à quoi étois-je réduite ? J'ai quitté mon Mari, diſois-je à Madame des Ogéres, pour m'épargner la honte de ſes mépris ; c'eſt le reſſentiment de l'honneur outragé autant que les tranſports de l'amour irrité, qui m'a fait faire violence à mon caractére, pour ſauver du moins ma gloire, l'unique bien qui me reſtoit à conſerver ; & je retombe auſſi-tôt dans une confuſion plus inſuportable que celle dont j'ai prétendu me délivrer ! Quel eſt donc le ſort d'une femme ? Infortunée, coupable, au gré du caprice des hommes, où doit-elle prendre la régle de ſon devoir, & chercher de la ſureté pour ſon repos ? Il falloit aparemment, continuai-je avec un retour amer ſur le paſſé, il falloit ſouffrir les rebuts d'un Mari perfide & les dédains d'une Rivale. Il falloit vivre auprès d'eux dans le deſeſpoir & dans les larmes, être témoin de leur bonheur, ſervir par ma preſence à ranimer leur tendreſſe, veiller peut-être à la ſureté de leurs rendez-vous & à la tranquilité de leurs careſſes. O Dieu ! m'écriai-je en ſentant boüillonner mon ſang à ce fatal ſouvenir, la terre & la mer ont-elles des abîmes ſi profonds où je ne fuſſe pas plûtôt prête à m'enſévelir, qu'à ſuporter un ſi odieux ſpectacle !..... Mais ne devois-je pas

m'arrêter dans l'Isle de Madére, & me rendre aux conseils de Gelin, qui ne m'a prédit que trop juste le cruel châtiment de mon obstination? Hélas! j'y aurois vécu loin des hommes, loin de ces ingrats & de ces perfides, dont je prévois que la malignité ne cessera jamais de me poursuivre. Mais il falloit donc y chercher quelque antre écarté, d'où Gelin, qui m'accompagnoit, n'eut jamais aproché; car les cruels qui m'insultent, en eussent encore moins épargné ma vertu. Un antre! oüi, ajoutai-je, le plus profond, le plus obscur, le plus conforme à l'état de ma fortune & aux tristes sentimens de mon ame! voilà le seul asile qui me convienne. Et c'est le seul aussi que je suis résoluë de chercher, repris-je, en regardant fixement Madame des Ogéres: hélas! aprenez-moi si j'en puis trouver un dans les montagnes dont cette côte m'a paru bordée.

Je m'arrêtai un moment pour attendre sa réponse. Mais cette vertueuse Dame, qui n'avoit tardé si long-tems à m'interrompre, que pour se livrer à la pitié que lui causoient mes agitations, saisit cet instant pour les calmer par ses conseils. Elle convint de la justice de mes plaintes & du malheur de notre sexe, qui malgré tous les avantages que la flâterie des hommes lui attribuë, est continuellement la victime de leur injustice & le joüet de leurs passions les plus déréglées. Mais dans le cas où je me trouvois malheureusement engagée, elle m'assura que toute leur malignité n'étoit pas capable de nuire à ma réputation, puisqu'elle & son Mari, qui ne m'avoient pas perdu de vûë depuis notre départ de Sainte Héléne, se feroient toujours un devoir de rendre témoignage à ma conduite, & qu'ils se flâtoient l'un & l'autre d'être écoutés de toutes les personnes d'honneur. Elle prit cette occa-

ſion pour m'aprendre ce que ſa modeſtie m'avoit laiſſé ignorer juſqu'alors ; qu'elle étoit Fille d'un Gentilhomme des plus illuſtres de ſa Province, & que ſon Mari n'étoit pas non-plus d'une naiſſance commune ; mais qu'ayant eſſuyé des pertes conſidérables, qui avoient beaucoup altéré leur fortune, ils avoient obtenu de la Cour, ſous prétexte d'une Commiſſion ſecrette, la permiſſion d'équiper un Vaiſſeau ; & que pour déguiſer mieux leur entrepriſe dans une Province où la Nobleſſe exclut toute ſorte de commerce, ils s'étoient aſſociés avec quelques riches particuliers de la Corogne ; qui avoient pris ſoin de le charger ſous leur nom, & qui avoient obtenu de leur côté un paſſe-port avantageux de la Cour d'Eſpagne. Sa tendreſſe pour ſon Mari lui avoit fait entreprendre le voyage avec lui. Ils revenoient avec tout le ſuccès qu'ils avoient eſpéré, & qu'ils n'avoient pû manquer d'obtenir ſous le pavillon de deux Couronnes. Ce détail, continua-t'elle, eſt moins pour nous relever à vos yeux, que pour vous faire comprendre ce que vous pouvez vous promettre de notre témoignage & de nos ſervices. Ne regrettez point ; me dit elle encore, d'avoir laiſſé derriére vous l'Iſle de Madére. Il ſe trouve des antres obſcurs en Eſpagne & en France ; mais l'honneur peut-être en ſureté ſans ce ſecours ; & moi qui connois la généroſité de la Nobleſſe Eſpagnole, je ſuis moins allarmée que mon mari des menaces du Gouverneur. Quand il nous forceroit d'attendre le rétabliſſement de ſon fils, ne doutez pas qu'il n'en uſe civilement avec nous, & qu'il ne revienne bien-tôt de la chaleur indiſcrette avec laquelle un peu de reſſentiment l'a fait parler.

En effet, ſon diſcours fut interrompu par l'ar-

rivée d'un domestique qui m'étoit envoyé par le Gouverneur, & qui me pria de sa part, dans les termes les plus respectueux, de recevoir sa visite. J'avois de la répugnance à le voir. Madame des Ogéres me pressa d'y consentir. Il parut d'un air aussi triste qu'il l'avoit eu deux heures auparavant. Je ne doute pas, Madame, me dit-il en tenant la vuë baissée, qu'on ne vous ait déja fait un recit qui ne sçauroit être honorable pour moi. Mais n'avez-vous jamais tremblé pour la vie de ce que vous avez de plus cher? Avez-vous un fils que vous aimiez uniquement, & que vous ayez été menacée de perdre par un accident cruel? Ah! si vous connoissez jusqu'à quel point la nature nous interresse pour un fils, ne donnez point le nom d'offense au mouvement d'une chaleur involontaire, & pardonnez au plus infortuné de tous les peres. Il voulut mettre un genoüil à terre en prononçant ces derniers mots, & ses larmes couloient en abondance. Je l'arrêtai.

Mon fils expire, reprit-il avec la même douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'est plus capable de sentir le prix. Il est au bord du tombeau. Cependant, si c'est à l'excès de sa passion qu'il faut attribuer sa mort; si ses blessures du moins n'ont pas eu d'autre cause, & si sa jalousie & les autres tourmens d'un malheureux amour sont le poison qui les rend mortelles, votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quelque chose à la pitié? Hélas! les marques en seroient à present bien tardives. Mais qui sçait ce qu'un moment peut produire? On a vû faire mille fois de ces miracles à l'amour. Un instant de votre presence feroit peut-être plus que tous les remédes. Au nom du Ciel, ajouta-t'il; que le ressentiment qui peut vous rester de mon indiscrétion, ne s'opose point à votre générosi-

te ; faut-il que j'embraſſe vos genoux ? Il voulut de nouveau ſe jetter à mes pieds. Je le retins encore. Malgré le ſujet de mes plaintes, je me ſentois touchée de ſa douleur, & pendant qu'il l'exprimoit ſi vivement, il me vint à l'eſprit que s'il étoit lui-même capable de cette générolité qu'il ſouhaitoit de trouver dans mes ſentimens, je ne pouvois deſirer une meilleure occaſion pour lui faire prendre de moi l'opinion que je croyois mériter. Je m'aplaudis de cette penſée, & l'interrompant ſans autre précaution : oüi, lui dis-je, je ſuis ſenſible au malheur de votre famille, & je m'afflige d'en être innocemment la cauſe. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous m'avez fait. Venez ; je ne refuſe point de donner à votre fils toutes les conſolations que l'honneur permet, & que l'humanité demande. Un cœur ferme dans ſon devoir, ajoutai-je, eſt au-deſſus des ſoupçons téméraires, & ne prend la loi que de ſes propres ſentimens. Je lui demandai la main pour me conduire. Il reçut la mienne avec tranſport, & ne ceſſa point de m'exprimer ſa reconnoiſſance juſqu'à l'apartement de ſon Fils.

Nous le trouvâmes dans un état auſſi triſte qu'il me l'avoit repreſenté. La pâleur de la mort étoit déja répandu ſur ſon viſage. Il avoit la tête panchée & les yeux fermés. Sa reſpiration, qui ſe faiſoit encore entendre, étoit preſque le ſeul ſigne de vie qui lui reſtât, car les Médecins ne lui trouvoient plus de poulx, & il paroiſſoit ſourd & inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui. Ce ſpectacle me pénétra de compaſſion. Vous le voyez, me dit triſtement ſon Pere, hélas ! qui me rendra mon cher fils ? Il continuoit de me tenir la main, & baiſſant la tête vers le malade, il l'avertit à voix haute que Donna d'Ar-

pez étoit auprès de lui, pour lui marquer l'intérêt qu'elle prenoit à sa situation. Donnez, ma Sœur, le nom que vous voudrez à cet étrange accident; mais à peine le Gouverneur eut-il prononcé le mien, que Thadeo poussa un profond soupir; & le Médecin qui lui tenoit les bras, & qui ignoroit le sujet de ma visite, nous avertit qu'il recommençoit à sentir le mouvement de l'artére. Je profitai de ce moment pour adresser moi-même quelques civilités au malade. Le son de ma voix acheva de le réveiller de sa léthargie. Il ouvrit les yeux. Ses premiers regards me parurent foibles & troublés; mais les ayant fixés sur moi, je remarquai qu'ils s'éclaircissoient par degrés, & que bien-tôt même ils s'animérent jusqu'à me paroître vifs & pleins de feu. La même chaleur se répandit insensiblement sur son visage. J'admirois tous ces changemens, & je ne pouvois douter que ce qui arrêtoit encore sa langue, ne fut l'excès de sa joye. Le Gouverneur, à qui il n'étoit point échapé un seul de ses mouvemens, donna ordre aux Médecins de se retirer à quelque distance; & s'aprochant de mon oreille, il me conjura de me reposer sur son respect, & de me laisser tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuse visite. Mon Fils, dit-il à Thadeo, vous avez refusé de me croire lorsque je vous ai répondu de l'indifférence de Donna d'Arpez pour Dom Lucescar, & vos inquiétudes vous ont été aussi funestes que vos blessures. Rassurez-vous, lorsque vous pouvez aprendre d'elle-même qu'elle ne connoît votre ennemi que de nom, & qu'elle ne lui donnera jamais de préférence qui doive vous chagriner. Aimez la vie, puisqu'elle s'interresse à votre santé, & hâtez-vous de vous rétablir, pour chercher les occasions de mériter son estime. Il se tourna vers moi en me priant

de confirmer l'explication qu'il osoit donner à mes ſentimens. J'entrai volontiers dans ſes vûës, & m'expliquai aſſez civilement pour guérir la jalouſie de Dom Thadeo. Diſpenſez-moi, ma Sœur, de vous repreſenter la confuſion de ſes tranſports & les excès de ſa reconnoiſſance.

La ſatisfaction de ſon pere ne cédant guéres à la ſienne, ce bon vieillard s'y livra ſans meſure en me reconduiſant à ma chambre, & la plus modérée de ſes offres fut celle detout ſon crédit & de toutes ſes richeſſes. Je pris cette occaſion pour lui expliquer mes derniers ſentimens. Je ne vous demande, lui dis-je, que votre eſtime; & du côté par lequel une femme peut y prétendre, je me flâte de la mériter. Un préjugé cruel vous a fait prendre les plus injuſtes idées de ma conduite. Revenez-en s'il eſt poſſible; & ſans exiger que je me juſtifie par l'expoſition de mes malheurs, perſuadez-vous de moi ce qu'on peut penſer du moins à l'avantage d'une femme d'honneur. Si vous me refuſez cette juſtice, je tirerai ce fruit de vos ſoupçons qu'ils m'ont fait ouvrir les yeux ſur la néceſſité dont il eſt pour moi de fuïr promptement le commerce des hommes dont l'expérience m'aprend que je n'ai ni juſtice ni faveur à eſpérer. Auſſi mon départ ne ſera-t'il différé qu'auſſi long-tems que la force & la violence s'obſtineront à le retarder. Je me deſtine à une éternelle retraite. Je la ſouhaite, je la demande au Ciel comme le ſeul port où je puiſſe trouver l'un des deux biens qui me reſtent à prétendre au monde; celui de vivre tranquile, ou de m'affliger en liberté.

Il m'interrompit pour m'exprimer par de nouveaux regrets & de nouvelles excuſes la honte qu'il reſſentoit encore de ſon dernier procédé; & s'il ne renonçoit pas me dit-il, au deſſein de

me retenir aussi long-tems qu'il lui seroit possible à la Corogne, ce n'étoit plus par la violence qu'il pensoit à m'arrêter, mais par tous les honneurs & par toutes les caresses qui pourroient me faire oublier son emportement. Des complimens si vagues m'auroient peu satisfaite, s'il n'eût ajouté que dans la douleur qu'il avoit de son offense, il vouloit me faire un aveu qui augmenteroit sa honte, & par conséquent sa punition, en me le faisant trouver encore plus coupable. C'étoit, me dit-il, une espéce de réparation qu'il étoit porté à me faire volontairement, ou du moins une preuve qui ne me permettoit pas de douter de l'opinion qu'il avoit réellement de ma vertu. Je vous confesse, poursuivit-il, que le jour même que vous êtes arrivée chez moi, non-seulement les deux Gentilhommes que j'avois vûs ne m'avoient parlé de vous qu'avec des marques extraordinaires d'estime, & n'avoient pas mêlé Gelin dans votre avanture en me racontant l'histoire de votre fuite; mais j'avois eu d'autres lumiéres, après leur départ, qui devoient fixer encore plus mon opinion. Sur l'avis que je reçus de l'accident de Gelin, j'envoyai aussi tôt ma Garde pour s'éclaircir du desordre & pour arrêter les coupables. Elle y arriva trop tard. Mais l'Officier s'étant informé des circonstances qu'on avoit pû découvrir, il aprit de quelques Commis qui avoient passé l'après midi sur le Port, que tandis que Gelin s'étoit écarté avec un Etranger qu'il paroissoit connoître familiérement ils avoient eu quelques momens d'entretien avec trois hommes, qu'ils avoient pris à leur discours pour les Domestiques de l'autre. Leur ayant demandé qui il étoit, & s'il connoissoit effectivement Gelin, ils ne s'étoient pas fait presser, dirent-ils à mon Officier pour leur apren-

dre son nom & pour leur raconter l'Histoire d'une Dame qui ne devoit pas être bien éloignée, puisque Gelin avec qui elle étoit partie, se trouvoit si proche. En raisonnant sur votre fuite, continua le Gouverneur, ils avoient parlé de vous si respectueusement, & ils avoient paru si embarrassés à expliquer vos motifs, qu'on ne pouvoit vous soupçonner raisonnablement, disoient-ils, d'être capable de certaines foiblesses; que mon Officier qui se fit répéter tous leurs discours, & qui vous ayant déja vûë sur le Vaisseau de votre Capitaine, n'ignoroit pas que vous étiez à la Corogne avec lui, fut le premier à prendre parti pour votre vertu après m'avoir fait ce recit. Il est impossible, me dit-il, qu'une femme dont la médisance même respecte la sagesse, soit coupable d'un honteux desordre, & j'en croirois plutôt ce témoignage que toutes les aparences oposées. Ce seroit un mélange sans exemple de libertinage & de vertu.

Il est vrai, ajouta le Gouverneur, que cet Officier, qui se nomme Dom Osorio, étoit un de ceux qui avoient conçu une ardente passion pour vous. Mais il n'en devoit être que plus facile à s'allarmer sur tout ce qui pouvoit lui disputer votre cœur. Tous ceux d'ailleurs qui vous avoient vuë comme lui sur le vaisseau, rendoient témoignage à votre modestie; & vous devez croire que malgré la reconnoissance que je conserve pour votre pere, je ne vous aurois pas offert ma maison, si je m'étois défié de l'honnêteté de vos mœurs. Je me confirmai encore dans l'opinion que j'en avois, par la conviction que j'en tirai moi-même après vous avoir entretenuë quelques momens; car les caractéres de la droiture & de l'innocence percent au travers de tous

les voiles. Cependant lorſque j'ai vu mon fils mortellement bleſſé, & plus maltraité encore par les traits de l'amour que par l'épée de ſon rival : lorſque je l'ai vu jaloux, furieux, deſeſperé, enfin prêt à déchirer les linges qui bandoient ſes playes ; ſi je refuſois, diſoit-il, de vous offrir ſon cœur, ſa main, & d'aprofondir vos ſentimens ſur les prétentions de Dom Luceſcar, je ne puis vous diſſimuler que, malgré le reſpect dont je me ſentois rempli pour votre perſonne & pour votre nom, un excès de délicateſſe ne m'ait jetté dans de violentes agitations. Je ne vous ai pas cruë plus coupable, mais j'ai ſenti qu'il m'étoit plus néceſſaire d'éclaircir votre innocence. Le tems preſſoit. J'ai pris le parti que je vous avouë en rougiſſant de m'expliquer dans des termes qui pouvoient vous paroître offenſans, pour faire éclater la vérité par vos réponſes, ou pour vous faire connoître que je ne me livrois pas ſans prudence & ſans précaution. Quelque impreſſion que votre étonnement & votre douleur euſſent fait ſur moi, j'ai cru devoir ſoutenir le même perſonnage avec M. des Ogéres ; & je ne ſçais comment il m'eſt arrivé de me reſſentir aſſez de quelques menaces qui lui ſont échapées, pour lui faire une reponſe dont le ſouvenir me couvre de confuſion. Voilà, me dit-il, l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi, depuis qu'un généreux oubli de mes offenſes, & votre compaſſion pour mon fils m'ont fait trop connoître la nobleſſe de votre caractére & la pureté de vos ſentimens. Demeurez, s'il ſe peut à la Corogne, pour y conſerver un empire abſolu ſur moi, ſur mon fils, & ſur tout ce qui m'apartient ; diſpoſez de nos biens & d'une vie que vous nous avez renduë ; ou ſi votre devoir & votre inclination vous apellent plus loin, comme

M. des Ogéres me l'a déclaré par vos ordres ; exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos desseins, & comptez de tout obtenir de mon respect & de mon obéïssance.

Je ne sçai ma chére Sœur, si ce fut une fausse gloire qui me fit entendre ce long discours avec plaisir, & si ç'en est une encore qui me fait trouver de la douceur à vous le répéter ; mais il me rendit plus tranquile que je ne l'avois été depuis long-tems. Je crus reconnoître de l'honneur & de la sincérité dans le Gouverneur ; & n'apréhendant plus mêmequ'il s'oposât au dessein que j'avois de partir la nuit suivante, je lui déclarai que c'étoit ma résolution. Votre fils, lui dis-je, dans l'état où nous l'avons laissé, me paroît à couvert de ce que vous avez apréhendé pour lui ; & comme il ne peut exiger que je le voye à tous momens, vous serez le maître d'entretenir ou d'augmenter ses espérances autant que vous les croirez nécessaires à sa guérison. C'est un soin dans lequel il ne me convient plus d'entrer autrement que par la liberté de flâter sa foiblesse, que mon absence va vous laisser. Je pars : Cependant, ajoutai-je, je vous demande deux preuves de cette estime & de cette considération dont vous m'assurez. Rendez la liberté à Dom Lucescar, que le desir de venger votre fils vous fait retenir dans une étroite prison ; & si vous attachez quelque prix à ma générosité, ne me laissez point partir sans me donner ce témoignage de la vôtre. J'avois sçu effectivément de M. des Ogéres, que ce Gentilhomme ayant négligé de prendre la fuite, avoit été chargé de chaînes, & qu'on instruisoit son procès avec la derniére rigueur. En second lieu, lui dis-je, supérieure comme je crois l'être à tous les soupçons, je ne fais pas difficulté de vous demander pour Gelin les secours qu'il

peut recevoir de vous jufqu'à fon rétabliffement. Je renonce à le voir, puifque la reconnoiffance que je lui dois eft interprétée fi mal ; mais il feroit honteux de l'abandonner ici fans reffource. Tels étoient en effet l'attention & les foins dont je me croyois redevable à ce monftre.

Dom Taleyra marqua de l'admiration pour des fentimens fi defïnterreffés, & m'opofant plus que les inftances de l'amitié & les regrets de l'eftime & de la reconnoiffance, il confentit enfin à mon départ. J'exigeai de lui qu'il tint ma réfolution fi fecrette, que fa maifon même n'en fut pas informée, & qu'il reçût fur le champ mes adieux. Il m'offrit des prefens confidérables que je m'obftinai à refufer ; mais touchée néanmoins de fon amitié & du fouvenir de mon Grand-pere, qu'il me rapela tendrement en me preffant d'accepter un diamant qui lui avoit apartenu, je reçus ce bijou, & je le conferve encore. Ainfi ne m'occupant plus que de mon départ, & rapelant toutes les raifons qui m'obligeoient de le hâter, j'attendis impatiemment le retour de M. des Ogéres. Que je me retrouvai d'amertume dans le cœur au fouvenir de la mort de mon frere, & que cette penfée, qui avoit été interrompuë par tant d'autres peines, revint cruellement m'affliger ! D'ailleurs fi j'avois été fatisfaite un moment de l'efpéce de réparation que j'avois reçuë du Gouverneur, je ne pouvois me déguifer à moi-même, que les malheureufes lumiéres que le hazard lui avoit données fur mon avanture, avoient dû naturellement lui faire naître l'opinion qu'il avoit marquée de ma conduite. Eh ! qui me répondra, difois-je, qu'elle foit bien effacée ? qui fçait fi la confeffion même qu'il m'a faite de fon artifice, n'en eft pas un nouveau que la com-

plaiſance lui vient d'inſpirer pour ſoulager ma honte ? Et puis m'expoſerois-je plus long-tems à ſervir d'objet aux folles paſſions d'une multitude de téméraires ? Partons, pour fuïr une terre arroſée du ſang de mon frere, pour me délivrer des regards du Gouverneur, que je ne dois plus ſuporter ſans confuſion, & pour combattre juſques dans le cœur d'autrui une paſſion fatale que je ne veux plus inſpirer ni reſſentir.

Chére ſœur ! hélas ! vous révélerai-je ici les ſecrets du mien ? Aurez-vous pitié des peines dont cette derniére idée rouvrit la ſource, & qui ne m'ont plus donné un moment de relâche depuis que j'ai recommencé à les ſentir ; trop heureuſe ſi les précieuſes aſſurances que je reçois aujourd'hui de vous, peuvent les finir ! Je n'ai plus d'avantures extraordinaires à vous raconter, car effrayée de celles que je venois deſſuyer en Eſpagne, & rebutée du commerce du monde par l'expérience d'un moment, je ne ſongeai qu'à me dérober aux yeux des hommes, & j'ai mis depuis ce tems-là tous mes ſoins à me cacher. Mais que j'aurois de réflexions & de ſentimens à vous retracer, ſi je ne vous avois moins promis cette triſte peinture, que le recit de ma conduite & de mes actions !

Vous avez dû comprendre que le trouble de la jalouſie, la honte de me croire mépriſée, & la force du deſeſpoir qui m'avoit déterminée à la fuite, ne m'avoient guéres diſpoſée à m'entretenir des douceurs de l'amour. N'en connoiſſant plus que les tourmens, j'étois bien plus portée à le déteſter, & toute mon étude devoit être de m'en délivrer pour jamais. Cependant, ma Sœur, en proteſtant que je ne voulois plus ni le reſſentir, ni l'inſpirer, je m'aper-

çus que cette résolution étoit puissamment combattuë dans mon cœur, ou plutôt desavoüée par tous mes sentimens. Et cette révolte imprévuë n'étoit pas le premier mouvement qui m'en eût averti. Vous ai-je fait remarquer qu'étant à secourir Dom Thadéo, j'avois admiré tous les changemens que la violence de sa passion produisoit devant mes yeux ? Je ne m'étois pas livrée à cette réflexion, sans rapeler secrettement combien de fois l'amour m'avoit fait ressentir le même pouvoir. J'avois soupiré de regret & de douleur à la seule image d'un bien dont rien ne pouvoit me faire réparer la perte. Car pourquoi vous le dissimulerois-je ? L'amour est pour moi le bien suprême. Soit par le caractére de mon cœur, ou par la disposition des événemens de ma vie, je n'ai jamais eu ni le goût, ni même l'idée d'un autre bonheur ; & si je me forme une autre opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'est qu'on y doit aimer toujours.

M'arrêtant donc à cette réflexion, & forcée, comme malgré moi, d'examiner des sentimens que je trouvois oposés à toutes mes idées presentes, je serois tombée dès ce moment dans l'état où je me vis bien-tôt réduite, & qui a duré jusqu'aujourd'hui, si le retour de Monsieur des Ogéres n'en eût différé le premier accès, en interrompant les méditations où je trouvois déja de la douceur à m'ensévelir. Il me fit sortir de cette rêverie, pour m'avertir que les ordres étoient donnés sur son vaisseau, & qu'il seroit prêt dans moins d'une heure à mettre à la voile. Quoique je n'eusse plus besoin de précautions, avec l'aveu du Gouverneur, je persistai dans le dessein d'attendre que la nuit fût plus avancée. M. des Ogéres me demanda s'il

devoit donner avis de notre départ à Gelin ; qu'il avoit vû le même jour, me dit-il, & qui n'étoit point en état de ſuporter le mouvement de la mer ; mais à qui il n'avoit oſé communiquer la réſolution où j'étois de partir. Je le priai de la lui laiſſer ignorer, & de prendre ſoin ſeulement qu'il reſtât auprès de lui quelque domeſtique fidèle.

Il nous fut aiſé de ſortir de mon apartement, & de gagner le Port, à l'heure où l'obſcurité cachoit notre marche. Cependant Dom Taleyra, qui avoit eu ſoin de faire retirer tous ſes domeſtiques, à la réſerve de ceux qui m'avoient ſervie & qu'il avoit chargés de me conduire juſqu'au vaiſſeau, veilloit lui-même à la porte de ſa maiſon pour me renouveller ſes civilités & ſes adieux. Le vent ſe trouvoit favorable. Nous fûmes loin de la côte avant la pointe du jour. M. des Ogéres & ſon Epouſe ayans remarqué que je paroiſſois deſirer ardemment d'être ſeule, affectérent au contraire de ne pas s'éloigner de moi pendant toute la route. L'amitié leur faiſoit craindre que ma ſanté, qui s'étoit affoiblie de plus en plus par les chagrins que j'avois eſſuyés à la Corogne, ne ſe ſoutint pas autant que mon indifférence pour la vie me le faiſoit croire, contre l'agitation du vaiſſeau, & contre les triſtes réflexions dont ils jugeoient bien que je ne pourrois me défendre dans la ſolitude. Ils ne me quittoient qu'après s'être aſſurés que le ſommeil avoit fermé mes yeux, & j'étois ſurpriſe en m'éveillant d'apercevoir toujours l'un ou l'autre auprès de mon lit. Je ne pus refuſer toute ma confiance à des témoignages d'affection ſi conſtans. Ils ſçavoient les motifs de ma fuite & mes projets de retraite, dont je les avois entretenus mille fois, en les conſul-

tant même sur les lieux qui convenoient à mes vuës & à mon sort ; mais dans mes ouvertures précédentes, j'avois toujours supofé que Gelin devoit continuer de me servir de guide, & le parti que j'avois pris de le quitter, faisoit prendre une face toute nouvelle à ma situation.

M. des Ogéres n'attendit point que je lui eusse expliqué tout-à-fait mon embarras, pour me faire connoître qu'il l'avoit prévû, & que sa réponse étoit déja préparée. Si vous avez pour nous, me dit-il tendrement, la confiance que vous devez à des gens d'honneur, & l'amitié que nous croyons mériter par l'ardeur de la nôtre, vous serez sans inquiétude jusqu'à Bayonne ; & vous en aurez encore moins, lorsqu'étant arrivée dans notre patrie, vous y serez la maîtresse absoluë de vos desirs & des nôtres. Il ajoûta que pour le dessein même que j'avois de suivre à l'œil la route & les démarches de mon Mari, je trouverois dans cette Ville cent commodités que le commerce m'offriroit tous les jours ; qu'il étoit lié lui-même avec plusieurs personnes qui entretenoient une correspondance réglée avec l'Angleterre, & qu'il me garantissoit qu'en moins de trois semaines, je recevrois de Londres les informations que je desirois.

Je me rendis à ces instances ; mais à condition que me laissant la liberté de vivre dans la retraite, il ne me proposât jamais de me livrer à la dissipation ni au plaisir. Dans les idées que j'avois de la Nation Françoise, j'apréhendois de retrouver en France les mêmes dangers dont je ne faisois que sortir en Espagne, ou si le caractére des Espagnols m'avoit exposée à des accidens plus tragiques, je ne craignois pas moins d'embarras & d'importunité de la galanterie des

François. Je veux être à Bayonne, dis-je à M. des Ogéres, comme si j'étois seule au monde. L'estime que j'ai pour vous est bien prouvée par ma confiance, & mon amitié par la tendresse naturelle de mon cœur ; mais pour acquérir des droits immortels sur ma reconnoissance, il faut vous prêter un peu à mes foiblesses, souffrir mes inégalités, & flâter avec indulgence ma mélancolie & mes caprices. Vous connoissez mes malheurs, continuai-je, mais vous ne vous ferez jamais une juste idée de l'impression qu'ils font sur moi. Vous ne voyez que l'extérieur. Le trouble même que vous remarquez quelquefois dans mes discours, l'agitation de mes desirs, l'inconstance de mes résolutions, sont des signes trop communs à la douleur, pour vous faire bien juger de la mienne. Enfin je crois les sentimens de mes peines au-dessus de vos idées & de mes expressions. Tous les remédes ordinaires ne serviroient donc qu'à les aigrir. Laissez-moi à moi-même, ajoutai-je, & que l'autorité vous fasse simplement suporter ce qu'elle entreprendroit inutilement de guérir. Traitez-moi comme un malade desespéré, à qui l'on ne propose plus les secours de l'art, mais qu'on voit souffrir avec compassion, & languir sans impatience, jusqu'à ce que la force du mal l'emporte, ou qu'un miracle du Ciel vienne le soulager. Il me promit de suivre aveuglément toutes mes volontés ; mais cette promesse n'étoit pas sincére ; persuadé au contraire que le commerce du monde, & les amusemens de la société étoient nécessaires à ma guérison, il se proposoit de m'y engager malgré moi.

Ainsi j'arrivai en France sans autre résolution formée que le projet vague d'aprofondir la conduite de mon Mari, & de me cacher dans la

ſolitude. Nous fûmes reçus à Bayonne avec des marques de conſidération qui me firent connoître tout-d'un-coup l'eſtime où Monſieur & Madame des Ogéres étoient dans leur Province. Ils avoient une fort belle maiſon dans la Ville ; & l'apartement qu'ils m'accordérent étoit diſpoſé aſſez favorablement pour mes vuës de retraite & de ſilence. Mais dès le premier jour il me fut impoſſible d'éviter la viſite & les civilités de toute leur famille, qu'ils avoient priée ſans doute en arrivans de ne pas me laiſſer un moment ſans compagnie. Je ne fus pas plus libre les jours ſuivans ; & ſous prétexte de ſatisfaire aux bienſéances, & aux uſages du Païs, je me vis environnée du matin au ſoir de tout ce que la Ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre ſexe. J'en fis des plaintes fort vives à M. des Ogéres. Mais en me renouvellant ſes promeſſes, il ne penſoit qu'à les éluder par de nouvelles raiſons qu'il faiſoit renaitre tous les jours. Bien-tôt les civilités ſe changérent en galanterie. J'eſſuyai dans l'eſpace d'un après-midi ſept déclarations d'amour. Peut-être aurois-je eſſuyé ſucceſſivement celles de tous les jeunes gens de la Ville ; car ma qualité d'Etrangére étoit un attrait pour cette jeuneſſe folâtre, & je ne m'apercevois pas que ma triſteſſe leur ôtât l'eſpérance ; lorſque fatiguée d'une ſi affreuſe contrainte, & deſeſpérant de faire entrer M. des Ogéres dans mes vuës, je pris un parti qui le chagrina, mais le ſeul que ma ſituation me laiſſoit à choiſir.

Des fenêtres de mon apartement, j'avois la vuë d'un jardin dont la grandeur & la beauté attiroient ſouvent mes regards. Quelques allées compoſées d'arbres épais, qui paroiſſoient y entretenir une fraîcheur continuelle, m'avoient fait deſirer mille fois de pouvoir me dérober aux

importuns qui m'assiégeoient, pour aller rêver en liberté dans une si belle solitude. J'ignorois encore que ce fût le jardin d'un Couvent, parce que n'étant jamais seule, il ne m'étoit point arrivé d'y jetter les yeux dans le tems que les Religieuses avoient la liberté de s'y promener. Mais l'ayant apris par hazard, & me souvenant de tout ce que l'Aumônier du vaisseau m'avoit dit à l'avantage de ces Sociétés, je me sentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obstinoit à me ravir. Ce fut à l'Aumônier même que je m'adressai. Ma seule crainte regardoit la Religion. Je ne voulois pas troubler celle d'autrui ; mais je souhaitois qu'on me laissât libre dans la mienne. Il s'étoit efforcé pendant le voyage de m'inspirer du goût pour l'Eglise Romaine, & soit qu'il crût son Ouvrage avancé, soit qu'il espérât que le séjour d'un Couvent le faciliteroit beaucoup, il aplaudit à mon dessein, & s'engagea aussi-tôt à lever tous les obstacles. Il augmenta même mon envie en me vantant les douceurs de cette maison, & le mérite de plusieurs personnes de considération qui s'y étoient retirées.

Je trouverai donc une retraite tranquile, lui dis-je en me soulageant par un profond soupir ! Allez, dites à M. des Ogéres, que sans rien diminuer de la reconnoissance & de l'attachement que je lui dois, je vais chercher un repos que je desespére de trouver dans sa maison. Il alla sur le champ l'avertir de mon dessein, & lui laissant le tems de venir recevoir mes excuses & mes adieux, il employa d'un autre côté tous ses soins à me faire ouvrir l'entrée du Couvent dès le même jour, avec la permission de l'Evêque. M. des Ogéres accourut chez moi tout allarmé. Mais je répondis d'une maniére si fer-

me à ses reproches, & à ceux de sa femme, qu'admirans enfin mes résolutions, ils me confessérent eux-mêmes que jusqu'au tems du moins, où suivant les mesures qu'ils avoient déja prises, nous recevrions des assurances du nouvel engagement de mon Mari, le parti que je prenois de m'éloigner du monde, devoit être aprouvé de tous les honnêtes gens. Ah ! dis-je à Madame des Ogéres en l'embrassant, si je suis libre aujourd'hui de me cacher dans un Cloître, soyez sûre qu'après les fatales assurances dont je suis menacée, j'aurai bien tôt fait serment de n'en sortir jamais.

Remplie de ces idées en prenant le chemin du Couvent, je m'arrêtai peu à observer ce qui pouvoit mériter ma curiosité dans un lieu si nouveau pour moi. Je demandai pour unique grace la liberté d'être seule, & malgré le soin avec lequel ils recommandérent à la Supérieure de ne pas me l'accorder un moment, je l'obtins bien tôt de cette bonne Religieuse, qui n'avoit point encore assez de familiarité avec moi pour résister long-tems à mes instances. Cette envie d'être seule me pressoit comme une passion violente. Le retardement & les obstacles n'avoient servi qu'à l'enflammer. Je ne découvrois pas clairement ce qui se passoit dans mon cœur, mais j'y sentois depuis la Corogne des agitations qui ne ressembloient point à celles que j'avois éprouvées. Je voulois les démêler sans être interrompuë. Je portois dans mon propre sein un secret qui m'étoit comme inconnu à moi-même, & qu'il me sembloit important d'aprofondir.

Mais cette entreprise me coûta peu, & je vous tiens trop suspenduë. Que croyez-vous, ma Sœur, que je trouvai dans ce cœur si long-tems inconso-

lable, à la place de la jalousie, de la fureur, & de toutes les mortelles passions qui l'avoient déchiré ? J'y trouvai l'amour, avec toutes ses tendresses & ses plus ardens transports. Vous marquez de l'étonnement ? Hélas ! que n'en fus-je quitte pour un sentiment si tranquile !

Mais je ne tardai guéres à tomber dans un état d'autant plus triste, que prenant plaisir à mes maux, & n'en desirant pas même le reméde, j'ai nourri depuis si long-tems avec complaisance le poison qui m'a consumée.

Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, si je ne vous faisois le portrait de mon cœur.

A ce que je vous ai dit de sa tendresse, joignez le mépris de tout ce que le commun des hommes estime. Mépris de la fortune & des richesses, mépris des vains amusemens & des plaisirs frivoles; enfin nul goût pour tout ce qui ne flâte les hommes que par leur orguëil, leur vanité, & d'autres passions que je n'ai jamais connuës. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, est remplie dans le mien par un desir insatiable d'aimer & d'être aimée. Tout y prend naissance de cette source. Inclinations, plaisirs, amusemens, dégoûts, aversions ; figurez-vous, ma Sœur, que tous mes sentimens n'ont d'autre mesure ni d'autre régle que le droit de chaque chose à se faire aimer. Avec des inclinations si tendres, il me falloit un objet pour les remplir. Et j'ai fait mille fois réflexion combien j'aurois toujours été malheureuse, si le Ciel en me faisant telle que je suis par le cœur, ne m'eut pas accordé quelques-unes de ces qualités extérieures qui servent à toucher celui des autres, & à inspirer ce qu'on ressent. Si je me suis jamais réjoüie de quel-

ques foibles charmes qu'on m'attribuë, ce service qu'ils pouvoient me rendre, est le seul prix que j'y ai attaché : car je m'imagine qu'il est horrible de n'être pas aimable, & d'avoir un penchant invincible pour l'amour. Il me falloit donc un objet. Mon bonheur me l'avoit fait trouver dans un mari dont le mérite & la tendresse étoient capables de m'occuper toute entiére. O sort digne d'envie, s'il m'eût été accordé d'en joüir un seul moment sans trouble ! Mais des soupçons plus anciens que tout ce que je vous ai raconté, ont empoisonné, dès le premier instant, mon mariage & mon repos.

Cependant si l'excès de ma délicatesse m'a fait nourrir long-tems de cruelles défiances, j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour les sacrifier d'abord à d'autres considérations ; & la longueur des années ayant diminué peu-à-peu mes allarmes, je n'en étois pas moins parvenuë à me croire heureuse. Mon cœur se livroit de bonne foi à toute la force de son penchant, & se rendoit de plus en plus son bonheur nécessaire par celle du devoir & de l'habitude lorsque . . . . Mais ne rapelons que ce qui peut servir à expliquer ma situation. Pendant les transports qui ont causé ma ruine, il est certain que le tumulte de tant de passions impétueuses qui régnoient tout à la fois dans mon ame, avoit comme suspendu ma tendresse, & que sans être capable de la détruire, elles avoient interrompu des sentimens dont elles corrompoient toute la douceur. La fierté, le dépit, la honte, la fureur même étoient autant de tyrans qui s'étoient saisis de mon cœur, & qui s'y faisoient écouter seuls. Mais lorsque l'éloignement, joint à toutes les réflexions que je vous ai déja retracées, eut affoibli à mes propres yeux les fantômes qui

m'avoient troublé l'imagination, je sentis renaître un feu qu'ils n'avoient pas eu la force d'éteindre. En vain résistant à ses premiéres ardeurs, je me condamnai moi-même d'être si peu fidèle à mes ressentimens, & je m'accusai de lâcheté autant que de foiblesse, & d'inconstance. Un invincible ascendant triompha bien-tôt de tous mes efforts. Que fut-ce, lorsqu'à la vuë du languissant Thadéo, je conçûs par l'effet d'une passion presque naissante, avec quelle puissance l'amour décide du repos d'un cœur? Quel sujet de regret pour le mien! Quelle félicité perduë! J'emportai en quittant la Corogne cette nouvelle source de méditations tendres & de desirs passionnés. Elle ne fit que se fortifier sur la route, comme un ruisseau grossit en s'éloignant de la sienne; & dans la solitude du Couvent de Bayonne, elle devint une mer de tourmens & d'ennuis, où je me fis un funeste plaisir de m'abîmer.

Voilà, ma chere Sœur, l'image fidèle de la vie que j'ai menée pendant plusieurs mois à Bayonne, noyée sans cesse dans mes larmes, & sans espérance de voir la fin de tant de douleurs, lorsqu'une Dame Angloise, veuve d'un Ecuyer Catholique du Roi Charles, qui s'étoit retirée dans le même Couvent depuis la mort de son mari, entreprit de se rendre à la Cour pour solliciter quelques faveurs auprès de Madame. J'avois eu peu de liaison avec elle. Mais m'ayant fait offrir ses services, l'occasion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre, & pour presser des recherches dont la lenteur commençoit à me desespérer. Je communiquai cette pensée à Mr des Ogéres, qui ne s'étant jamais relâché de son zèle, forma aussitôt la résolution de m'accompagner avec son épou-

ſe. Des obſtacles imprévûs s'opoſérent enſuite à leur deſſein. Mais le mien n'en fut pas refroidi. Je les priai ſeulement de me procurer toutes les ſûretés qui pouvoient me rendre tranquile ſur la route ; & les quittant avec mille promeſſes de ne les oublier jamais, je pris le chemin de Paris dans une voiture bien eſcortée.

J'avois d'abord en vûë de choiſir une nouvelle retraite dans quelque Couvent voiſin de l'Angleterre. Une perſonne de confiance que M. des Ogéres m'avoit donnée pour guide, avoit pris même avant notre départ toutes les meſures néceſſaires pour m'en faire ouvrir l'entrée. Cependant je me laiſſai perſuader ſans peine, en arrivant à Paris, qu'il pouvoit m'être utile de me faire preſenter à Madame, & de me ménager une ſi puiſſante protection. Sa bonté m'aſſuroit d'un accueïl favorable ; & quoique je ne penſaſſe point à lui confier le ſecret de mes infortunes, je prévoyois milles circonſtances où le ſeul honneur de l'avoir vûë me feroit d'un extrême avantage. Je ne cherchai point d'autre voye pour aller juſqu'à elle, que la Dame Angloiſe avec qui j'étois venuë de Bayonne, & qui étoit connuë depuis long-tems à ſa Cour. Nous y fûmes reçuës avec l'air de familiarité & de douceur que vous connoiſſez à cette excélente Princeſſe. Mais malgré la réſolution où j'étois de lui cacher mon ſort, je ne pus répondre à diverſes queſtions qu'elle me fit ſur les motifs qui m'avoient amenée en France, ſans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroiſſoit prendre les augmentant encore, elle me preſſa de lui déclarer en quoi elle pouvoit ſe rendre propre à ſoulager ma peine. Hélas ! Madame, lui dis-je en renouvellant mes pleurs, je ne demande ni

aux Puissances du Ciel, ni à celles de la terre ; des miracles qui surpassent leur pouvoir. Ce que je cherche est un asile, & peut-être n'en ai-je à espérer qu'au tombeau. Elle me répondit, après avoir médité quelques momens, que si je ne voulois pas m'éloigner de Paris, je pouvois trouver une retraite fort douce à Chaillot, & qu'il dépendroit de moi, lorsque je voudrois m'ouvrir davantage, de mettre à l'épreuve le penchant qu'elle avoit à secourir les malheureux. Elle me regarda beaucoup, tandis que je réfléchissois en silence sur sa proposition. Enfin n'y trouvant que de l'honneur pour moi & de l'utilité pour mes vûës, je l'acceptai avec reconnoissance, & la Princesse donna ordre à l'un de ses Officiers de me presenter de sa part à la Supérieure comme une personne qu'elle honoroit particuliérement de sa protection.

J'entre donc à Chaillot. Mais si c'est moins la curiosité qui vous rend attentive à mon recit, qu'un ancien sentiment d'amitié & le desir de me retrouver innocente, n'exigez pas que je m'arrête à des détails superflus. Je vous ai raconté ce que j'ai cru nécessaire à l'éclaircissement de mon voyage, & la force d'un souvenir trop tendre ou trop triste m'a quelquefois emportée trop loin dans mes réflexions. Desormais qu'une grille armée de pointes & de murs impénétrables vous répondent de ma conduite, souffrez que je passe sur tout ce qui est moins pressant que mon impatience. Eh ! qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer que mes agitations ordinaires, de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déja fatiguée d'entendre ? J'ai vécu à Chaillot dans la même langueur qu'à Bayonne, devorée par le poison réüni de l'amour & de la tristesse. Je me suis don-

né mille ſoins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfans. J'ai écrit Lettre ſur Lettre à Londres, & dans tous les Ports d'Angleterre. J'y ai envoyé pluſieurs perſonnes de confiance ; & puis-je vous le dire ſans honte ? J'y ai fait paſſer juſqu'à Gelin. Tel a toujours été mon aveuglement. Ce perfide après avoir lutté long-tems contre la mort, s'étoit heureuſement rétabli de ſes bleſſures : & quoique piqué ſans doute d'avoir été abandonné à la Corogne, il n'avoit d'abord penſé qu'à me ſuivre. J'avois déja quitté Bayonne lorſqu'il y arriva. M. des Ogéres le reçut avec froideur ; & jugeant qu'après avoir pris le parti de le laiſſer derriere moi, je n'étois pas diſpoſée à le recevoir, il ſe diſpenſa de lui aprendre le lieu où j'étois, en feignant de l'ignorer. Cependant comme il ne put lui cacher que j'avois pris la route de Paris, j'eus bien-tôt cette peſte ſur mes traces. Il ne découvrit pas tout-d'un-coup ma retraite, & le ſoin que j'avois eu de prendre un nom différent du mien, rendit encore ſes recherches plus difficiles. Mais s'étant enfin adreſſé à Saint-Cloud, parce qu'il s'imagina que tous les Anglois devoient y avoir quelque relation, il reçut des lumiéres qui ne lui permirent plus de s'y méprendre.

Sa viſite me ſurprit d'autant plus que dans une ſolitude ſi ignorée, je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de Madame ou de Monſieur des Ogéres. Je demeurai interdite en le voyant, & je fus prête à me retirer ſans lui répondre. Cependant l'eſpérance d'aprendre quelques nouvelles de mon Mari, ou de le faire ſervir tôt ou tard à m'en procurer, fut un motif aſſez fort pour m'arrêter. Après quelques témoi-

gnages confus de l'attachement qu'il conſervoit pour moi, il ſe plaignit de la dureté que j'avois eu de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me ſervir. J'étois perſuadée en effet qu'en ſuivant rigoureuſement la loi de l'honneur, j'avois bleſſé celle de la reconnoiſſance. Cette penſée me ſervit encore à me faire ſuporter moins impatiemment ſon entretien. Il fut le premier à me parler de mon Mari & de mes Enfans. J'ignore dans quelle vûë; & peut-être n'avoit-il deſſein que de ſonder la diſpoſition de mon cœur; mais m'ayant vû verſer quelques larmes que cette idée m'arrachoit toujours, il me reprocha avec ſon ancienne chaleur d'être trop ſenſible au ſouvenir d'un ingrat qui ne méritoit plus que ma haine. Ah! m'écriai-je, que ne puis-je me le perſuader! Que ne m'eſt-il poſſible du moins de ſçavoir toutes les raiſons que j'ai peut-être de le haïr? Il me répondit avec un air d'étonnement, qu'il étoit étrange que j'en puſſe encore douter; & me preſſant davantage, il aprit de moi-même les efforts inutiles que j'avois fait depuis mon départ de la Corogne pour découvrir les progrés de ma Rivale.

Il ne parut point balancer après cet aveu; vous ſerez ſatisfaite, me dit-il ardemment, je vous promets toutes les lumiéres que vous deſirez. Qui ſçait de quelle eſpérance il oſoit ſe flâter? Mais ſans s'expliquer d'avantage, il s'engagea, en me quittant, à ne ſe preſenter devant moi qu'avec des éclairciſſemens qui établiroient mon repos, & qui me rendroient la liberté de diſpoſer de moi-même. La ſatisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commiſſion dont je le croyois plus capable que perſonne, m'empêcha de lui repliquer.

Je le vis revenir au bout de six semaines avec la même ardeur. Mais la joye qui brilloit dans ses yeux, se dissipa bien-tôt, lorsqu'il vit les miens chargés de pleurs après avoir entendu son recit. Il avoit fait le voyage d'Angleterre, où il me confessa que mon Mari n'avoit point encore paru ; mais à force de recherches & d'informations, il avoit découvert quelques-uns des Matelots que mon Mari avoit congédiés à Nantes. Il avoit apris d'eux, non-seulement les circonstances de votre départ de Sainte-Héléne & celles du malheur de mon Frere, qui n'étoit mort qu'après son retour au Vaisseau ; mais encore, me dit-il, toutes les mesures que M. Cléveland avoit prises à Nantes pour la conclusion de son mariage avec Madame Lallin. Il me fit la description de tous les préparatifs de cette odieuse fête, où pour faire éclater sa joïe par une galanterie extraordinaire, mon Mari avoit fait present de son Vaisseau à quelques malheureux Nantois. S'il n'osa m'assurer que ces Matelots l'avoient vû célébrer, il m'en parla comme d'une chose certaine à leur départ, & je me souviens qu'il envelopa le reste de son discours avec tant d'adresse, qu'il fit moins tomber mon attention sur ce qui pouvoit nourrir mes doutes, que sur tout ce qui paroissoit capable de confirmer mon infortune. Cependant le penchant d'un cœur passionné qui cherchoit à se flâter jusqu'au milieu du desespoir, me fit prendre encore cet affreux détail du côté le plus favorable. Je m'obstinai à rejetter tout ce qui n'étoit propre qu'à me donner la mort. Vous voyez, reprit doucement l'indigne Gelin, que votre sort est absolument éclairci. Non, non, interrompis-je, les yeux baignés de larmes, je ne m'arrête point au témoignage

d'un Matelot ; & pour une horrible vérité qui entraîne la décifion de ma vie ou de ma-mort, aprenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponfe le mit en fureur. Il me reprocha fans ménagement ce qu'il ofoit nommer mon aveuglement volontaire ; & feignant de regretter tout ce qu'il avoit fait pour moi , il protefta qu'il étoit réfolu de ne me parler & de ne me voir jamais. Il fe leva avec le même tranfport. Je me levai auffi , & l'envie de pleurer en liberté me fit gagner la porte fans tourner même les yeux fur lui. Peut-être s'attendoit-il que je l'euffe arrêté ; & voyant que je continuois de marcher , il m'apela plufieurs fois en me conjurant de l'écouter un moment ; mais je fortis fans lui répondre.

Dans quel excès d'abattement ne retombai-je pas tout-d'un-coup ; plus miférable en un inftant que je n'avois cru l'être dans tout l'efpace qui s'étoit écoulé depuis mon départ ! O Dieu ! n'exercez de telles vengeances que fur ceux qui les ont méritées par des crimes. Mes foibleffes , que l'air de France avoit beaucoup diminuées , me reprirent avec leur premiére violence. J'en eus le même foir une plus dangereufe que toutes celles que j'avois jamais effuyées. Cependant Gelin fe prefenta dès le lendemain à la grille. Je balançai long-tems fi je devois le recevoir. Enfin toujours ardente à la moindre lueur d'efpérance , je me figurai qu'il m'aportoit quelque nouvelle explication qui lui étoit échapée la veille. Je defcendis au Parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur & du changement qu'une feule nuit avoit mis dans ma fanté. Les excufes qu'il me fit de fon emportement , & fes proteftations de zèle furent mêlées de quelques larmes. J'ai penfé , me dit- il,

que pour finir une incertitude qui produit de si fâcheux effets, il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je suis prêt à partir. J'acceptai avidement cette offre, & je lui recommandai au nom du Ciel de ne rien négliger pour s'instruire.

Je continuai ainsi d'être le joüet de cet imposteur, car, après son retour, je ne puis douter que la relation qu'il me fit de son voyage, ne fût une fable inventée au gré de ses desirs, & proportionnée à la connoissance qu'il avoit de ma crédulité. Elle tendoit à confirmer tout ce qu'il avoit raporté de Londres, mais par divers degrés qui paroissoient être autant de ménagemens qu'il vouloit garder pour ma foiblesse. Chaque mot de son discours étant néanmoins un coup mortel, il lui étoit même facile de le remarquer; & s'il est vrai qu'il m'aimât, comment concevoir qu'il ait pû prendre plaisir à me percer si cruellement le cœur? Enfin je demeurai persuadée, sinon de la conclusion du mariage, dont il n'a jamais eu la hardiesse de me nommer le lieu & les témoins, du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une résolution certaine & inaltérable; de sorte que la personne qui est venuë ici me demander mon consentement, a dû vous raporter qu'elle m'y avoit trouvée préparée. Aussi ne balançai-je plus après cette fatale déclaration, à prendre le parti de rompre éternellement avec le monde par des vœux solemnels. Les instructions que j'avois reçûës en divers tems, m'avoient fait embrasser la Religion Romaine. On m'accordoit assez d'estime & d'amitié dans cette Communauté, pour consentir à recevoir mes engagemens. Quoique ce fût un present bien triste à leur offrir, qu'une santé affoiblie par de si lon-

gues douleurs, la compaſſion l'auroit fait accepter, & je n'aurois pas différé long-tems l'éxécution de ce deſſein, ſi les événemens qui l'ont ſuivi ne s'étoient ſuccédés ſi rapidement.

Mais vous ma ſœur, qui ne m'avez jamais haïe, & que la ſeule malignité de mon ſort a pû faire perſiſter ſi long-tems dans des préventions ſi cruelles, n'avez-vous pas été touchée du ſpectacle que vous avez eu à l'Egliſe ? Votre cœur n'a-t'il pas pris parti tout d'un-coup pour mon innocence ? Dites, m'avez-vous trouvé les apparences d'une femme ſans honneur & ſans foi, ou quelque choſe qui ne reſſemblât plus à ce que j'étois lorſque vous m'avez cruë digne de votre affection ? Triſte ſcène ! Que le ſouvenir en ſeroit difficile à effacer ! A peine eus-je retrouvé la connoiſſance, que ne voyant plus autour de moi ni vous ni mes enfans, je vous redemandai tous avec des cris & des agitations qui firent fondre en larmes les perſonnes qui m'aſſiſtoient. J'envoyai auſſi-tôt ſur vos pas. On découvrit votre demeure. Vous, mon mari, mes enfans, vous demeuriez depuis long-tems à deux pas de Chaillot. O trahiſon de la fortune ! Hélas ! comment avois-je pû l'ignorer ! Dès le lendemain je conjurai le Chapelain de cette maiſon de voir M. Cléveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choſes, & je les lui répétai mille fois. La confuſion de tant de ſentimens me faiſoit tout craindre & tout deſirer enſemble. Dans quelques momens je me flâtois encore. Il ſe laiſſera toucher, il me reſtituera ſon cœur, il rendra juſtice au mien ; j'attendis le retour du Chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint, & ſa réponſe fut un coup de foudre qui anéantit toutes mes eſpérances: Ne me deman-

dez point de liaiſon dans le recit d'un diſcours ſi affreux, & dont l'impreſſion me trouble encore. Gelin paroît. Il venoit d'aprendre à Charenton non-ſeulement la conſommation de ma ruïne, mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeſte détail; & pour comble d'horreur, il me propoſe de l'épouſer. Je le chaſſe avec indignation. Jugez dans quel état il me laiſſe; & le jour d'après, un bruit funeſte qu'on ne peut empêcher de percer juſqu'à moi, m'aprend que mon mari eſt aſſaſſiné par ſes mains.

O ma ſœur! dans ce moment même où vous venez de me rendre la vie & l'eſpérance, je ſens que la force me manque au ſouvenir de ce que j'ai été capable de ſuporter. Mais ne ſerois-je pas ſortie du tombeau pour défendre ou pour venger mon mari? Ah! je me ſerois ranimée dans les bras mêmes de la mort. Je me précipite auſſi-tôt de ma chambre pour voler à Saint-Cloud. J'y allois à pied & ſans ſuite: le Chapelain me demandant pardon à genoux de la part qu'il avoit euë malheureuſement au crime de Gelin, m'aprit que ce déteſtable aſſaſſin étoit arrêté, & que mon mari n'étoit pas mort. Il me repreſenta en même-tems que ma preſence lui ſeroit non-ſeulement inutile, mais que dans les ſentimens où il l'avoit laiſſé la veille, elle lui ſeroit peut-être à charge: enfin, que ſi j'étois réſoluë de le voir & de lui parler, la prudence & ma tendrèſſe même devoient faire choiſir des momens plus favorables. Je connoiſſois la ſageſſe de celui qui me donnoit ce conſeil. En me déterminant à le ſuivre, je pris ſur le champ une autre réſolution qu'il aprouva, & que je me hâtai d'exécuter. J'avois apris que Madame étoit attenduë à Chantilly. Je partis pour aller au-devant d'elle, dans l'eſpoir d'ex-

citer sa pitié par la confidence de toutes mes infortunes, & d'obtenir d'elle quelques témoignages de la protection dont elle m'avoit fait renouveler plusieurs fois les assurances.

J'ai sçu d'elle-même aujourd'hui qu'elle a pris la peine de vous raconter toutes les circonstances de ma visite ; mais sa générosité l'a peut-être portée à vous cacher avec quelle bonté & quelle ardeur elle daigna entrer dans mes peines, & descendre jusqu'au soin de mes intérêts. Ce jour même, ma Sœur, le plus important, & je dirai hardiment l'un des plus agités, si je ne dois plus dire le plus triste, & si je n'ose dire encore le plus heureux de ma vie, croirez-vous que ce jour même j'ai vû successivement avec elle le perfide Gelin & mon mari ? Laissez-moi suivre l'ordre des momens, quoique je brûle d'arriver à celle de ces deux entrevuës que j'ai le plus d'intérêt à vous expliquer. J'ai donc vû Gelin. J'ai vû ce monstre soüillé de ses crimes & de tous ceux que nous sommes en droit de reprocher à la fortune ; je l'ai vû chargé de chaînes dans le cabinet même de Madame. Je ne puis vous dire encore jusqu'à quel point la crainte du suplice l'a rendu sincére, car il faudroit comparer son recit avec quantité de circonstances que j'ignore : mais ne me croyant point assez proche de lui pour l'entendre, il a confessé à Madame qu'il étoit possédé depuis long-tems d'une noire passion qui a causé tous ses crimes & toutes ses fureurs, & je suis le malheureux objet qu'il a nommé. J'ai frémi. D'un coup d'œil j'ai parcouru tous les momens de ma vie depuis sa premiére arrivée dans l'Isle de Cuba, pour m'assurer s'il n'y en avoit aucun qui portât quelque tache de ce poison. Dans l'idée où j'étois

toujours que Madame Lallin étoit ma Rivale, il ne s'eſt rien preſenté à ma mémoire qui m'ait cauſé la moindre allarme, car s'étant toujours contenu avec moi dans les termes de la bienſéance & du reſpect, une paſſion dont je ne m'étois jamais défiée, ne changeoit rien à la nature de mes plaintes, & ne communiquoit rien de criminel à ſes ſervices ni à ma conduite. Auſſi le perfide a-t'il beaucoup inſiſté ſur l'infidélité de mon mari & ſur la violence de mes peines, qui l'ont excité autant que l'amour à favoriſer, dit-il, mon évaſion. Il a rejetté tous ſes crimes ſur ces deux cauſes; & lorſque Madame m'a forcée de paroître pour le confondre par ma preſence, ſa honte & ſes remords ne l'ont pas empêché de tenir le même langage. Je n'en étois donc pas moins convaincuë de mon malheur & du triomphe de ma Rivale. En vain Madame a pris parti contre moi pour défendre & pour juſtifier mon mari. Tout ce que j'eſpérois de ſa bonté étoit qu'elle pût lui inſpirer du repentir. La réponſe même du Conſiſtoire de Charenton, qu'elle a pris la peine de faire conſulter ce matin, n'a point ſervi à me donner d'autres eſpérances; & quand elle s'eſt obſtinée à me conduire elle-même à la maiſon de mon mari, où je l'ai ſuivie en tremblant, je me flâtois bien moins de le trouver innocent, que de toucher ſon cœur par mes larmes, & d'obtenir peut-être de ſa compaſſion ce que je n'oſois plus attendre de ſon amour.

Et pour vous confeſſer les doutes qui me tourmentent encore, il ne m'a pas reçuë comme on reçoit une femme qu'on n'a pas ceſſé d'aimer. Hélas! dois-je vous le dire? il a marqué de l'horreur à ma vuë. Mes pleurs & mes ſoumiſſions ne l'ont pas attendri. Ma preſence a r'ouvert ſes

bleſſures, & par un effet qui n'eſt propre qu'à la haine, j'ai vû ſon ſang couler à grands flots. Dieux! cette image terrible trouble encore tout le mien. Mais que dis-je? J'ai vû mon ennemie entrer avec autant de confiance & d'empreſſement que d'audace dans un lieu d'où j'étois comme chaſſée avec mépris. J'ai eſſuyé ſes dédains & ſes injures. Mon cœur n'a pû les ſuporter. Mes forces m'ont abandonnée, & Madame elle-même choquée de tout ce qui s'eſt paſſé à ſes yeux, m'a preſſée de ſortir avec elle ſans me laiſſer un moment pour embraſſer mes enfans. Elle n'a point ouvert la bouche en retournant à Saint-Cloud, & lorſqu'elle m'a renvoyée ici dans ſon caroſſe, elle s'eſt contentée de m'exhorter à la patience, en me confeſſant qu'il reſtoit bien des choſes à éclaircir. O! ma ſœur, expliquez-moi donc quel eſt le bonheur que vous m'annoncez; car je ſuis prête à retomber dans toutes mes foibleſſes? Ces derniéres idées m'accablent. Hâtez-vous de me ſoutenir. Je conçois bien que ſi mon mari eſt innocent, il peut me croire coupable. Qui ſçait quelles idées il s'eſt formé de ma fuite? Mais que dois-je penſer auſſi de l'inſolence de ma Rivale? Je lui donne encore ce nom; puis-je oublier des ſoupçons que j'ai entretenus pendant quinze ans? Supoſez Gelin le plus perfide des hommes: puis-je me déguiſer ce que j'ai vû ce jour même? Comment mon mari la retient-t'il dans ſa maiſon? Comment l'a-t'il menée ſi conſtamment à ſa ſuite? De quel droit prend-elle chez lui cet air de fierté & d'empire? Pourquoi lui prodigue-t'il des faveurs qu'il me refuſe? C'eſt bien moins mon innocence qui me coute à juſtifier que la ſienne. Cependant, vous m'aſſurez qu'il m'a toujours aimée, & que jamais Madame Lallin ne m'a chaſ-

ſée de ſon cœur ; que s'il a formé le deſſein d'un nouvel engagement, ce n'eſt pas à elle qu'il penſe à s'attacher ; enfin, ne m'aſſurez-vous pas qu'il m'aime, & que le ſeul deſeſpoir lui fait chercher de la conſolation dans de nouvelles amours, toujours prêt à me rendre ſon cœur ... Ah! ſi je pouvois vous croire. Mais pourquoi ne vous croirai-je pas ? Dois-je me défier de vous ? N'êtes-vous pas, ma Sœur, la perſonne du monde à qui je dois le plus de confiance ? Et quand vous ſeriez capable de me tromper, ne ſuis-je pas réduite à ſouhaiter plutôt de l'être, que de paſſer le reſte de ma vie dans des tourmens inſupportables ?

Mon épouſe, en finiſſant ainſi ſon recit, preſſa Madame Bridge avec la même ardeur, de ne pas remettre juſqu'au lendemain à la délivrer d'une nouvelle eſpéce de peine, que les inquiétudes de la joye lui rendoient déja auſſi difficile à prendre que celle de la ſoutenir. Elle auroit voulu quitter Chaillot à l'heure même, & venir me ſurprendre dans ma maiſon, au riſque de tous les rebuts qu'elle pouvoit craindre encore avant nos éclairciſſemens. Mais ma Sœur, qui la voyoit extrêmement agitée, & qui ne s'étoit déja que trop aperçuë de l'altération de ſon tempérament, réſolut avec beaucoup de ſageſſe, de calmer ſon cœur & ſon imagination par tout ce qu'elle put lui repreſenter de plus flâteur & de plus conſolant. Modérez-vous, lui dit-elle, & que la confiance que vous devez à mon amitié, ſerve à vous faire paſſer tranquilement le reſte de cette nuit. Reprenez haleine. Eſſuyez vos pleurs. Vous touchez à la fin de vos infortunes, & je prévois que de ſi longues traverſes vont vous aſſurer un bonheur inaltérable. Elle évita ainſi tous les détails

qui auroient pû renouveler ſes agitations ; & lui faiſant conſidérer qu'il étoit trop tard pour former la moindre entrepriſe avant la fin de la nuit, elle l'engagea inſenſiblement à prendre un peu de repos, comme une intervale entre ſes peines & les plaiſirs qu'elle lui promettoit le lendemain.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
Mr CLÉVELAND.

LIVRE DIXIÉME.

AU lieu de chercher dans le ſommeil un délaſſement qui ne lui étoit pas moins néceſſaire, après les embarras d'une ſi fâcheuſe journée, ma ſœur n'en chercha que dans les réflexions de la prudence, & dans les ſoins de l'amitié. Elle comprit d'abord que dans l'abattement de corps & d'eſprit où j'étois, un excès de joye pouvoit m'être auſſi pernicieux qu'un excès de douleur, & qu'il falloit par conſéquent me préparer par degrés à cette grande révolution. La difficulté n'étoit qu'à modérer l'ardeur de mon épouſe ; mais elle compta que l'intérêt de ma ſanté ſeroit une raiſon aſſez forte pour lui faire ſurmonter ſon impatience. D'un autre côté ne ſe trouvant pas aſſez libre pour employer tous les moyens qu'elle auroit cru propres à ménager mon eſprit, & ne voyant perſonne ſur qui elle pût ſe repoſer d'une commiſſion ſi

délicate, elle prit le parti de n'y employer que ſa plume, en me donnant peu-à-peu par ſes lettres des lumiéres qu'elle ne me croyoit point capable de ſuporter tout-d'un-coup. Elle fit l'eſſai de ce projet dès la même nuit. Comme elle étoit convenuë avec M. de R... de ne m'avertir de ſa captivité & de celle de mes enfans qu'après ma guériſon, elle m'écrivit une lettre, ſans datte de jour & de lieu ; dans laquelle elle me félicitoit de quelques heureux éclairciſſemens qu'elle feignoit d'avoir reçûs ſur ſa route, & s'emportant beaucoup contre la perfidie de Gelin qu'elle accuſoit de tous nos malheurs, elle finiſſoit en regrettant de n'être pas plus proche de moi, pour me faire de bouche un détail qu'elle ſeroit obligée de m'écrire ſucceſſivement dans différentes lettres.

Un autre danger qui n'étoit pas moins preſſant, & qui demandoit des précautions dans le Monaſtére même, étoit celui qui pouvoit naître dans l'entrevuë de Fanny & de Cecile, dont les intérêts étoient trop différens pour n'en pas faire attendre quelques marques de haine éclatantes. Quelle eſpérance de faire régner la paix entre deux Rivales ſi tendres & ſi délicates, & lorſqu'elles viendroient à ſe connoître, & qu'elles ne pourroient éviter de ſe voir ? A la vérité mon épouſe n'avoit aucune raiſon de ſe défier que Cecile fut celle qui devoit occuper ſa Place ; & ce n'étoit point des Religieuſes, ni même de Madame qu'elle pouvoit ſi-tôt l'aprendre ; mais pour en éloigner toutes les occaſions, ma Sœur réſolut de prévenir Madame de R. & ſa fille, & de les engager par la bienſéance à cacher les liaiſons qu'elles avoient avec moi.

Elles les y trouva diſpoſées. Cependant Cecile avoit une extrême impatience de voir mon épou-

se. Le portrait que je lui avois fait de ses charmes, excitoit moins sa curiosité, que ce qu'elle m'avoit entendu dire du changement de son caractére, parce qu'avec des inclinations simples & innocentes, elle avoit peine à concevoir que le goût de la vertu pût s'éteindre dans le cœur d'une femme bien née, & qu'elle vouloit sçavoir ce qui pouvoit y rester après cette perte. Ma sœur qui m'a fait cent fois tous ces recits, se garda bien de lui inspirer tout d'un-coup d'autres idées. La conciliation de tant d'intérêts, dont elle prévoyoit que le principal soin alloit tomber sur elle, demandoit mille sortes de ménagemens. Elle se contenta de recommander la discrétion à Cecile ; & s'étant renduë auprès de mon épouse, qui l'avoit déja fait presser de passer chez elle, toute son étude fut de lui faire aprouver le plan qu'elle avoit formé pour me préparer à sa justification.

De son côté, Cecile, à qui sa curiosité ne laissoit point de repos ; s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour, & ne manqua point de s'y faire conduire aux momens où elle put espérer de la voir. On prit soin de la lui montrer à l'Eglise, ou plûtôt s'y étant renduë aussi-tôt qu'on l'eut avertie qu'elle y étoit entrée, elle n'eut besoin d'aucun signe pour la distinguer tout-d'un-coup. Elle étoit en longs habits de deüil, comme je l'avois vuë la veille, & comme M. de R.... nous l'avoit representée. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de son teint en recevoit tant d'éclat, qu'elle n'en eût pû choisir de plus propre à plaire si l'on eût pû la soupçonner d'une pensée si frivole. Cecile ne se lassa point de la regarder. Elle eut les yeux continuellement fixés sur elle. Elle ne pouvoit se rassasier de cette vuë. Loin

de se prévenir de quelque sentiment de mépris ou de haine, comme ma sœur l'apréhendoit, elle fut touchée jusqu'au fond du cœur de l'air d'inquiétude & de tristesse qui régnoit encore sur son visage. C'étoit une espéce de charme qui agissoit sur elle, & qui eut tant de force, qu'après l'avoir vuë sortir de l'Eglise, elle se sentit portée sans réflexion à s'aprocher de la place qu'elle venoit de quitter; & là, comme si elle eût trouvé de la douceur à respirer le même air & à rêver dans le même lieu, elle parut s'oublier pendant plus d'un quart-d'heure.

A son retour elle rencontra ma Sœur, qui lui demanda la cause de l'air distrait qu'elle crût lui remarquer. Ah! je l'ai vuë, répondit-elle sans rien changer au sérieux de son visage: qu'elle est aimable! qu'elle a l'air touchant! que de charmes & de perfections? Si elle fait cette impression sur vous au premier coup d'œil, reprit ma sœur, que sera-ce de lui parler & de la connoître? Car vous n'avez pas vû la moitié de ce qu'elle est; & si vous êtes si sensible au mérite, ajouta-t'elle, non-seulement vous l'admirerez, mais vous l'aimerez peut-être, & vous plaindrez ses malheurs. La tendre Cecile ne put entendre ce discours sans laisser tomber quelques larmes. Elle conjura affectueusement ma Sœur de ne pas s'oposer au desir qu'elle avoit de lier quelque sorte de connoissance avec elle, pour se procurer l'occasion de l'entretenir. Comme cette curiosité & ces pleurs mêmes pouvoient venir de quelque mouvement de jalousie, ma Sœur qui sentit redoubler ses craintes, lui recommanda de s'observer du moins dans ses discours, & de songer que l'infortune & la douleur méritent toujours d'être respectées.

Dès le même jour l'ayant vuë descendre avec

ma Sœur & sa Fille, qui l'avoient engagée par leurs instances à faire un tour de promenade au jardin, elle proposa à sa Mere de les suivre, & elle pria deux Religieuses qui s'offrirent à l'accompagner, de faire naître sans affectation quelque prétexte pour les joindre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté avec ma Sœur & sa Fille, deux Dames Françoises qu'on vouloit faire instruire; mais se mêlant peu des affaires d'autrui, & ne voyant point indifféremment tout le monde à Chaillot, elle n'avoit pas poussé sa curiosité plus loin. Cependant ayant remarqué deux personnes inconnuës qui entroient au jardin, elle jugea que ce qu'elle avoit apris les regardoit, & ma sœur se hâta de lui expliquer leur avanture d'une maniére propre à éloigner ses soupçons. Elle fut frapée de la phisionomie de ces deux Etrangéres, & la jeunesse de Cecile attirant sur-tout ses regards, elle s'attachoit avec complaisance à la considérer, lorsque les deux Religieuses s'étant tournées vers elles en croisant son allée, firent naître civilement l'occasion que Cecile desiroit. Ma sœur redoutoit toujours les suites d'un entretien qu'elle ne pouvoit plus détourner. Après les premiéres civilités, on acheva ensemble le tour de l'allée; & loin de se séparer, Fanny fut la premiére à proposer de faire un autre tour. Ma sœur remarqua que son attachement pour cette nouvelle compagnie augmentoit à mesure que Cecile se mêloit dans l'entretien, & que marchant sur la même ligne, elle tournoit à tous momens la tête pour la regarder. Elles paroissoient toutes deux également attentives aux mouvemens l'une de l'autre, & comme étonnées de trouver tant de plaisir à se voir & à s'entendre. On continua de se promener aussi long-tems que la

ſaiſon le permettoit ; & lorſqu'en ſe retirant ; on paſſa vers le quartier où Fanny étoit logée, ma ſœur fut encore plus ſurpriſe qu'après l'averſion qu'elle lui avoit marquée pour toutes ſortes d'amuſemens & de compagnies, elle propoſât aux deux Etrangéres de venir ſe délaſſer dans ſon apartement. Sa propoſition fut acceptée avec joye. On paſſa une partie de la ſoirée à s'entretenir avec autant de familiarité & de douceur, que ſi l'on s'étoit connu depuis long-tems. Fanny avoit placée Cecile auprès d'elle. Elle la combla de careſſes, & en la quittant, elle parut la voir partir à regret.

Il n'étoit pas ſurprenant que mon épouſe prît de l'inclination pour une jeune perſonne qui avoit mille qualités charmantes, & ne la connoiſſant point, elle n'avoit aucune raiſon de la regarder avec d'autres yeux que ceux de l'admiration & de la tendreſſe que ſa ſeule figure étoit capable d'inſpirer. Mais Cecile, qui m'aimoit toujours avec la même ardeur, & qui devoit redouter d'autant plus Fanny qu'elle éprouvoit elle-même le pouvoir de ſes charmes, comment ſe rendroit-elle ſi aiſément à une inclination qui paroiſſoit combattre ſes plus chers intérêts ? Le cœur connoît-il jamais les raiſons qui peuvent juſtifier ſes penchans ? Auſſi touchée peut-être de la ſatisfaction qu'elle trouvoit auprès de mon épouſe, que celle qu'elle avoit reſſentie auprès de moi, elle cédoit à l'impreſſion du plaiſir preſent, & j'étois oublié dans les momens qu'elle paſſoit avec elle. Bien-tôt cette ardeur de la voir augmenta tellement, qu'elle étoit du matin au ſoir dans ſa chambre. Ma ſœur & ſa mere, qui prévoyoient tôt ou tard un éclairciſſement dangereux de la part de Fanny, & qui les regardoient comme deſtinées un jour à ſe

haïr, la faisoient souvent apeler pour interrompre des communications qui les allarmoit. Elle obéïssoit sans résistance ; mais aussi-tôt qu'elle pouvoit se dérober aux yeux de sa mere, elle se hâtoit de retourner où son penchant l'entraînoit.

Pendant ce tems-là j'étois languissant dans mon lit, sans pouvoir me remettre du trouble que m'avoient causé le discours de Madame & la vuë de mon épouse. J'avois reçu la lettre de ma sœur par les mains de M. de R.... qui me déguisant toujours ce qui étoit arrivé, feignit, en me la remettant, de la tenir d'un Exprès que les Dames m'avoient dépêché pendant leur route. Il en ignoroit la principale partie, & ma sœur le faisoit servir adroitement à ses vuës. Je crus devoir garder avec lui le même secret, quoique les espérances vagues & tardives qu'elle vouloit m'inspirer ne fissent pas sur moi l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mon cœur n'étoit plus capable de se laisser tenter par des possibilités & des vrai-semblances. Son sort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à des motifs d'espérance, ses desirs mêmes étoient éteints ; ou si dans ses agitations passionnées il souhaitoit aveuglement de retrouver Fanny avec son innocence, il n'en étoit que plus malheureux en revenant bien tôt à sentir qu'il s'étoit occupé d'une chimére.

Cependant tant de démarches & de soins me faisans juger qu'elle étoit pressée d'un sincére repentir, j'examinois si ce sentiment étoit du moins une réparation suffisante pour les cruels outrages que j'avois reçus. Je pesois l'offense & l'expiation. Indépendamment de l'honneur, qu'il étoit peut-être aisé de mettre à couvert en prenant le parti de se retirer dans quelque solitude éloi-

gnée des hommes, je me demandois ſi le retour d'un cœur qui m'avoit trahi, pouvoit jamais compenſer un amour auſſi tendre & auſſi conſtant que le mien, ſi j'avois par conſéquent le moindre eſpoir de retrouver mon bonheur en retrouvant l'objet dont je l'avois fait dépendre; & ſi la privation abſoluë n'étoit pas moins inſuportable qu'une poſſeſſion imparfaite & pleine de trouble, qui me laiſſeroit à gémir autant ſur ce que j'aurois retrouvé, que ſur ce qui me manqueroit toujours. Affreuſe ſituation, diſois-je; on m'offre tout ce que j'ai deſiré pour être heureux, & je me ſens moins d'ardeur que de répugnance à l'accepter. Es-tu donc changée, miſérable Fanny, ajoutois-je en m'attendriſſant, & ces charmes invincibles qui t'avoient acquis tant d'empire ſur toutes mes affections, ont-ils perdu leur pouvoir? Ne t'ai-je pas vû au contraire plus belle & plus touchante que jamais? Achéve donc ta victoire. Qui t'empêche? Je combats pour toi. Que te manque-t'il pour te faire adorer, ſi tu es telle que tu devois toujours être, & que tu parois encore? Mais, malheureuſe! reprenois-je, qu'as-tu fait de ton honneur & de ta vertu? Ce n'eſt pas toi que je retrouve, c'eſt ton fantôme; car je faiſois conſiſter tes charmes dans les qualités ineſtimables de ton cœur, & je n'ai plus d'eſpérance de les y retrouver. Je me repreſentois en même-tems Cecile, pure, innocente, ſimple dans ſa conduite & dans ſes deſirs, faiſant pour moi le premier uſage de la bonté de ſon cœur & de la tendreſſe de ſes ſentimens: cette charmante image achevoit d'impoſer ſilence à tous les mouvemens qui s'élevoient en faveur de Fanny; & ſi je deſeſpérois d'être heureux ſans elle, je m'obſtinois à chercher d'un autre côté le dédom-

magement d'un bonheur auquel je ne devois plus prétendre.

M. de R. . . . ne fit pas difficulté de m'aprendre que Madame s'étoit fait amener Gelin, & qu'elle l'avoit entretenu ſecrettement pendant plus d'une heure. Mais il n'étoit pas mieux informé que le Public des circonſtances de cet entretien. D'ailleurs toute ſon attention étoit tournée vers ſa femme & ſa fille, dont il ne s'apercevoit pas que ſes plaintes & ſes ſollicitations paruſſent avancer beaucoup la liberté. Il ſe paſſa plus de quinze jours, pendant leſquels il preſſa inutilement tous ſes amis, ſans en trouver même un ſeul, qui oſât ſolliciter ouvertement pour lui, tant la rigueur de la Cour commençoit à ſe déclarer contre les Proteſtans. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut ordre de ſe rendre à Saint Cloud; & ſa joïe fut égale à ſa ſurpriſe, lorſque Madame, après lui avoir fait quelques reproches de ce qu'il avoit paru ſe défier de ſa protection, lui preſenta une Lettre de cachet qui portoit la délivrance de quelques Dames Angloiſes nouvellement renfermées à Chaillot. Leur nom y étant expliqué avec quantité d'autres circonſtances, on ne pouvoit s'y méprendre. C'étoit la meilleure voïe que cette excélente Princeſſe avoit cru pouvoir emploïer pour éviter les difficultés & les longueurs. Elle avoit repreſenté au Roi que ma Sœur reprenant la route de notre Patrie avec ſa fille & deux perſonnes qui les accompagnoient, elles avoient été arrêtées par un mal entendu, & contre l'intention de S. M. qui avoit toujours traité les Etrangers avec toutes ſortes de faveurs. Sa recommandation avoit eu tout le ſuccès que le Roi ne pouvoit lui refuſer, ſur-tout pour des Dames de ſa Nation, & dans une conjoncture où ce Prince

cherchoit à lui marquer sa reconnoissance. Mais dès que le trouble de la douleur avoit empêché M. de R. . . . de se souvenir de mes enfans, lorsqu'il étoit venu porter ses premiéres plaintes à Madame, le transport de sa joye ne lui permit pas non plus d'y penser en recevant une grace si inespérée. Il n'en eût pas coûté plus de peine pour les faire comprendre dans l'ordre du Roi; au lieu que dans la suite, cette seconde faveur fut moins facile à obtenir. Madame ignoroit comme moi que mes deux fils eussent été arrêtés; car sa bonté qui alloit jusqu'à s'informer tous les jours de l'état de mes blessures, lui auroit fait compter pour quelque chose le plaisir de remettre dans les bras d'un pere tendre ce qu'il a de plus cher.

C'étoit par des Actions de cette nature, dont tout le cours de sa vie avoit été composé, que cette incomparable Princesse sembloit se préparer au coup funeste qui la menaçoit. Malheur terrible, & sur lequel je ne passerois pas si rapidement, si la bienséance me permettoit de révéler comme le sujet de mon affliction particuliére, l'objet des pleurs & des regrets publics. Cependant n'est-il pas des égaremens pardonnables à la douleur? J'oserai dire qu'épuisé de force, comme je l'étois déja, je n'en aurois pas trouvé assez pour résister au spectacle que j'eus le même jour à Saint Cloud, si la Princesse n'eût pris soin elle-même de modérer un desespoir dont elle s'aperçût, par les consolations qu'elle connoissoit propres à me fortifier. Jour étrange, où je trouvai la source d'un nouveau bonheur dans un des plus grands malheurs de ma vie!

Ce fut un quart-d'heure après avoir communiqué l'ordre du Roi à M. de R. . . . qu'ayant pris quelques rafraîchissemens convenables à la

faiſon, elle reſſentit tout-d'un-coup de ſi violentes douleurs, que les Médecins, qui s'aperçurent du changement de ſon viſage & de l'altération de ſon poulx, deſeſpérérent au même moment de ſa vie. Le bruit en vint auſſi-tôt juſqu'à moi. Je ne conſultai rien. Le zèle ſupléa à mes forces. Me faiſant porter dans un fauteüil ſur les bras de mes gens, j'arrivai au Château, qui retentiſſoit des cris d'une foule de Peuple que le malheur public avoit déja aſſemblé. J'étois trop connu pour trouver de la difficulté au paſſage. J'entrai; hélas! dans quel état vis-je Madame? Déja pâle, défigurée, les lévres livides, & les yeux preſqu'éteints. Ses convulſions l'agitoient toujours avec la même violence. Elle jettoit par intervale des cris aigus qui pénétroient les Aſſiſtans d'horreur & de compaſſion. Tous les ſecours qu'on la forçoit d'accepter sembloient augmenter ſes douleurs. Ciel! quelle impreſſion ce ſpectacle ne fit-il pas ſur moi? J'étois debout, apuyé ſur les bras de deux de mes gens. Je ſentis plus d'une fois mes forces prêtes à défaillir. La Princeſſe m'aperçut. Elle me fit ſigne d'aprocher: les accès de ſon mal ne faiſant que redoubler continuellement, elle ne put tout-d'un-coup ſe compoſer aſſez pour m'expliquer ſes volontés; de ſorte qu'étant près d'elle, j'eus pendant plus d'un quart-d'heure le cruel tourment de la voir ſouffrir ſous mes yeux, & de recevoir autant de coups mortels que je lui entendois pouſſer de cri & de ſoupirs. Enfin ſon courage lui faiſant ſurmonter un moment la force de ſes peines: je meurs, me dit-elle, d'une voix baſſe. Les vuës du Ciel ſont impénétrables, & je dois les adorer. Vous perdez une Amie; je vous aurois réconcilié avec votre Epouſe. Un autre achévera mon ouvrage. Je la crois

innocente, & je ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand que j'ai envoyé à Bayonne. Comme ma douleur & ma reconnoiſſance ne pouvoient s'expliquer que par mes ſoupirs & mes tranſports : vous vous agitez trop, reprit-elle en ſe faiſant un nouvel effort ; votre propre ſituation ne vous promet pas d'être ici. Allez, & quand vous ſerez heureux, ſouvenez-vous que j'ai pris part à votre bonheur. Je me jettai à genoux pour lui exprimer la violence de mes ſentimens. Elle m'ordonna de retourner chez moi. On m'offrit quelque ſecours pour m'aider à lui obéïr. Ma réſolution néanmoins étoit de demeurer dans ſa chambre, apuyé contre une fenêtre, où ma foibleſſe me contraignit de me faire conduire ; mais m'ayant encore aperçû, elle me fit ſigne de la main de me retirer.

Je paſſai dans l'anti-chambre, où je me jettai dans le fauteüil qui avoit ſervi à m'aporter ; & le viſage couvert de mes deux mains, autant pour cacher mes larmes, que pour éviter la vuë de tout ce qui pouvoit interrompre ma douleur, j'adreſſai au Ciel toutes les plaintes que mes continuels malheurs m'avoient renduës ſi familiéres. Hélas ! étoient-elles capables d'obtenir du Ciel ce qu'il refuſoit à la grandeur, à la beauté, à tous les charmes & à toutes les vertus réünies ! Madame expira avant la nuit, ſans que rien eût pu ſuſpendre un moment ſes douleurs. J'entendis les gémiſſemens dont la tendreſſe publique accompagnoit ſon dernier ſoupir, & n'ayant plus rien de favorable à eſpérer dans un lieu où je recevois un coup ſi funeſte, je repris auſſi-tôt le chemin de ma maiſon.

Mais cette derniére réflexion ſut vérifiée au même moment par la rencontre du P.... qui ſe preſenta pour me ſaluer en me voyant ſortir de

l'apartement. Il prit un air affligé : Vous me voyez doublement ſenſible à la perte commune, me dit-il d'un ton affecté ; car je ſens tout à la fois la vôtre & la mienne. Dans le malheur qui s'obſtine à vous pourſuivre, vous ne ſçauriez trop regretter une Princeſſe qui vous eſtimoit, & dont la protection vous étoit aſſurée. Cependant, ajouta-t'il, ſi vous faites quelque fond ſur mon amitié, ſoyez ſans inquiétude pour votre famille & pour celle de M. R... Nous ne ſerons pas long-tems à vous trouver d'autres Protecteurs. Il me croyoit ſans doute informé de tout ce que j'ignorois, & la promeſſe qu'il me fit auſſi tôt de veiller lui-mêmeàl'éducation de mes deux Fils, auroit pû me faire ouvrir les yeux ſur une partie de ce qu'on m'avoit caché, ſi les lettres que je recevois continuellement de ma Sœur ne m'euſſent raſſuré contre toutes ſortes de défiances. Je pris donc ſes offres & ſes promeſſes pour une ſuite de ſes anciens artifices,&croyant ma Famille & celle de M. de R.... en ſureté, je me flâtai que mon innocence ſuffiroit deſormais pour me défendre. Cependant voulant ſuivre le deſſein que j'avois formé de me défaire honnêtement d'un homme ſi dangereux, je le remerciai de ſes ſentimens, & j'éloignai d'autant plus les lumiéres que j'aurois pû tirer du reſte de ſon diſcours, que j'affectai de ne rien dire de ma famille, & de faire toujours retomber le mien ſur le malheur preſent qui devoit nous occuper. Il m'offrit de m'accompagner juſqu'à ma maiſon pour y paſſer la nuit J'eus l'adreſſe d'écarter encore cette propoſition, ſous divers prétextes qui ne pouvoient l'offenſer. Enfin lorſque je me diſpoſois à lui dire adieu, il me demanda ce que j'avois réſolu de faire de mon aſſaſſin, & ſi je n'entrois pas dans les vuës de Mada-

me, qui avoient toujours été de lui sauver la vie. Ma réponse ne fut pas incertaine. Oüi, lui dis-je, je lui pardonne malgré toutes les raisons que j'ai de le haïr, & je renonce volontiers au droit que j'ai de solliciter son suplice : mais la curiosité me porte à sçavoir de lui-même pourquoi il en vouloit à ma vie. Cette sincérité fut une indiscrétion. La conduite de Madame avoit été si prudente, que n'ayant communiqué le secret de cette affaire qu'à un petit nombre de personnes dont elle connoissoit la sagesse, il ne s'en étoit répandu dans le Public que les circonstances qui avoient éclaté d'elles-mêmes, c'est-à-dire, mes blessures & la hardiesse d'un scélérat qui avoit entrepris de m'assassiner en plein jour. Le P. lui même n'y soupçonnoit point d'autre mystére qu'une vengeance méditée, qu'il regardoit comme la suite d'une querelle ordinaire. Mais lorsqu'il m'entendit parler d'anciennes raisons de haine, & du desir que j'avois d'entretenir le Prisonner, il conçut qu'il étoit échapé quelque chose à sa pénétration ; & la curiosité qu'il eut de l'entendre, devint beaucoup plus vive que la mienne. Il ne m'en témoigna rien ; mais comme on n'avoit accordé jusqu'alors à personne la liberté de le voir, il pensa d'abord à se la procurer. En suposant les Officiers de la Justice disposés à suivre les intentions de Madame, c'étoit ma volonté qu'ils devoient consulter ; cette pensée lui fit venir celle de m'engager dès le même soir à faire déclarer au Bailly que je me desistois de toutes sortes de poursuites, & que je le priois seulement d'attendre, pour relâcher Gelin, que j'eusse tiré de lui quelques éclaircissemens dans la prison. Je me fis d'autant moins presser, qu'il employa les motifs les plus touchans de l'humanité & de la Religion.

C'étoit me livrer néanmoins à la malignité de deux ennemis, qui n'avoient besoin que d'être liés pour me perdre.

Mais ne m'étoit-il pas pardonnable de manquer de prudence dans l'abattement où j'étois ? J'arrivai chez moi si pâle & si épuisé des forces, que mes gens se demandoient l'un à l'autre en pleurant, quand je recevrois le triste office que je venois de rendre à Madame. M. de R.... étoit absent. Je n'avois que Madame Lallin à qui je pusse parler avec une certaine ouverture Je lui confessai que je ne croïois plus ma mort éloignée; & que pour comble de malheur, ma vie qu'elle voyoit à l'extrêmité, n'étoit pas plus en danger que ma vertu & ma raison; car cette opiniâtreté du sort, ajoutai-je, qui s'attaque à tout ce qui m'est cher, & qui non content de ma ruïne, se plaît à détruire tout ce qui est propre à me soutenir ou à me consoler, cette conspiration de tout ce qui me touche ou qui m'aproche, à me troubler l'esprit & à me déchirer le cœur, triomphe enfin de ma patience, & me réduit au dernier desespoir. On m'avoit mis au lit; je tournai le visage contre mon chevet en finissant ces paroles, & le pressant de tout ce qui me restoit de force, je me livrai aux noirs sentimens que cette pensée étoit capable de m'inspirer. Ainsi, soit pour l'esprit, soit pour le corps, j'étois comme au dernier terme où l'infortune & la douleur pussent me réduire.

Ce n'est pas sans raison que je fais observer cette triste époque. Il falloit faire connoître la mesure de mes maux pour donner une juste idée du changement qui étoit prêt à les suivre; car si mon desespoir étoit monté au plus terrible excès, il touchoit à sa fin, & par des révolutions inespérées, c'étoit dans les horreurs d'une

ſituation ſi funeſte que le Ciel alloit faire lever l'aurore de mes plus beaux jours. Prodige de ſa puiſſance ! O ! que le paſſage eſt doux d'un abîme de deüil & d'amertume à des commencemens de joye & d'eſpérance. Mais comment ferai-je comprendre ce changement à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé ? Qu'ils ne perdent pas un mot de ma narration, s'ils veulent être bien-tôt plus attendris par les excès de ma joye, qu'ils ne l'ont été par tous mes malheurs.

L'inquiétude que Me. Lallin eut pour ma vie lui fit employer tant d'adreſſe & d'effort pour me faire accepter quelques ſoulagemens, qu'elle dût enfin mon conſentement à ſes importunités plûtôt qu'à ſes perſuaſions. Je pris quelques liqueurs fortes qui ranimérent un peu mes eſprits. Ma foibleſſe avoit eu preſqu'autant de part que la douleur, à l'eſpéce d'égarement où j'étois tombé ; ainſi je me trouvai, ſi-non avec moins de tourment, du moins avec plus de vigueur animale pour les ſuporter. Madame Lallin n'oubliant pas que les Chirurgiens recommandoient ſans ceſſe qu'on ne me permit point de m'abandonner à mes réflexions, crut cette précaution encore plus néceſſaire pour le redoublement de triſteſſe où elle me voyoit, lorſqu'elle ſe fut efforcée en vain de faire changer d'objet à mon imagination, elle ſe figura que ne pouvant y réüiſſir, il valoit mieux me parler du ſujet même de mes peines, que de me laiſſer ſeul à les devorer. Dans cette idée elle m'engagea adroitement à lui raconter ce que j'avois vû à S. Cloud, & ce que je penſois du tragique accident qui nous avoit enlevé Madame. Je ſatisfis ſa curioſité avec ardeur. Je commençai un détail d'autant plus touchant, que mon cœur s'intereſſoit à chaque circonſtance, & qu'en repreſentant le mal-

heur de cetre Princesse, je faisois recit de mes propres peines. Je n'omis pas un soupir, un regard, un mouvement de Madame, ni sur-tout une des précieuses paroles qu'elle m'avoit adressées, & qui étoient gravées au fond mon de cœur. J'ignore si ce fut avec réflexion que Madame Lallin m'arrêta au milieu de mon discours, ou si ce fut la seule envie d'attirer de plus en plus mon attention au-dehors, en la partageant par des questions vagues & souvent interrompuës : la suite des événemens ne m'a jamais permis de l'aprendre d'elle-même ; mais lorsqu'elle m'eut entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle s'agita sur sa chaise en me regardant avec surprise. Étonné moi-même de son mouvement, j'attendis qu'elle s'expliquât. Vous ne me paroissez pas aussi frapé que moi, me dit-elle, de cette étrange déclaration de Madame. Quoi, au dernier moment de sa vie, elle vous a protesté qu'elle croyoit votre épouse innocente ! Madame Lallin n'ajouta rien, & je demeurai sans pouvoir lui répondre. Nous continuâmes long-tems de nous regarder d'un air interdit. Elle paroissoit attendre quelque éclaircissement que je ne lui donnois point. J'attendois d'elle de mon côté quelqu'autre réflexion qui pût faciliter ma réponse ; ou plûtôt pénétré tout d'un-coup de la maniére dont cette question s'étoit presentée à mon esprit, je tâchois de raprocher cent idées qui se choquoient dans leur confusion ; & voulant trop embrasser d'une seule vuë, je n'apercevois rien qu'à travers d'épaisses ténèbres.

Il est certain que dans mes funestes préjugés, d'ailleurs plein du trouble que j'avois ressenti à la vuë de Madame, j'avois fait peu d'attention au témoignage qu'elle avoit rendu à Fanny. Peut-être même qu'avec plus de réflexion je n'y eusse

reconnu dans toutes ſes démarches précédentes ; qu'une bonté trop crédule & portée d'elle-même à s'aveugler. Mais ſoit que le premier mouvement d'une perſonne auſſi deſinterreſſée que Madame Lallin fit ſur moi des impreſſions moins ſuſpectes, ſoit que le Ciel touché de mes peines, eût marqué ce moment pour les finir, je conſidérai ce que je venois de me rapeler ſous une face toute différente. Plus je vins à démêler mes idées, plus je crus voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus paroître impoſſible. Car Madame n'ayant pû me tromper en expirant, il ne m'étoit pas permis de douter qu'elle n'en eût l'opinion qu'elle m'avoit marquée : or cette Princeſſe n'ignoroit pas que Fanny étoit partie de Sainte-Héléne avec Gelin ; d'où je concluois qu'il y avoit quelque myſtére dans ſa fuite qui pouvoit s'accorder avec ſon innocence.

Je communiquai ce raiſonnement à Madame Lallin. Il fit la même impreſſion ſur elle. Cependant, continuai-je, je n'ai à lui reprocher que ſa fuite ; car dans ſa conduite ni dans ſes inclinations, je n'ai jamais rien remarqué qui m'ait pû faire ſoupçonner ſa vertu. Depuis que le hazard me l'a fait retrouver à Chaillot, je n'entends parler que de ſes larmes ; en verſe-t'on tant pour un crime volontaire ? Et ſi je l'accuſois d'avoir marqué trop peu d'impatience pour ſe juſtifier, depuis qu'elle me ſçait ſi près d'elle, ou trop peu d'ardeur pour me revoir, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt douce & timide, & que ſentant peut-être bien des aparences contre elle, l'incertitude & la crainte l'arrêtent plus que ſes remords ? D'ailleurs elle m'a fait parler par le Chapelain, elle a mis Madame dans ſes intérêts, elle eſt venuë ici avec elle, & j'ai aſſez remar-

qué dans ses yeux & dans tous ses mouvemens qu'elle étoit furieusement agitée. Pourquoi me chercher, si elle me haït ? Pourquoi tant de regrets & de pleurs, si elle m'a quitté volontairement ? Pourquoi se plaindre de ma dureté & gémir même de mes projets de séparation, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trahi ?

A mesure que ces réflexions s'étendoient dans mon esprit, je sentois des mouvemens de cœur que j'avois peine à contraindre ; & dans le tems même que je les combattois encore, il me sembloit que j'aurois trouvé une douceur extrême à m'y livrer. J'interrogeois Madame Lallin. J'interrompois ses réponses pour lui faire aussi-tôt d'autres questions. Je me tournois à tous momens dans mon lit, avec l'inquiétude d'un homme pressé qui ne peut se fixer à rien. Dans certains momens j'aurois poussé volontiers un cri de joye, & le moment d'après je tombois dans une sombre méditation qui me replongeoit dans toutes mes peines. Mais quelle explication donner à cette fuite, repris-je en m'adressant à Madame Lallin ? Croyez-vous que Gelin, adroit & hardi comme vous le connoissez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant son sommeil & le mien ? Ou plûtôt ne lui auroit-il pas persuadé le matin, que j'étois allé au Port, & que je souhaitois qu'elle y vint avec moi ? Il l'auroit ainsi trompé d'autant plus barbarement, qu'il auroit abusé de la soumission aveugle qu'il lui connoissoit pour toutes mes volontés. Quelle auroit été sa surprise en se voyant au pouvoir d'un perfide ! Dieux ! l'aura-t'il du moins respectée..... Mais je m'abandonne à des craintes insensées. Le Capitaine François étoit un homme d'honneur, qui n'aura pas favorisé les lâches entreprises d'un infâme ravisseur. Lui, son Epouse, vous verrez que le trai-

tre de Gelin les aura tous séduits par des affectations d'honneur & de vertu. N'avoit-il pas eu l'adresse d'en imposer à mon Frere, qui étoit le plus éclairé & le plus prudent de tous les hommes ! Hélas ! avec quelle facilité n'aura-t'il pas fasciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'espérance, qui s'insinuoit ainsi dans mon cœur, y faisoit déja renaître des sentimens si tendres, que j'avois besoin de tous mes efforts pour les modérer. Madame Lallin s'en aperçut, & je dois lui rendre cette justice, qu'elle contribua à les augmenter par ses réflexions, comme elle avoit servi à les faire naître par son premier étonnement. Elle étoit si éloignée de s'attribuer quelque part à nos infortunes, qu'elle prit ce moment pour achever de m'attendrir, en me confessant ce qui s'étoit passé entre elle & Fanny le jour que j'avois reçu la visite de Madame. J'ignorois, me dit-elle, qu'elle fût avec la Princesse, & le péril où j'apris que vous étiez m'ayant fait accourir à votre apartement, je fus surprise au dernier point de me trouver vis-à-vis d'elle à l'entrée de votre anti-chambre. Quelques mouvemens de chagrin, que je devois bien pardonner à sa situation, la porterent à me traiter avec mépris ; & dans la premiére chaleur je ne pus m'empêcher de lui faire une réponse piquante. C'est une cruauté que je me reprocherai toute ma vie. J'en fus punie sur le champ par la douleur que j'eus de la voir tomber sans connoissance, & faire éclater son desespoir en mille maniéres aussi-tôt qu'elle fut revenuë à elle-même. Ah ! je n'oublierai jamais ce triste spectacle, ajouta Madame Lallin. Les fausses douleurs & les fausses vertûs n'ont point un langage si touchant, ni des procédés si naturels.

Dès le même jour, me dit-elle encore, je vous aurois apris cette avanture, je vous aurois confessé mes remords ; mais vous n'étiez point en état de m'entendre. J'ai toujours différé par les mêmes raisons. Aujourd'hui que vos propres sentimens m'encouragent, je puis vous découvrir les miens avec liberté; je ne ferai plus difficulté de vous dire . . . Elle s'arrêta en finissant ces derniers mots, comme si elle eût craint de s'être trop engagée, je la priai de continuer avec la même franchise, en lui protestant que mon cœur ne pouvoit être flâté par un endroit plus sensible. Elle se fit presser long-tems. Que vous dirai-je, reprit-elle enfin ? Si vous me forcez de parler, je me ferois violence aussi pour me taire. J'ai pensé bien des fois que dans vos nouveaux projets d'engagement on pouvoit vous reprocher un peu de précipitation ; qu'une femme que vous retrouvez dans un Couvent, & que ni la violence, ni l'âge, ni l'altération de ses traits n'ont pas forcée de se retirer du monde, méritoit d'être entenduë ; que ses pleurs étoient une autre raison qui demandoit d'être aprofondie ; qu'il y a des événemens dont il ne faut jamais juger par les aparences ; qu'on risque d'ailleurs beaucoup plus qu'on ne s'imagine à se priver de ce qu'on a cru long-tems nécessaire à son bonheur ; parce que si le cœur trouve toujours aisément dequoi s'amuser, il ne rencontre pas deux fois ce qui est capable de le rendre heureux ; elle ajouta qu'à la vérité Cecile étoit aimable ; mais que si je voulois qu'on s'expliquât sincérement, j'étois accoutumé à Fanny, & que dans un caractére tel que le mien, ces habitudes ne se rompent jamais. Elle fut interrompuë au milieu de ces discours par l'arrivée de M. de R. . . Il m'aportoit une lettre de ma Sœur, que je lus avidement. Elle étoit plus

flâteuſe encore que les précédentes, & quoiqu'elle ne m'aprit rien de plus clair, la diſpoſition où j'étois me fit prendre chaque motif d'eſpérance pour un nouveau degré de certitude. Mon ſang boüilloit dans mes veines, mais c'étoit d'une chaleur délicieuſe, & dont tous les mouvemens ſembloient me rendre autant de degrés de force & de vie. Je me contraignis néanmoins devant M. de R... Après m'avoir entretenu un moment de la mort imprévuë de Madame, il me dit que nos deux familles demeurans ſans défenſe par un ſi funeſte accident, il étoit réſolu d'aller paſſer quelques jours à Roüen, pour s'aſſurer ſi elles pouvoient s'y arrêter ſans péril; mais qu'avant ſon départ, il vouloit voir panſer mes playes & ſçavoir des Chirurgiens quel raport il en devoit faire à ma Sœur. Je conſentis à lui donner cette ſatisfaction ſur le champ. Avec beaucoup de foibleſſe, on me trouva des ſignes ſi heureux, qu'ils firent mieux augurer que jamais. Je demandai du papier; & dans l'ardeur de mille ſentimens, qu'il m'étoit impoſſible d'éclaircir, j'écrivis ſeulement ces deux mots à ma Sœur: » Ah! ſi vous ne » prenez pas plaiſir à me tromper, ne ſuſpendez » pas plus long-tems ma vie ou ma mort. Mais ce qui paroîtra fort étrange, c'eſt qu'après avoir relû ce que je venois d'écrire, toute la force des ſentimens dont j'étois rempli, ne m'empêcha point de me ſouvenir de Cecile. J'ajoutai quelques lignes, par leſquelles je me plaignois à ma Sœur du ſilence qu'elle paroiſſoit affecter ſur cette chére perſonne, & je la priois dans les termes les plus tendres de ne rien perdre de l'affection qu'elle avoit toujours marquée pour elle. M. de R... me quitta le même ſoir pour aller faire les préparatifs de ſon voyage.

Le mélange de tant de paſſions qui m'avoient

agité, & la fatigue de la joye comme celle de la douleur, me fit tomber presqu'aussi-tôt dans le plus profond sommeil que j'eusse goûté depuis long-tems. Il fut même accompagné de plusieurs songes agréables, qui me firent ressentir sans interruption pendant toute la nuit, mille douceurs ausquelles je n'aurois osé me livrer pendant le jour. Le nouvel apareil qu'on avoit mis à mes blessures, contribua aussi sans doute à me procurer un repos si nécessaire après tant de trouble. Il étoit presque midi lorsque je m'éveillai. Je fis apeler Madame Lallin, & ses derniéres réflexions n'étant point sorties de ma mémoire, je lui confessai qu'elles avoient fait assez d'impression sur moi pour me porter à suivre son conseil. Je ne m'étois endormi qu'après avoir pris cette résolution. Si j'avois ma Sœur avec moi, lui dis-je, je ne vous chargerois point d'une commission qui n'est pas sans difficulté, sur-tout après le démêlé que vous avez eu avec Fanny. Mais je n'ai que vous à qui je puisse donner ma confiance; & quand il lui resteroit quelque ressentiment, elle l'oublieroit après vous avoir entenduë. Mon impatience ne me permettoit point de retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui. J'irois moi-même ajoutai-je, je ne perdrois pas un instant, si j'osois me fier à mes espérances, & si je ne me défiois encore plus de mes desirs. Allez, raportez-moi les éclaircissemens que vous me reprochez vous-même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la triste Fanny; épargnez-lui tout ce qui pourroit sentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle. Je ne demande à retrouver que son cœur & sa vertu. Madame Lallin accepta ma proposition avec zèle. Mais elle jugea que pour préparer mon Epouse à une visite qu'elle avoit si peu de raison d'attendre, je devois la lui faire annon-

cer par un de mes gens, avec quelques témoignages d'honnêteté & d'affection qui pussent prévenir ses défiances. Je donnai les mains à tout, & sur le champ je fis partir Drink, le plus fidèle de mes domestiques.

J'employai le tems, jusqu'à son retour, à conjurer Madame Lallin d'entrer fidélement dans mes vuës, à lui dicter des expressions, à lui recommander sur-tout de mettre de la douceur dans ses premiers termes, & jusques dans ses regards, & de ne rien presenter d'effrayant à l'imagination de Fanny. Enfin nous vîmes arriver Drink. Son visage ne me promit rien de favorable. Il devenoit ce qui étoit capable de me réjouir ou de m'affliger. Sa Maîtresse, me dit-il tristement, étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie! m'écriai-je, en ne saisissant que trop vîte tout ce qu'il y avoit d'affreux pour moi dans cette nouvelle trahison de la fortune, hélas! que deviennent mes espérances! Elle est partie, continuai-je avec le même transport, parce qu'après la mort de Madame, dont elle avoit gagné adroitement l'esprit, il ne lui reste plus personne sur qui elle ose faire l'essai de ses artifices. Elle est partie, n'en doutez pas, parce que demeurant à découvert, elle a senti combien il lui seroit difficile de m'en imposer à moi-même. En un mot elle a desespéré de me tromper. Madame Lallin, à qui j'adressois ces furieuses paroles, convint que j'avois raison d'être irrité d'un tel contre-tems. L'état de ma santé suffisoit seul pour arrêter une femme, à qui l'on auroit supposé pour moi les moindres sentimens d'estime & de considération. Nous fimes répéter plusieurs fois à Drink la réponse qu'il m'avoit raportée. Enfin dans l'obscurité où elle nous laissoit, Madame Lallin

Lallin me pria de suspendre mon jugement, & d'aprouver le dessein qu'elle avoit d'aller prendre elle-même des informations à Chaillot. Mais je me rendois digne de tous les nouveaux malheurs que je craignois, en cédant si facilement à mes défiances. Toutes les puissances du Ciel étoient occupées de mon bonheur, & dans le tems que je m'affligeois encore de quelques aparences chagrinantes, j'avois déja assez de sujets de me croire heureux pour mourir peut-être de joie, si la prudence de ma Sœur ne m'eût ménagé toutes ces connoissances par degrés. De quels traits n'ai-je pas besoin pour expliquer tant de miracles ?

On n'a pas perdu de vuë sans doute la tendre liaison qui s'étoit formée entre Fanny & Cecile. Loin de s'altérer par l'habitude, elle s'étoit fortifiée de jour en jour, jusqu'à faire délibérer à Madame de R... & à ma sœur s'il ne valoit pas mieux interrompre tout-à-fait ce commerce, que de les exposer toutes deux à se haïr tôt ou tard autant qu'elles paroissoient s'aimer. Il étoit dur d'en venir à ce reméde ; mais lorsque non contentes de se voir continuellement, & de se combler de caresses, elles demandérent à Madame de R... la permission de passer ensemble la nuit comme le jour, ma sœur qui se crut obligée d'épargner à Cecile des chagrins qu'elle croyoit inévitables, ne balança plus à presser sa mere de rejetter cette demande, & de faire naître même quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de .... entrant dans cette vuë par des raisons toutes différentes, pria ma sœur d'être témoin des ordres qu'elle étoit résoluë de donner à sa fille. Sans prendre un autre ton que celui de l'amitié, elle ne laissa pas de lui reprocher sérieusement la préférence qu'elle donnoit

ſur elle à une Etrangére ; & venant en particulier au deſir qu'elle marquoit de prendre un lit dans ſon apartement , elle lui demanda ſi elle ſe ſouvenoit bien des engagemens qu'elle avoit avec moi , & ſi elle ne craignoit point de me chagriner en ſe liant ſi étroitement avec une Dame dont elle ſçavoit bien que j'étois peu ſatisfait.

Cecile parut fort affligée de ce diſcours. Elle ne fit aucune réponſe ; ſes yeux qu'elle tenoit baiſſés , & quelques larmes qu'elle laiſſa couler , marquoient autant d'embarras que de triſteſſe. Enfin preſſée de parler , elle lâcha la bride à ſes pleurs , & elle pria ſa mere de l'écouter. Vous outragez Madame Cléveland , lui dit-elle , mais vous ne la connoiſſez pas. Il eſt ſurprenant que Madame Bridge , qui n'ignore pas plus que moi ſon innocence & ſes malheurs , me laiſſe le ſoin de la juſtifier. Je ne puis vous cacher qu'ayant pris autant de bonté pour moi , que j'ai conçu pour elle de reſpect & d'affection , elle m'a confié toute l'hiſtoire de ſes peines. J'en ſçais aſſez pour me croire obligée , non-ſeulement par les loix de l'amitié & de la reconnoiſſance , mais encore par celles de l'honneur & du devoir à lui ſacrifier le penchant que j'ai pour ſon Mari , & à n'épargner ni ſoins, ni repos , ni ma vie même , pour le porter à lui rendre la juſtice qu'il lui doit. Je n'aurai pas beſoin d'efforts , ajouta-t'elle ; je n'ai pas oublié les ſentimens qu'il conſerve pour elle : c'eſt un cruel mal entendu qui a ſéparé deux cœurs faits l'un pour l'autre. Je trahis le ſecret de mon Amie ; mais vous , reprit-elle , en s'adreſſant tendrement à ma ſœur , comment laiſſez-vous languir ſi long-tems l'innocence & la vertu ? A quoi tient-il que vous ne faſſiez ſçavoir à ſon Mari qu'elle eſt plus digne que jamais de ſes adora-

tions, & qu'il lui a fait, en m'aimant, une infidélité dont il doit gémir toute sa vie? Je sçais vos motifs, & l'état où il est encore, me force de les aprouver. Mais croyez-vous que l'ignorance de son bonheur ne lui soit pas plus mortelle que ses blessures? Hâtez-vous, reprit-elle encore. Je souhaite leur réconciliation plus que je n'ai desiré mon mariage, lorsqu'il m'a été permis de suivre le penchant de mon cœur.

Des sentimens si généreux, exprimés avec l'air de tendresse & de naïveté qui accompagnoit ses moindres discours, firent tant d'impression sur ma Sœur, qu'elle se leva avec transport pour l'embrasser. Elle confessa qu'ayant entretenu mon Epouse dès le jour de leur arrivée, elle avoit pris les mêmes idées de son innocence, & qu'elle n'avoit pas perdu de vuë un seul moment l'ouvrage de notre réconciliation. Ensuite faisant des excuses à sa Mere, de lui avoir caché une circonstance si importante, elle n'eut pas de peine à la faire convenir que dans les termes, où j'en étois avec sa Fille, la bienséance & l'amitié même avoient exigé d'elle les ménagemens qu'elle avoit observés. Mais elle revint aussi-tôt à Cecile, dont elle ne se lassoit point d'admirer les sentimens. Elle la félicita d'être si tendre, si bonne, si généreuse, & elle recommença vingt fois à l'embrasser. Il ne fut plus question de lui interdire l'apartement de son Amie. Madame de R.... bien-tôt convaincuë elle-même de l'innocence de mon Epouse, comme elle l'étoit déja de son mérite, ne fut pas la moins ardente à lui faire toutes les réparations qui convenoient à sa vertu. Ainsi Cecile eut toute la liberté qu'elle desiroit de vivre avec elle. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa Mere & ma Sœur commencérent aussi

à ne les plus quitter un moment. Toutes les vuës & les résolutions se formoient de concert; & jusqu'aux Lettres que ma sœur continuoit de m'écrire, qu'en suivant toujours son premier plan, qu'elle fit goûter à ses trois amies, chacune y fournissoit quelque chose, avec le même zèle & le même intérêt.

M. de R.... n'avoit pas été admis tout-d'un-coup à leur secret, par la seule résistance de Cecile, qui craignoit que cette connoissance ne refroidît un peu son amitié, qu'elle me croyoit nécessaire dans la triste condition où j'étois réduit. Cette injustice n'étoit pardonnable qu'à sa fille. Aussi ma sœur crut-elle devoir enfin à l'attachement qu'il m'avoit toujours témoigné, l'ouverture & les communications les moins réservées. S'il ne perdit point ses espérances sans regret, il fut assez généreux pour ne rien diminuer de l'affection qu'il avoit conçuë pour moi & pour ma famille. Aussi-tôt même qu'il se crut bien éclairci, l'intérêt de Fanny, lui devint aussi cher que le mien. Il fit, suivant les lumiéres qu'il reçut de ma sœur, plusieurs démarches qui devoient servir à mon propre éclaircissement. Le soin qu'il prit de mes enfans fut encore un nouveau mérite aux yeux de leur mere & aux miens. Il lui procura la satisfaction de les embrasser, en la conduisant deux fois au Collége de Loüis le Grand. Etant Catholique, elle fut un peu effrayée de les y voir renfermés pour leur éducation. C'étoit à quelques Religieux de cette Maison qu'elle devoit les lumiéres qui l'attachoient à l'Eglise Romaine, & l'étude qu'elle avoit aportée à les connoître, lui avoit fait prendre pour toute leur société des sentimens fort oposés à l'opinion que je m'en étois formée trop legérement sur la conduite d'un particulier mal

intentionné pour ſon Corps. Cependant, ſon chagrin fut extrême, lorſqu'aprenant la révocation de l'ordre de la Cour que M. de R... avoit obtenuë par la protection de Madame, elle ſçut que nos enfans n'y étoient point compris, & qu'il falloit de nouvelles ſollicitations pour obtenir leur liberté.

En portant ce nouvel ordre à Chaillot, M. de R.... prit des arrangemens fort ſages pour le départ & le voyage des Dames, qu'il étoit toujours réſolu de conduire à Roüen chez Mylord Clarendon. La mort de S. A. R. ne fit que le confirmer dans ce deſſein, & le porta même à l'exécuter avec plus de diligence. Mais il n'avoit pas prévu que le changement qui étoit arrivé à l'égard de mon épouſe alloit faire naître pluſieurs difficultés. La propoſition de ſe ſéparer fut un coup terrible pour Fanny & pour Cecile. Ma ſœur en fut elle-même embarraſſée. Le ſuccès de ſon plan lui paroiſſoit dépendre de ſa preſence; & n'ayant pas moins d'inquiétude pour ſa fille, que M. de R.... pour la ſienne, elle ne pouvoit accorder le deſir qu'elle avoit de demeurer, avec la néceſſité où elle étoit de partir. Cependant, comme l'état où j'étois encore, ne lui permettoit pas d'entreprendre ſi-tôt l'éclairciſſement qu'elle me préparoit, & qu'elle ne pouvoit même ſe montrer chez moi ſans m'aprendre une partie de ſon avanture, qui m'auroit toujours laiſſé de l'inquiétude pour mes Enfans, il lui vint à l'eſprit que le voyage de Roüen ne changeroit rien à ſes deſſeins, & que ſept ou huit jours qu'elle employeroit à conduire ſa Fille & Cecile chez Mylord Clarendon, ſerviroient au contraire à me donner le tems de me rétablir. Elle penſa auſſi que le ſéjour de Fanny à Chaillot ne pouvant plus ſervir qu'à re-

doubler son impatience & son chagrin, il seroit utile à son repos & à sa santé de sortir un peu de sa solitude, & de faire une espéce de promenade avec ses Amies. Cecile fut ravie de ce plan. Fanny eut à combattre le regret qu'elle avoit de s'éloigner de moi; mais lorsque ma Sœur qui se confirma de plus en plus dans ce nouveau projet, lui remit devant les yeux que des préjugés tels que les miens, ne pouvoient se dissiper en un moment; que la précipitation pouvoit m'être aussi pernicieuse qu'à elle; enfin que l'ardeur devoit céder à la prudence, elle la fit consentir à partir dès le lendemain avec elle. Vous êtes adorée, lui dit flâteusement ma Sœur, & sûre, malgré tous les ressentimens passés, de reprendre bien-tôt tout votre ascendant sur le cœur de votre Mari; mais considérez que nous avons des playes à fermer, & que de tous les coups qu'il a reçus de Gelin, les plus sanglans ne sont pas les plus difficiles à guérir.

La visite que je reçus le même jour de M. de R. & le soin particulier avec lequel il s'assura de l'état de mes blessures, n'étoient qu'une commission dont il avoit été chargé par les Dames. Son témoignage ayant achevé de les rendre tranquilles, elles partirent le lendemain sous sa conduite. Ma Sœur m'a raconté que ce voyage s'étoit fait avec tant d'agrément, qu'elle n'avoit pû s'empêcher de faire observer ce nouvel air de joye à ses compagnes, & de les en féliciter comme d'un heureux présage. Fanny sembloit avoir oublié toutes ses peines. Elle étoit charmée de se revoir en quelque sorte à la tête de sa Famille, & de se trouver comme rétablie dans une partie de ses droits. Cecile l'entretenoit dans cette gayeté par cent questions tendres & badines. Elle la traitoit tantôt de ma

premiére Femme, tantôt affectant un air sérieux, elle lui marquoit de l'embarras sur le rôle qu'elle auroit à soutenir avec moi dans notre premiére entrevuë. Me dira-t'il encore qu'il m'aime ? demandoit-elle ; & cet agréable badinage les occupa pendant toute la route. Etant proche de Roüen, Madame de R.... qui étoit zèlée Protestante, leur proposa de s'arrêter à Quevilly pour assister au Prêche. Ce Bourg, le seul avec Charenton où l'exercice de la Religion réformée fut souffert publiquement dans le voisinage de la Cour, est à peu de distance de Roüen, & n'étoit alors habité que par des Familles Protestantes. Il y avoit des écoles pour les enfans de l'un & l'autre sexe. Cecile y avoit été élevée, & Madame de R.... ne laissoit point passer d'année sans y venir renouveller sa ferveur avec elle. Outre ce motif ordinaire, comme elle se croyoit à la veille de quitter sa Patrie pour se retirer en Angleterre, elle vouloit proposer à la Nourrice de Cecile, qui ne subsistoit que d'une pension honnête qu'elle lui faisoit à Quevilly, de quitter aussi la France pour la suivre. C'étoit un Dimanche ; & le jour n'étant point avancé, elle comptoit qu'après avoir satisfait à sa piété & à sa reconnoissance, il resteroit assez de tems pour arriver chez Mylord Clarendon avant la nuit.

Mon Epouse qui avoit embrassé la Religion de France, étoit la seule à qui cette proposition pût déplaire ; mais sa complaisance l'ayant fait céder à l'inclination des autres, elle consentit à les accompagner, avec l'intention néanmoins de demeurer dans quelque maison du Bourg, tandis qu'elles seroient à l'Eglise. Le concours du peuple leur fit connoître en arrivant que c'étoit l'heure du Sermon. L'ardeur de Madame de R... ne lui permit point d'aller descendre à l'au-

berge. Elle pria mon Epouſe de trouver bon qu'elle fit arrêter le caroſſe à la porte du Temple, & qu'elle y entrât avec ma Sœur & les autres. Fanny s'étant fait conduire au lieu qu'on lui marqua pour les attendre, la vuë d'un grand nombre de perſonnes qui paſſoient pour aller au Temple, la fit demeurer un moment à les conſidérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques Laquais. Toute ſon attention, qui étoit diviſée d'abord par la multitude, ſe réünit malgré elle ſur une Femme qui s'arrêta au milieu de la ruë pour la regarder. Ce n'étoit point un viſage qu'elle crût connoître, mais elle y trouvoit de la reſſemblance avec quelque choſe qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir vuë. D'ailleurs la curioſité de cette Etrangére ſe déclaroit d'une maniére fort extraordinaire. Outre ſes regards qui paroiſſoient animés par quelque intérêt preſſant, elle avançoit le corps & la tête avec une action ſi vive, qu'on l'eût cruë prête à s'élancer. Elle faiſoit deux pas pour s'avancer vers Fanny, & elle ſe retiroit au même moment. Elle ſourioit comme ſi elle eût eſpéré de ſe faire reconnoître par ce ſigne d'intelligence & d'amitié; & reprenant auſſi-tôt ſon ſérieux, elle paroiſſoit craindre de s'être mépriſe. Enfin s'apercevant que ſon agitation cauſoit de l'inquiétude à Fanny, elle s'aprocha d'elle au moment qu'elle ſe retiroit: mes yeux me trompent-ils, lui dit-elle, & n'aije pas le bonheur de parler à Madame Cléveland ?

Cette voix n'étoit point inconnue à mon Epouſe. Cependant ne voyant rien qui répondit aux premiéres idées qu'elle lui fit rapeler, elle balançoit ſi elle devoit lui confeſſer ſon nom dans un lieu où elle n'étoit point ſans quelque défiance. Mais l'Etrangére déja certaine de ce qu'el-

le demandoit, n'attendit pas sa réponse. Quoi! s'écria-t'elle en se précipitant pour l'embrasser, ni vous ni Rem que j'aperçois, vous ne reconnoissez pas Madame Riding? Hélas! est-elle donc hors de votre mémoire & de votre cœur? Fanny saisie d'étonnement se laissoit serrer entre ses bras sans avoir la force de lui répondre, car ses yeux ne lui rendoient point le même témoignage de ses oreilles. Si elle reconnoissoit effectivement Madame Riding au son de la voix, tout le reste ne s'accordoit point avec le souvenir qu'elle conservoit de cette chére amie. Elle voyoit une femme de la même taille à la vérité, mais extrêmement maigre; brune, ou plutôt noire, sans teint & sans fraîcheur, les yeux presque éteints, les mains & les bras décharnés; & Madame Riding étoit d'une grosseur qui l'obligeoit quelquefois de se plaindre de son embonpoint; elle étoit d'une blancheur admirable; elle avoit de la vivacité dans le teint & dans les yeux; enfin jamais deux figures n'ont été si différentes. Outre des raisons si fortes, Fanny croyoit Madame Riding morte depuis long-tems: je l'en avois assurée. Que de sujets, sinon de résister tout-à-fait à des témoignages presens, du moins de tomber dans une espéce d'incertitude où il entroit presqu'autant de frayeur que de surprise! Cependant Madame Riding, car c'étoit elle-même, c'étoit cette généreuse & fidéle compagne de nos infortunes, étoit suspenduë au cou de sa chére Amie, & baignoit son visage de ses larmes! Que je suis heureuse, répéta-t'elle vingt fois. Que je dois de reconnoissance au Ciel! Ah! que lui rendrai-je pour tout ce qu'il m'accorde aujourd'hui. Mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cléveland? où est-il? Qu'il me tarde de l'embrasser! N'êtes-vous pas tous

deux ce que j'ai de plus cher au monde ? Que j'ai ſoupiré, continua-t'elle, que j'ai langui après le bonheur que j'obtiens ! j'en prens le Ciel à témoin. Je n'ai pas vécu depuis le cruel deſaſtre qui nous a ſéparés. Ses ſoupirs étouffoient ſa voix, & dans le tranſport où elle étoit, elle n'avoit de libre que le cours de ſes pleurs.

Fanny revint peu-à-peu de ſon étonnement ; & ne pouvant plus méconnoître ſa meilleure amie malgré le changement que l'âge, la fatigue, & la douleur avoient mis dans toute ſa figure, lui rendoit ſes embraſſemens avec la même ardeur. Un ſpectacle ſi tendre attira les regards de tous les paſſans. Enfin étant montées dans une chambre où elles pouvoient s'entretenir ſans réſerve, leurs cœurs achévérent de ſe livrer aux plus vifs ſentimens de l'amitié. Hélas ! s'écria Fanny, qui n'avoit point encore eu la force d'ouvrir la bouche, eſt il donc vrai que le Ciel ſe diſpoſe à finir mes peines ? Après m'avoir excercée par tant de douleurs & d'amertumes, ſe prépare t'il à m'accorder toutes ſes faveurs à la fois ? Précieux augure ? Eſt-il permis à mon cœur de s'y livrer ? Car ſi vous avez cru que rien ne pouvoit ſurpaſſer vos malheurs, c'eſt que vous avez ignoré les miens. Ah ! que je ſuis ſûre d'émouvoir votre tendreſſe & votre pitié, vous reverrez Cléveland. Puiſſe votre retour... Mais reprit-elle, après s'être interrompuë, je ne veux point troubler un moment ſi doux par des pleurs que la joye ne me faſſe pas répandre. Hâtez-vous de me dire à quel heureux coup du Ciel je dois le bonheur de vous revoir, vous que j'ai cruë morte, & dont j'ai pleuré ſi long-tems la perte avec celle de ma fille. Dites-moi d'où vient ce changement qui ne m'a pas permis de vous reconnoître, & ce voile étrange que mes yeux

ont encore peine à percer. Madame Riding lui promit de la ſatisfaire ; mais ne m'obligez pas, lui dit-elle, d'entreprendre à l'heure même un recit qui demande plus de tranquilité & de préparation. Je me bornerai aujourd'hui à ce qui vous interreſſe, & je vous réſerve d'autres détails pour quelque jour, où il me coutera moins de me priver moi-même du plaiſir de vous entendre.

Je crois, continua-t'elle, qu'il ne vous ſera jamais moins impoſſible qu'à moins d'oublier le terrible moment de notre ſéparation. La ſucceſſion des jours des années, les viciſſitudes du ſort, la variété des objets & des événemens n'ont pas de pouvoir ſur des impreſſions de cette nature. Il ne faut qu'un mot ou un ſigne pour en r'ouvrir toutes les traces. Rapelez-vous donc ces affreuſes circonſtances, où plus touchée de votre infortune que de la mienne, & ſuccombant à ma douleur autant qu'à ma laſſitude, je fus ſaiſie pas les cruels Roüintons, & traînée avec une barbare violence au milieu de cette troupe de tigres. Je vous perdis de vuë au même moment ; mais tandis qu'ils paroiſſoient tenir conſeil ſur ma deſtinée, la frayeur mortelle où j'étois, ne m'empêcha pas d'apercevoir votre fille, qu'un de ces furieux gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de miſérables qui venoient d'être devorés à nos yeux, & dont l'exécution m'étoit encore preſente, m'annonçoit le ſort auquel je devois m'attendre avec cette innocente créature. Dans une ſi horrible extrêmité, je ne laiſſai pas de penſer à vous & de vous chercher encore de yeux. Mon cœur abîmé dans ſes propres peines, étoit encore ſenſible aux vôtres. Je ſongeois que tôt ou tard vous ne pouviez éviter le même traitement ; & je l'aurois eſſuyé avec

moins d'horreur, si j'eusse pû ne rien craindre pour vous. Des cris, des préparatifs, un air mocqueur & cruel que mes Gardes affectérent en me regardant, me firent juger que je touchois au moment de mon suplice. Je vis allumer le bucher. Tremblante j'invoquai le Ciel, & je lui demandai pour une autre vie la pitié qu'il paroissoit me refuser dans celle dont j'allois sortir.

Cependant en me dépoüillant des peaux qui me servoient d'habits, mes bourreaux s'aperçurent que j'étois d'un sexe différent du leur. La surprise qu'ils marquérent à cette vuë, & la diligence avec laquelle ils s'assurérent aussi de celui de votre fille, me donnérent des espérances que mon trouble ne m'empêcha point d'aprofondir. Je m'attachai à suivre tous leurs mouvemens. Ils s'assemblérent. Je remarquai que l'étonnement de ceux qui avoient reconnu mon sexe, se communiquoit à tous leurs compagnons, & que les plus éloignés s'aprochoient d'eux pour les écouter. Après quelques momens de délibération, ils revinrent à moi, & me déliant les mains avec plus d'humanité, ils me conduisirent à la queuë de leur troupe, où je reconnus aisément que j'étois au milieu de leurs femmes. Ils portoient après moi votre fille, qu'ils remirent assez doucement entre mes bras. Je ne doutai point que leurs usage ne fut d'épargner les femmes dans leurs barbares & sanglantes exécutions, & j'ai sçu depuisplus certainement que les Sauvages les plus inhumains de l'Amérique ont cette espéce de respect pour la nature.

Votre recit m'a fait trembler, interrompit mon épouse ; mais de quelques craintes que je fusse alors agitée, j'apris ensuite de Cléveland que ma fille avoit été épargnée par les Roüintons, & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. Il

ne s'eſt jamais expliqué ſi clairement ſur votre ſujet, ajouta-t'elle, & ſes réponſes équivoques m'ont toujours laiſſé quelque incertitude. J'ignore, reprit Madame Riding, d'où pouvoient lui venir ces lumiéres, car j'ai perdu vos traces depuis ce jour funeſte, & mille vains efforts que j'ai faits depuis tant d'années, m'avoient ôté l'eſpoir de les retrouver ; mais ſi vous permettez que j'abrége mon recit, pour venir tout-d'un coup à ce que vous devez ſouhaiter d'entendre, je paſſerai aujourd'hui ſur mes longues & pénibles courſes, ſur les affreuſes ſouffrances qui ont changé ma figure & mes traits juſqu'à vous empêcher de me reconnoître, ſur cent accidens merveilleux qui exciteront tantôt votre pitié, tantôt votre admiration, ſur les peines mêmes, les ſoins, les inquiétudes que m'a coûté la garde & l'éducation de votre fille.. Que dites-vous de ma fille, interrompit encore Fanny ? N'étoit-elle pas déja morte avant que les Sauvages nous euſſent fait prendre des routes différentes ? Non répondit Madame Riding ; mais de grace, ſuſpendez un moment votre attention.

Loin d'avoir ſuccombé alors à la miſére qu'elle partagea néceſſairement avec moi, un ſecours inviſible paroiſſoit la défendre contre toutes ſortes d'accidens. D'ailleurs j'employai continuellement tous mes ſoins à la garantir, non-ſeulement des injures de l'air & de tout ce qui pouvoit nuire à ſa ſanté dans un âge ſi tendre, mais des moindres mouvemens qui euſſent été capables de troubler ſon repos. J'eus même l'art de lui compoſer de divers ſucs & du jus des viandes les plus mal aprêtées, une liqueur ſi ſaine & ſi nourriſſante, qu'elle ne ſe ſeroit pas mieux trouvée des alimens les plus délicats de l'Europe. Ainſi je fus aſſez heureuſe pendant plus de deux ans que je paſſai

en Amérique, pour conſerver une vie qui m'étoit devenuë beaucoup plus chére que la mienne. Mais laiſſons aujourd'hui le detail de tant d'avantures extraordinaires. La providence du Ciel avoit marqué un terme aux agitations de ma vie. D'heureux hazards me conduiſirent dans un Port François, où je trouvai un Vaiſſeau prêt à faire voile en Europe. Quoique je ne puſſe quitter l'Amérique ſans regret, incertaine ſi je ne vous y laiſſois pas après moi & moins ſûre encore du ſort qui m'attendoit dans un autre Païs l'impuiſſance où j'étois de faire la moindre démarche pour vous chercher, la difficulté de vivre, & l'eſpoir de vous rejoindre tôt ou tard dans notre Partie commune, où je ne pouvois douter que vous ne fuſſiez ramenée quelque jour par vos propres deſirs, me déterminérent enfin à ſaiſir une occaſion que j'étois ménacé de ne plus retrouver. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher treſor; & ſuivant la route du Capitaine, nous arrivâmes au Havre de Grace après deux mois de navigation. Quoi! s'écria Fanny avec une vive émotion, ma fille a vécu juſqu'en France! votre fille n'eſt pas morte interrompit Madame Riding. Elle eſt pleine de vie & de ſanté. Elle joüit de tout le bonheur que la fortune n'a pû refuſer à ſes charmes, & je ne ſerai pas deux jours à la remettre entre vos bras; mais ayez aſſez d'empire ſur vous même pour m'écouter juſqu'à la fin.

Le cœur de Fanny étoit trop agité pour ſe compoſer ſi facilement. Elle n'auroit pas été capable de l'attention qu'on lui demandoit, ſi ſa curioſité n'eut été auſſi impétueuſe que tous ſes autres ſentimens. Après lui avoir laiſſé un moment pour ſe remettre, Madame Riding reprit ainſi ſon diſcours. La joye que je reſſentis de me voir en Eu-

rope ne me délivroit pas d'une inquiétude beaucoup plus vive, qui venoit du mauvais état de ma fortune. J'avois peu d'argent. A peine me restoit-il de quoi me conduire en Angleterre; & sans compter le désagrément de reparoître dans ma famille avec la livrée de l'infortune & de la misére, j'apréhendois qu'après tant d'années d'absence, un retour si imprévû ne fût pas agréable à ceux que j'avois laissé maîtres de mon héritage. Le Capitaine étoit honnête homme. Je lui confiai une partie de mes embarras. Il n'hésita point à m'offrir son secours, & tel qu'il me l'expliqua aussi-tôt, je crus pouvoir l'accepter sans honte. Vous êtes Protestante, me dit-il; toute ma famille l'est aussi, & j'ai une sœur riche & âgée, à qui le seul zèle de la Religion est capable d'inspirer de l'affection pour vous. Je suis sûr qu'elle sera trop ardente à vous servir, lorsqu'elle joindra à ce motif le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui presenterez, & je prévois qu'elle sera charmée de lui servir de mere. Il ajouta qu'elle demeuroit à Quevilly, qui étoit comme le centre de la Religion Protestante en Normandie, & qu'indépendamment du parti qu'il me proposoit, je trouverois cent moyens de m'établir honnêtement dans un lieu où la générosité & le zèle étoient les vertus de tous les Habitans. Je goûtai cette ouverture, moins dans la vûë de fixer ma demeure & mon établissement hors de ma Patrie, que pour me mettre à couvert de la nécessité presente, & me procurer des moyens de vous rejoindre. A tant de civilités, le Capitaine ajouta celle de me conduire lui-même chez sa Sœur. Elle nous reçut avec toute la bonté qu'il m'avoit fait espérer. Votre fille lui gagna le cœur dès le moment de notre arrivée. Son premier soin fut de la faire baptiser; car

mes traverses passées ne m'avoient point encore permis de penser à ce devoir. La cérémonie se fit avec éclat, & tous les Habitans du Bourg s'accordérent à nous combler de caresses & de bienfaits.

L'emploi que je fis de ma liberté & de mon repos fut pour m'informer de tout ce qui pouvoit me conduire à la connoissance de votre sort. J'écrivis à Londres & dans tous les Ports de France. Ce soin, le seul qui m'ait occupé depuis mon séjour à Quevilly, & le chagrin que j'ai ressenti continuellement de le voir inutile, sont les seules amertumes qui ayent troublé la douceur de ma vie. L'éducation de votre fille m'auroit causé de l'inquiétude, parce que la naissance de mes Bienfaiteurs ne répondant point à leur zèle ni à leurs richesses, j'aurois apréhendé que l'air & le commerce d'un Village n'eussent mal servi à la former d'une maniére digne de vous. Mais le Ciel, à qui cet enfant étoit cher, lui préparoit d'autres ressources. Une Dame Protestante que la Religion amenoit tous les ans à Quevilly, eut le malheur d'y perdre sa fille unique, âgée comme la vôtre de trois ans. Elle fut mortellement affligée de cette perte. C'étoit l'enfant de ses priéres & de ses larmes. Elle ne l'avoit obtenu du Ciel qu'après plusieurs années de mariage, & son âge ne lui en promettoit point d'autres. Dans le desespoir où elle étoit, son mari, pour la consoler lui proposa de se charger de votre fille, qu'ils avoient vuë plusieurs fois entre mes bras, & qui passoit dans le Bourg pour un enfant de distinction dont la fortune avoit maltraité la Famille. Il suffisoit de la voir pour l'aimer. Cette mere desolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus sollicité aussi-tôt de lui accorder une satisfaction qui dépendoit de moi. Quantité d'honnêtes gens avec

lesquels j'avois formé quelque liaison, me représentérent que je ne pouvois rien espérer de plus heureux. En effet je regardai cet incident comme un coup du Ciel, & je n'eus pas besoin, pour me rendre, des conditions avantageuses qu'on m'offrit pour moi-même. Cependant après m'être assurée, par des informations incertaines, du rang honorable que le Gentilhomme & son épouse tenoient en France, comme je l'étois déja de la droiture & de la générosité de leur caractére, je crus qu'il me restoit à prendre une précaution. Ce fut d'exiger un écrit signé de leur main, par lequel ils reconnoîtroient que l'enfant qui leur étoit confié, n'étoit pas né d'eux, & que l'ayant reçû de moi, il n'y avoit point de tems ni de circonstances où je ne fusse en droit de le rapeler sous ma conduite. Ce soin me parut d'autant plus nécessaire, que l'intention du Gentilhomme étoit non-seulement de l'adopter, mais de cacher dans son Païs la perte qu'il avoit faite & qui se trouvoit si heureusement réparée. Sa demeure ordinaire est éloignée d'environ trente lieuës, & la fille qu'il venoit de prendre ayant été nourrie depuis sa naissance à Quevilly, il se flâtoit que le secret de cette substitution seroit toujours ignoré. Il souhaita par la même raison que je continuasse de vivre à Quevilly. Je me plaignis beaucoup d'une condition si dure; mais comme je lui avois confessé sans vous nommer & sans m'ouvrir sur le fond de nos infortunes, que j'avois peu d'espérance de vous revoir jamais, il prit occasion de cet aveu pour me faire convenir que le plus grand avantage de votre fille étoit de passer effectivement pour la sienne, & qu'il falloit éloigner par conséquent tout ce qui pouvoit faire naître d'autres soupçons. Nous vous verrons souvent, me dit-il; je continuërai de faire tous les ans le voyage de Quevilly, &

vous viendrez quelquefois vous rassasier chez moi du plaisir de voir votre Eléve. Il m'assura avant son départ une pension de deux mille francs ; qui m'a toujours été fidèlement comptée.

Ce ne fut point sans verser des larmes que je me séparai de ma chére fille ; car ne m'enviez point la douceur de partager un nom si tendre avec vous. J'eus la satisfaction à leur départ de les voir déja aussi passionnés pour ce charmant enfant, que vous l'auriez été vous-même, si vous aviez vû toutes ses graces à cet âge. A present figurez-vous que le progrès du tems n'a fait que les augmenter. Je ne cherche point à flâter le cœur d'une mere. Ah ! que je vous promets un doux spectacle ! Je la vois plusieurs fois tous les ans, & je me fais toujours une nouvelle violence pour la quitter. On n'a rien épargné pour son éducation, & ses charmes naturels semblent croître tous les jours. Cependant elle ignore à quelle mere elle apartient, & j'ai pleuré mille fois, en l'embrassant, d'être obligée pour son propre repos de lui cacher sa naissance & vos malheurs.

Un torrent auroit été plus facile à contraindre que le cœur de Fanny. Cruelle amie ! Ah ! s'écria-t'elle, pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuosité de mes sentimens ? J'ai peine à respirer. Partons. Qui nous retient ? Je ne verrai jamais assez-tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embrassant. Nous partirons à l'heure même si vous l'ordonnez, interrompit Madame Riding ; mais prenez le reste du jour pour vous reposer. Du moins, reprit Fanny avec la même impatience, aprenez-moi le lieu de sa demeure, le nom de ce généreux Gentilhomme qui lui a tenu lieu de pere, le nom de cette Dame à qui j'envie le bonheur qu'elle a eu si long-tems de la voir & de l'embrasser ; aprenez-moi tout ce

qui peut me tenir lieu du plaisir que vous retardez. Madame Riding à qui il étoit surprenant que le nom de Monsieur & de Madame de R.... ne fût point échapé dans un si long discours, les nomma tous deux, & désigna leur demeure pat le voisinage de Saint-Cloud. Il ne manque que de nommer Cecile, lui dit Fanny, en la regardant d'un air timide & incertain. Oüi, répondit Madame Riding, sans faire attention qu'elle étoit prévenuë; c'est le nom de votre fille. Mais d'où sçavez-vous son nom, reprit-elle avec surprise? Auriez-vous pû découvrir ce que j'ai caché jusqu'aujourd'hui avec tant de soins? Mon épouse n'étoit plus en état de lui répondre. L'excès d'une joye si subite avoit serré son cœur. Ses yeux se couvrirent d'un nuage épais. Elle se pencha sur le bras de son amie, qu'elle saisit de ses deux mains, comme une personne hors d'haleine qui cherche à s'apuyer pour rapeler ses forces, & qui craindroit d'en manquer tout-à-fait, si elle n'étoit soutenuë. Sa respiration étoit haute & mêlée d'un son tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement que pour serrer de tems en tems le bras qu'elle ne pensoit point à quitter. Madame Riding, qui avoit pris l'agitation où elle l'avoit vuë pendant son discours pour l'effet naturel des inquiétudes d'une mere, s'étoit fait un plaisir dela conduire au dénouëment par degrés, & s'aplaudissoit encore de la voir si attendrie. Mais commençant à craindre quelque chose d'une si vive émotion, quoique bien éloignée d'en prévoir les suites & d'en deviner la cause, elle l'exhorta à se remettre & à modérer ses sentimens. Fanny ne pouvoit retrouver l'usage de la voix, & ne répondoit que par de profonds soupirs.

Pendant que tous ses sens étoient dans ce de-

ſordre, le caroſſe de M. de R. . . ſe fit entendre à la porte de l'Auberge. Cecile arrivoit avec lui. L'ennui d'une heure d'abſence lui fit chercher auſſi-tôt ce qu'elle ne pouvoit perdre de vuë ſans inquiétude. Elle monta impatiemment, ſans attendre Madame de R. & ma Sœur. Fanny ſçut bien la diſtinguer à ſon empreſſement ; & l'entendant à deux pas de la porte, tout ce qui lui reſtoit de force, ne put la ſoutenir contre le redoublement de ſon tranſport. Elle tomba ſans connoiſſance entre les bras de Madame Riding. Au même moment Cecile ouvrit la porte. Le ſpectacle qui s'offrit à elle, l'allarma vivement. Elle courut pour ſe rendre utile par ſon ſecours ; tandis que Madame Riding, moins inquiéte d'un accident qui pouvoit être fort dangereux, que ſurpriſe de l'arrivée imprévuë de ſon Eléve, interdite de joye d'une ſi heureuſe rencontre, & perdant en quelque ſorte l'uſage de la raiſon comme Fanny avoit perdu celui de ſes ſens, ſe mit à crier de toute ſa force ; c'eſt votre mere. Ma fille, c'eſt votre mere. Ne la reconnoiſſez-vous pas ? La nature ne vous dit-elle rien ? C'eſt votre mere, répétoit elle encore, & comment ne le ſentez-vous pas, ſans attendre que vous l'apreniez de ma bouche ? Quelques mouvemens que ces exclamations puſſent exciter dans le cœur de Cecile, l'erreur où elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit jamais eu le moindre ſoupçon, ne lui permettoit guéres d'en comprendre le ſens. Toute occupée de la ſituation où elle voyoit mon épouſe, elle continuoit ardemment de lui rendre les ſoins, lorſque M. de R. . . . paroiſſant à la porte de la chambre avec ſa femme & ma ſœur, ce nouvel objet redoubla le trouble de Madame Riding. Elle courut à eux : Que vois-je, quelle faveur du Ciel nous raſſem-

ble, s'écria-t'elle, ſans leur laiſſer le tems de regarder autour d'eux ! quels prodiges ! Connoiſſez-vous cette Dame ? ſçavez-vous que c'eſt Madame Cléveland, la mere de Cecile, cette chére amie que je croyois perduë pour ſa fille & pour moi, & que j'ai deſeſpéré ſi long-tems de revoir jamais ? Ah ! c'eſt elle-même. Rendez-lui ſa chére fille ! Aſſurez Cecile que vous n'êtes pas ſon pere ; car tous mes diſcours ne peuvent la perſuader. Hâtez-vous donc ; ne retardez-pas un moment ſon bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit, elle paroiſſoit offenſée de la froideur de M. de R. . . En effet il étoit demeuré comme immobile ; mais c'étoit de l'excès de ſon étonnement. Il ſe fit d'abord aſſurer que la maladie de mon épouſe n'étoit qu'un évanoüiſſement cauſé par la joye;& pendant que les autres Dames s'employérent à la ſecqurir, il demanda à Madame Riding quelque éclairciſſement moins tumultueux.

Elle le ſatisfit en peu de mots. Tout le portoit à le croire. Il leva les bras au Ciel de ſurpriſe & d'admiration ; & s'aprochant de Cecile, qui, ſans rien comprendre aux diſcours qu'elle avoit entendus, ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ſes ſoins : il prit ſes mains preſque malgré elle : ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom ſi cher ; le Ciel vous eſt plus favorable qu'à moi ; il va m'ôter toute la douceur de ma vie, pour vous procurer un bonheur auquel vous ne vous ſeriez jamais attenduë. Je ne ſuis point votre pere. Suivez, ſuivez les mouvemens de la nature ; c'eſt à mon cher Cléveland que vous devez la naiſſance, & cette Dame eſt votre mere.

Il ne put achever ces paroles ſans verſer des larmes ; mais qu'étoit-ce que ce ſentiment, en comparaiſon de ceux qui s'élevoient dans le cœur

de Cecile ? Il eſt vrai qu'elle n'avoit rien compris aux exclamations entre-coupées de Madame Riding, & que tout ce qu'elle avoit ſenti juſqu'alors n'étoit que des mouvemens aveugles, qui lui cauſoient même de l'embarras, & auſquels elle apréhendoit quelquefois de ſe livrer ; mais le moindre rayon de lumiére fut auſſi-tôt pour elle une conviction, & ſon cœur ne demandoit point d'autres preuves. M. de R..... m'a raconté cent fois qu'il avoit cru voir tous ſes tranſports peints dans ſes yeux, & que lui-même, il n'avoit jamais été ſi tranſporté que de ce ſpectacle. Il dura peu ; car elle s'échapa au même moment de ſes mains, en les ſerrant avec un grand cri, elle s'ouvrit un paſſage au travers des Dames qui environnoient ſa mere, elle ſe précipita ſur elle ſans conſidérer l'état où elle étoit encore. L'embraſſer mille fois, moüiller ſon viſage d'un torrent de larmes, lui donner mille noms paſſionnés, en la conjurant d'ouvrir les yeux, & de reconnoître ſa fille : tels furent les premiers emportemens de ſa tendreſſe ; s'ils ſont les plus faciles à exprimer, ils ne furent pas les plus forts.

Il n'y avoit point d'évanoüiſſement ſi profond qui pût rendre Fanny inſenſible à tant d'ardeur. Auſſi revint-elle ſur le champ à elle-même ; mais ce fut pour retomber auſſi-tôt dans l'état d'où elle ſortoit. Il fallut forcer Cecile de paſſer dans une chambre voiſine. Quelle violence ! On entendoit dans ſon abſence le bruit de ſes ſoupirs & de ſes agitations. Cependant on vint à bout par cette voye de faire rapeler les eſprits à mon Epouſe, & de les diſpoſer l'une & l'autre à prendre plus d'empire ſur leurs ſentimens. Cecile fut ramenée par M. de R..... qui l'exhortoit, en la conduiſant, à ménager les témoignages de ſa ten-

dresse pour l'intérêt même d'une mere qu'elle avoit de si justes raisons d'aimer. Mais quoique liées toutes deux par leurs promesses, il fut bien difficile de les retenir dans les bornes qu'on leur avoit imposées. Fanny ne vit pas reparoître sa fille, sans être prête à ressentir encore toutes les révolutions qu'elle venoit d'éprouver. Elle lui tendit les bras de toute sa force, avec des regards où l'ardeur de son ame étoit si vivement dépeinte au milieu même de leur langueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuisât tout-à-fait dans un effort si violent. Que fut-ce lorsqu'elle la tint serrée contre son sein, & qu'elle sentit le double charme de recevoir ses caresses & de l'accabler des siennes. O joye d'une mere si tendre ! O ! délices que les cœurs insensibles ne comprendront jamais ! Hélas ! où étois-je dans des instans si précieux ! Une scène si touchante devoit-elle se passer dans l'absence d'un pere ?

Les expressions forcérent enfin le passage, & l'ardeur même qui les accompagnoit devint un soulagement pour ces deux tendres cœurs. Celles de Fanny étoient partagées entre deux objets qui paroissoient la remplir au même dégré tout à la fois. J'étois aussi present à ses yeux que sa fille. Elle m'adressoit, comme à elle, tout ce qui se presentoit en confusion sur sa langue. Tu me rendras ton cœur, disoit-elle avec une espéce de complaisance qu'elle prenoit déja dans l'aproche de notre réconciliation, tu ne résisteras pas aux larmes de ta fille & aux miennes, tu ne seras plus injuste, cruel, barbare ! O ! ma fille, c'est à toi que je devrai le cœur de ton pere. Je retrouverai avec toi tout ce que j'avois perdu. Mais comment n'ai-je pas senti, reprenoit-elle, en ne se lassant point de la regarder, comment n'ai-je pas reconnu au premier moment que j'a-

vois ma fille devant mes yeux ? Ce penchant extraordinaire que j'avois pour elle n'étoit-il pas la voye de la nature ? Cent fois, ma chére Cecile, j'ai senti tout mon sang s'émouvoir, en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquille ? Ah ! que de douceurs & de consolations perduës ! Tu aurois partagé les douleurs de ta mere. Tu aurois adouci l'amertume de ses larmes. Tu aurois fléchi ton pere par les tiennes. Cecile interrompoit à chaque moment ce tendre discours par ses empressemens & par les caresses les plus passionnées. En prononçant mon nom, à peine osoit-elle encore y joindre celui de pere ; mais elle répondoit, disoit-elle, de mes sentimens ; elle assuroit sa mere que ses peines touchoient à leur fin, & déja également interressée à mon bonheur & à sa consolation, elle employoit tout son esprit à la plaindre & à me justifier.

On ne les troubla point pendant cette premiére effusion des tendresses de la nature, non-seulement parce qu'après avoir surmonté les premiers transports, il ne restoit rien à craindre pour leur santé, qui ne faisoit plus que se fortifier de ce qui avoit d'abord été capable de l'affoiblir ; mais parce qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée qui n'eût sa curiosité à satisfaire, ses doutes à éclaircir, & qui ne fût ardemment occupé de ce soin. Madame Riding n'étoit revenuë de son étonnement, que pour retomber dans un autre, en comprenant par quelques discours échapés à Fanny, que la division s'étoit mise dans ma famille, & qu'elle y avoit produit des effets qui la faisoient gémir. Elle se faisoit expliquer ce malheur par M. de R.... & par Madame Bridge, à qui elle entendoit donner le nom de ma Sœur, sans pouvoir s'imaginer

d'où

d'où cette liaison lui venoit avec moi. Enfin s'arrêtant d'abord à ce qui interressoit le plus son amitié, à peine eut-elle conçu la nature de nos infortunes, qu'elle crut en démêler la cause ; & s'étant rapellé mille circonstances que le tems n'avoit pas effacées de sa mémoire, elle n'eut plus rien de si pressant que de pénétrer le fond de cette terrible avanture. Ciel ! qu'aprens-je, dit-elle en se raprochant de Fanny ! quel mortel poison a détruit votre repos ? Quoi ! du sang. . . Eh ! malheureuse Amie, n'avez-vous pas déja trop versé de larmes ? Mais je ne demande pas de vous, reprit-elle en s'interrompant elle-même, un seul mot qui puisse renouveler vos peines. Je vous laisse dans les bras de vos Amis. Qu'on me dise où est M. Cléveland. J'y vole à l'instant avec sa Fille. C'est moi qui vais vous rendre l'un à l'autre. Il ne résistera pas un moment à mes raisons & à mes larmes. Où est-il ? Je pars avec Cecile. Partons, ma chére enfant, lui dit-elle en la tirant des mains de sa mere pour l'embrasser ; c'est à nous que leur bonheur est réservé. Ils ne sçavent pas toutes les raisons qu'ils ont de s'aimer. Elle vouloit monter sur le champ dans le carosse de M. de R. . . pour se rendre à Saint-Cloud. Mais ma Sœur qui connoissoit mieux qu'elle ma situation, & qui avoit d'autres craintes capables de l'arrêter, la pria de suspendre un moment son entreprise. Je ne doute pas, lui dit-elle, que vos soins n'ayent tout le succès que vous espérez, & des commencemens si heureux ne doivent plus nous faire attendre de la bonté du Ciel que des faveurs & des miracles ; mais vous ne connoissez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre. Elle lui expliqua là-dessus en peu de mots, non-seulement ce qu'elle apréhendoit pour ma santé, qui étoit encore trop foible pour soutenir la vuë de

ma fille & la connoiſſance de mon bonheur, mais ce qu'il y avoit à craindre pour la ſûreté de Cecile, & l'imprudence qu'il y avoit à lui faire reprendre le chemin de Paris. Partons enſemble, ajouta-t'elle ; votre preſence ſuffira. M. de R. . . ſe chargera de conduire Madame Cléveland & ſa Fille chez Mylord Clarendon, où elles attendront tranquilement l'effet de notre voyage. Elle ajoûta que ſi l'on vouloit même s'en raporter à quelques raiſons que le tems ne lui permettoit pas d'expliquer, le départ de Madame Riding & le ſien devoit être remis au lendemain ; & la voyant étonnée de l'ardeur qu'une perſonne qu'elle ne connoiſſoit point paroiſſoit marquer pour mes intérêts, elle lui promit des éclairciſſemens, qui diminuëroient ſa ſurpriſe, & qui lui faiſoient déja regarder ſon amitié comme une faveur aſſurée.

Malgré tout l'empreſſement de Madame Riding, qui ne cédoit qu'à celui de Fanny & de Cecile, M. de R. . . entra dans les vûës de ma Sœur, & ſe joignit à elle pour leur faire gouter ſon Conſeil. Le deſſein qu'elle n'avoit pas expliqué, étoit de m'écrire le même ſoir, & de me préparer à ſon arrivée, ſuivant le plan qu'elle n'avoit point encore interrompu. Elle l'exécuta, tandis que M. de R. . . dépêchoit un de ſes gens à Mylord Clarendon pour le prévenir ſur la viſite qu'il alloit recevoir. Quevilly étant dans le voiſinage de Roüen, il avoit ſçu que ce Seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maiſon fort commode qu'il avoit loüée aux environs de la Ville, & c'étoit un nouvel avantage qui lui paroiſſoit extrêmement favorable à toutes nos vûës. Le Courier fut de retour en moins d'un quart-d'heure. Il revenoit charmé de la joye que Mylord Clarendon lui avoit marquée en aprenant de mes nouvelles & l'arrivée de ma famille. La

ſeule envie d'éviter l'éclat l'avoit empêché de venir lui-même au-devant de ſes Hôtes ; mais M. de R. . . comprit qu'il devoit s'attendre à tous les témoignages d'affection & de zèle que je lui avois fait eſpérer d'un ami ſi généreux.

Fin du ſixième Tome.

